ADELAI
DE
WITSBU

ce livre appartient aux religieuses
hospitallieres de macon 1782

ADELAÏDE DE WITSBURY. OU LA PIEUSE PENSIONNAIRE.

Avec ſa Retraite Spirituelle de huit jours.

Par le R. P. MICHEL-ANGE MARIN, Religieux Minime.

Troiſiéme Edition, revûë & corrigée.

A AVIGNON,

Chez ALEXANDRE GIROUD, ſeul Imprimeur de Sa Sainteté.

M. DCC. XLIX.

AVEC PERMISSION DES SUPERIEURS.

PRÉFACE.

UNe longue Préface ſeroit ici hors d'œuvre. Il ſuffit de dire en peu de mots quelle eſt la fin qu'on a eu en écrivant cette Hiſtoire, & l'ordre qu'on y a gardé. Pluſieurs ont écrit de l'Education des Filles : leurs Ouvrages ſont connus de tout le monde: celui ci n'ajoutera que des faits inſtructifs à leurs préceptes, & les rendra en quelque façon hiſtoriques.

On doit donc regarder la Vie d'ADELAIDE DE WITSBURY comme l'aſſemblage de ces préceptes mis en exécution. Elle montrera aux jeunes Demoiſelles la maniere de les pratiquer. Si les vertus dont elle brille n'y laiſſent point voir de défaut, il ne s'enſuit pas qu'elle ſoit inimitable : ce ſeroit peut être la conſéquence qu'on en voudroit ti-

rer ; on doit conclure au contraire que plus elle eſt parfaite, plus elle doit exciter dans les Filles la loüable émulation d'en approcher.

On peut même dire qu'un exemple moins excellent n'auroit pas mérité de leur être produit. Qu'auroit-il opéré en elles ? Les copies ſont ordinairement au-deſſous des originaux ; la nature baiſſe d'elle-même : il faut porter ſa viſée plus haut que le but pour y parvenir ; ainſi un modéle médiocre n'eût fait que des copies défectueuſes.

C'eſt principalement pour les Penſionnaires qu'on a écrit la Vie de cette pieuſe Angloiſe. On la leur repréſente en trois tems différens, ou, pour mieux dire, en trois âges : lorſqu'elle ſort de l'enfance ; lorſqu'elle devient plus grande ; lorſqu'elle a reçû les derniers traits de ſon éducation. Cet ordre forme les trois parties de ſon Hiſtoire, & facilite aux Demoiſelles le moyen de la ſuivre pas à pas.

Elles la verront dans la premiere Claſſe, c'eſt-à-dire, étant encore petite, elles la verront, dis-je, docile, ſincere, portée d'elle-même à s'inſtruire, & d'une conſcience timorée ; excellentes diſpoſitions dans une jeune fille ; elles furent dans celle-ci le fondément ſur lequel on éleva l'ouvrage de ſon éducation, & qui fut une éducation parfaite.

Sa vertu ſe développant avec ſa raiſon, les fruits de ces heureuſes diſpoſitions bien cultivées paroiſſent plus ſenſiblement dans la ſeconde Claſſe. D'une part, ſon jugement ſe forme, ſes réflexions ſont moins rapides, ſes vûës plus ſenſées. D'autre part, ſa dévotion eſt tendre, ſa ferveur ardente, ſon zéle empreſſé : elle pratique des vertus dont de plus jeunes qu'elles n'ont guére de notion diſtincte ; mais il y a toûjours quelque choſe qui ſe reſſent de la foibleſſe de ſon âge : elle n'a pas acquis cette mâturité qui a ſon tems dans les eſprits, comme ſa ſaiſon dans les fruits.

Enfin cette fille qui ne s'arrête point dans la carriere de la vertu, eſt formée dans la troiſiéme Claſſe : alors on la voit ſe ſoûtenir conſtamment dans des conjonctures difficiles. Sa pieté devenuë mâle & robuſte pour ainſi dire, ne ſe dément point dans des épreuves qui demandent de la force : toute la fermeté d'une vertu bien établie y paroît avec éclat. Où a-t'elle puiſé cette conſtante & généreuſe dévotion ? C'eſt dans les exercices de pieté qui ſont propres aux grandes perſonnes. Faire la Méditation, des Lectures ſpirituelles, des Retraites ; réfléchir ſérieuſement ſur la vanité du monde ; en dégager ſon cœur ; porter ſes affections vers l'éternité, voilà où ADELAIDE DE WITSBURY trouve ſa force & ſa conſtance. Il eſt rare que de plus jeunes filles en faſſent leur ſérieuſe occupation ; mais ce n'eſt pas trop pour une fille de quinze ans, puiſqu'à cet âge on peut entrer dans la Réligion, où ces pratiques ſont journaliéres.

Ce détail montre qu'ADELAIDE DE WITSBURY eſt très-propre à ſervir de modéle aux Demoiſelles qu'on éleve dans les Monaſtères des Dames Religieuſes. Son état la met à leur niveau : elle a été comme elles ſous la tutelle des Maîtreſſes : elle a vêcu avec des Compagnes : elle a été ſoûmiſe aux mêmes loix, aux mêmes uſages : en un mot, elle a été Penſionnaire. Mais dans cette égalité d'état on la leur préſente pour former en elles des mœurs égales ; la même conduite & les mêmes vertus.

Comme ſi elle n'étoit née que pour leur ſervir de modéle en cette qualité, elle ne vit qu'autant qu'il faut pour remplir cette glorieuſe deſtination. Si ſes jours avoient été prolongés, quelque parti qu'elle eût pris, on auroit peut-être eû de la prévention contre ſon exemple. Eût-elle choiſi celui du Cloître ? Celles qui n'y ſont pas appellées auroient regardé ſa pieté du même œil que ſa vocation ; & ſe ſeroient cruës diſpen-

ſées de la ſuivre dans l'une comme dans l'autre. Eut-elle ſuivi celui du monde ? Il ſemble alors qu'on ne la propoſeroit aux Penſionnaires que pour les détourner de la Religion. Sa mort leve tous ces obſtacles : l'incertitude où l'on eſt de ce qu'elle eut fait dans la ſuite ne laiſſe plus de prétexte de refuſer de l'imiter.

Comme les filles ſe déterminent ordinairement à l'âge où elle mourut, ſa conduite ne pouvant régler la leur dans les différens états qu'elles embraſſent, on a ſuppléé à ce défaut par l'éloge de deux de ſes Compagnes, l'une & l'autre ſes fidéles amies & grandes imitatrices de ſes vertus, dont l'une fut Religieuſe & l'autre s'engagea dans le mariage. Ce qu'on en dira à la fin de cet Ouvrage ſuffira pour donner une idée génerale des devoirs de ces deux états.

La nature du ſujet qu'on traite a amené certains faits moins ſérieux que les moralités qu'on en tire : ils ne

ne ſeront pas inutiles. Outre qu'ils ſont fondés ſur la vraiſemblance, ils rendront la gravité des préceptes plus ſupportables aux jeunes perſonnes, & la feront paſſer plus aiſément dans leur eſprit à la faveur d'un innocent amuſement. Il en faut dire de même de quelques digreſſions un peu étenduës, telle, par exemple, qu'eſt celle de Don Fernandez de Gama & de ſa noble Eſclave. Elles ſerviront à délaſſer l'eſprit, dont la vivacité dans la jeuneſſe ne ſoutient guére volontiers la longue continuité d'un même ſujet, & qui aime qu'on la dépaïſe.

La maniere ſimple & naïve dont cette Hiſtoire eſt racontée convient à la perſonne qui parle : c'eſt une bonne Maîtreſſe ancienne qui inſtruit familiérement des Penſionnaires : elle penſe plus à tirer de ſa memoire uſée le détail circonſtancié des faits, qu'à rendre ſon élocution conforme à celle des bons Auteurs.

LICENTIA

Reverendiſſimi Patris Generalis.

NOS FRATER ROBERTUS BOULE' Ordinis Minimorum Generalis, tenore præſentium R. P. MICHAELI-ANGELO MARIN, Sacræ Theologiæ Profeſſori emerito licentiam concedimus typis mandandi librum cui titulus eſt : *Adelaïde de Witsbury ou la Pieuſe Penſionnaire*, dummodò à duobus Ordinis noſtri Theologis approbetur. Datum Romæ in regio Conventu noſtro Sanctiſſimæ Trinitatis die 25. Aprilis 1743.

FR. ROBERTUS BOULE' Generalis.

De mandato Rmi. Patris Generalis.

FR. CAROLUS PEPIN, Proſecret.

PERMISSION.

du très-Reverend Pere Provincial.

NOUS FR. PIERRE DE RIANS, Provincial des Minimes de Provence, vû la permiſſion accordée par le Reverendiſſime Pere Général au R. P. MICHEL-ANGE MARIN, de faire imprimer un Livre intitulé : *Adelaïde de Witsbury, ou la Pieuſe Penſionnaire*, conſentons à l'impreſſion dudit Livre, à condition qu'il ſera auparavant examiné par les R. R. PP. JACQUES MARIN

& JACQUES-LAURENT CAMAÏOU, Religieux de notre Ordre, à qui nous confions la réviſion de cet Ouvrage. En foi dequoi avons ſigné les préſentes. A Avignon le 20. Mai 1743.

FR. PIERRE DE RIANS, Provincial.

Approbation des Théologiens de l'Ordre.

NOUS avons lû l'Ouvrage intitulé : *Adelaïde de Witsbury, ou la Pieuſe Penſionnaire*, compoſé par le R. P. MICHEL-ANGE MARIN de notre Ordre, & n'y avons rien trouvé de contraire à la Foi & aux bonnes mœurs. Nous le jugeons digne d'être mis au jour, parce qu'il eſt propre à former une jeune perſonne à une ſolide piété en inſpirant l'horreur du vice & l'amour de la vertu. A Avignon le 5. Juin 1743.

FR. JACQUES MARIN, Religieux Minime.

FR. JACQUES-LAURENT CAMAÏOU, Religieux Minime.

IMPRIMATUR, si videbitur Reverendissimo Patri Inquisitori.

S. DE FOSSERAN,
Vic. Generalis.

IMPRIMATUR,

F. GAUTIER,
Vic. Generalis Sti. Officii.

ADELAIDE

ADELAÏDE DE WITSBURY.

PREMIERE PARTIE.

LE Monaſtère de Sainte Eugenie de Valladolid eſt un des plus célébres d'Eſpagne, tant pour la piété des Religieuſes, que pour l'éducation qu'on y donne aux jeunes Démoiſelles. La Mere Agnès de Vaſconcellos le mit d'abord en credit par ſes merveilleux talens. Ceux de la Mere Iſabelle de Villàreal en augmenterent la reputation ; mais elle s'étendit ſi loin ſous la Mere Jeanne de Cabréra, qu'on y envoyoit des Filles de toutes les Provinces du Royaume.

Leur nombre croiſſant de jour en jour on fut obligé de prendre des arrangemens plus particuliers pour le ſoûtien d'une œuvre ſi utile à la Réligion & à l'Etat. On bâtit à cet

effet un Corps de Logis ſéparé du reſte du Monaſtère, afin que les Démoiſelles n'ayant de communication qu'avec leurs Maîtreſſes, n'altéraſſent pas dans la Communauté l'obſervance réguliére. Enſuite de l'avis du Supérieur Eccléſiaſtique on dreſſa pluſieurs Statuts dont voici les principaux.

Il fut établi premierement qu'on ne recevroit point de Filles au-deſſous de l'âge de ſix ans, ni au-deſſus de douze, & qu'on les garderoit au plus juſqu'à vingt.

En ſecond lieu on diſtribueroit les Démoiſelles en 3. Claſſes, dont la premiere ſeroit pour les plus petites juſqu'à dix ans; la ſeconde pour les autres depuis 10. ans juſqu'à 15., & les plus grandes formeroient la troiſiéme.

3°. A chaque Claſſe il y auroit deux Maîtreſſes pour veiller ſur les Filles & pour les inſtruire; outre une Maîtreſſe générale qui auroit inſpection ſur toutes, & qu'on appelleroit pour cela la *Maîtreſſe Major*.

4°. Toutes les Démoiſelles ſeroient habillées uniformement d'une étoffe violette, avec une coëffure décente & modeſte, ſans aucune de ces parures qui ſervent à inſpirer, ou à nourrir la vanité dans les Filles.

5°. Il étoit défendu aux Démoiſelles d'avoir aucune rélation avec les Religieuſes, ni de ſe trouver deux ou pluſieurs enſemble dans une chambre, ſans la permiſſion des Maîtreſſes, ni de donner, ſans leur aveu, aucune commiſſion au dehors ni de paroître ſeules au parloir, excepté

pour leurs parens, ou pour quelqu'un qui vînt de leur part, & dont la probité fût reconnuë.

6°. Les grandes Démoiſelles auroient chacune leur chambre à part; & celles des autres Claſſes auroient dans deux grandes ſales, & ſous la ſurveillance des Maîtreſſes leur lit ſéparé les uns des autres par des rideaux & un eſpace raiſonnable.

7°. Les jeux de cartes étoient interdits ainſi que la lecture des romans, des fables des Payens, des comédies, & des Tragédies. On n'y appelloit point de Maître de danſe; mais les Religieuſes elles-mêmes ſe donnoient la peine de former la démarche des Démoiſelles, de leur montrer à ſe tenir droites, à ſe préſenter décemment, à faire la révérence à propos, à régler l'attitude de leurs corps avec la bienſéance qu'on exige dans le monde poli d'une Fille bien élevée; ce qui ſuffiſoit pour leur éducation, indépendamment de cet art dangereux qui n'apprend qu'à ſe demener en cadence.

8°. Quoiqu'on fit d'abord quelque difficulté de permettre l'étude de la Muſique, on crut plus raiſonnablement devoir ſe relâcher là deſſus, pour donner la conſolation aux Démoiſelles de chanter dans les régles, & d'exercer leurs voix ſur des ſujets édifians; à condition néanmoins qu'elles ne l'apprendroient qu'après avoir fait du progrès dans des exercices plus utiles; que les Maîtres qu'on choiſiroit, ſeroient pour les mœurs d'une réputation conſtamment établie; qu'ils

ne propoſeroient point d'opera à étudier, mais des motets & de ſaints cantiques; & qu'ils donneroient leurs leçons en préſence d'une Maîtreſſe.

9°. On ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit polir l'eſprit des Démoiſelles dans les bornes qu'exige leur ſexe; mais ſur-tout de ce qui pouvoit les rendre propres aux différens états que chacune prendroit dans la ſuite: & en conſéquence outre la lecture, l'écriture, l'ortographe, les régles de la bonne prononciation & la Grammaire de la langue du Pays, on leur donnoit d'une part une idée générale de l'hiſtoire, du Blaſon, du deſſein pour les ouvrages à l'éguille qui en dépendent, & les principales opérations de l'arithmétique; & d'autre part on les dreſſoit à tous les ouvrages de coûture & de broderie qui pouvoient les occuper auſſi utilement qu'agréablement.

C'étoit encore une maxime conſtante des Maîtreſſes d'accoûtumer les Filles au travail, & de les rendre habituellement laborieuſes, dans la juſte perſuaſion que la plus grande partie des défauts des femmes naiſſent de leur pareſſe & de leur vie molle. Par ce moyen il ne ſortoit aucune Démoiſelle d'une ſi bonne école qui ne pût ſervir utilement dans un Couvent, ſi elle embraſſoit la vie Religieuſe, ou qui ne fût formée aux ſoins domeſtiques & à l'éducation d'une famille, ſi elle prenoit parti dans le monde.

10°. Toutes ces inſtructions quoique très-néceſſaires, n'étoient que comme un acceſ-

ſoire à l'égard de la dévotion. C'étoit ici le principal objet des Maîtreſſes, ou plûtôt l'unique objet auquel elles rapportoient tous les autres; ne ceſſant de les rectifier & de les animer par celui-ci. Outre le petit & le grand Catéchiſme que les Filles apprenoient par mémoire dans le cours des années de la premiere & de la ſeconde Claſſe, on leur enſeignoit par maniere de converſation les hiſtoires de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, ainſi que pluſieurs vies des Saints, dont les actions ſont, ou plus connuës du commun des Fidéles, ou plus propres à faire de pieuſes impreſſions ſur l'eſprit de la Jeuneſſe. Elles apprenoient ainſi leur réligion hiſtoriquement, & en goûtoient la grandeur & la ſainteté par les exemples, comme elles en voyoient la belle œconomie.

Enfin il n'étoit point de Démoiſelle qui ne fût formée avant de monter à la 3me. Claſſe à faire la méditation, la retraite, & les autres exercices de piété, dont on a vû depuis les régles ſi admirablement tracées dans l'introduction à la vie dévote du grand Saint François de Sales, & dans tant d'autres livres ſpirituels, qui ſont une ſource de bénédiction pour toutes les ames qui s'y appliquent.

Tels étoient les principaux réglemens de cette célébre Inſtitution, & leur obſervance avoit preſcrit depuis une longue ſuite d'années, lorſque la Mere Eleonor de la Vera-Crux ſe démit de ſon Emploi de Maîtreſſe

Major à cauſe de ſon grand âge. Mais quoiqu'elle eût quitté cette pénible fonction, qui l'obligeoit à des ſoins ſupérieurs à ſes forces caduques, elle ne laiſſoit pas de venir fréquemment dans les ſales, pour entretenir familierement ſes jeunes Eleves, & ſe faiſoit un innocent plaiſir de concourir encore à leur éducation, par l'habitude qu'elle en avoit contractée.

Sa haute vertu jointe à ſon extrême douceur, & au merveilleux talent qu'elle avoit de raconter une infinité d'hiſtoires, rendoit ſa converſation toûjours nouvelle & toûjours agréable aux jeunes Démoiſelles. Elles ne ſe laſſoient point de l'écouter, & ne voyoient finir un entretien ſans regret, qu'autant qu'elle leur promettoit de le pourſuivre le lendemain.

Un jour qu'elle leur avoit raconté l'hiſtoire de Sainte Roſalie, Solitaire de Palerme, & Princeſſe du Sang de Charlemagne, elle ajoûta ſans autre réfléxion, de l'avoir lûë dans ſa jeuneſſe avec Adelaïde de Witsbury ſon intime amie dans le Couvent. Ce nom, qui n'avoit rien de commun avec ceux d'Eſpagne, reveilla mieux leur attention, & la curioſité ſuccédant à la ſurpriſe, elles la prierent de leur dire qui étoit cette Démoiſelle. J'aurois beaucoup à vous parler ſur ſon ſujet, répondit la Mere Eleonor, & je ne ſçaurois vous propoſer un modéle de piété qui fût plus à votre portée, puiſqu'elle a été Penſionnaire comme vous dans cette Maiſon, & qu'elle s'y eſt ſanctifiée; mais une conférence n'y ſuffiroit pas & peut-

être même trouveriez-vous sa vertu trop difficile à imiter. Il n'en falut pas davantage pour exciter leur empressement, elles la prierent avec plus d'importunité, & quoique cette bonne Mere feignît de s'en défendre, pour exciter davantage leurs désirs, elle s'y rendit enfin & leur parla de la sorte.

Je n'avois pas sept ans quand mes parens me mirent en pension dans ce Monastére, & peu de jours après que j'y fus, on amena Adelaïde de Witsbury. Je liai dès-lors avec elle une amitié qui n'a point fini avec sa vie; car quoiqu'elle soit morte à 18. ans, & que j'en aye soixante & dix-neuf. Le souvenir de ses vertus entretient autant mon affection, que si elle vivoit encore. Vous ne devez pas vous en étonner. Les amitiés qui sont fondées sur des qualités naturelles ne sont pas plus fortes que le trépas; mais celles que forme la piété, durent au-delà de la vie, parce que la vertu subsiste éternellement.

Vous comprenez par le nom de *Witsbury* qu'elle étoit étrangere. Son arrivée en Espagne fut accompagnée de circonstances si tragiques, qu'on ne peut les entendre sans en être attendri. Adelaïde étoit Angloise, fille du Comte de Witsbury, d'une ancienne famille de Londres, qui fit toûjours profession de la Foi Catholique. Sa mere qui étoit d'une égale condition, & aussi bonne Chrétienne, avoit été envoyée jeune à Paris, pour y être élevée chez des Religieuses Bénédictines dans la vraye foi, & dans les exercices convenables à une fille de nais-

ſance. Elle y contracta une étroite liaiſon avec la fille du Marquis de Boisbriant, laquelle ſe maria depuis avec le Comte de la Verda de Madrid, dans un voyage que celui-ci fit en France, tandis que ſon amie de retour en Angleterre, épouſa le Comte de Witsbury, pere d'Adelaïde dont je parle.

Ces deux Dames, quoiqu'établies dans des païs ſi éloignés, entretinrent toûjours une exacte correſpondance. Il ne ſe paſſoit guére de mois qu'elles ne s'écriviſſent par les Vaiſſeaux des deux nations qui faiſoient le commerce; & s'étant ſoûtenuës dans la piété, leurs lettres étoient également tendres & édifiantes.

Les troubles qui agiterent alors l'Angleterre au ſujet de la Religion, y menacerent les Catholiques d'une perſécution ouverte. La Comteſſe de Witsbury craignant pour ſa famille, voulut la dérober à l'orage, & elle y fut enfin déterminée par les ſollicitations de la Comteſſe de la Verda, qui lui écrivoit ſans ceſſe de venir s'établir en Eſpagne; de ſorte qu'elle perſuada au Comte ſon mari de vendre leurs Domaines, & de ſe retirer à petit bruit.

Ils partirent donc de Plimouth pour ſe rendre dans ce Royaume, & leur voyage fut heureux juſques près de Cadix; mais à une journée de ce Port le Navire eut une voye d'eau qui le menaça d'un prochain naufrage.

On fit des efforts inconcevables pour pomper, & l'on ſe preſſoit de faire chemin; mais l'eau qui entroit en abondance rendoit le

Vaiſſeau péſant, & le vent étoit ſi foible qu'il n'aidoit pas plus que le calme. Dans cette extrêmité on mit la chaloupe en Mer pour venir chercher plus promptement du ſécours, & le Comte de Witsbury perſuada à ſon épouſe de ſe jetter dedans avec la petite Adelaïde, qui n'avoit que quatre ans, & ſa nourrice. Il lui remit ſa caſſette de bijoux avec des lettres de change pour plus de ſoixante mille livres ſterlings, & pour lui il demeura dans le Vaiſſeau à tout évenement, avec ſon fils qui ne voulut jamais l'abandonner.

Leur ſéparation fut des plus triſtes: ils preſſentoient dans leur cœur ce qui devoit bientôt arriver. En effet, la Comteſſe n'avoit pas perdu le Vaiſſeau de vûë, qu'il s'abîma dans les eaux. Elle faillit tomber à la renverſe: mais la crainte que le moindre mouvement ne fit trop balancer la chaloupe & ne les mît en danger, l'obligea de renfermer ſa douleur au-dedans d'elle-même, & d'attendre d'avoir pris terre pour ſe livrer ſans péril à la violence de ſes tranſports.

Ce fut-là que ne pouvant plus ſe contenir, elle s'aſſit ſur le rivage preſque mourante, qu'elle prit ſa fille ſur ſes genoux, cola ſon viſage ſur le ſien & l'innonda d'un torrent de larmes, enſuite pouſſant une voix lamentable vers le Ciel, elle fit par un noble effort cet acte généreux de ſoûmiſſion à la volonté du Seigneur, & d'abandon à ſa Providence. „ Il ne me reſte plus, ô mon Dieu, que ce „ gage de l'amour du mari que vous m'a- „ viez donné, je vous le ſacrifie encore ſi

„ c'eſt votre bon plaiſir, nous voici deux „ victimes prêtes à être immolées à vos or- „ dres.

L'excès de ſa douleur ne lui permit pas d'en dire davantage, & un peuple nombreux qui l'environnoit, l'admiroit tout étonné, lorſque la Providence y amena le Gouverneur de la Ville, qui entendoit très-bien l'Anglois, parce qu'il avoit été autrefois priſonnier de Guerre à Londres. Il apprit de la nourrice d'Adelaïde la haute condition & le malheur de l'infortunée Comteſſe; & l'abordant avec une contenance meſurée ſur ſa triſte ſituation, il la pria de venir prendre logement dans ſon hôtel, & la fit entrer dans ſon caroſſe.

Cependant la Comteſſe ne perdit pas de tems; elle écrivit à ſon amie pour l'informer de ſes malheurs, ainſi que de ſon arrivée, & ſans attendre la réponſe, elle ſe rendit à Madrid preſqu'auſſi-tôt que le meſſager. Au moment qu'elles ſe virent, la Comteſſe de Witsbury ſentit ſa douleur ſe reveiller plus vivement avec ſa tendreſſe. Les larmes coulerent abondamment de part & d'autre; & leur mutuelle amitié rendit l'affliction & la joye commune.

Après ces premiers témoignages de leur bon cœur, la Comteſſe de la Verda n'oublia rien pour conſoler ſon amie; mais la playe étoit trop profonde. Malgré ſa ſoûmiſſion aux ordres de Dieu, la mort tragique de ſon mari ſe préſentoit de moment à moment à ſon eſprit avec toutes les horreurs dont elle

étoit malheureuſement accompagnée. Cette image accablante la plongeoit dans un abime de mélancholie. D'ailleurs, la violence qu'elle s'étoit faite dans la chaloupe pour ne pas crier, avoit cauſé dans ſon ſang une révolution maligne, le mal couva ainſi un mois de tems, au bout duquel il ſe déclara par une fiévre ardente qui la mit en peu de jours au tombeau.

Dès qu'elle en reſſentit les accés brûlans, elle mit ordre à ſes affaires, & reçût les Sacremens des mourans. On n'eut pas beſoin d'uſer de détour pour l'y déterminer : ſa piété qui ne s'étoit jamais démentie, les lui fit demander d'elle-même, & le ſacrifice qu'elle fit de ſa vie montra qu'elle n'avoit pas attendu à ce dernier moment pour penſer à s'y préparer.

Quelques heures avant qu'elle expirât elle recommanda de nouveau ſa petite Adelaïde à la Comteſſe ſon amie : " Je vous prie, lui „ dit-elle, & je vous conjure de m'oublier „ pour ne vous ſouvenir que de ma fille. „ Mais j'ai tort de vous parler de la ſorte ; „ il me ſuffit de laiſſer agir votre cœur. Je „ meurs ſans regret ſur ſon ſujet, parce qu'en „ l'abandonnant à votre amitié je ſçai que „ je ne la laiſſe pas orpheline. Je lui ai tenu „ lieu de pere & de mere tout enſemble „ pour très-peu de tems ; votre bonté m'eſt „ un gage ſûr que vous lui ſerez auſſi l'un „ & l'autre.

Se tournant enſuite vers Adelaïde que la Comteſſe lui avoit amenée pour recevoir ſa

bénédiction, elle lui parla en ces termes :
„ Je ne crains point pour toi, ma chere
„ enfant, puiſque Madame veut bien pren-
„ dre ma place. Grave bien avant dans ton
„ cœur ces derniéres paroles d'une mere mou-
„ rante. Ne t'attache à rien de ce monde, &
„ ne fais cas que de la vertu. Tu vois com-
„ me je meurs en peu de jours : com-
„ prens par-là quel fond on doit faire ſur
„ cette vie. Malheur à ceux qui n'en pro-
„ fitent pas pour en mériter une meilleure
„ dans l'éternité. Je te recommande d'être
„ parfaitement ſoûmiſe à Madame & de ré-
„ pondre aux ſoins qu'elle veut prendre de
„ ton éducation, par les ſentimens de reſ-
„ pect, de tendreſſe & de confiance qu'inſ-
„ pire une telle faveur à une perſonne bien
„ née.

„ Ne penſe jamais à retourner au païs de
„ tes Ancêtres : l'erreur y a prévalu ſur la
„ vérité : la contagion y eſt trop dangereuſe :
„ tu riſquerois de perdre la Foi. Rends plû-
„ tôt au Seigneur de très-humbles actions
„ de graces de t'avoir amenée dans un Ro-
„ yaume où tu peux la conſerver dans toute
„ ſa pureté. Je te laiſſe jeune, riche & en
„ bonne tutelle ; mais je ne compterois tout
„ cela pour rien, ſi je n'eſpérois que tu tra-
„ vailleras à devenir une Sainte.

„ Dieu daigne te combler de ſes bénédic-
„ tions dans tout le cours de ta vie ; je prie
„ la ſainte Vierge de te les obtenir par ſa
„ puiſſante interceſſion. Reçois auſſi ma bé-
„ nédiction, ma chere Adelaïde, & donne

„ moi par un baiſer la derniere marque de
„ ton amour. Elle l'embreſſa en même tems & pria la Comteſſe de la faire retirer, ne voulant plus s'occuper que de Dieu juſqu'à ſa derniere heure.

Cette incomparable amie pleuroit en l'entendant parler de la ſorte. Ses ſanglots étouffoient ſa voix & ne lui permettoient pas de répondre, mais les effets y ſuppléerent; & dès que la malade fut morte, elle prit tant de ſoin des biens & de l'éducation d'Adelaïde, que celle-ci n'eut pas ſujet de regretter d'être reſtée ſeule de ſa famille.

La Comteſſe ne la conſidérant plus que comme ſa fille, la garda auprès d'elle juſques à ce qu'elle eût atteint l'âge de ſept ans; après quoi ne connoiſſant point de Monaſtère dans le Royaume où l'on élevât mieux les Démoiſelles que dans celui-ci, elle l'y amena & ajoûta à ſa récommandation celle de la Reine, dont elle avoit eû ſoin de ſe pourvoir.

La nourrice d'Adelaïde ne pût ſe reſoudre à s'en ſéparer, quoique la Comteſſe s'efforçât de lui faire entendre qu'on ne la prendroit point dans le Couvent, & qu'elle voulût la retenir dans ſa maiſon. La Providence y pourvût contre toute attente. Une des filles qui ſervoit à la premiere Claſſe fut congediée pour des raiſons, & la place lui fut donnée. C'eſt d'elle-même que j'ai appris ce que je viens de vous rapporter: à preſent je vous parlerai d'Adelaïde en témoin oculaire.

Elle vint donc ici peu de jours après moi, & en conſéquence on nous plaça ſoit à table,

ſoit à la ſale, l'une près de l'autre. A peine nous nous vîmes que nos humeurs ſimpathiſerent, & notre union fut cimentée au moment qu'elle ſe forma. Son eſprit vif & enjoüé me frappa du premier abord. Mais ce qui me la fit aimer davantage fut ſa grande douceur & caractère de bonté dont on ne pouvoit ſe défendre.

Adelaïde n'avoit aucun de ces défauts qui rendent les enfans moins aimables. Elle n'étoit ni quereleuſe, ni jalouſe, ni capable de ſe fâcher; pas même de ſe plaindre dans ce qui la regardoit perſonnellement; mais elle étoit bonne, affable, complaiſante, toûjours prête à ceder ou à faire plaiſir, & ſi compâtiſſante qu'on ne l'a jamais vûë pleurer que de ce qui faiſoit de la peine aux autres.

Elle étoit belle comme le jour, & c'étoit-là le moindre avantage dont la nature l'avoit heureuſement partagée. Auſſi toutes ſes compagnes l'aimoient comme moi, & il n'étoit aucune des Maîtreſſes qui ne la portât dans ſon cœur & qui pût s'empêcher de lui faire careſſe; mais ce qu'on admira davantage, c'eſt qu'elle ne s'en prévalut jamais pour ſe relâcher de ſes devoirs, ni l'emporter ſur aucune Penſionnaire de ſa Claſſe.

La premiere année ſe paſſa dans les amuſemens pueriles de l'enfance, & les préliminaires des inſtructions qu'on reſerve pour la ſuite. L'alphabet fut notre livre; les premieres réponſes du Catéchiſme notre étude ſérieuſe, & une éguille que nous roulions dans les doigts pour ſçavoir coudre, notre princi-

pale occupation. Mais bien-tôt les talens d'Adelaïde ſe développerent ; à huit ans elle eût des avances ſur ſes égales, & ſe trouva au niveau de celles de dix ans.

La Mere Gabrielle de la Cabeça étoit notre Maîtreſſe major, & la Mere Chriſtine de Villahermoſa celle de notre Claſſe. Sans parler de celle-ci dont la vertu mériteroit un long éloge, jamais Religieuſe ne ſe connut mieux que la premiere en caractère des filles. L'élevation de ſon genie, ſa longue expérience, & ſa piété diſtinguée lui avoient acquis le rare talent du diſcernement des eſprits & de la conduite des jeunes Démoiſelles ; rien n'échappoit à ſa pénetration & à ſes ſoins.

Du moment qu'elle vit Adelaïde, elle remarqua en elle un fond excellent, & qu'en le cultivant elle en pourroit faire un chef-d'œuvre. Vous verrez dans la ſuite ſi ſon jugement porta à faux. " Ce qui me donna „ cette eſpérance flâteuſe, me diſoit cette „ illuſtre Mere après la mort de ſon éleve, „ eſt que je découvris en elle trois excellen„ tes qualités, qu'on trouve difficilement „ dans les enfans, & dont on tire indubita„ blement bon parti lorſqu'elles s'y rencon„ trent : Je veux dire la ſincerité, la docilité, „ & un déſir de s'inſtruire qu'on pourroit „ appeller une utile & loüable curioſité. Avec „ ces diſpoſitions qui ſe trouvoient heureuſe„ ment dans cette aimable enfant, je me pro„ mis des merveilles d'elle, & par la grace du „ Seigneur, j'y réüſſis comme vous avez vû. „ Car, ajoûtoit-elle, qu'eſt-ce qui peut

» mieux faire réüſſir nos ſoins dans une jeune
» fille que quand elle ne ſe déguiſe point,
» qu'elle ne s'offenſe point de la correction &
» nous laiſſe le droit de la reprendre, &
» qu'elle nous épargne la peine de la ſurveil-
» ler dans ſes ouvrages par ſon empreſſe-
» ment à les apprendre?» Ainſi parloit cette illuſtre Mere, & ſon témoignage vaut un millier de ſuffrages en faveur d'Adelaïde.

Véritablement celle-ci étoit ſincere à tel point qu'elle ne pouvoit pas même ſans indignation entendre prononcer le nom du menſonge. " Que je hais ce péché, me diſoit-
» elle étant encore petite; il n'eſt pas juſqu'à
» ſon nom que je ne déteſte. J'aimerois mieux
» qu'on m'accusât d'une faute que je n'euſſe
» pas faite, & qu'on m'en punît ſéverement,
» que de m'être attirée les careſſes de toutes
» nos Maîtreſſes en les trompant par un men-
» ſonge. Y a-t-il rien de ſi bas, diſoit-elle
» auſſi dans une autre rencontre, rien de ſi
» honteux, non-ſeulement pour une Chré-
» tienne, mais même pour une perſonne qui
» a tant ſoit peu d'honneur, que de parler
» aux dépens de la vérité? Quel moyen de
» vivre avec elle, puiſque la peur d'en être
» trompée nous obligeroit à nous tenir ſans
» ceſſe en garde contre ſes paroles.

Je lui diſois un jour qu'il étoit bien difficile d'éviter toûjours de dire des menſonges; & qu'on ſe trouvoit bien ſouvent dans des rencontres critiques dont on ne pouvoit ſe tirer qu'aux dépens de la vérité. " O ſi,
» me répondit-elle, tout s'éleve contre

» une

„ une menteuſe. Dieu crie, parce qu'il eſt
„ la ſouveraine Vérité qui ne peut ſouffrir
„ d'être bleſſée dans nos paroles, le pro-
„ chain crie, parce que perſonne ne veut
„ être trompé : la conſcience crie, parce que
„ de quelque prétexte qu'on veüille excuſer
„ ſon menſonge, elle ne s'appaiſe que par la
„ vérité.

Mais, repliquai-je, comment feriez-vous ſi étant tombée dans quelque faute, dont vous ſçuſſiez qu'une Maitreſſe vous puniroit, vous ne pouviez la lui cacher que par un menſonge ? Préfereriez-vous la confuſion d'être miſe en pénitence, plûtôt que de déguiſer la vérité ? " Oüi ſans doute, repartit-
„ elle d'un ton ferme, je l'aimerois bien
„ mieux. Eſt-ce que la honte de mentir ne
„ doit pas nous faire rougir davantage, que
„ d'être corrigée par une Maitreſſe ? Et qu'y
„ a-t'il de ſi honteux dans le châtiment,
„ puiſqu'il n'eſt établi que pour le bien de la
„ jeuneſſe ; Au contraire, on répare ſa faute
„ & on eſt très-loüable en s'y ſoûmettant avec
„ docilité ; au lieu qu'il y en a pour mourir
„ de confuſion d'être affichée parmi les hon-
„ nêtes gens à tître de menteuſe.

Ainſi la ſincerité & la candeur d'Adelaïde étoit à toute épreuve, & on pouvoit être aſſurée que ſes levres étoient toûjours d'accord avec les ſentimens de ſon cœur. Je vous avoüerai pourtant que bien qu'elle fût ſouverainement eſtimable par cet endroit-là : ce n'étoit pas ce qui la diſtinguoit beaucoup des autres Penſionaires de notre tems.

La Mere Gabrielle nous avoit ſi bien fait ſentir dans ſes différens entretiens la laideur du menſonge, que nous étions toutes ſur le pied de dire toûjours la vérité. Nous n'appréhendions pas d'être trompées les unes par les autres ; & quand quelqu'une d'entre nous avançoit quelque choſe, nous l'en croyions ſur ſa parole, parce que nous n'aurions pû nous perſuader qu'elle eût voulu mentir, après tout ce que cette bonne Mere nous avoit dit contre ce défaut.

Il eſt arrivé plus d'une fois, que quelque jeune Démoiſelle ayant menti à la Maîtreſſe, ou à ſes compagnes, ſoit par précipitation, ſoit par foibleſſe, elle ne pouvoit plus ſoûtenir les remords de ſa conſcience, & alloit ſe retracter au plûtôt, & cela ne lui attiroit ni reproches, ni raillerie ; car nous étions toutes déterminées à en faire de même ſi pareil cas nous fût arrivé.

Voici à ce propos une avanture ſinguliere qui arriva à une jeune Penſionaire de la premiere Claſſe, lorſque j'étois dans la ſeconde avec Adelaïde ; après je reviendrai à celle-ci. Cette petite enfant n'étoit venuë dans le Monaſtère que depuis quelques jours : elle ignoroit l'horreur que ſes compagnes avoient pour le menſonge. Par malheur elle en dit un dont on la convainquit. Le croiriez-vous ? toutes s'éleverent contre elle, comme ſi elle eût été coupable de haute trahiſon, & lui en firent tant de honte, que cet enfant en pleura tout le jour, & n'oſoit plus ſe montrer.

Adelaïde toûjours charitable & compâtiſſante aux fautes d'autrui, eut beau leur dire qu'on devoit l'excuſer pour la premiere fois, ſa rethorique ne ſervit de rien ; il fallut que la Mere Gabrielle conſolât elle-même la coupable, après néanmoins lui avoir remontré la laideur de ſa faute, & qu'elle vînt la préſenter aux autres Penſionaires pour les exhorter à la recevoir en leur compagnie, leur promettant que jamais pareille choſe ne lui arriveroit. La petite tint parole, & ſe piqua depuis d'être auſſi ſincere que les autres.

Il y parut bien par la ſuite, puiſque deux ans après ayant fait une faute qui meritoit punition, quoiqu'on n'euſſe pû l'en convaincre ; puiſqu'il n'y avoit point de preuve contre elle, cependant elle aima mieux l'avoüer, que d'éluder la pénitence par un menſonge : ſur quoi Adelaïde me dit ces belles paroles : „ Je porte envie à cette Démoiſelle ; non pas „ que j'euſſe voulu commettre ſa faute ; mais „ de ce qu'elle a eû occaſion de s'expoſer à „ être punie, pour n'avoir pas trahi la vé„ rité.

Je vous ai dit que la ſeconde qualité que la Mere Gabrielle remarqua en elle étoit ſa docilité. Cela parut & par ſa parfaite ſoûmiſſion aux ordres des Maîtreſſes, & par cette maniére douce & reconnoiſſante avec quoi elle recevoit la correction. La Mere Gabrielle avoit l'excellente méthode de combattre bien ſouvent nos volontés pour les rendre flexibles ; ce n'étoit pas en uſant d'autorité, mais par raiſon & par perſuaſion.

Elle nous disoit de tems en tems. " Mes „ cheres enfans, accoûtumez-vous à present „ que vous êtes jeunes à rompre votre volon- „ té, ou plûtôt à n'en avoir point ; car quel- „ que parti que vous preniez dans la suite „ vous vous y trouverez contraintes plus d'une „ fois ; & si vous ne vous y dressez mainte- „ nant, il ne sera plus tems alors d'y revenir. „ Si vous entrez dans la Religion, soyez sû- „ res que vous ferez rarement ce que vous „ voudrez, & presque toûjours ce que vous „ ne voudrez pas : une bonne Religieuse ne „ doit vivre, pour ainsi dire, que d'obéïs- „ sance. Si vous prenez parti dans le monde, „ vous aurez à obéïr à un mari, quelque „ complaisant qu'il puisse être, & vous se- „ rez souvent forcées de condescendre à la „ volonté de vos enfans, peut-être même à „ celle de vos domestiques, dont les capri- „ ces, si vous ne leur cedez en bien des ren- „ contres, vous feront beaucoup souffrir, „ sans que tous les avantages du monde vous „ dédommagent de ces amertumes.

J'ai reconnu dans la suite par une longue expérience la justesse de son raisonnnement. Car j'ai compris que dans la Religion le meilleur moyen pour être contente du côté de Dieu, & vivre en paix & en société avec les autres, étoit de ceder à la volonté d'autrui aux dépens de la sienne propre : & quant aux gens du monde, combien ai-je vû de Dames qu'on regardoit comme dans le comble de la prosperité par le pompeux appareil de leur cortège, & qui venoient se consoler

auprès de moi, ou des mauvaises maniéres de leur mari, ou de l'ingratitude de leurs enfans ? ou du mauvais service de leurs Domestiques ! Et cependant je voyois à travers leurs plaintes, que le plus grand mal venoit de ce qu'elles étoient trop entiéres dans leurs sentimens ; qu'elles vouloient inflexiblement qu'on leur adherât en tout, & qu'elles se rendoient insupportables aux autres & à elles-mêmes, parce qu'elles étoient trop indépendantes, ou trop inpérieuses : ce qui n'auroit pas été si on les avoit asservies dès leur bas âge au joug de la volonté d'autrui. Voilà tout en passant une instruction dont vous devez profiter pour toute la vie.

Je reviens à Adelaïde. J'ai vû passer ici beaucoup de Démoiselles d'un grand merite ; mais je puis avancer sans craindre d'en dire trop, qu'aucune ne l'égala en docilité. Sa soûmission étoit sans reserve. Dès que la Mere Gabrielle, ou quelqu'autre Maîtresse avoit défendu quelque chose, si l'on lui eût proposé de faire le contraire, elle n'avoit qu'une reponse à donner : " La Maîtresse, disoit-„ elle, l'a défendu, cela doit nous suffire. „ Je lui demandai une fois raison de cette exactitude : elle me répondit. " Nous devons „ être entre les mains des Maitresses comme „ de la cire molle : si nous leur résistons, „ quel moyen qu'elles nous façonnent com-„ me il faut ? „ Ses dispositions là-dessus étoient si connuës dans toutes les Classes qu'elles y avoient passé en proverbe : & quand nous voulions loüer une pensionnaire

ſur ſa docilité, nous diſions qu'elle en avoit autant que Mademoiſelle de Witsbury.

J'oſerois preſque dire que la ſienne alloit quelquefois juſqu'au ſcrupule; quoique je n'aurois garde de l'en blâmer. Car une de ſes Compagnes lui ayant preſenté une orange, elle lui dit un moment après pour ſe divertir : Prenez garde au moins, une Penſionnaire l'a priſe au Verger contre la défenſe de la Maitreſſe Major. " Reprenez-la, re-„ partit-elle rondement : je vous en ſuis bien „ obligée. Je ne veux point faire de péché. „ Mais je la raſſurai, car j'étois preſente, & elle rit avec nous de ſa frayeur.

Une autre fois quelques Démoiſelles trop éveillées firent le complot de prendre furtivement des pommes dans le jardin. On avoit défendu d'y toucher, parce qu'elles n'étoient pas mûres & qu'elles pouvoient nuire à notre ſanté. Il y en eût une qui dit aux autres pour badiner; Nous devrions propoſer à Mademoiſelle de Witsbury d'être de la partie. Pour le coup, repondit une autre, vous vous adreſſez bien. Quand la Maitreſſe Major a défendu quelque choſe, je crois que tous les Canons de Gibraltar ou de Barcelonne ne la feroient pas reculer d'un pouce contre la défenſe.

Sa docilité, quand on la reprenoit, repondoit à l'éxactitude de ſon obéïſſance. Avec elle toutes les remontrances étoient des graces. On pouvoit toûjours lui repréſenter ſans craindre qu'elle le prît en mauvaiſe part. Cela venoit de la droiture de ſon cœur, & d'une émulation pour le bien qui le lui fai-

ſoit rechercher en toutes choſes. De ſorte que ſi elle n'avoit pas réüſſi dans quelque ouvrage, ou ſi elle avoit fait quelque faute ; car après tout elle n'étoit ni parfaite en tout ni impeccable, elle agréoit ſi fort qu'on la redreſſât & témoignoit tant de reconnoiſſance, que vous euſſiez penſé qu'en la corrigeant, on lui avoit fait une faveur ſinguliére.

C'en étoit une en effet : car quel plus grand bien pour les jeunes perſonnes que de les reprendre ? Sans cela elles croupiroient dans leurs défauts, & ne ſeroient propres à rien dans la ſuite. Je crois bien qu'Adelaïde étant encore fort petite, ſa docilité lui étoit naturelle, à cauſe de ſon humeur extrêmement douce ; car depuis ſon bas âge elle ne ſçût jamais réſiſter ni ſe mutiner. Mais ſon jugement commençant à ſe former, & la piété y ajoûtant ſes lumiéres, pour lui faire comprendre qu'elle eſt inſéparable de l'obéïſſance, à peine avoit-elle 9. ans, qu'elle étoit docile par raiſon & par religion.

Aimable enfant ! Sa ſoumiſſion condamne ici deux ſortes de Filles dont les caractères oppoſés entre eux, ſont également ennemis de la dépendance. J'entends d'une part celles qui ne peuvent ſouffrir qu'on les redreſſe, qui hochent la tête, font la mouë, ou ſe dépitent pour la moindre parole, qu'on leur dit ; qui alléguent des raiſons ſans fin pour excuſer, ou pallier leurs fautes : & d'autre part celles qui ſont inſenſibles à toutes ſortes de corrections ; que rien ne peut toucher, rien ne pique d'honneur ; pas même

les confuſions, ni le châtiment : ce qui montre une ame baſſe & incapable d'éducation.

Qui auroit connu Adelaïde comme moi, quelle différence n'auroit-elle pas admiré de ſa conduite à celle des autres ? Je l'ai vûë au commencement qu'on lui montroit à broder, découdre juſqu'à quatre fois une fleur un peu difficile qu'elle avoit travaillée, parce qu'à chaque fois la Maîtreſſe lui avoit fait remarquer des défauts dans la nuance ; & cela toûjours avec la même patience, le même empreſſement de mieux réüſſir, les mêmes marques de reconnoiſſance.

Un eſprit revêche auroit allegué mille mauvaiſes raiſons pour ſe juſtifier : il auroit dit que la fleur étoit mal deſſinée, que les couleurs ne lui ſervoient pas ; il s'en ſeroit pris à l'étoffe, à l'éguille, au froid, au chaud : que ſçai-je ? Peut-être auroit-il encore accuſé quelque compagne de l'avoir mal conſeillée ; mais la parfaite Adelaïde, cette enfant d'une douceur angelique, ne repondoit que par des actions de graces & par la promeſſe de mieux s'appliquer.

„ Je ne ſçai, me diſoit-elle un jour, „ comment nous oſerions nous plaindre lorſ- „ qu'on nous repréſente nos devoirs. La pei- „ ne eſt pour les Maîtreſſes & le profit pour „ nous. Il me paroît que ſi j'étois à leur place „ il m'en coûteroit plus de faire la correc- „ tion à quelqu'un que de la recevoir. Nous „ devons penſer qu'il en eſt de même de „ nos Maîtreſſes, elles ont indubitablement „ à prendre beaucoup ſur leur douceur natu-

relle

„ relle pour se déterminer à nous repren-
„ dre : car quel goût y trouveroient-elles,
„ & quel avantage leur en revient-il, si-
„ non celui de nous rendre parfaites ? Nous
„ devons donc, tant que nous pouvons, leur
„ épargner la peine de nous corriger ; &
„ comme l'on est foible, du moins quand
„ nous manquons, donnons-leur la conso-
„ lation de recevoir en bonne part ce qu'elles
„ nous disent. „

La Mere Gabrielle étoit d'un caractère si bon qu'il lui coûtoit extrêmement d'user de séverité. Il falloit que sa conscience l'y obligeât, sans quoi elle nous auroit peut-être gâtées par l'excès de sa douceur ; mais comme elle nous aimoit pour notre vrai bien, & qu'elle avoit la crainte de Dieu, elle sévissoit, quand il étoit nécessaire ; & bien que cela arrivât rarement, puisqu'on ne doit employer la rigueur que quand la bonté devient inutile, elle ne laissoit pas de s'en servir à propos.

Cela lui arriva envers une petite, qui étoit si mutine qu'on avoit de la peine à la reduire à la raison ; & comme le châtiment fut un peu mortifiant, celle-ci en pleuroit de tout son cœur. Adelaïde voulut la consoler, & j'entendois qu'elle lui parloit ainsi. " Pour-
„ quoi vous affligez-vous tant : Rendez-vous
„ plus raisonnable. Nous avons toutes nos dé-
„ fauts ; nous sommes toutes capables de fai-
„ re des fautes. Voudriez-vous qu'on nous y
„ laissât croupir ? Ce seroit assurément le

„ plus mauvais ſervice qu'on nous pût ren-
„ dre. Si nous voulons être élevées comme il
„ faut, rendons-nous dociles à la correc-
„ tion. Il n'y a point de honte à s'y ſoumet-
„ tre, & nous ſerions ſouverainement bla-
„ mables de la refuſer. „

Ce qu'elle diſoit aux autres, elle le pratiquoit à ſon tour. Il eſt vrai qu'elle n'en eut d'occaſion plus marquée qu'une fois dans ſa vie; mais il parut bien dans cette rencontre que ſa douceur étoit à l'épreuve. La Mere Gabrielle faiſant, je ne ſçai à propos de quoi, la remontrance à quelques Demoiſelles de la ſeconde Claſſe, où pour lors nous étions avec Adelaïde: elle la leur propoſa pour exemple. Celles-ci laiſſerent entrevoir quelque ſentiment de jalouſie ſur ſon compte, comme ſi on n'avoit de la bonté que pour elle. La Mere qui étoit pénetrante lut aiſément dans leurs cœurs, & réſolut pour les guérir d'éprouver ſous leurs yeux la ſoumiſſion d'Adelaïde.

L'occaſion ne s'en preſenta pas facilement: car Adelaïde étoit ſi attentive à ſes devoirs, qu'elle n'y manquoit que par une fragilité très-excuſable. Enfin la bonne Mere laſſée d'attendre, la ſaiſit un jour ſur un pied de mouche, & feignant d'être beaucoup fâchée, lui dit d'un ton ſevere de demeurer à genoux au milieu de la ſale. Toutes les Demoiſelles en furent étonnées; elle ſeule ne s'en émut point, mais elle obéït de la meilleure grace du monde, & le peu de tems qu'elle

y reſta donna le loiſir à toutes de contempler en elle un modéle de ſoûmiſſion & de modeſtie dont le ſouvenir dura long-tems dans leurs eſprits. Elle n'en demeura pas-là ; mais ayant été voir enſuite la Mere Gabrielle, elle lui dit, avec une douceur & une affabilité qui lui donna de l'attendriſſement ; " au „ moins, Madame, j'oſe me flâter que je „ n'ai pas perdu vos bonnes graces ; & que „ vous continuerez d'avoir la même bonté „ pour moi. „

Une autre fois la Maîtreſſe de la Claſſe, la gronda pour une faute qu'on lui avoit imputée, & dont elle étoit très-innocente ; puiſqu'on reconnut enſuite la mépriſe. Au lieu de ſe défendre, elle la remercia fort obligeamment, & n'ajouta rien davantage ; je lui en demandai la raiſon, & elle me repondit. " „ Nous avons obligation aux Maîtreſſes qui „ nous reprenent : cela montre en elles un „ vrai déſir de notre bien. S'il arrive qu'elles „ ſe mécomptent, leur erreur n'influë point „ ſur leur bonne volonté ; elle eſt acciden- „ telle ; nous ne devons faire attention qu'au „ motif qui les fait parler. „

Vous étonneriez-vous après cela ſi elle ſe rendit parfaite : quand on reçoit d'excellentes inſtructions, qu'on les met à profit avec docilité, & qu'on a du talent pour les faire valoir, il eſt impoſſible qu'on ne réüſſiſſe. Adelaïde en fit l'heureuſe expérience, ſoit pour la piété dont je vous parlerai dans la ſuite ; ſoit pour les maniéres nobles & polies,

ſoit pour les connoiſſances qui ornent l'eſprit, ou pour les ouvrages des mains, elle excella ſur toutes ſes Compagnes : on pouvoit la propoſer comme un modéle parfait des vertus & des talens qui rendent une Demoiſelle accomplie.

Quoiqu'elle eût été tranſportée ſi petite en Eſpagne qu'on auroit pû la regarder comme née parmi nous : elle avoit cependant, quand elle vint dans le Monaſtère, la prononciation Angloiſe ; mais en profitant des leçons de la Maîtreſſe de la ſale, elle perdit inſenſiblement le ſon étranger, & prît ſi bien le nôtre, qu'à l'entendre parler, on l'eut crûë Caſtillane. La Gouvernante qu'elle eut pendant les deux ans, ou environ, qu'elle demeura dans la maiſon de la Comteſſe de la Verda, n'avoit pas eû aſſez de ſoin de former ſes maniéres & ſa contenance ; & quand on nous l'amena, elle portoit mal ſon corps, & faiſoit des grimaces : mais ſa docilité fit qu'en peu de tems elle fut auſſi bien façonnée que les autres : elle avoit la démarche noble, ſe préſentoit de bonne grace, & conſervoit toûjours un port majeſtueux, tel qui convient à une fille de condition. Elle profita de la même maniére dans tout le reſte : & ce fut l'effet de ſa docilité.

Je vous ai dit qu'elle aimoit à s'inſtruire, & j'ai appellé cela une loüable curioſité. C'eſt aſſez le défaut des filles d'être curieuſes ; mais ce n'eſt un défaut qu'autant qu'elles veulent ſçavoir, ou ce qui leur importe

d'ignorer, ou ce qu'il eſt inutile qu'elles ſçachent. Adelaïde avoit l'eſprit vif & pénetrant : tel eſt, dit-on, le caractère de ſa nation. Les Anglois ont le genie ſubtil & propre aux hautes ſciences. Mais elle fit bon uſage de ſa curioſité naturelle ſous la direction de la Mere Gabrielle, qui avoit ſoin de la reprimer à propos, ou de la faire ſervir à ſon plus grand avantage.

Cette bonne Mere avoit la condeſcendance d'écouter bien des queſtions que nous lui propoſions ; & Adelaïde, un peu avide d'apprendre, lui en faiſoit plus que les autres ; ſur-tout étant encore enfant, parce qu'elle admiroit tout ce qui tomboit ſous ſes yeux, & en vouloit ſçavoir la raiſon. Cela me fait ſouvenir que nous trouvant pluſieurs à nous chauffer avec cette Mere ; elle dit à une Servante d'éteindre une lampe, ce que celle-ci fit en la ſoufflant groſſierement, la ruſticité nous fit rire, & ce qui nous le fit davantage, fut qu'Adelaïde demanda là-deſſus à la Maîtreſſe d'où vient qu'en ſoufflant le feu on l'allumoit, au lieu qu'on éteignoit la lampe. Sur quoi la Mere Gabrielle nous donna cette belle inſtruction.

„ Ce que vous propoſez-là, mon enfant, „ eſt du reſſort de la Philoſophie, dont l'étu- „ de n'eſt pas ſi utile à une Demoiſelle, qu'el- „ le ne doive ſe reſerver pour des connoiſſan- „ ces plus profitables. Dieu a créé pour no- „ tre uſage la Terre que nous habitons ; mais „ nous nous tourmentions l'eſprit inutile-

„ ment, ſi nous voulions découvrir la cauſe
„ de tant d'effets qui nous étonnent. Il doit
„ nous ſuffire de ſçavoir qu'il faut ſouffler le
„ feu pour l'allumer & la lampe pour l'éteindre ; & il n'importe du tout point que nous
„ ſçachions en donner la raiſon. Il y a une
„ infinité des choſes dans le monde dont nous
„ faiſons uſage tous les jours : il faut connoître cet uſage ; mais ſi nous portons plus
„ loin notre curioſité, nous éprouverons combien elle eſt vaine & combien nos lumiéres
„ ſont bornées. Aimons là-deſſus notre ignorance, ou plûtôt ſervons nous-en pour admirer la bonté de Dieu, qui a fait des ouvrages ſi merveilleux, & ſi fort élevés au-
„ deſſus de notre intelligence, pour ſervir à
„ nos uſages les plus communs. Je vous parlerois bien autrement ſi ces connoiſſances
„ pouvoient ſervir à vous inſpirer de grands
„ ſentimens de dévotion, ou à vous former
„ pour bien conduire un ouvrage de coûture,
„ au lieu qu'il n'eſt rien à mon ſens de ſi déplacé que la Philoſophie dans la tête d'une
„ fille. „

Adelaïde quoique jeune ſçut profiter de cette leçon, & ne propoſa guére depuis que des ſujets plus utiles. Il faut mettre à la tête de ceux-ci ce qui concerne l'étude de la Religion. Vous ſçavez par votre propre expérience quels ſont là-deſſus nos uſages : comment outre le Catéchiſme que nous enſeignons aux Démoiſelles des deux premieres Claſſes, elles apprennent encore dans les converſations ordinaires les vies des Patriarches & des autres

Saints de l'ancienne Alliance, avec celles de pluſieurs Saints du Nouveau Teſtament. C'eſt de la Mere Gabrielle que nous tenons cette méthode, & les effets en ont prouvé l'utilité.

Adelaïde étoit toûjours des premieres à retenir par cœur les leçons du Catéchiſme ; à huit ans elle recitoit le petit ſans héſiter, & à douze elle repondoit à toutes les demandes du grand, comme ſi elle avoit lû dans le livre. Il eſt vrai que ſa mémoire lui ſervoit heureuſement, mais ſon application & ſes réflexions ne l'y aidoient pas moins : car quand on s'en fie à la memoire, ſans donner d'autre attention, on oublie auſſi aiſément les choſes, qu'on les a appriſes : au lieu qu'Adelaïde réflechiſſant ſur les vérités qu'elle apprenoit, elle goûtoit ſa Religion & pouvoit régler là-deſſus ſes ſentimens & ſa conduite. C'eſt ce qui ſervit dans la ſuite à rendre ſa piété ſi ſolide & ſi fervente.

Elle écoutoit avec empreſſement & avec dévotion les Hiſtoires ſaintes, & en retenoit juſqu'aux moindres circonſtances, de telle ſorte qu'avant que de paſſer à la ſeconde Claſſe, elles les poſſedoit preſque toutes, auſſi-bien que la Mere Gabrielle qui nous les avoit racontées. Elle ſe faiſoit un plaiſir de les répréſenter avec nous, ce qui ſervoit beaucoup à les mieux graver dans notre eſprit. Nous la prions auſſi fort ſouvent de nous les raconter ; & elle nous faiſoit ſi bien ſentir les endroits les plus beaux & les plus touchans, que nous en étions quelquefois attendries juſqu'aux larmes.

La Mere Gabrielle nous trouva un jour dans cet état quatre ou cinq que nous étions, elle crut qu'on nous avoit fâchées, & nous en demanda le ſujet: nous lui dîmes que Mademoiſelle de Witsbury nous racontoit l'Hiſtoire de Tobie : ſur quoi elle nous témoigna d'être fort édifiée, ajoûtant qu'elle auroit auſſi du plaiſir à nous la voir repréſenter en préſence de Madame l'Abbeſſe & des Maîtreſſes. Il y en eut aſſez pour animer le zéle d'Adelaïde, qui ſe mit ſur le champ en devoir de prendre les arrangemens néceſſaires. Elle diſtribua à chacune le perſonnage qu'il falloit faire ; nous dreſſa ſur ce que nous devions dire, & le lendemain tout fut diſpoſé pour l'heure de la recréation.

Ce qui l'embarraſſa davantage & qui nous réjoüit beaucoup, fut qu'elle ne trouvoit perſonne qui voulut joüer le rôle du demon, quand il voulut tuer le jeune Tobie & que l'Ange le relegua dans un déſert. Toutes ſe défendoient avec horreur de repréſenter cette mauvaiſe bête ; mais il lui vint dans l'eſprit de le propoſer à ſa Nourrice, laquelle comme je vous ai déja dit, étoit au ſervice du Monaſtère. Nous la ſuivions de loin en loin en riant comme des folles, pour voir ce qu'il en ſeroit ; en effet cette bonne femme fit un grand cri à la premiere propoſition, comme une perſonne effrayée ; mais Adelaïde la raſſura, & elle acquieſça enfin à ſa demande, parce qu'elle l'aimoit trop pour lui rien refuſer.

La Mere Abbeſſe & les Maîtreſſes ne furent pas les ſeules qui s'y trouverent. Toutes les Religieuſes, ainſi que les Demoiſelles grandes & petites furent appellées. La Mere Gabrielle le fit expreſſément pour voir comment Adelaïde ſe tireroit d'affaire devant cette nombreuſe aſſemblée. L'exécution repondit à ſes déſirs, & fut au gré des aſſiſtantes.

Adelaïde m'avoit choiſie pour faire le perſonnage du jeune Tobie; elle faiſoit celui de l'Ange Raphaël. Une Demoiſelle de la ſeconde Claſſe, mais qui étoit vive extrêmement, voulut repréſenter le vieux Tobie: un ſujet ſi grave ne lui convenoit pas trop; & Adelaïde qui n'en avoit pas envie, lui dit afin de la dégoûter que pour repréſenter l'aveuglement de ce Patriarche, il falloit qu'on lui bandât les yeux. Je ſerai dont la ſeule qui ne verrai point, repliqua-t'elle dans ſa vivacité? Pourtant elle continua à le vouloir; & un moment après qu'on lui eut mis le bandeau ſur les yeux, elle le fit doucement couler ſur le nez, & vit auſſi bien que les autres. Enfin ce fut pour les Religieuſes un divertiſſement amuſant, & pour nous une fête complette.

Nous y prîmes même tant de goût, que nous repréſentions entre nous preſque toutes les Hiſtoires ſaintes que nous avions appriſes. Outre que cela nous réjoüiſſoit innocemment, il ſervoit à nous les rendre plus ſenſibles, & à les graver plus profondement dans notre eſ-

prit. La Mere Gabrielle qui voyoit combien cela aidoit à nous former, nous y ſecondoit par toute ſon induſtrie. Elle nous exhortoit ſur-tout à bien entrer dans les ſentimens des perſonnages que nous repréſentions, perſuadée qu'en feignant de les voir, il en reſtoit de ſalutaires impreſſions dans notre ame.

Elle vouloit auſſi qu'en faiſant notre perſonnage, nous fourniſſions de nous-même & nous diſſions tout haut les ſentimens que nous préſumions qu'il avoit, le faiſant parler comme nous croyons qu'il devoit le faire : & Adelaïde y réüſſiſſoit mieux qu'aucune autre. Un jour étant toutes enſemble, cette bonne Mere dit à quelques-unes d'entre nous de repréſenter le Sacrifice d'Abraham : elle me choiſit pour faire le perſonnage du Patriarche, & Adelaïde celui d'Iſaac. Je m'en tirai comme je pûs ; mais quand je vins à cet endroit de l'Hiſtoire, où Abraham déclara à ſon fils qu'il devoit être la victime : Adelaïde prenant la parole, comme ſi ç'eut été Iſaac, dit de ſi belles choſes ſur la ſoûmiſſion aux ordres du Seigneur, que les larmes vinrent aux yeux de la Mere Gabrielle, & nous fûmes toutes dans une admiration qui nous faiſoit rire & pleurer en même-tems.

Cette méthode étoit aſſurément très-bonne : nous y apprenions à penſer, & elle accoûtumoit notre eſprit à la réflexion. De plus cela animoit notre cœur par des actes religieux ; de ſorte que nous en étions mieux diſpoſées à nous entretenir par des ſaintes affec-

tions au tems de la priere. J'ai ſçû dans la ſuite, de la Marquiſe de la Pax, qui eſt morte il y a quelques années comme une ſainte, & qui avoit été Penſionnaire avec nous, que ce fut par ce moyen qu'elle acquit la facilité de faire l'Oraiſon mentale. " J'ai de grandes „ obligations, me diſoit-elle, peut-être vingt „ ans après qu'elle fut établie dans le monde; „ j'ai de grandes obligations à Mademoiſelle „ de Witsbury, dont le ſouvenir m'eſt ſi pré- „ cieux, à cauſe de ſa pieté. Si je m'entretiens „ ſans peine avec Dieu, ſoit au tems de la „ méditation, ſoit lorſque j'ai communié, „ elle me l'a appris par les ſentimens qu'elle „ m'inſpiroit, lorſque dans notre jeuneſſe „ nous repréſentions les Hiſtoires des Saints. „

Ces pieuſes connoiſſances tenoient le premier rang dans le cœur d'Adelaïde, & plus elle croiſſoit en âge, plus auſſi elle les goûtoit; mais cela n'empêcha pas qu'elle n'apprît bien d'autres choſes, qui pouvoient également orner ſon eſprit & aſſortir ſon éducation. Telles ſont les Fables & l'abregé de l'Hiſtoire Profane. On profitoit dès-lors, comme nous faiſons encore aujourdhui, de l'heureuſe diſpoſition de notre memoire, pour y graver ces différentes choſes, très-propres à former notre jugement, & à régler nos mœurs.

Mais quand je parle de Fables, j'entends, comme vous comprenez bien, ces fictions ingenieuſes de Phedre & d'Eſope qui ſervent comme d'envelope à des moralités importan-

tes, & les font goûter avec plaiſir. Nous avons toûjours penſé qu'il falloit les apprendre à la jeuneſſe, pour lui inſinuer la vertu avec plus de douceur, en la lui tournant, pour ainſi dire, en agréable amuſement. Je n'en dis pas de même des Fables qui contiennent l'Hiſtoire des Dieux & des Déeſſes des Payens. Ce ſont des contes ridicules & la plûpart indecens, dont nous avons banni l'étude de chez nous, comme une connoiſſance auſſi dangereuſe qu'inutile; & je vous conſeille de vous faire un point d'honneur de les ignorer toute votre vie; car j'ai oüi dire à un habile homme, qu'elles ne ſont autre choſe qu'une preuve éclatante de la foibleſſe de l'eſprit humain, & de la dépravation de ſon cœur, quand il s'eſt égaré de la vérité; ſoit par l'extravagance des recits qu'elles contiennent, ſoit par les paſſions qu'elles canoniſent. Adelaïde auroit été ſcandaliſée avec ſujet ſi on lui avoit enſeigné ces Fables, mais les autres elles les ſçavoit parfaitement.

Ses progrès ne furent pas moindres dans l'abregé qu'on nous donnoit de l'Hiſtoire Univerſelle: ainſi que dans les régles communes de l'Arithmetique, dans le Blaſon & la Géographie. Elle enlevoit tous les prix deſtinés pour celles qui auroient plûtôt trouvé une Ville, ou une Province ſur la Mappemonde, ou qui auroit mieux blaſonné des armoiries qu'on nous montroit ſur une carte. La Mere Gabrielle craignant que cela ne cauſât quelque jalouſie, la fit, pour ainſi di-

re, capituler avec nous. Il falloit, afin qu'elle gagna un prix, qu'elle prévînt les autres par trois fois consécutives, à cause de la supériorité de sa mémoire sur la nôtre ; au lieu que si quelqu'une la prévenoit du premier coup, le prix lui étoit adjugé ; à quoi elle s'accorda sans résistance, étant toûjours prête à ceder avec politesse ; & j'ai observé plus d'une fois, qu'elle faisoit semblant de chercher pour donner aux autres le tems de la prévenir, se faisant un plaisir de celui qu'elles avoient à l'emporter, sans toutefois en rien faire connoître.

Telles furent les connoissances dont elle embellit son esprit, jusques à ce qu'elle monta à la Classe des grandes Demoiselles. Je préviens, comme vous voyez, l'ordre des tems, pour renfermer ici toute cette matiere, ayant des choses plus essentielles à vous dire, & voulant épargner les redites ennuyantes. Comme dans l'Histoire Universelle il étoit parlé en peu de mots du Royaume d'Angleterre, ainsi que des autres Etats du Monde ; & qu'étant Espagnoles on s'étendoit un peu plus sur notre Pays ! elle eut la pensée d'en apprendre au moins autant du sien, & le proposa ingénûment à la Mere Gabrielle : elle avoit alors quatorze ans, & étoit déja formée.

„ Je prierai bien un sçavant Prêtre que je con-
„ nois, lui repondit-elle ; & qui m'a remis
„ les abregés que nous vous montrons, d'en
„ travailler un sur l'Angleterre, si cela doit
„ vous faire plaisir ; mais ma chere enfant,

„ puiſque la Providence vous a renduë Eſpa-
„ gnole, vous vous contenterez, ſi vous m'en
„ croyez du peu que vous en ſçavez. Ou-
„ bliez un Peuple infortuné qui a renoncé à
„ la vérité pour ſuivre l'erreur & le menſon-
„ ge. Il eſt vrai que ſon Hiſtoire, dans les
„ ſiécles antérieurs eſt feconde en beaux éve-
„ nemens, & édifie par les Perſonnages cé-
„ lebres en ſainteté dont elle contient les ac-
„ tes ; puiſqu'on appelloit l'Angleterre l'Iſle
„ des Saints. Mais dans ces derniers tems, ſes
„ révolutions font gemir, & depuis que cette
„ Nation s'eſt ſéparée de Rome, elle a fait
„ de ſi étranges progrès dans l'erreur, qu'à
„ force de recevoir de mauvaiſes ſectes, elle
„ s'eſt ouvert la porte funeſte d'une incredu-
„ lité entiere. „

Adelaïde touchée de ſes paroles n'inſiſta pas d'avantage. Elle me diſoit depuis, qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de benir la divine Providence qui l'avoit retirée des dangers de ſa Patrie.

Je ne vous dis pas qu'elle apprit la Muſique, puiſqu'il n'y avoit rien en cela qui la diſtinguât de ſes Compagnes. Sa voix étoit pourtant belle & harmonieuſe, & elle chantoit auſſi proprement qu'aucune d'entre nous; mais comme ſa poitrine étoit fort délicate, la Mere Gabrielle voulut qu'elle s'y appliquât avec beaucoup de modération : d'autant mieux que c'eſt un talent qu'on ne cultive que peu d'années, & qu'on néglige enſuite avec autant d'indifférence, qu'on l'exerçoit d'abord avec empreſſement.

Je dois vous parler à préſent de ſes ouvrages de main, & de l'amour qu'elle avoit pour le travail. C'eſt ici une leçon que ſon exemple vous donne, & des plus intéreſſantes que vous puiſſiez recevoir. N'oubliez jamais ce que je vais vous dire : le travail convient à tout le monde ; mais principalement aux filles ; fuſſent-elles Princeſſes ou Reines, le travail bien loin de les dégrader eſt un devoir de leur état. Adelaïde s'en fit un d'y donner toute ſon application. Hors le tems des exercices ou de la recréation, on la trouvoit toûjours occupée, & jamais à rien que de bon & de ſérieux. A peine eut-elle huit ans qu'elle laiſſa les poupées pour prendre l'éguille, & peu à peu elle ſe perfectionna ſi bien dans tous les ouvrages qui en dépendent, que quand elle monta à la ſeconde Claſſe, on n'avoit preſque pas beſoin d'y veiller, tant elle réüſſiſſoit.

Trois choſes concoururent à la former ainſi. 1°. Son attention aux leçons qu'on lui donnoit. 2°. Son application à bien exécuter ce qu'on lui diſoit. 3°. Sa patience à conduire l'ouvrage juſqu'à ſon entiere perfection. Et cela venoit en elle de deux principes, dont l'un étoit ſa piété, qui lui faiſoit regarder le travail avec juſtice, comme une œuvre agréable à Dieu & une des principales parties de ſon devoir ; & l'autre étoit l'émulation qu'elle avoit d'apprendre parfaitement ce que doit ſçavoir une Demoiſelle bien élevée. Par-là elle condamne trois ſortes de Pen-

ſionnaires qui manquent toutes à cette obligation. Celles qui ne ſont nullement attentives aux leçons qu'on leur donne; celles qui travaillent avec dégoût & avec une lenteur qui fait mourir ; & celles qui ne travaillent que par ſaillies , & qui quittent un ouvrage preſqu'auſſi-tôt qu'elles l'ont commencé, pour en entreprendre quelqu'autre , ſans jamais en finir aucun comme il faut. Adelaïde appliquée , ardente, patiente, rendoit parfait tout ce qu'elle entreprenoit. Elle avoit ainſi la conſolation de plaire à Dieu par l'accompliſſement d'un devoir auſſi recommandable que l'eſt le travail des mains , & méritoit les éloges de toutes les Maîtreſſes qui ne trouvoient qu'à admirer dans ce qu'elle faiſoit. Je ne veux pourtant pas dire qu'on l'admirât toûjours. Il y auroit eû de l'injuſtice à l'exiger d'elle , puiſque dans toutes choſes , il faut un apprentiſſage , où l'on ſe trompe ſouvent : mais elle abregea chemin , comme l'on dit , & fit dans peu de merveilleux progrès , parce qu'elle n'oublioit rien pour réüſſir dans ce qu'elle entreprenoit.

Elle envoyoit ſouvent de ſes ouvrages à la Comteſſe de la Verda , non-ſeulement par reconnoiſſance , mais encore pour lui donner la conſolation de voir qu'elle repondoit à ſes bontés & à ſes ſoins , par ſon exactitude à ſeconder ceux qu'on avoit pour elle dans le Monaſtère. Elle appelloit ces préſens , les tributs de ſon cœur; parce qu'elle n'avoit pas de plus grand plaiſir que de lui addreſſer quelque

que production de ſes talens : & de ſon côté la Comteſſe qui l'aimoit comme ſi elle eût été ſa fille, les recevoit avec une ſatisfaction qu'il ſeroit difficile d'exprimer.

Il lui arriva au ſujet de ces ouvrages une avanture ſinguliére dont je vous parlerai dans ſon tems, & qui fit voir la conſtance de ſa foi & quel étoit ſon détachement des grandeurs de ce monde.

Je vous ai donc parlé juſqu'à préſent des trois qualités d'Adelaïde, qui furent, comme je vous l'ai dit, l'heureux fonds ſur lequel la Mere Gabrielle travailla pour en faire une Demoiſelle parfaite. J'entends, afin que vous ne l'oubliïez pas, ſa ſincerité, ſa docilité, & le loüable empreſſement de s'inſtruire. Quand une fille a ces diſpoſitions, elle va loin dans la voye de la vertu, & ne ſort du Couvent qu'avec une éducation qui lui concilie l'eſtime & le reſpect de tout le monde ; mais que ſeroit-ce que cette eſtime du monde, ſi elle ne ſe rendoit pas digne des miſéricordieuſes complaiſances de Dieu par une véritable piété ? En vain les créatures nous donnent leurs applaudiſſemens, ſi nous ne méritons ceux de Dieu. L'hommage du monde entier n'eſt qu'un vain ſon & une fumée qui ſe diſſipe en peu de tems.

Mais ce ne ſont pas les talens naturels qui nous rendent agréables aux yeux de Dieu ; c'eſt la vertu, c'eſt la dévotion. J'ai differé juſqu'ici de vous parler de celle d'Adelaïde,

oubliez à préſent ce que je vous ai dit de ſes autres bonnes qualités, pour donner toute votre attention à ſa piété éminente. Elle eſt infiniment plus eſtimable par cet endroit, que par tout le reſte ; & ſi je n'avois eû à la loüer que ſur ce que le monde auroit admiré en elle, je ne vous en euſſe jamais parlé.

La Mere Gabrielle me diſoit, qu'elle avoit compris en elle dès ſon enfance qu'elle pratiqueroit un jour la vertu d'une maniére excellente. Je voudrois vous donner à deviner à quoi elle le connût. " Je l'obſervois, me „ diſoit-elle, quand elle entroit dans le „ Chœur, & je remarquois que du moment „ qu'elle y mettoit le pied, elle étoit pénetrée „ de reſpect pour la préſence du Très-Saint „ Sacrement : que tout le tems qu'elle y de- „ meuroit, ſa contenance étoit modeſte & „ reſpectueuſe, ne parlant jamais, ne laiſſant „ point égarer ſa vûë, ayant ſon livre de „ priéres ou ſon chapelet à la main, & ne „ reſtant jamais ſans prier. Je conclus, ſans „ craindre de me tromper, que toute jeune „ qu'elle étoit, la crainte de Dieu avoit pé- „ netré ſon cœur, & je ne doutai point qu'en „ ſe ſoûtenant dans cette ſalutaire crainte, „ elle n'attirât ſur ſon ame des bénedictions „ du Seigneur très-particulieres. Les effets ont „ repondu depuis à mon attente, & vous „ avez vû par vous-même juſques à quel „ haut point de vertu elle s'eſt élevée. „

Tout cela étoit vrai à la lettre, & quand Adelaïde eſt morte on peut dire qu'elle avoit

ſaintement fourni ſa carriere, & rempli ſa meſure de perfection. Cette crainte de Dieu & ce reſpect pour ſa préſence, ſoit dans l'Egliſe, ſoit au tems de la priére, étoient accompagnés en elle d'une haine extrême pour le péché, & de l'apprehenſion de le commettre. C'eſt ſans doute ce qui la préſerva du péché mortel & la conſerva dans l'innocence de ſon baptême. Tout ce qui ſe reſſentoit de l'offenſe de Dieu l'effrayoit; & c'étoit bien avec raiſon : car ſi nous voyions clairement la difformité du péché, comme nous voyons des yeux du corps ce qui eſt dans une ſale, nous en concevrions tant d'horreur, que nous préfererions de ſouffrir tous les maux de cette vie, plûtôt que de faire un leger menſonge.

Adelaïde étoit dans cette diſpoſition. Dès que la Mere Gabrielle lui avoit dit qu'une choſe étoit mal, cela lui ſuffiſoit pour s'en donner de garde. Je lui ai ſouvent oüi dire ſur certaines choſes : " la Maîtreſſe Major dit „ qu'il y a là du péché : j'aimerois mieux „ mourir que de le faire. „ Ce n'étoit pas en elle une ſimple maniére de parler; elle le diſoit dans la ſincerité de ſon cœur.

Il ne faut pourtant pas croire qu'avec cette ſainte diſpoſition, elle ne fît jamais de péché. La créature eſt trop fragile & ſa miſére trop grande pour en venir à cette perfection. Tant que nous ſerons dans cette miſérable vie, nous aurons à gémir ſur une infinité de fautes que nous commettons; mais par-là, (je veux dire, par cette diſpoſition) Adelaïde

s'éloignoit du danger de tomber dans le péché mortel, qui eſt le comble de tous les maux, puiſqu'il éteint en nous la charité, qu'il nous rend l'objet de la haine de Dieu, & que ſi nous mourions en cet état notre perte ſeroit ſans reſſource ; & outre qu'elle la prémuniſſoit contre un ſi grand malheur, elle lui ſervoit de préſervatif pour ne pas tomber ſi aiſément dans des fautes légeres ; de ſorte qu'elle ne commettoit peut-être qu'un ou deux péchés véniels, lorſque bien d'autres en faiſoient vingt ou trente. Heureuſes les jeunes filles qui ont la crainte du Seigneur, qui ſe conſervent par la fuite du péché dans une ſainte innocence, & qui embraſſent tout de bon le parti de la vertu. On n'en connoît jamais mieux les avantages que par l'expérience. Quand on goûte Dieu, on comprend quelle différence il y a de ſon ſervice à celui du monde.

Vous le pouvez plus aiſément, avec le ſécours de la grace, à préſent que vous êtes dans le Monaſtère, où à couvert des piéges du dehors, on vous fournit tant de moyens de vous affermir dans la piété. Si vous ſçavez les mettre à profit, vous en contracterez une ſainte habitude ; & ainſi affermies, ſi Dieu vous appelle dans le monde, comme il arrivera ſans doute à pluſieurs d'entre vous, vous pourrez plus aiſément vous ſoûtenir, & vous opererez votre ſalut, tandis qu'une infinité d'autres ſe perdent.

Souvenez-vous ſur-tout, mes cheres en-

fans, au nom du Seigueur & je vous en conjure par les entrailles de ſa miſéricorde ; ſouvenez-vous de fuïr le péché mortel & de préferer plûtôt la mort mille fois que de le commettre. Conſervez dans votre ame une horreur pour ce monſtre plus grande que vous n'en ſçauriez avoir pour tous les monſtres que votre imagination pourroit vous repréſenter. Rien n'égale ſa difformité: l'enfer même tout horrible qu'il eſt, ne l'eſt pas autant que lui. Cependant il n'eſt que trop aiſé d'y tomber. Mais ſi c'eſt un abîme dont on meſure facilement la profondeur, on n'en ſort pas ſi aiſément qu'on le penſe.

La Mere Gabrielle nous diſoit ſouvent à ce ſujet ces belles paroles que la Reine Blanche, qui étoit Eſpagnole, adreſſoit à ſon fils Saint Loüis Roi de France. " Mon fils, Dieu „ ſçait combien je vous aime, mais j'aime„ rois mieux vous voir dans le tombeau, „ que ſoüillé d'un ſeul péché mortel. Elle „ nous ajoûtoit un jour à Adelaïde & à moi : „ Vous ſçavez mes cheres enfans que je vous „ aime. Je vous porte toutes les deux dans „ mon cœur avec une tendreſſe inexprima„ ble. Cependant je préfererois, & je le dis „ ſincerement, de vous voir expirer ici ſous „ mes yeux dans les plus violentes douleurs, „ que ſi on me diſoit que vous avez fait un „ péché mortel. „ Ces paroles ne s'effacerent jamais de l'eſprit d'Adelaïde : elle me les repetoit en bien des occaſions. " O que la „ Mere Gabrielle a raiſon, me diſoit-elle,

„ il vaudroit mieux perdre la vie mille fois ,
„ que l'amitié de Dieu par le péché mortel.
„ Je ſuis bien déterminée à cela , & j'eſpére
„ que le Seigneur me préſervera par ſa grace
„ d'un ſi grand malheur tout le tems de
„ ma vie. „

Il y a toute apparence que Dieu la lui a accordée , puiſque tout le tems qu'elle a vêcû elle ne nous a donné que des exemples de vertu.

ADELAÏDE DE WITSBURY.

SECONDE PARTIE.

IL y avoit déja deux ans que nous avions passé, Adelaïde & moi à la seconde Classe, lorsqu'elle s'expliquoit comme je vous l'ai dit sur l'horreur qu'elle avoit du péché. Le jour que nous quittâmes nos Compagnes, je remarquai qu'en allant prendre congé d'elles selon l'usage, son bon cœur souffrit beaucoup. Les larmes qui coulerent doucement de ses yeux exprimoient la tendre affection qu'elle leur portoit, & il n'en fut aucune qui n'y répondît par l'éfusion des siennes; toutes en particulier croyant avec raison de perdre une amie, dont elles étoient d'autant plus aimées

qu'elle leur en avoit donné des marques ſinceres dans toutes les occaſions.

Elle ſignala ſon entrée dans la ſeconde Claſſe par une preuve de modeſtie qui fit voir à la nouvelle Maîtreſſe la douceur de ſon naturel. Celles que nous quittions étant ſur le point de nous confier à ſes ſoins, lui parla d'elle en ces termes : " Je ne vois arriver qu'à „ regret le moment où je ſuis obligée de „ vous remettre Mademoiſelle de Witsbury. „ Sa conduite dans notre Claſſe, juſtifie la „ peine que je reſſens au moment qu'elle la „ quitte : il nous ſera pas aiſé de la rem- „ placer. Vous éprouverez vous-même un „ jour combien doit me coûter ſa ſépara- „ tion, ſi Dieu veut que vous l'introduiſiez „ dans ſon tems à la troiſiéme Claſſe. Son „ attention à remplir ſes devoirs a fait ma „ conſolation ; je n'avois qu'à la conſidérer „ pour oublier les amertumes inſéparables „ d'un emploi auſſi épineux que celui de „ l'éducation de la jeuneſſe. Il n'eſt aucune „ de ſes Compagnes qui n'ait à ſe loüer d'el- „ le ; ſa politeſſe & ſa douceur l'ont renduë „ chere à toutes ; & ſa piété les a édifiées. „ Auſſi puis-je vous aſſurer qu'en les quit- „ tant, elle emporte leur affection & leur eſ- „ time. „

Cet éloge fondé ſur la vérité fit rougir l'humble Adelaïde. Elle ne put s'empêcher de s'en plaindre modeſtement à cette Dame, qu'elle aimoit autant par reconnoiſſance, qu'elle en étoit aimée à cauſe de ſes bonnes qualités

qualités. Après l'avoir remerciée par les plus tendres expreſſions, elle pourſuivit ainſi : „ Mais pourquoi, Madame, au moment „ que vous vous déchargez de ma conduite, tendez-vous des piéges à mon amour „ propre, en ne conſultant que votre bonté. „ Je ne ſuis que trop portée à la vanité ; il „ ne faut pas me flâter beaucoup pour en „ être entraînée. Je vous conjure plûtôt „ d'inſtruire notre Maitreſſe de mes défauts, „ afin qu'elle m'aide à m'en corriger par ſes „ ſalutaires avis. Il n'a pas tenu à vous que „ je ne fuſſe parfaite ; c'eſt moi ſeule qui „ y ai mis obſtacle. Mais j'ai bonne volonté, & ma réſolution eſt ſi bien priſe, „ que j'eſpére, avec le ſécours du Seigneur, „ de ne rendre inutile aucune des inſtructions qu'on me donnera dans la ſuite. „ Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver uu exemple d'une docilité plus parfaite. Adelaïde étoit bien éloignée de parler ainſi par une humilité déguiſée ; comme font celles qui veulent s'attirer des loüanges, en feignant de les rejetter. Vous avez pû comprendre par ce que je vous ai dit de la ſincérité ſi l'artifice rendit jamais ſes paroles ſuſpectes. Elles n'étoient que l'écho des vrais ſentimens de ſon cœur ; ce fut le ſeul déſir de profiter qui lui fit éclore cette plainte.

Notre nouvelle Maitreſſe éprouva bien-tôt ce que celle que nous quittions lui avoit dit d'Adelaïde, & ſe félicita d'avoir un ſi excellent ſujet ſous ſa conduite. C'étoit celle de toutes qui avoit le moins beſoin d'être inſ-

truite, parce que ſon application y ſuppléoit. Elle ne laiſſoit à cette Dame que la douce conſolation d'être témoin de ſes progrés. Aſſûrément c'étoit un grand ſujet de ſatiſfaction pour cette Religieuſe de la voir croître, pour ainſi dire, ſous ſes yeux, ſoit dans la piété, ſoit dans la perfectiou des ouvrages, ſoit dans la politeſſe. A peine eut-elle reſté ſix mois dans cette Claſſe qu'elle fut formée autant qu'aucune des grandes de la troiſiéme, & je crois qu'on l'auroit rangée parmi elles, ſi les Statuts du Monaſtère n'y avoient été un empêchement.

Ce fut après un an qu'on nous deſtina quelques-unes que nous étions, pour faire notre premiére Communion. Adelaïde fut miſe, comme de juſtice, à la tête de toutes. Il y avoit long-tems que ſa piété l'en rendoit digne, ſi l'on peut jamais l'être de participer à un ſi ſaint Miſtère. Sa ferveur jointe à ſon innocence avoient déja préparé comme de concert dans ſon ame une demeure qui ne pouvoit qu'être très-agréable à Jeſus-Chriſt. Voici comment la Mere Gabrielle, qui donnoit fréquemment de ſes nouvelles à la Comteſſe de la Verda, lui écrivit dans cette occaſion. " La petite Agloiſe mérite „ toûjours plus votre attention & votre ten„ dreſſe. Elle a la mienne toute entiére. Eh ! „ qui pourroit ſe défendre de l'aimer ? Je dé„ couvre tous les jours en elle quelque nou„ velle vertu ; plus ſa raiſon ſe dévéloppe, „ plus elle montre du talent pour tout, & „ de la piété. Si elle continuë à marcher ſi

„ bon train, aucune de ſes compagnes ne
„ pourra l'atteindre. Croyez, Madame, ce
„ que j'ai l'honneur de vous dire. Ce n'eſt
„ pas ici une ame vulgaire : elle excellera en
„ tout. Sa candeur, ſa docilité, ſon attention
„ à ſes devoirs, mais ſur-tout cette dévotion
„ d'Ange me ravit. Je ne puis me laſſer de
„ remercier le Seigneur qui nous l'a don-
„ née. Nous la préparons avec quelques au-
„ tres Démoiſelles pour la premiére Commu-
„ nion. Si vous étiez témoin de ſes diſpoſi-
„ tions comme je le ſuis, car j'ai autant de
„ part à ſa confiance qu'en peut avoir ſon
„ Directeur, vous en ſeriez touchée juſ-
„ qu'aux larmes. Elle en répand avec abon-
„ dance quand je l'entretiens tête à tête de la
„ grandeur de l'action qu'elle doit faire ; &
„ en les voyant couler de ces beaux yeux que
„ vous lui connoiſſez ; j'ai bien de la peine
„ à retenir les miennes. Elle ſoûpire ſouvent
„ après le jour de l'Octave de Pâques, qui
„ eſt celui que nous avons deſtiné pour la
„ faire communier. Elle me demande toutes
„ les ſemaines quelques pratiques à faire pour
„ s'y diſpoſer plus ſaintement. Je lui propoſe
„ celles que je crois plus propres à nourrir
„ ſa ferveur ; mais je ne lui permets rien qui
„ ne ſoit proportionné à ſon âge. Je lui re-
„ commande ſur toutes choſes, de ne rien
„ entreprendre par ſon propre choix, de peur
„ qu'entrainée par ſon grand zéle, elle ne
„ paſſe les bornes de la diſcrétion, & n'al-
„ téte une ſanté que je voudrois conſerver
„ aux dépens de la mienne. Vous voyez,

„ Madame, que j'uſe de ménagement pour „ vous conſerver ce précieux dépôt : je vou- „ drois bien ne vous le rendre jamais. Ne „ craignez pourtant pas que je lui diſe rien „ ſur ce ſujet qui ſatisfaſſe mes déſirs : je ſuis „ très-ſoumiſe aux ordres de la providence. „ Je la laiſſerai agir ſans y mêler du „ mien. „

On commença dès le Mercredi des Cendres à nous faire des Conférences ſur le Saint Sacrement. Les deux Maîtreſſes de la Claſſe nous enſeignoient tour à tour ce que nous en devions ſçavoir, & la Mere Gabrielle tâchoit de nous animer à la ferveur par de pieuſes exhortations, & ſur-tout par des Hiſtoires dont nous étions fort touchées. Elle nous dit ces paroles, entr'autres choſes, que je n'ai jamais oubliées : " Mes cheres enfans, „ faites en ſorte que quand notre Seigneur „ Jeſus-Chriſt viendra dans vous, il vous „ trouve bien diſpoſées. Prenez garde de „ faire votre confeſſion générale avec toute „ l'exactitude que vous pourrez. Dieu vous „ préſerve du malheur de cacher aucun de „ vos péchés. Ne vous contentez pas d'a- „ voir dit tout ce que vous avez ſur la conſ- „ cience ; excitez-vous ſur-tout à la douleur, „ & formez une réſolution bien ferme & „ bien conſtante, de vous corriger & de „ pratiquer la vertu. Il ne ſuffit pas de dire „ ſes fautes comme on raconteroit quelque „ choſe d'indifférent : il en faut accompa- „ gner l'accuſation d'un regret ſincére, & ſe „ propoſer de changer tout de bon : ſans

„ quoi vous feriez une mauvaiſe Confeſ-
„ ſion qui rendroit votre Communion ſacri-
„ lège. Et quel malheur ſeroit-ce pour vous
„ de renouveller la noire trahiſon du perfide
„ Judas ? Si je ſçavois que quelqu'une d'en-
„ tre vous approchât de la ſainte Table dans
„ cette malheureuſe diſpoſition ; je crois que
„ j'expirerois ſur l'heure de douleur. Com-
„ ment pourrois-je ſoûtenir la vûë d'une
„ telle profanation, ſans que mon ame aban-
„ donnât mon corps par l'excès de mon in-
„ dignation ou de ma triſteſſe ? Mais mes
„ cheres Enfans que j'aime toutes plus que
„ mes yeux, je me flâte qu'il n'eſt aucune de
„ vous qui n'eût horreur de commettre une
„ impiété ſi déteſtable. Oüi je ſuis aſſûrée que
„ la ſeule penſée de fouler, pour ainſi dire,
„ aux pieds le ſang de Jeſus-Chriſt vous ré-
„ volte juſqu'au fond de l'ame, & que
„ vous ferez tous vos efforts pour vous pré-
„ parer à le recevoir avec le reſpect, la dé-
„ votion & l'amour qu'il demande de vous.
„ Ne négligez rien pour cela.

„ Elle nous dit encore : ſouvenez-vous que
„ la premiére Communion influë beaucoup
„ ſur celles qu'on fait dans la ſuite. Si on
„ approche de celle-là, dans des diſpoſitions
„ convenables, on doit eſpérer qu'il en ſera
„ de même des autres; & que non-ſeulement
„ on ſe ſoutiendra dans la piété: mais que mê-
„ me on y fera de merveilleux progrés. Au
„ lieu que ſi on avoit le malheur de com-
„ mencer par une Communion indigne, com-
„ me d'un abîme, on ſe précipite dans un

» autre, de même un si énorme péché a or-
» dinairement de funestes suites. Le démon
» prend possession de l'ame, comme il entra
» dans celle du traître Judas, il la captive,
» il y établit son régne, elle devient le siége
» de son empire, & le théatre de l'iniquité.
» O que l'état de cette ame est déplorable!
» on n'y sçauroit penser sans verser sur son
» sort des larmes de sang. Combien doit-elle
» être odieuse aux yeux de Dieu: Combien
» horrible aux yeux de ses Anges; combien
» difforme aux yeux des Saints. Ah! si nous
» la voyions dans cet état d'abomination
» comme ils la voyent, quelle horreur n'en
» aurions-nous pas: Ennemie de Dieu, traî-
» tre à Jesus-Christ, l'objet de l'indignation
» de la très-sainte Vierge & de toute la Cour
» Céleste; l'infâme esclave de satan, desti-
» née, si on mouroit dans cet état, à brû-
» ler éternellement avec lui: que pouvez-
» vous concevoir de plus épouvantable
» dans toute la nature? Voilà le tragique
» effet d'une mauvaise Communion, & on
» peut la commettre en cachant, par quel-
» que mauvaise honte, un seul péché mortel
» dans sa Confession. »

Ainsi parloit la Mere Gabrielle: c'étoit avec tant de zéle & de marque de tendresse pour nous, que vivement pénétrées de ses paroles, nous fondions toutes en larmes. Au sortir de cette Conférence, où la bonne Mere nous avoit dit aussi-bien d'autres choses très-touchantes, que je ne répéte pas ici pour abréger, Adelaïde me prit sous le bras & me

conduisit dans une allée du jardin. Là nous trouvant sans témoin, elle me dit en versant un torrent de larmes. " Hélas ! qu'avons-nous „ entendu ? La Mere Gabrielle m'a bien ef- „ frayée. Si nous étions si malheureuses que „ de faire une mauvaise Communion, où en „ serions-nous ? La seule pensée d'un si énor- „ me péché m'épouvante : ne vaudroit-il pas „ mieux périr mille fois ? Je ne veux rien né- „ gliger pour bien faire ma Confession géné- „ rale. Je prie tous les jours le Seigneur de „ m'accorder la grace d'une véritable contri- „ tion. J'ai résolu plus que jamais d'être bien „ dévote, mais si vous me croyez, nous nous „ unirons avec les autres Démoiselles qui „ doivent communier, & nous irons tous les „ jours à la Chapelle de la Très-Sainte Vierge „ chanter ensemble ses Litanies, afin qu'elle „ nous obtienne toutes les graces dont nous „ avons besoin pour nous préparer à une „ action qui intéresse si fort notre ame. „

J'avois été touchée comme les autres de l'entretien de la Mere Gabrielle, & ce que me disoit Adelaïde rédoubloit mon ardeur ; c'étoit pour mon ame comme une huile qu'on répand sur le feu. J'acquiesçai à tout ce qu'elle voulut : nous en parlâmes aux autres qui s'y rendirent avec un égal empressement. Ainsi nous allions une fois le jour chanter les Litanies de la Très-Sainte Vierge dans sa Chapelle ; & je vous assûre que nous le faisions avec plus de dévotion, que nous n'en avions jamais eû jusqu'alors. A la fin de cette priére, Adelaïde récitoit à haute voix un

acte de contrition que la Mere Gabrielle avoit composé expressément pour cela, avec un acte de demande, pour obtenir un sincére regret de nos fautes : Le Mercredi & le Vendredi, nous y ajoutions l'amande-honorable, que nous faisions toutes avec un cordon au cou, ce qui nous inspiroit des sentimens de componction que je ne sçaurois vous exprimer. Tout ceci étoit selon le plan qu'Adelaïde en avoit formé, & la Mere Gabrielle y assistoit autant pour le confirmer par sa présence, que pour nous animer par son exemple ; car elle faisoit tout comme nous.

Cela ne suffisoit pourtant pas au grand cœur d'Adelaïde. Toûjours industrieuse en inventions pour la pratique du bien, elle me proposa, de faire chaque jour cinq actes de mortification à l'honneur des cinq playes de Notre-Seigneur Jesus-Christ, puisque nous approchions des deux derniéres semaines du Carême, où l'Eglise renouvelle plus particuliérement le souvenir du Mystère de la Passion, & elle ajoûta que le soir nous nous rendrions compte mutuellement de ce que nous aurions fait. Elle vouloit d'abord que cela ne se passa qu'entre-nous deux ; mais comme je lui fis remarquer qu'il pourroit être également utile aux autres, & que toutes s'y porteroient avec le même zéle, elle se rendit à mon sentiment, & toutes les Démoiselles l'agréérent. Ainsi nous ne manquions jamais le soir de dire entre nous ce que nous avions fait, ce qui nous inspiroit une sainte émula-

tion de rencherir chacune ſur les pratiques de ſes compagnes. Le tout pourtant ſans oſtentation, ni jalouſie : car nous y allions de bonne foi. Je ne puis rappeller à mon ſouvenir ſans rire de moi-même, ce qui m'arriva un ſoir que j'avois oublié trois actes de cinq que j'avois à faire. Nous étions à la fin de la table, & d'abord après nous devions nous dire ce que nous avions pratiqué. Je ne ſçavois comment accomplir le nombre ; mais je me piquai par trois fois au bras avec une épingle : ainſi je me crus acquitée de mes pratiques & en état d'en rendre bon compte.

Quand à Adelaïde, je ne ſçai comment elle s'y prenoit ; Mais en nous détaillant les ſiennes, elle en diſoit auſquelles nous n'euſſions jamais penſé. Dans les nôtres il y avoit quelque fois bien des puerilités. Comme nous étions ſi jeunes, nous n'y voyions pas plus loin ; cela pourtant nous étoit très-utile, & faiſoit voir notre bonne volonté. La Mere Gabrielle qui étoit préſente, car rien ne ſe faiſoit ſans elle, nous encourageoit & nous inſtruiſoit ſur tout ce que nous lui diſions, quoiqu'il y eût des petiteſſes à l'ennuyer ou à la faire rire. Elle nous écoutoit gravement, & avec une douceur & une affabilité admirable.

Mais les pratiques d'Adelaïde étoient toutes ſenſées ; il n'y en avoit aucune qui ne fût un acte véritable de vertu, ou de la mortification des ſens. Au reſte nous ne faiſions rien qui eût pû nuire à notre ſanté ; la Mere Gabrielle nous l'avoit recommandé expreſſément ;

mais elle nous exhortoit à réprimer tantôt la curioſité, tantôt l'envie de parler inutilement, tantôt la vivacité de l'humeur; & j'obſervai que c'étoit préciſément ſur pareilles choſes que rouloient les pratiques d'Adelaïde. Par exemple, elle nous dit une fois : j'ai paſſé devant une fenêtre qui étoit ouverte, & j'ai apperçû deſſus un petit moineau : j'ai eû envie de m'arrêter pour le voir à loiſir, parce qu'il m'a paru tout à coup qu'il ſe joüoit avec une paille, ce qui m'auroit beaucoup divertie ; mais j'ai d'abord baiſſé les yeux, & j'ai marché mon chemin. Une autre fois elle nous dit : vous ſçavez qu'il eſt venu une nouvelle Penſionnaire ; à méſure que je l'ai oüi dire, j'ai déſiré de ſçavoir ſon nom & quel âge elle avoit ; mais je me ſuis privée de m'en informer, parce que je ſentois que j'en avois trop d'envie, & j'ai attendu qu'on me le dit, ſans que je l'aye demandé. Il en étoit à peu près de même des autres actes dont elle nous rendoit compte : on y reconnoiſſoit ce ſolide eſprit de piété qui apprend à reprimer les paſſions par la mortification des ſens, & en ſçait trouver les occaſions, où d'autres n'en auroient pas même l'idée.

Cependant nous étions déja à la fin de la ſemaine de la Paſſion, & Adelaïde toûjours occupée de ſa premiére Communion & des moyens de s'y préparer de mieux en mieux, me prit à part comme nous ſortions de la recréation, & me dit avec cet air enjoüé qui la rendoit ſi aimable : " il faut aller voir de ce „ pas la Mere Gabrielle, nous lui demande-

„ rons comment elle veut que nous paſſions
„ la Semaine ſainte. Laiſſez-moi porter la
„ parole, je lui propoſerai ce qui me paroît
„ que nous pourrions faire, & enſuite elle
„ décidera. Cela nous diſpoſera d'autant à
„ notre Communion. „ Nous cherchâmes le moment favorable pour lui parler ſans témoin, & nous l'eûmes à notre gré. Car bien que cette bonne Mere eût la confiance & l'affection de toutes les Penſionnaires, & que ſa chambre leur fût ouverte à toutes les heures ; elle prenoit ſi bien ſes arrangemens, que nous la trouvions toûjours en état de nous ſatisfaire.

Adelaïde entra la premiére & lui dit d'un air gracieux : " vous voulez bien, Mada-
„ me, nous donner un moment d'audien-
„ ce „ ? Autant de tems que vous voudrez, repondit la Mere ; " il eſt juſte qu'aux ap-
„ proches de ſi grandes ſolemnités nous pre-
„ nions de concert de juſtes méſures pour les
„ célebrer ſaintement. C'eſt ſans doute de
„ quoi vous voulez me parler ? Voici la Se-
„ maine ſainte, voici les fêtes de Pâques :
„ je ne penſe pas que d'autres ſujets vous oc-
„ cupent plus ſérieuſement. " Notre Com-
„ munion y eſt auſſi pour quelque choſe, " ré-
„ partit Adelaïde. C'eſt pour nous préparer
„ davantage que nous venons en chercher les
„ moyens dans les bons avis que vous vou-
„ drez bien nous donner. „ " Mais que vou-
„ lez-vous donc faire, " repliqua la Mere ?
„ tout ce que vous voudrez, " dit Adelaïde.
„ Non non pourſuivit la Mere ; je ne veux

„ rien vous inſpirer ; vous me direz vos in-
„ tentions : je me réſerve ſeulement d'y ajoû-
„ ter ou d'en retrancher, s'il y a quelque cho-
„ ſe à réformer. " Nous voudrions, " dit
„ alors Adelaïde dans ſon zéle, garder le ſi-
„ lence toute la ſemaine ; prendre la diſci-
„ pline le Mercredi ; veiller la moitié de la
„ nuit du Jeudi Saint devant le Très-Saint
„ Sacrement, & jeuner au pain & à l'eau le
„ Vendredi Saint.

La Mere Gabrielle l'écouta attentivement juſqu'au bout ; & ſe tournant vers moi avant que de lui répondre ; & vous, " me dit-elle,
„ qu'en penſez-vous ? j'avois déja dit dans
„ mon cœur, en entendant parler Adelaide,
„ qu'elle en demandoit beaucoup, & je ne
„ me ſentois guére de courage pour faire tant
„ de choſes. Je fis pourtant bonne contenan-
„ ce, & je répondis que je penſois comme ma
„ compagne, toûjours avec déférence pour
„ ce qu'elle décideroit. Capitulons, dit-elle,
„ alors à Adelaide. Vous me demandez trop,
„ & je veux vous accorder quelque choſe :
„ ainſi en cédant chacune de notre côté ;
„ nous prendrons ce juſte milieu de diſcre-
„ tion que le grand ſaint Antoine recom-
„ mandoit ſi fort à ſes Diſciples. Vous êtes
„ trop jeune encore pour faire uſage de la
„ diſcipline. Voilà un article retranché. Vous
„ ne ſçauriez veiller la moitié de la nuit le
„ Jeudi Saint, & ne vivre le lendemain que
„ de pain & d'eau. Vous voyez vous-même,
„ mes cheres Enfans ; que cela eſt au-deſſus
„ de vos forces : vous en ſeriez malades aſſû-

„ rément, & quand même cela n'arriveroit „ pas, j'aurois à me reprocher de vous y „ avoir exposées. A l'égard du silence que vous „ voulez garder toute la semaine, ce seroit „ une singularité qui vous feroit trop remar- „ quer de vos compagnes, & que sçavez- „ vous si le démon de la vanité ne s'en servi- „ roit pas pour vous tendre un piége : ou si „ celui de la discorde n'en prendroit pas oc- „ casion de leur inspirer des sentimens de ja- „ lousie ou de critique sur votre dévotion ?

„ Ne formez jamais de projet de pieté, „ que vous ne soyez en état de soûtenir sans „ trop de contrainte. Quand on veut tendre „ l'arc plus qu'on ne doit, on risque de le „ rompre. Il en est de même de nous. L'es- „ prit trop bandé ne peut se soûtenir long- „ tems dans cet état de gêne ; & le corps „ qu'on accable indiscretement par les aus- „ térités est enfin épuisé de forces, & on „ se trouve obligé, pour le rétablir, de le „ flâter autant qu'on a voulu le maltraiter. „ Je suis édifiée de votre ferveur, mais vous „ ne devez pas trouver mauvais que je la mo- „ dere. Ayez-en les sentimens les plus vifs ; je „ ne sçaurois qu'y applaudir. Mais ne les sui- „ vez dans la pratique qu'avec modération ; „ vous risqueriez sans cela de donner dans „ l'illusion. Vous êtes encore trop jeunes pour „ entrer dans mon sens ; mais dans la suite, „ si vous perseverez à servir le Seigneur, vous „ aurez plus d'expérience & vous compren- „ drez alors qu'à présent j'ai raison. „ " Vous „ l'aurez toûjours avec nous, " interrompit

„ modeſtement Adelaïde. Notre intention a „ été ſeulement de vous propoſer nos déſirs ; „ mais ils ſont parfaitement ſoumis à vos „ ordres.

„ Je ſçai bien, mes cheres Enfans, pour- „ ſuivit la Mere Gabrielle, avec tendreſſe, „ que je puis compter ſur votre docilité. Vous „ n'ignorez pas combien je déſire votre ſanc- „ tification. Quel plus grand ſujet de conſo- „ lation pour moi que de vous voir pratiquer „ la vertu ? Votre ſalut m'eſt plus cher que „ ma propre vie. Je la ſacrifierois volontiers „ cent fois le jour, ſi cela ſe pouvoit, pour „ vous rendre ſaintes l'une & l'autre & tou- „ tes vos compagnes. Ainſi vous ne devez „ pas craindre que quand je ne vous permets „ pas tout ce que vous me demandez, ce ſoit „ par défaut de zéle pour le bien de votre „ ame, ni pour vous détourner tant ſoit peu „ de la voye de Dieu. C'eſt plûtôt, afin que „ vous y marchiez avec d'autant plus de ſû- „ reté que vous le ferez par la vertu de diſ- „ cretion. Concluons donc. Je conſens que „ le Jeudi-Saint vous paſſiez en adoration „ devant le Très-Saint Sacrement juſqu'à dix „ heures. Que vous gardiez le ſilence depuis „ midi juſqu'au Vendredi-Saint au ſoir. Qu'à „ la collation du Vendredi vous ne mangiez „ point de fruit, & qu'en place de la diſci- „ pline, que vous vouliez faire, vous balaïiez „ toutes les deux enſemble la Chapelle de la „ Très-Sainte Vierge, & vous en ſécouïez „ enſuite la pouſſiere. En voilà ſuffiſam- „ ment. " J'en fus bien contente à mon par-

ticulier ; car à vous dire le vrai j'étois un peu alarmée ; & ſur-tout je craignois bien cette diſcipline dont je n'avois jamait fait l'épreuve. Adelaïde ſe ſoumit aiſément à tout, elle qui ne ſçavoit point s'oppoſer à l'obéïſſance, & faiſant un doux ſourire à la Mere Gabrielle : " Madame lui dit-elle, vous ſçavez „ bien faire capituler : nous ne ſortons pas „ de la place avec tous les honneurs de la „ guerre ; mais notre ſoumiſſion nous tien„ dra lieu du reſte. „

Le jour arrêté pour notre Communion fut, comme je vous dit, le Dimanche de l'Octave de Pâques. Nous étions quinze Demoiſelles qu'on avoit deſtiné à la faire, & toutes de concert nous avions les yeux ouverts ſur Adelaïde, qui marchoit à notre tête & nous ſervoit de guide en tout. On nous fit faire auparavant trois jours de retraite, dont la Mere Gabrielle régla les exercices à la portée de notre âge. C'eſt-à-dire que nous récitions en commun à huit heures du ſoir les Matines & les Laudes du petit Office de la Très-Sainte Vierge dans la Chapelle qui lui eſt dédiée. Le lendemain nous faiſions demi heure de méditation au Chœur après avoir aſſiſté à la ſainte Meſſe. Enſuite nous allions dejeuner, après quoi on nous faiſoit une lecture de pieté. A dix heures nous allions encore à la Chapelle de la Ste. Vierge réciter les petites Heures. Nous dînions & nous ſoupions dans un Réfectoire ſéparé, afin de n'avoir rien à deméler avec les autres Penſionnaires : tout ſe paſſoit ſeulement entre nous : priéres,

repas, récréations, lecture, &c. Nous récitions à deux heures les Vêpres & les Complies, & tout de suite on nous faisoit encore une lecture. Nous travaillions jusqu'à cinq heures que nous allions à la Chapelle réciter notre Chapellet, & faire un autre demi heure de méditation. Voilà tout l'arrangement des exercices de notre retraite. Il n'y avoit rien de trop ; mais il y en avoit suffisamment pour nous préparer avec fruit à la grande action que nous devions faire.

Nous étions convenüës entre nous qu'à chaque repas il y auroit deux ou trois Démoiselles qui feroient une pratique publique d'humilité ou de quelqu'autre vertu, comme font les Religieuses. Ceci n'étoit pas de l'invention d'Adelaïde. C'étoit la fille du Marquis de Ceüta qui nous l'avoit proposé, car on peut dire qu'après Adelaïde elle passoit pour la plus fervente & l'étoit en effet. Ce fût elle qui commença. Sa pratique fût de se mettre à genoux au milieu du Refectoire & de nous demander pardon à toutes des mauvais exemples qu'elle nous avoit donné depuis le tems qu'elle étoit dans le Monastère. Elle le fit avec une dévotion & une humilité qui nous édifia toutes. Adelaïde qui m'en parla ensuite, me dit en propres termes : " Je „ vois bien que je n'ai point de vertu,& que „ je n'approche pas de la ferveur de Made„ moiselle de Ceüta. La pratique qu'elle a „ fait est bien de mon goût ; je n'y aurois pas „ pensé. Il lui étoit reservé, elle qui est si „ humble, d'avoir une idée si édifiante & si „ pieuse. „

Lorsqu'au

Lorſqu'au ſortir du dîné nous faiſions notre récréation : nos entretiens rouloient principalement ſur les pratiques que nous avions faites. Il n'y avoit rien d'égal à notre contentement. Comme nous penſions toutes de la même maniére,& que nous étions très-unies, nous nous rejoüiſſions enſemble, & nous riions de tout notre cœur, pour la moindre choſe que nous avions fait, qui pût nous y exciter. D'ailleurs nous avions fait chacune notre Confeſſion génerale. Notre conſcience ne nous réprochoit rien. Ainſi notre joye fondée ſur la tranquillité de notre ame, & la pratique de la vertu étoit ſans mélange de la moindre amertume. Nous ſentions toutes dans notre cœur une allégreſſe qui paroiſſoit au dehors par notre enjouëment. Je n'ai jamais goûté de plaiſir ni plus parfait, ni plus innocent; & en effet il n'y en a point ſur la terre de pareil à celui qu'on éprouve quand on eſt bien avec Dieu, & qu'on le ſert avec ſimplicité.

Enfin ce beau jour du Dimanche de *Quaſimodò* arriva : ce jour de notre triomphe,ainſi qu'Adelaïde l'appelloit. La Cérémonie ſe fit avec tout l'appareil propre à nous inſpirer du reſpect & de la dévotion. Nous quittâmes nos habits violets ; on nous en donna de blancs; on nous mit, ſelon l'uſage d'Eſpagne la couronne de fleurs ſur la tête, que nous gardâmes juſqu'après notre action de graces, & qu'on nous récommanda de conſerver dans une boëte tout le tems de notre vie, en mémoire de ce grand jour. Un zélé Miſſionnaire

nous fit une courte exhortation, avant qu'on commençât la sainte Messe, sur le bonheur que nous devions avoir de recevoir Jesus-Christ. Nous approchâmes deux à deux de la sainte Table, étant accompagnées de chaque côté de deux Maîtresses de notre Classe. Tout se passa dans l'ordre & avec édification. Notre ferveur étoit si grande que nous priâmes la Mere Gabrielle de nous laisser ce jour-là dans le silence, afin de mieux recuëillir le fruit de notre Communion. Adelaïde lui en fit l'ouverture, la Mere y trouva d'abord de la difficulté, craignant que la trop longue application aux exercices de pieté, ne nuisît à notre santé; mais comme il ne s'agissoit plus que de la moitié d'un jour, elle l'accorda à notre zéle.

Je désirois beaucoup de sçavoir comment Adelaïde s'étoit trouvée, & le lendemain mon empressement me fit saisir la premiere occasion que j'eus de lui en parler. " Vous „ voilà bien glorieuse, lui dis-je; daignerez-„ vous prêter l'oreille aux habitans de la Ter-„ re, depuis que vous étes dans le Ciel ? " Eh „ plût-à-Dieu que j'y fusse déja, me répon-„ dit-elle avec un sourire dévot, je ne ferois „ plus de péché & j'aimerois Dieu à mon ai-„ se. Mais, poursuivis-je, comment fîtes-vous „ hier après le dîné, ne vous ennuyâtes-vous „ point d'être seule ? Point du tout me dit-„ elle, je lûs quelque tems le livre que la Me-„ re Gabrielle m'a prêté; après quoi je pensai „ beaucoup à la grace que Dieu nous avoit „ fait, & j'y trouvai tant de plaisir, que

„ je ne vis tomber la nuit qu'à regret. „
„ Vous êtes bien favorisée, repartis-je, de „ pouvoir vous occuper si facilement des „ choses de Dieu; tout le monde ne peut pas „ se glorifier d'un tel privilège. „ " Est-ce que „ vous n'avez pas été bien contente, me re- „ pondit-elle? Avez-vous sujet de vous plain- „ dre? n'avez-vous pas participé au même „ bonheur? „ " Oüi, lui dis-je, j'ai été fort „ consolée, & mon cœur a été attendri en „ approchant de la sainte Table; la pensée „ que j'allois recevoir Jesus-Christ m'a inspiré „ un grand respect & m'a donné de la dévo- „ tion. Et j'ai recité les actes de l'action de „ graces avec le plus d'attention que j'ai pû. „ " Eh mon Dieu, dit alors Adelaïde, je ne sçai „ comment cela est allé, mais dans le mo- „ ment que j'ai reçû Notre-Seigneur, j'ai eû „ une telle joye dans mon cœur qu'elle m'a „ ôté la parole. J'aurois voulu mourir sur „ l'heure. Cela a duré quelques momens, „ Après quoi je me suis jettée en esprit aux „ pieds de Jesus-Christ, je lui ai demandé „ pardon de mes péchés, & la grace de le „ bien servir toute ma vie, & ce n'a été „ qu'après tout cela que j'ai pû réciter les „ actes qu'on nous a appris. „

Je l'admirois en l'entendant parler ainsi. Une personne qui pratique depuis long-tems la piété n'en auroit pas fait davantage; mais dans la suite je compris que Dieu l'avoit favorisée de tant de graces, pour recompenser son innocence & sa ferveur. Car il se plaît souverainement dans les ames innocentes &

fidéles, & ſi nous concevions bien quelles ſont les complaiſances qu'il prend en elles, il n'eſt rien que nous ne fiſſions pour conſerver cette belle innocence. Cependant cette grande joïe dont elle me parloit me cauſa de l'inquiétude, j'allai m'imaginer qu'elle étoit l'effet ordinaire d'une bonne Communion ; & comme je ne l'avois pas éprouvée avec la même dilatation de cœur qu'Adelaïde, je craignis d'avoir communié indignement. Mon ſcrupule augmenta avec mes réflexions ; plus je voulois me raſſûrer ſur ce que j'avois tâché de faire de mon mieux, moins j'étois calmée. Je fus tourmentée toute la nuit de cette peine, & dès que nous fûmes levées, je courus à la Mere Gabrielle pour lui ouvrir mon cœur.

Ce ne fut pas ſans répandre beaucoup de larmes, mes ſanglots étouffoient ma voix ; je ne pûs me faire entendre qu'après que la bonne Mere m'eût conjurée, en me careſſant beaucoup, de m'appaiſer. Enfin je lui développai le ſujet de mon inquiétude ; & ce qui eſt admirable, je ſentois qu'en le découvrant mon cœur ſe ſoulageoit peu à peu. „ N'avez-„ vous rien caché, me dit-elle, à votre Con-„ feſſeur ? parlez-moi ſincerement, car vous „ ſçavez combien je vous aime ? Avez-vous „ tâché de bien demander à Dieu pardon de „ vos péchés ; êtiez-vous dans la réſolution „ de vous corriger, vous êtes-vous propoſée „ de ſervir Dieu dans la ſuite ; & vous ſen-„ tez-vous à preſent dans cette bonne volon-„ té ? „ " Eh oui, lui dis-je, toute éplorée ;

„ je préfererois la mort, plûtôt que de faire
„ un ſeul péché mortel : ma conſcience ne
„ me réproche rien ſur ma Confeſſion, &
„ je juis réſoluë ſincerement d'être dévote &
„ d'imiter la piété de Mademoiſelle de Wits-
„ bury. „ " Ah, ma chere Enfant, me dit-
„ elle en m'embraſſant avec une tendreſſe qui
„ remit le calme dans mon ame, ſoyez tran-
„ quille, Dieu nous donne ſa paix & ſon eſ-
„ prit de conſolation. Servez-le déſormais
„ avec amour & confiance ; votre Commu-
„ nion ſûrement a été bonne. Il n'eſt pas né-
„ ceſſaire pour cela que vous y ayez goûté
„ les mêmes douceurs qu'Adelaïde ; ce ſont
„ là de ces faveurs paſſageres que Dieu n'ac-
„ corde pas toûjours, ni à tout le monde ;
„ l'on ne doit pas même y compter beaucoup:
„ & pour preuve de ce que je vous dis, de
„ mandez à Adelaïde, à la premiere Com-
„ munion qu'elle fera, comment elle s'eſt
„ trouvée ; vous verrez que ce ne ſera pas
„ préciſement avec le même excès de con-
„ ſolation. „

Il ſembla qu'on m'avoit déchargé d'un énorme fardeau qui me peſoit ſur l'ame, quand elle m'eût parlé de la ſorte. Mon cœur ſerré de douleur s'épanouït alors tout-à-fait par une joye ſecrette que me cauſa la confiance qu'elle me donna que j'étois bien avec Dieu. Je me retirai plus que ſatisfaite ; & j'éprouvai qu'elle m'avoit dit vrai à la premiere Communion que fit Adelaïde ; car quoiqu'elle y eût ſenti beaucoup de dévotion, elle m'avoua que ce n'avoit pas été avec cette joye

extraordinaire qu'elle avoit eûë auparavant.

Il eſt bon, quand on ſouffre quelque peine d'eſprit, de prendre conſeil d'une perſonne ſage, & à qui on ait de la confiance. Il faut le faire avec ſimplicité & ouverture de cœur; & le plûtôt qu'on le pourra. Car plus on renferme ces peines dans ſoi-même, moins on eſt en état de s'en délivrer. Le démon ſe ſert quelquefois de la difficulté que nous avons à les manifeſter, pour nous troubler & nous déconcerter davantage. Il tache de nous jetter par-là peu à peu dans la déſolation, & le découragement, & de nous dégouter enſuite de la pratique de la vertu, afin que nous l'abandonnions; mais en s'ouvrant à une perſonne d'expérience & de piété, on rend ſa malice inutile. La paix prend la place du trouble dont l'ame étoit agitée on ſe ſent ſoulagé, & ſouvent dans une plus ferme réſolution qu'on n'avoit jamais eu de ſervir Dieu. C'eſt ce qui m'arriva dans cette occaſion: elle me ſervit de premiere leçon ſur la conduite que je devois garder dans la ſuite en pareilles rencontres.

Pour revenir à Adelaïde, depuis ſa premiere Communion il ſe fit en elle un changement de bien en mieux, dont nous nous apperçumes toutes. Il nous ſembla que ſon eſprit ſe développa davantage, qu'elle ne penſa plus en enfant ſur la dévotion: que ſa piété devint plus ſolide; en un mot, qu'elle fût plus formée à la vertu. Je vous dirai pourtant une petite indiſcrétion qu'elle fit dans la ſuite pour avoir agi ſans conſeil, qui fait

voir qu'on doit toûjours ſe défier de ſon humeur dans la pratique du bien, & qu'on peut aiſément ſe tromper quand on s'y livre, même ſous un bon prétexte.

La Mere Gabrielle nous avoit entretenu dans une converſation de la vie d'une Sainte dont je ne rappelle pas le nom; je me ſouviens ſeulement qu'elle faiſoit de grandes auſtérités. Adelaïde toûjours ardente pour le bien, l'étoit quelquefois à un tel point, qu'elle auroit voulu imiter tout ce qu'elle entendoit dire des Saints. Peut-être y avoit-il dans ſon fait un peu de la vivacité du naturel; peut-être auſſi que c'étoit une vraye ferveur; ce que je ſuis d'autant plus portée à croire, qu'elle n'entreprenoit rien d'ailleurs ſans prendre conſeil de la Mere Gabrielle en qui elle avoit une parfaite confiance. Quoiqu'il en ſoit, elle s'échappa pourtant dans cette occaſion, ſoit que ce fût pour n'y pas faire réflexion, ſoit qu'elle craignît que cette bonne Mere ne mît de bornes trop étroites à ſon zéle; mais elle en porta la peine & j'y fus pour beaucoup, & même plus qu'elle.

Comme donc la Mere Gabrielle nous eût raconté tant de pénitences que faiſoit cette grande Sainte; il prit à Adelaïde une grande envie d'en faire auſſi. Elle m'en fit la confidence, & me propoſa de prendre la diſcipline tous les Vendredis dans la Chapelle de la Très-Sainte Vierge à l'heure que nous croirions qu'on ne nous y ſurprendroit point. J'en eûs d'abord de la peine; mais elle avoit

ſi bien le talent de perſuader, qu'on ne pouvoit tenir contre ſa rethorique. Nous avions alors parmi nos Compagnes deux demoiſelles fort gentilles; mais qui étoient de vrayes eſpiégles. Je ne ſçai comment elles s'y prennoient; rien preſque de tout ce que nous aurions pû faire n'échappoit à leur curioſité. Vous euſſiez dit qu'elles liſoient dans nos yeux. C'étoit un défaut bien haïſſable. Par malheur tandis que nous formions notre projet; croyant de n'être point entenduës, une d'entr'elles étoit aux écoutes & ne perdit pas un mot de ce que nous diſions. Elle n'en fit pas ſemblant; mais obſervant le moment où elle ſe douta que nous allions faire notre pratique; elle ôta ſes ſouliers pour ne faire point de bruit, & prêta l'oreille à la porte de la Chapelle. Elle eût aſſez de phlegme pour nous laiſſer commencer. Enfin ne pouvant plus retenir l'envie qu'elle avoit de rire, de nous avoir ſurpriſes dans notre dévotion, elle nous cria à travers le trou de la ſerrure. *Frappez fort, grandes péchereſſes, vous ne le faites pas aſſez.* Et courut ſe cacher où elle put. Sa voix nous déconcerta: nous nous arrêtâmes, ſur le champ. Adelaïde qui n'avoit point de reſpect humain fit un éclat de rire; mais moi je faillis tomber morte. „ Vous riez, lui dis-je d'un ton de douleur? „ Eh mon Dieu nous ſommes perduës. Bien„ tôt toutes les Demoiſelles le ſçauront, „ & ſe moqueront de nous. „ " Bon bon, „ me dit Adelaïde; de quoi vous affli„ gez-vous? Ce que nous faiſons eſt un bien?

„ bien, pourquoi en rougirions-nous ? Si „ quelqu'une m'en parle je lui offrirai d'ê- „ tre de la partie. " Au nom de Dieu, lui dis-je, ne parlez pas de cela allons-nous-en avant qu'il en vienne quelqu'autre. Nous nous retirâmes ainſi. Adelaïde fort tranquille & moi déconcertée juſqu'à ce que j'euſſe obtenu de cette petite curieuſe, qu'elle nous garderoit le ſecret : elle me le promit après avoir beaucoup ri avec moi, qui n'en avois pourtant guére d'envie ; mais elle ne tint ſa promeſſe que juſqu'à la premiere occaſion favorable de pouvoir le faire entendre aux autres ſans qu'elle parût le vouloir.

La Mere Gabrielle la lui fournit innocemment trois jours après. Elle nous racontoit encore l'hiſtoire d'un Saint, & nous dit entr'autres choſes qu'il ſe diſciplinoit toutes les nuits. Notre eſpionne nous regarda alors en ſouriant, & dit à la Mere : " Ce „ Saint le faiſoit la nuit ; mais il y a enco- „ re de ſaintes ames dans le monde qui le „ font le ſoir dans une Chapelle. „ Je baiſſai les yeux & ne pus m'empêcher de rougir ; mais je me gardai bien de rien répondre. Cependant la couleur de mon viſage me trahit, & la Mere Gabrielle qui avoit l'eſprit ſubtil, pénétra aiſément tout le myſtère. Elle pourſuivit ſon hiſtoire pour empêcher que les autres Demoiſelles y entendiſſent davantage, & ſe reſerva de m'en parler dans ſon tems.

Mon cœur palpita extrêmement quand elle me fit appeller. Je comprenois dequoi

il étoit queſtion. Je trouvai Adelaïde dans ſa chambre avec l'autre Démoiſelle. La Mere étoit déja pleinement inſtruite ; mais elle ne nous gronda point. Après tout, nous avions fait une bonne action ; elle n'auroit pas voulu ſeulement que ç'eût été ſans avoir pris conſeil. Elle nous demanda ſi nous en avions parlé à notre Confeſſeur. Adelaïde lui répondit que non : il en étoit de même de moi : " Je ſçai, ajoûta-t'elle, que vous ne „ m'en avez rien dit. Toutefois je ne vous „ blâme pas entierement : car je reſpecte „ trop cet uſage qui eſt en vigueur dans les „ Religions les plus régulieres, & que tant de „ Saints & de Saintes ont pratiqué avec fruit. „ Mais vous êtes trop jeunes encore (car „ nous n'avions que douze ans) & tout au „ moins vous deviez demander l'avis de vo- „ tre Confeſſeur. Il ne faut point entrepren- „ dre pareilles choſes par ſon propre choix. „ Si votre Confeſſeur vous l'eût permis, ou- „ tre le mérite de la bonne œuvre, vous au- „ riez eû la bénédiction qui accompagne „ l'obéïſſance. Mais au lieu de vous l'accor- „ der, Dieu a permis que vous ayez été in- „ terrompuës, afin que vous appriſſiez par „ votre propre expérience, que le ſacrifice de „ ſa propre volonté eſt préferable à la diſci- „ pline. Enfin mes cheres enfans, dans la „ ſuite ſi vous avez la dévotion très-loua- „ ble de faire des pénitences corporelles, ob- „ ſervez de ne les entreprendre jamais qu'a- „ vec permiſſion, & de les faire avec diſ- „ crétion. „ Adelaïde qui étoit réellement

humble ſe condamnoit d'imprudence ; mais moi qui manquois d'humilité, j'étois piquée de ce qu'on l'avoit ſçû. " Vous avez „ raiſon, Madame, dit-elle à la Mere Ga„ brielle, nous avons agi comme des en„ fans : c'eſt-moi ſeule qui ſuis en faute, „ puiſque je l'ai propoſé à Mademoiſelle de „ la Vera-Crux ; mais c'eſt la premiere fois „ que j'ai agi ſans conſeil : aſſûrez-vous que „ ce ſera la derniere. „ Elle tint parole ; car jamais depuis ce tems-là elle n'entreprit rien ſans ſçavoir le ſentiment de cette illuſtre Mere.

Pour la jeune Demoiſelle qui nous avoit eſpionnée, la Mere Gabrielle la reprit ſévérement. " Vous avez fait, lui dit-elle, double „ faute : l'une d'épier vos compagnes : & l'au„ tre d'évanter leur ſecret, après avoir pro„ mis de le garder. Si je n'avois eû plus de „ prudence que vous quand vous me le fites „ comprendre, toutes les Demoiſelles l'au„ roient ſçû : du moins il n'a pas tenu à vous „ que cela n'arrivât. Eh quelle indiſcrétion ! „ Il eſt d'abord contre la bienſéance d'épier „ ſubtilement les actions des autres. Un tel „ procedé eſt ſouverainement odieux. Et „ d'ailleurs il n'eſt pas moins contre la pro„ bité de divulguer ce qu'on ſçait des au„ tres ſous le ſecret ; encore plus quand on „ a promis de ſe taire. Vous avez ce dé„ faut : ſi vous ne vous en corrigez, vous „ vous attirerez de fâcheuſes affaires de la „ part de vos compagnes : & ſi quand vous „ ſerez dans le monde on vous connoiſſoit

„ de ce caractère, il n'eſt perſonne qui ne
„ vous regardât de mauvais œil. Prenez gar-
„ de que vous parliez davantage de ceci :
„ ce ne ſeroit plus le ſecret de ces Demoi-
„ ſelles que vous divulgueriez, ce ſeroit le
„ mien, & pour vous corriger d'un défaut
„ qui vous feroit haïr dans la ſuite, je me
„ trouverois forcée d'agir contre les inclina-
„ tions de ma douceur.

Je vous ai dit qu'après qu'Adelaïde eut fait ſa premiere Communion elle changea de bien en mieux. Les réſolutions qu'elle prit alors en ſont une preuve marquée. Je les trouvai écrites parmi les papiers qui me furent confiés après ſa mort par la Mere Gabrielle ; & je les ai luës ſi ſouvent pour mon édification que je les puis reciter par cœur. Les voici de mot à mot. Il y avoit pour tître : " Réſolutions que j'ai priſes enſuite de
„ ma premiere Communion, & que la Me-
„ re Gabrielle a eu la bonté d'approuver.

„ Je vous remercie, ô mon Dieu, Pere
„ infiniment bon & infiniment aimable, de
„ m'avoir retirée de ma patrie où j'aurois
„ couru riſque de tomber dans les erreurs
„ dont elle eſt infectée, & où, tout au
„ moins, ſi j'avois conſervé ma foi, je n'au-
„ rois pas eu avec la même facilité tant de
„ moyens de vous ſervir, que j'en ai dans
„ cette Maiſon de bénédiction, où votre
„ Providence m'a conduite. Que vous ren-
„ drai-je, ô Seigneur, pour tant de graces,
„ mais ſur-tout après l'ineſtimable don que
„ vous m'avez fait de vous-même dans la ſain-

„ te Communion ? O bonté ineffable de mon „ Dieu ! je ne puis penſer, ſans être tranſ- „ portée d'admiration & de reconnoiſſance, „ que vous, devant qui je ne ſuis qu'un „ néant, daigniez vous abbaiſſer juſqu'à ve- „ nir dans moi & y établir votre demeure. „ Pardonnez-moi, mon Dieu, tant de pé- „ chés que j'ai commis ; protegez-moi con- „ tre les ennemis de mon ſalut, faites-moi „ la grace de vous ſervir fidélement tout le „ tems de ma vie, & acceptez en action de „ graces les réſolutions ſuivantes que je fais „ à vos pieds ſacrés, & que je veux ſigner „ de mon ſang pour preuve du déſir ſincere „ que j'ai de les obſerver avec votre ſé- „ cours.

„ 1°. Je me donne toute à vous, ô mon „ Dieu, puiſque vous avez bien voulu vous „ donner toute à moi. Je vous donne mon „ eſprit, pour ne m'occuper que de vous. „ Je vous donne mon cœur, pour n'aimer „ que vous. Je vous donne mes ſens, pour „ n'en uſer que pour l'amour de vous. Je „ vous donne toutes mes œuvres, pour n'a- „ gir jamais que pour vous.

„ 2°. Je veux déſormais, avec le ſécours „ de votre grace, tâcher de me rendre at- „ tentive à la priére, & pour cet effet je ne „ parlerai point lorſque je me rendrai au „ Chœur, ou à la Chapelle avec mes com- „ pagnes, ni lorſque j'en ſortirai, tâchant „ plutôt de recueillir mon eſprit, pour em- „ pêcher qu'il ſoit diſtrait, ou qu'il perde „ le fruit de la priére.

„ 3°. Je ſerai plus obéïſſante que je n'ai été
„ à tout ce qu'on me preſcrira. Je m'y ſoû-
„ mettrai avec douceur, je recevrai les cor-
„ rections avec réconnoiſſance ; je n'excuſe-
„ rai point mes fautes ; j'en conviendrai de
„ bonne foi, & j'aurai pour mes Maîtreſſes
„ le reſpect & la déference que leur emploi,
„ leur état ſacré de Religieuſe & leur méri-
„ te, qui eſt très-grand, exige de moi.

„ 4°. Je m'adreſſerai toûjours avec con-
„ fiance à la Mere Gabrielle pour m'éclair-
„ cir dans mes doutes, & prendre ſes avis ;
„ & je n'entreprendrai rien de quelque con-
„ ſéquence ſans l'avoir conſultée, puiſqu'elle
„ veut bien m'honorer de ſes conſeils.

„ 5°. Je garderai envers les Démoiſelles
„ toutes les régles de la charité chrétienne
„ & de la politeſſe. Je ne leur dirai rien que
„ je puiſſe comprendre leur devoir faire de
„ la peine ; je ne les raillerai point ; je n'en
„ parlerai qu'en bonne part ; je leur cederai
„ volontiers en toutes rencontres ; je leur
„ rendrai tous les petits ſervices qu'elles exi-
„ geront de moi, & je tâcherai de le faire
„ de la maniere la plus obligeante. S'il ar-
„ rive que quelqu'une me diſe ou me faſſe
„ quelque choſe de diſgracieux, bien loin
„ de penſer à m'en vanger, ou d'en avoir
„ du reſſentiment, je l'excuſerai dans mon
„ eſprit, & je le paſſerai ſous ſilence.

„ 6°. Je m'occuperai toûjours à quelque
„ choſe d'utile, & je me ferai une loi in-
„ violable de n'être point oiſive, ſçachant
„ comme m'a dit la Mere Gabrielle, que

„ l'oiſiveté eſt une ſource de péchés. Je m'at-
„ tacherai à faire mes ouvrages avec patien-
„ ce & pour l'amour de Dieu, & par con-
„ ſéquent avec le plus de perfection que je
„ pourrai, puiſque c'eſt pour un ſi grand
„ Maître que je travaille.

„ 7°. Je veux m'appliquer à corriger mes
„ défauts; mais principalement cette grande
„ vivacité & cet empreſſement que j'ai dans
„ tout ce que j'entreprends, qui occaſionne
„ en moi tant de fautes, tant de légeretés
„ & tant d'imprudences.

„ 8°. Je prierai toutes les ſemaines la Me-
„ re Gabrielle de m'inſpirer quelque prati-
„ que de mortification, ou de quelqu'autre
„ vertu; & je m'en acquitterai le plus fidé-
„ lement que je pourrai.

„ Répandez, Seigneur, ſur ces réſolu-
„ tions votre bénédiction & votre grace,
„ afin que j'y ſois fidéle, & qu'elles ne
„ ſoient pas un jour le ſujet de ma condam-
„ nation.

ADELAIDE DE WITSBURY.

Euſſiez-vous penſé que ce fuſſent-là les réſolutions d'une fille de douze ans? Adelaïde n'en avoit pas davantage; & quoiqu'elles ſoient un peu trop générales, on y voit un plan de conduite qu'elle ſe preſcrit très-ſolide & très-ſenſé. La Mere Gabrielle, à qui elle les communiqua, lui en deroba une copie pour l'envoyer à la Comteſſe de la Verda: elle lui écrivit en ces termes, " J'ai fait un larcin à notre petite An-
„ gloiſe dont je veux, Madame, vous en-

„ richir. Je l'appelle nôtre, parce que quel-
„ que tendreſſe que vous ayez pour elle,
„ je ne ſçaurois vous ceder en ce point. Je
„ la regarde comme autant à moi, que vous
„ pouvez penſer qu'elle eſt à vous. Je m'aſ-
„ ſûre que vous n'oſerez pas m'intenter un pro-
„ cès là-deſſus. Quand vous obtiendriez une
„ Sentence favorable, je n'y ſouſcrirois ja-
„ mais. Demeurons chacune dans notre droit
„ ſans autre éclairciſſement. Vous l'aimez; je
„ l'aime auſſi; elle le mérite, en voilà ſuffi-
„ ſamment. Elle a fait ſa premiere Commu-
„ nion; mais Madame, avec quelle ferveur!
„ Elle eſt au-deſſus de mes expreſſions. Vous
„ en reconnoîtrez les effets par le papier
„ que j'inſere dans ma lettre: c'eſt le larcin
„ que je partage avec vous. Elle me l'a don-
„ né pour l'examiner, & j'ai differé de le
„ lui rendre, ſous prétexte de le lire à loiſir,
„ afin d'en tirer une copie & de vous en
„ faire part. Je crois qu'il n'y a aucune de
„ nos grandes Démoiſelles qui oſât ſe glori-
„ fier de faire ſes réſolutions plus ſenſément
„ & dans un meilleur ordre. Mais penſez-
„ vous qu'elle ſe contentera de les avoir
„ écrites, ni même de les pratiquer ſeule!
„ Point du tout: elle les exécutera, & ſon
„ zéle les lui rendra communes avec les au-
„ tres. Je ne ſçai comment elle s'y eſt pri-
„ ſe, mais ſoit par ſon exemple ou ſes en-
„ tretiens, ſoit par ſes manieres affables &
„ enjoüées, elle a trouvé le moyen de met-
„ tre ſes compagnes ſur un tel pied de dé-
„ votion, qu'il ne nous reſte autre choſe

„ à faire, que d'empêcher qu'elles n'en faſ-
„ ſent trop. „

La Comteſſe de la Verda qui recevoit ſouvent de pareilles nouvelles d'Adelaïde, ne ſe ſentoit pas de joye. Elle regardoit comme une faveur particuliere du Ciel, d'être chargée du ſoin d'une fille ſi pieuſe & ſi accomplie C'eſt dans ces ſentimens qu'elle répondit à la Mere Gabrielle. " Que je ſuis heu-
„ reuſe, lui dit-elle, Madame, que la Pro-
„ vidence m'ait confié le ſoin d'une ſi ſainte
„ enfant. Tout ce que vous m'en dites me
„ ravit & me tranſporte de joye. Je n'ai pas
„ des termes aſſez énergiques pour vous ex-
„ primer la conſolation que je reſſens. Cela
„ me donne une envie extraordinaire de la
„ voir. Ma fille que j'ai mariée depuis peu
„ avec un des plus riches Seigneurs de Madrid,
„ & qui eſt dévote comme un Ange, ne dé-
„ ſire pas moins que moi de l'embraſſer.
„ Nous avons projetté enſemble de vous l'en-
„ lever pour un mois, & nous croyons vous
„ faire beaucoup de grace de ne la pas re-
„ tenir davantage. Permettez-moi de vous
„ parler ainſi, puiſque vous voulez me diſ-
„ puter le droit de l'aimer autant que moi.
„ Mais ne vous allarmez pas ; notre projet
„ ne peut être exécuté que dans un an : vous
„ aurez d'ici à ce tems-là le loiſir de prépa-
„ rer peu à peu votre cœur à ſouffrir cet en-
„ levement avec moins de peine. Après
„ tout, vous la poſſedez depuis tant d'an-
„ nées, qu'il eſt bien juſte que vous nous la
„ cediez pour quelques jours.

Voyez par ce trait de l'hiſtoire d'Adelaïde combien la vertu ſe fait aimer. Si elle en avoit eû moins penſez-vous que ces deux Dames, dont le diſcernement étoit ſi judicieux, euſſent jamais conteſté entr'elles ſur le droit de l'aimer comme elles faiſoient ? Non ſans doute. Il eſt vrai qu'étant elles-mêmes ſi dévotes, on ne doit pas s'étonner qu'elles aimaſſent dans Adelaïde la piété dont elles faiſoient profeſſion. Mais croyez-moi, la vertu a ce privilège qu'elle ne ſe fait pas eſtimer ſeulement de ceux qui la pratiquent ; mais encore, ſi vous en exceptez certains libertins déclarés, qui conſtituënt dans le monde une eſpêce à part, & qu'on regarde avec juſtice comme la honte du genre-humain, toutes les perſonnes qui ſe piquent d'honneur & de probité lui font hommage de leur eſtime, quand même ils ne la pratiquent pas. Je dis de plus, que vous ne leur verrez guéres loüer ſans correctif des qualités naturelles que la vertu ne reléve point. Elle ſeule met pleinement à couvert une Démoiſelle de la cenſure ; & ſi elle en eſt dépourvûë on pourra bien par flâterie prodiguer de l'encens à ſa figure, à ſon eſprit, à ſon enjouëment ; mais le cœur démentira ces éloges par une condamnation ſecrette de ſa conduite ; & peut-être ne ſera-t'elle pas ſi ſecrette qu'on ne la confie quelquefois à l'oreille des autres.

Il n'y auroit qu'à ſuivre l'ordre des réſolutions d'Adelaïde pour vous développer ici tout le plan de ſa vie. Elle les obſerva avec

tant d'exactitude, qu'on pourroit dire sans hiperbole, qu'elle ne s'en démentit jamais. Je n'en excepte que ce que je vous ai dit de la pénitence que nous fimes ensemble sans en avoir pris l'avis du Confesseur, ou de la Mere Gabrielle; mais enfin si vous comptez cela pour une faute, elle n'est qu'une saillie, pour ainsi dire, de ferveur, très-excusable dans les enfans sans expérience: à cela près, Adelaïde fut un modéle en tout de prudence, de dévotion, de charité, de modestie, d'honnêteté, & de toutes les vertus.

L'onction de la grace de Jesus-Christ qu'elle avoit goûté avec tant de douceur dans sa premiere Communion, avoit fait sur son cœur des impressions si vives, de foi, de respect, & d'amour pour le Très-Saint Sacrement, qu'elle demandoit quelquefois à la Mere Gabrielle d'y aller passer en adoration un long espace de tems, surtout les Dimanches & les Fêtes: & c'eût été la priver d'une des plus grandes consolations qu'elle désiroit dans ce monde, que de mettre en cela des bornes à sa dévotion. J'y allai une fois doucement, lorsque je sçavois qu'elle y étoit seule; & je la surpris la face prosternée contre terre croyant que personne ne la voyoit. Je ne sçaurois vous dire combien de tems elle demeura dans cette humble situation; parce qu'après l'avoir considérée attentivement l'espace d'un *Pater*, je me retirai sans bruit, de peur qu'en se relevant elle n'apperçût que je l'épiois, & n'en eût de la peine.

Toutefois, à vous parler ſincerement, je ne penſe pas qu'elle en eût eû beaucoup ; car elle n'avoit point de reſpect humain quand il s'agiſſoit de faire le bien. Au contraire elle ſe déclaroit toûjours pour la pieté ; & autant que ſes intentions étoient pures en la pratiquant, autant ſe mettoit-elle au-deſſus de certaine mauvaiſe honte qui en empêche tant d'autres de s'y exercer. " Il ne faut point, „ me diſoit-elle faire le bien par oſtenta- „ tion ; ce ſeroit le changer en mal, & „ ſe rendre coupable d'hipocriſie, bien loin „ d'en avoir du mérite auprès de Dieu. Ce „ vice eſt odieux comme le démon ; mais „ auſſi il ne faut pas s'empêcher de ſervir „ Dieu pour ce qu'on en pourroit dire. Si la „ conſidération des créatures nous arrête, „ nous avons bien mauvais cœur de préferer „ leur ſentiment à celui de Dieu. Qu'elles en „ penſent comme il leur plaira ; ſi elles ſe „ croyent en droit de nous critiquer quand „ nous faiſons notre devoir de Chrétienne, „ n'aurons-nous pas autant de droit de mé- „ priſer leur cenſure ? Nous leur rendrons la „ pareille, & avec d'autant plus de juſtice „ qu'elles en manquent dans leur procedé. „ Après tout, quel mal peut nous faire leur „ fade raillerie ? N'en ſommes-nous pas dé- „ dommagées en penſant que Dieu nous „ applaudit ? Laiſſons leur dire, tant qu'elles „ ne nous empêcheront pas de faire. Leurs „ paroles ne ſeront jamais que des paroles, „ & le fruit de la vertu, ſi nous la pratiquons „ bien, durera éternellement. „ Elle me

parloit ainſi deux ans avant qu'elle mourût.

Dans une autre rencontre elle me diſoit auſſi ces belles paroles : " Je ne ſçai com-
„ ment on oſe ſe moquer des autres quand
„ on les voit dévotes. Ou la dévotion eſt
„ raiſonnable, ou elle ne l'eſt pas. Mais qui
„ oſeroit dire qu'elle ne l'eſt pas ? Ce ſeroit
„ s'accuſer ſoi-même ouvertement d'impiété,
„ ou tout au moins d'extravagance. Et ſi elle
„ l'eſt, on l'eſt donc auſſi en la pratiquant ? Et
„ comment peut-on blâmer ou mépriſer cel-
„ les qui l'embraſſent ſans ceſſer de l'être ſoi-
„ même ? Voilà comme en ſe moquant des
„ perſonnes de piété on ſe déclare contre le
„ bon ſens, & on donne des preuves d'une
„ vraye folie. Mais ſans parler de la confor-
„ mité de la vertu avec la droite raiſon,
„ combien eſt-elle eſtimable & aimable par
„ rapport à Dieu, à qui nous avons le bon-
„ heur de plaire en la pratiquant fidéle-
„ ment, & qui doit la couronner avec tant
„ de gloire dans l'Eternité ? O que c'eſt un
„ grand aveuglement de lui donner un ridi-
„ cule, comme on oſe faire quelquefois ! Ce
„ n'eſt pas là ſans doute un médiocre péché :
„ c'eſt faire en quelque maniére la fonction
„ du démon, dont la noire malice s'exerce à
„ dégrader la piété dans notre eſprit, pour
„ nous empêcher de la pratiquer. „

Elle me diſoit encore ceci étant dans la troiſiéme Claſſe ; car dans la ſeconde, quoiqu'elle eût le jugement aſſez mûr, elle étoit encore trop jeune pour ſuivre un raiſonnement comme celui-ci. Elle prenoit par ce

motif, le parti de ſes compagnes les plus dévotes, quand on les railloit de leur dévotion, de peur que cela ne les en dégoûtât ou ne les empêchât d'en faire profeſſion ouverte; mais c'étoit toûjours avec une douceur qui éloignoit toute conteſtation: car ſon zéle quelque ardent qu'il fût, n'avoit aucune amertume.

Une de nos compagnes en avoit critiqué une autre ſur quelque pratique de piété où elle l'avoit ſurpriſe. Celle-ci y avoit été un peu ſenſible & s'en étoit plainte à Adelaïde; voici la réponſe qu'elle lui fit: " Ne vous „ affligez pas; cette Démoiſelle ne vous a „ point dit ces choſes pour vous faire de la „ peine: elle a trop bon cœur pour vouloir „ vous en cauſer; mais ç'a été innocemment „ & croyant de s'égayer avec vous: cepen- „ dant faiſons toûjours le bien quoiqu'on „ nous diſe; on pourra peut-être en rire „ quelque tems, mais en y oppoſant la dou- „ ceur & en riant même avec candeur avec „ elles plûtôt que d'en témoigner du cha- „ grin, elles ſe laſſeront bien-tôt de nous „ contredire, & nous laiſſeront dans une „ entiére liberté d'agir: ainſi nous aurons „ devant Dieu la gloire d'avoir triomphé du „ reſpect humain, & il ne leur reſtera que la „ honte de n'avoir rien avancé. „

J'ai voulu m'arrêter expreſſément à ces beaux ſentimens d'Adelaïde, pour vous apprendre par ſon exemple à ne railler jamais perſonne au ſujet de la dévotion, & à ne pas redouter la raillerie au point d'abandon-

ner pour elle la pratique de quelque bien. Ces deux défauts ne régnent que trop parmi les jeunes Démoiſelles. Il y en a bien qui voudroient être dévotes; mais la crainte qu'on ne plaiſante malignement ſur leurs démarches, les arrête; elles n'oſent ſe déclarer. Une telle appréhenſion montre une ame foible & puſillanime, dont la vertu eſt toute au pouvoir des autres, & qui n'en a qu'autant qu'on veut lui en permettre. Cependant faut-il que la conſidération d'une créature l'emporte ſur les droits de Dieu ? A-t'on moins de ſujet de craindre ce qu'il en penſera, que ce qu'en diſent de jeunes étourdies ? Les paroles de ces eſprits volages ſont-elles plus rédoutables que ſes jugemens ? Mais d'autre part celles qui par leurs fades railleries détournent les autres de leur devoir, de quel péché ne ſe chargent-elles pas ? On croit peut-être que c'eſt bagatelle : Adelaïde en penſoit plus ſenſément en les comparant au démon; car que prétend-il en nous tentant ſi ce n'eſt de nous empêcher de faire le bien & de nous induire au mal ? Quel caractère ! c'eſt à celles qui l'imitent à ſentir ſi le parallèle eſt faux.

Le don qu'Adelaïde avoit fait d'elle-même à Dieu dans ſes réſolutions, elle le renouvelloit trois fois dans le jour : le matin dès qu'elle étoit éveillée; l'après-midi quand nous nous retirions de la récréation; & le ſoir avant que de ſe coucher. Ce n'étoit pas ſuperficiellement & par coûtume, mais par un renouvellement de ferveur. Elle ſe contenta

dès le commencement de le faire ſeule : enſuite elle l'apprit à quelques-unes. Il ſe communiqua par celles-ci à toute notre Claſſe & nous fûmes enſemble prier la Mere Gabrielle de le faire pratiquer parmi nous, comme un uſage établi.

Cela donna occaſion à cette illuſtre Mere de dreſſer une formule de conſécration à Dieu que notre ſeconde Maîtreſſe récitoit tout haut le matin dès que nous étions éveillées. Nous la prononcions avec elle étant aſſiſes ſur le lit, avant que de nous habiller ; ce qui n'étoit pas d'un petit ſécours pour ſécoüer la pareſſe ſi naturelle aux jeunes gens. Nous allions faire la même choſe après la récréation dans la Chapelle de la très-ſainte Vierge, & le ſoir après la Priére.

Le bruit de ce nouvel exercice ſe répandit preſqu'auſſi-tôt parmi les grandes. Pluſieurs vinrent épier lorſque nous le faiſions dans la Chapelle. Elles y entrerent quelques jours après avec nous : les autres les ſuivirent peu à peu : l'uſage en devint général : on l'introduiſit dans la troiſiéme Claſſe comme dans la ſeconde, excepté que dans celle-là chaque Démoiſelle le faiſoit le matin à ſon particulier, parce qu'elles avoient leurs chambres ſéparées. Cette ſainte coûtume a toûjours ſubſiſté, puiſque vous la pratiquez encore aujourdhui. Vous en devez l'inſtitution au zéle & à la ferveur d'Adelaïde : tant il eſt vrai que l'exemple d'une Penſionaire fervente peut produire de très-grands fruits parmi ſes compagnes.

On

On étoit ſi perſuadé ici du pouvoir que celui d'Adelaïde avoit ſur nos eſprits, que dans une aſſemblée de la Mere Abbeſſe & des Maîtreſſes, où l'on traitoit de ce qui concernoit le bon ordre des Claſſes, la ſeconde Maîtreſſe de la nôtre dit ainſi ſon ſentiment. " Nous ne ſçaurions mieux faire que „ d'introduire cet uſage (je ne ſçai duquel „ elle vouloit parler) & ſi les Démoiſelles „ ont de la peine à s'y conformer, j'ai trou- „ vé, ce me ſemble, un moyen infaillible „ de les y ſoûmettre. Je n'ai qu'à le propo- „ ſer à Mademoiſelle de Witsbury; elle eſt „ d'une docilité ſans égale & très-ardente „ pour le bien : il ſuffit que je lui diſe que „ cela ſe doit pour la gloire de Dieu, pour „ qu'elle s'y porte avec zéle. Elle en parlera „ aux autres, & comme elle eſt aimée dans „ ſa Claſſe, & qu'elle a le talent de perſua- „ der, vous verrez que dans peu de jours „ toutes l'imiteront. Par-là nous aurons la „ conſolation de voir que la choſe ſe fera, „ comme ſi elles-mêmes en avoient formé le „ deſſein, & nous réſerverons nos rémon- „ trances pour quelqu'autre occaſion plus „ néceſſaire.

Conformément à ſes réſolutions Adelaide s'étoit auſſi fait une loi de ne point parler quand nous allions toutes enſemble au Chœur pour aſſiſter à la ſainte Meſſe, ou à quelqu'autre exercice. Un jour que j'étois à ſon côté j'apperçûs devant moi une de nos compagnes qui ſe traînoit avec nonchalance plûtôt qu'elle ne marchoit; je lui dis en ba-

dinant : voyez l'allure de celle-là. Elle baiſſa les yeux plûtôt que de la regarder & me dit avec un doux ſourire : " Ah ! méchan-
„ te , vous voulez vous préparer à la priére
„ en bleſſant la charité. „ Je lui demandai dans une autre rencontre , d'où vient qu'elle étoit ſi rigide à garder le ſilence lorſque nous
„ nous rendions aux exercices , ou que nous en ſortions. " Il faut , me répondit-elle , ſe
„ préparer à la priére , & tâcher d'en con-
„ ſerver le fruit quand on l'a faite. Un des
„ meilleurs moyens pour cela eſt de ſe re-
„ cueillir avant & après. Si on y va en par-
„ lant , en riant , en badinant , on ne doit
„ pas ſe flâter d'y être beaucoup attentive.
„ On y porte un eſprit évaporé : comment
„ paſſera-t'il tout de ſuite de la diſſipation
„ au recueillement ? De même ſi l'on a con-
„ çû quelque bon ſentiment dans la priére ,
„ comment voudroit-on le conſerver en s'é-
„ panchant auſſi-tôt en paroles vaines ou en
„ badineries ; On l'oubliéra auſſi aiſément
„ qu'on auroit pû le mettre à profit ; un peu
„ de ſilence remèdie à ces inconveniens. „

Je vous ai parlé de la modeſtie qu'elle obſervoit dans le Chœur ; mais je veux vous raconter ſur cela une petite hiſtoire qui lui fait beaucoup d'honneur. Je ne ſçai comment il étoit arrivé que quelques perſonnes du déhors s'en étoient apperçûës ; on en parla dans une compagnie de la Ville , où en loüant cette admirable modeſtie d'Adelaïde , ſous le nom vague d'étrangere , on ajoûta que ſa beauté pouvoit le diſputer avec les

beautés les plus réguliéres d'Eſpagne : car le monde eſt ſi pitoyable dans ſes entretiens qu'on n'y ſçait ſouvent loüer que les qualités dangereuſes ; j'appelle ainſi la beauté du corps qui a été dans tous les tems la ruine de tant d'ames.

La Providence voulut qu'une Dame des plus apparentes ſe trouva dans cette compagnie. Elle étoit du nombre de ces perſonnes, qui pleinement imbuës de l'eſprit du monde, n'ont la tête remplie que de toilette, de parures, de jeux, de ſpectacles, & dont on ignoreroit la Réligion, ſi de tems à autre elles ne ſe montroient rapidement dans les Egliſes. Il n'en fallut pas davantage pour piquer ſa curioſité ; elle voulut s'en aſſûrer par ſes propres yeux, & contre ſa coûtume elle vint un jour ouvrier dans notre Egliſe, ſous prétexte d'aſſiſter à la Meſſe, & ſe plaça vis-à-vis de la grille du Chœur pour nous y attendre. Quoique nous vinſions en grand nombre, elle dêmela ſans peine Adelaïde au portrait qu'on lui en avoit fait. Sa modeſtie autant que ſa beauté la frapperent, & tout le tems que dura le Sacrifice, au lieu de penſer à Dieu, comme elle auroit dû, elle ne ceſſa de la regarder & d'en être occupée.

Sa ſatisfaction auroit été trop imparfaite, ſi elle n'avoit pû lui parler. A peine la Meſſe fut finie qu'elle courut au parloir pour en prier la Mere Abbeſſe & la Mere Gabrielle. „ Que penſerez-vous de moi, leur dit-elle, „ mes Dames ? Ne me trouverez vous pas „ trop curieuſe ? mais il faut que je me con-

„ tente. Vous avez parmi vos Penſionnaires
„ une Démoiſelle que j'ai compris être étran-
„ gere à ſon air, mais ſa beauté eſt triom-
„ phante. Je vous avouë ma foibleſſe : elle
„ m'a occupée entiérement tout le tems de
„ la Meſſe ; j'oſe pourtant vous dire que ce
„ ne ſera peut-être pas ſans fruit, car ſa mo-
„ deſtie m'a autant touchée que ſes attraits ;
„ & ſi mes yeux ont été ſaiſis par ſes char-
„ mes, ſa vertu a fait de vives impreſſions
„ ſur mon cœur. Je vous en prie, ne me
„ refuſez pas la conſolation de l'entretenir
„ quelques momens. Je ſçai quelle eſt votre
„ délicateſſe ſur les parloirs, & je ne ſçau-
„ rois vous en blâmer ; mais quoique je ſois
„ une femme du monde, je ne lui parlerai
„ que conformément à la maniére dont je
„ ſuis convaincuë qu'elle penſe, & que ſça-
„ vez-vous ſi ſon exemple ne vous procurera
„ pas la gloire d'avoir fait une conquête à
„ Dieu. „

Les deux Meres comprirent aiſément qu'elle parloit de la vertueuſe Adelaïde : elles la firent appeller & la Mere Gabrielle m'aſſura depuis, qu'il ſembloit que Dieu avoit voulu renouveller en ſa faveur le prodige de Judith, quand elle ſe préſenta devant Holopherne : jamais elle n'avoit paru ſi belle ni ſi aimable. La Dame plus étonnée encore qu'auparavant, fut un moment interdite; elle parut même ſe brouiller un peu dans ſon gracieux compliment ; tandis qu'Adelaïde ſe poſſédant parfaitement, répondit avec une grace & une préſence d'eſprit qu'on n'auroit

guére pû préſumer de ſon âge. Elle ſoûtint de même le reſte de la converſation ſur pluſieurs queſtions qui lui furent faites ; & la ſatisfit en tout avec tant de ſageſſe, de modeſtie & de politeſſe, que cette bonne Dame ne pouvoit plus la quitter.

Ce fut le moindre fruit qui lui revint de cet entretien ; elle en ſortit avec un trouble ſecret de conſcience qui lui faiſoit honte d'être ſi éloignée de la vertu d'une jeune fille. Ce trouble amena de plus ſérieuſes réfléxions & la grace agiſſant dans ſon ame, dans moins de deux mois elle fit une confeſſion de toute ſa vie, quitta le jeu & les compagnies, s'aſſocia avec des Dames de piété & édifia autant le monde qu'Adelaide l'avoit édifiée. Depuis ce tems-là elle venoit réguliérement tous les mois demander à la Mere Gabrielle comme une grande faveur de voir notre ſainte Angloiſe, (c'eſt ainſi qu'elle l'appelloit) & c'étoit toûjours avec une nouvelle conſolation.

Quand Adelaide fut morte, ſçachant que j'avois été ſon intime amie & la confidente de ſes ſecrets, elle me fit l'honneur de me venir voir quelquefois, & ne m'en parloit jamais qu'en répandant beaucoup de larmes. „ Quelles obligations ne lui ai-je pas, me „ diſoit-elle un jour ? Après Dieu je lui dois „ mon renoncement entier aux folies du „ monde. O que j'étois aveugle ! Du mo„ment que je la vis, il me ſembla que quel„ que choſe me dit à l'oreille du cœur ; re„ garde dans la piété de cet enfant la con-

„ damnation de ta conduite. Quelle inno-
„ cence en elle & quel abîme en toi de pé-
„ chés ! Ce reproche ſecret de ma conſcience
„ me déconcerta. J'eus beſoin de l'indulgen-
„ ce de vos Meres pour m'excuſer ; car je crois
„ que je leur parus tout-à-fait bête. N'im-
„ porte, je n'en fus point honteuſe, moi qui
„ dans toute autre rencontre n'aurois pû ſoû-
„ tenir la confuſion d'avoir manqué de faire
„ montre de bel eſprit. Mais les vertus de
„ cet Ange m'éblouïrent, & je fus ſi fort
„ allarmée de m'en voir dépourvûë, qu'il
„ fallut enfin me rendre & me réconcilier
„ avec Dieu. „

Je veux que vous remarquiez en paſſant que quoique cette Dame fût ſi mondaine avant ſa converſion, elle avoit néanmoins trois bonnes qualités. La premiére étoit de n'aimer point à mal parler du prochain. La ſeconde d'être fort charitable & fort compâtiſſante pour les pauvres. Et la troiſiéme d'être dévote à la très-ſainte Vierge, & entr'autres pratiques de réciter chaque jour le Roſaire. Or je ne doute point que ces excellentes qualités n'ayent attiré ſur elle des graces particuliéres qui la conduiſirent enfin à un parfait changement. Elle vêcut encore quinze ans dans cet état de dévotion, & mourut enfin comme une Sainte.

Cet eſprit de piété dont Adelaïde étoit pénétrée dans l'Egliſe, s'étendoit auſſi ſur tout ce qui concernoit le Culte divin. Elle ſe faiſoit une fête d'aider aux Sacriſtaines dans leur emploi, quand elles en obtenoient la per-

miſſion de la Mere Gabrielle. La joye qu'elle en reſſentoit dans ſon ame paroiſſoit ſur ſon viſage & par ſon empreſſement. Cela lui arrivoit ſouvent, ſoit parce qu'on la trouvoit toûjours portée de bonne volonté, ſoit parce qu'elle avoit de l'adreſſe, ſoit parce que, ſans faire tort à aucune de ſes compagnes, elle les ſurpaſſoit toutes en ſageſſe & en dévotion.

Pour ſatisfaire cette dévotion la Mere Gabrielle lui avoit commis le ſoin de la Chapelle intérieure qu'on avoit érigé dans notre quartier en l'honneur de l'Aſſomption de la très-ſainte Vierge : & combien aurois-je à vous parler de tout ce qu'elle y faiſoit ! C'étoit-là comme le ſéjour de ſes tendres délices, & le grand objet de ſon zéle, après l'accompliſſement de ſes devoirs : car je dois vous dire qu'Adelaïde aimoit le bon ordre, & qu'en conſéquence elle faiſoit toûjours paſſer les œuvres de devoir avant celles de ſurerogation. Elle s'attacha dès les premiers jours à entretenir cette Chapelle dans une propreté qui la rendoit brillante. De plus comme elle étoit riche & que la Comteſſe de la Verda lui envoyoit de groſſes penſions, elle en employoit beaucoup à l'orner, & y fit des embeliſſemens qu'on pourroit appeller magnifiques. Elle y plaça entr'autres choſes quatre belles Réliques enfermées dans des chaſſes d'ébene & enrichies d'ornemens d'argent d'un prix conſidérable. Elle avoit eû ces Réliques par le canal du Nonce du Pape à qui la Comteſſe de la Verda les avoit

demandées à sa sollicitation, & les avoit ensuite faites monter comme je vous ai dit. Mais à propos du Nonce : ce Prélat étant sur le point de retourner à Rome, fit un voyage ici pour y voir la niéce du Cardinal Picolomini son Prédecesseur dans la Nonciature, qui nous en avoit confié l'éducation. Il voulut voir en même tems Adelaïde dont la Comtesse de la Verda lui avoit beaucoup parlé. Il trouva que tout ce que cette Dame lui en avoit dit de bien étoit encore au-dessous de ce qu'il en comprit par sa conversation ; car c'étoit un génie pénétrant qui démêloit bien-tôt le fort & le foible des personnes ; & en la quittant il lui demanda avec de grands témoignages d'estime pour sa vertu, si elle ne vouloit rien lui ordonner pour Rome. Adelaïde qui ne sçavoit s'intéresser que pour le Culte de Dieu & le bien de son ame, lui répondit fort modestement : " Monseigneur, je voudrois bien la dépouiller de „ quelque belle Relique ; elle n'en sera guére „ moins riche, & la petite Chapelle dont „ on m'a confié le soin acquereroit un grand „ trésor. J'ose encore ajoûter la grace d'une „ Indulgence pleniere que mon Confesseur „ puisse m'appliquer à l'heure de ma mort. „

La Mere Gabrielle qui se trouvoit présente prit en même tems la parole, & dit au Nonce : " Je pense, Monseigneur, que vo„ tre Excellence trouvera Mademoiselle de „ Witsbury un peu trop avide ; mais son „ ambition n'est que pour les choses saintes ; „ parce qu'elle n'a de sollicitude que pour „ son

„ ſon ſalut. „ " Qu'elle eſt louable & qu'elle „ eſt heureuſe, repliqua le Nonce ! Et ſe „ tournant vers Adelaïde : Je ſuis édifié de „ votre zéle, lui dit-il, Mademoiſelle ; bien „ loin de penſer que vous en demandez trop, „ je trouve que ce n'eſt pas aſſez : je vous „ promets de vous ſervir au delà même de „ vos eſpérances. „ Il n'oublia pas ſa promeſſe : car outre l'Indulgence pléniére qu'elle ſouhaitoit, il lui en obtint de très-amples pour ſa Chapelle au jour de l'Aſſomption de la très-ſainte Vierge, & lui envoya de plus le Corps tout entier de ſainte Victoire Martire qu'on plaça ſous l'Autel, comme vous le voyez encore à travers la belle glace qu'elle y fit mettre.

C'étoit encore par ce même eſprit de pieté qu'elle ne parloit jamais de Dieu qu'avec un reſpect qui en inſpiroit aux autres, & qui faiſoit ſentir la grandeur de notre Religion. Elle ſe fut bien gardée de badiner des choſes ſaintes, ou de les mêler dans des contes vains & ridicules. Elle écoutoit dans les mêmes ſentimens les Lectures pieuſes qu'on nous faiſoit, les Conferences de la Mere Gabrielle ou des autres Maîtreſſes, & ſur-tout les Sermons qu'on nous prêchoit dans le cours de l'année. Vous l'euſſiez vûë les yeux baiſſés, l'air grave & ſérieux donner toute ſon attention à la parole de Dieu, comme une ame qui en eſt avide; de ſorte qu'ayant la mémoire auſſi heureuſe qu'elle l'avoit, il ne lui eût pas été difficile de repeter preſque mot à mot tout ce que le Prédicateur avoit dit.

Il arriva une année que celui qui étoit chargé de nous prêcher la Dominicale du Carême tomba malade peu de jours avant & fut obligé de s'excuſer. Le tems étoit trop court pour trouver à choiſir : on ſe vit forcé de s'accommoder d'un vieillard à qui il ne reſtoit d'autre talent que la bonne volonté de nous ſervir. Véritablement il nous diſoit quelquefois des choſes ſi déplacées que nous quittâmes plus d'une fois la partie quelques-unes que nous étions, pour ne pas rire ſous ſes yeux. Adelaïde fut la ſeule qui ſoûtint ſon ſérieux juſqu'à la fin. Il eſt vrai qu'elle ſe derrida tant ſoit peu dans une occaſion, mais il auroit fallu être des ſtatuës pour ſe contenir. Ce ſaint homme nous expliquant l'Evangile du miracle de la multiplication des pains, s'aviſa de nous faire une longue morale contre l'uſure & le monopole, & ce qui fut pire, il l'appuya de la Fable du Chien qui perdit ſon os pour avoir voulu ſaiſir celui qu'il crut voir dans ſon ombre, voulant nous donner à entendre par-là que quand on prend le bien d'autrui, on riſque de perdre le ſien propre. Je jettai à ce moment un coup d'œil ſur Adelaïde, & je compris au mouvement de ſes lévres, qu'elle ſe contraignoit beaucoup pour ne pas perdre la gravité. Cela ne dura que deux inſtans ; elle reprit ſon air de dévotion & continua d'écouter avec la même ſerenité.

„ Comment faites-vous, lui dis-je enſuite, „ pour ne pas rire ? J'ai tant ſouffert moi- „ même pour m'en empêcher, que je ne me

„ flâte pas d'avoir une autre fois la même „ force. „ " Helas ! me répondit-elle , ne „ nous prêche-t'on pas la parole de Dieu ? „ c'en eſt bien aſſez pour nous tenir dans le „ reſpect. Que nous importe que ce ſoit avec „ éloquence ou non, pourvû qu'on nous diſe „ la vérité ? Ne mérite-t'elle pas notre at- „ tention indépendamment des expreſſions „ vieilles ou nouvelles ! „ " Mais repartis- „ je , il faut du moins qu'on nous inſtruiſe „ de nos devoirs , & non pas de ceux des „ Négocians. Il faut qu'on nous préche l'E- „ vangile , & non pas des Fables. Faiſons- „ nous le commerce du Perou pour nous „ précautionner contre le monopole ? Et par- „ le-t'on le langage d'Eſope dans la chaire „ de vérité ? „ " vous y regardez de trop „ près , me répondit-elle , on doit excuſer „ dans un vieillard la compoſition ſurannée. „ Voulez-vous qu'un homme de quatre- „ vingt ans refonde ſes ſermons pour flâ- „ ter votre oreille , & vous chante des airs „ nouveaux ? „ " J'ai pourtant bien compris, „ lui repliquai-je , que vous aviez envie de „ rire ſous cape , quand vous avez baiſſé la „ tête. Il eſt vrai , me dit-elle , le monopole „ & la fable m'en ont tentée ; mais j'ai penſé „ que la fable étoit pour nous amener à la „ vérité , & qu'il falloit juger de nos péchés „ comme ce ſaint homme parloit de celui- „ là ; c'eſt-à-dire qu'il falloit déteſter ceux „ que nous ſommes à portée de commettre, „ comme il nous faiſoit obſerver qu'il falloit „ avoir horreur du monopole. Enfin ce qui

„ m'a remiſe tout-à fait dans le ſérieux, c'eſt „ la réflexion que j'ai fait, qu'il y a beau- „ coup de Catholiques en Angleterre qui ſont „ privés d'entendre la parole de Dieu, & „ que je dois m'eſtimer trop heureuſe d'être „ mieux partagée qu'eux. „ On ne peut, ce me ſemble, penſer plus à propos, & mieux faire ſervir au profit de ſon ame, ce qui eût occaſionné des fautes dans les autres. C'en étoit une en nous de rire ainſi en écoutant la parole de Dieu. Nous étions des eſprits legers, au moins moi, pour ne pas parler des autres, car j'étois bien éloignée de la dévotion d'Adelaïde

La grandeur de ſa piété étoit fermement établie ſur celle de ſa foi; mais d'une foi conſtante & animée, qui lui ſervoit de régle dans toute ſa conduite, & à laquelle elle auroit ſacrifié la poſſeſſion de l'Univers. Ah! qu'elle en avoit bien reçû la plenitude, lorſqu'on lui confera le Sacrement de la confirmation! Je ne vous en ai pas parlé. Nous étions, quand elle le reçût, à la premiére Claſſe. Auſſi ne veux-je pas éplucher, jour par jour, toutes les actions de ſa vie. Vous pourrez juger par un ſeul trait, combien la conſervation de ce précieux dépôt, lui étoit chere, & ſi ſon cœur en étoit bien pénetré.

Je vous ai dit qu'elle faiſoit quelquefois preſent de ſes ouvrages de broderie ou de tapiſſerie à la Comteſſe de la Verda ſa Tutrice. Il y avoit peu de tems qu'elle lui en avoit fait un de ſix pieces travaillées en or & en ſoye qui étoient autant de chefs d'œuvre. Ils fu-

rent trouvés si parfaits par toutes les personnes de distinction à qui la Comtesse les fit voir, que l'Ambassadeur d'Angleterre, qui étoit du nombre, l'écrivit à la Comtesse d'Ecfort Dame d'honneur de la Princesse de Galles, qui avoit connu aussi bien que lui la famille d'Adelaïde. Celle-ci en parla à la Princesse qui témoigna du désir de voir une de ces pieces ; & tout de suite la Duchesse le marqua à l'Ambassadeur. Il l'obtint aisément de la Comtesse de la Verda. Elle fit même plus qu'on ne lui demandoit, donnant généreusement l'ouvrage entier au nom d'Adelaïde, comme un hommage de respect qu'elle rendoit à cette auguste Princesse.

On l'admira à Londres autant qu'on avoit fait à Madrid. La Princesse de Galles le trouva si fort de son goût qu'elle voulut le montrer elle-même à la Reine en présence des Dames de la Cour. On l'annonça comme un present d'Adelaïde ; & après avoir loüé son habileté, on n'oublia pas de raconter l'histoire tragique de la mort de ses parens. Sa Majesté en écouta le recit avec attention & en parut touchée. Elle dit dans la prévention des erreurs anglicanes : " C'est dommage „ qu'une Demoiselle si accomplie ait été la „ victime de la credulité de ses parens ; si „ elle veut revenir en Angleterre je prendrai „ sur moi le soin de sa fortune. „ Ces paroles prononcées de la part de la Reine avec un ton de bonté obligerent le Chancelier, qui se trouvoit present, d'en écrire à l'Ambassadeur. Il lui marqua même en termes exprès

d'insister de tout son pouvoir auprès d'Adelaïde, & de la porter à mettre à profit les bonnes intentions de sa Majesté.

Ce Ministre qui n'avoit pas crû que la chose allât si loin se trouva un peu embarrassé d'une commission qu'il ne pouvoit exécuter qu'en la faisant passer par le canal de la Comtesse de la Verda, & il sentoit bien que cette Dame ne prendroit jamais sur elle de donner un pareil conseil à Adelaïde à cause de la Religion. Tandis qu'il pensoit en lui-même sur les moyens d'obéïr à sa Cour, il apprit que la Comtesse devoit venir prendre Adelaïde, pour la garder chez elle un ou deux mois, comme je vous dirai dans la suite, & attendit ce tems-là pour se procurer l'occasion de lui parler. Enfin il la trouva assez favorable & la saisit comme l'on dit à la volée. Il tâcha de lui faire valoir ce que la Reine de la Grande-Bretagne avoit dit à son sujet. Il la flâta de sa protection & des bonnes graces de la Princesse de Galles. Il étala à ses yeux tout ce que l'espérance de paroître à la Cour avec distinction peut avoir d'éblouïssant pour une jeune personne. " Enfin, » lui dit-il, Mademoiselle, je vous parle en » conséquence des ordres précis que j'ai re- » çû. Profitez de la conjoncture. Il dépend » de vous de faire revivre en Angleterre la » gloire des Witsbury. Vous y recueillirez par » la protection de sa Majesté les fruits des » merites de vos ancêtres. Il est d'autant plus » juste qu'on reconnoisse en vous leurs ser- » vices que vous réunissez en votre personne

„ toutes les qualités qui les ont rendus chers
„ à leur Souverain & à leur patrie. „

Adelaïde avoit écouté tout ce diſcours flâteur avec une gravité & une modeſtie que l'Ambaſſadeur n'avoit pas moins admiré qu'il s'empreſſoit de la faire condeſcendre à ſes vûës. Elle y répondit avec une politeſſe & une prudence qui acheva de lui concilier juſqu'au reſpect de ce Miniſtre. " Monſieur, lui dit-
„ elle, je ſens tout ce que je dois à ſa Majeſ-
„ té. Je ſuis vivement penétrée de l'honneur
„ qu'elle me fait en me promettant ſa pro-
„ tection. Je voudrois être à ce moment en
„ ſa préſence pour me jetter à ſes pieds & lui
„ en rendre mes très-humbles actions de gra-
„ ces. Mais je vous prie de m'excuſer auprès
„ d'elle ſi je n'en profite pas. Feuë ma très-
„ chere Mere m'a renduë Eſpagnole en mou-
„ rant. Elle m'a recommandé de ne point
„ quitter ce Royaume. Elle a exigé qu'un
„ même ſol couvrît nos cendres. Si je re-
„ tournois en Angleterre, je m'éloignerois
„ trop de ſon ſepulchre & mon cœur en ſouf-
„ friroit. La Religion que je profeſſe, & qui
„ eſt celle de mes peres, y eſt auſſi le princi-
„ pal obſtacle. J'aurois le regret de n'en pou-
„ voir faire les exercices ſans bien de la dif-
„ culté; quand même on voudroit me le
„ permettre. Ma foi ſe trouveroit preſque
„ ſans ſécours & ſans appui. Elle ſeroit com-
„ me iſolée; je crains qu'elle ne ſe rallentît
„ faute de moyens pour la ſoûtenir. Et j'ai-
„ merois mieux lui ſacrifier la plus brillante
„ fortune, que de l'expoſer à s'affoiblir. J'ai,

„ graces à Dieu, du bien pour me ſoûtenir
„ ici ſelon ma condition ; il ſuffit à mes dé-
„ ſirs. Mon ambition ne ſe porte pas plus
„ loin. Il eſt vrai que je ne ſuis pas dans ma
„ patrie ; mais j'en ſuis conſolée. Depuis
„ qu'on a banni la vraïe foi, je me ſuis
„ éxilée avec elle. „

L'Ambaſſadeur comprit bien par une réponſe ſi préciſe qu'il inſiſteroit vainement. Il la marqua au Chancelier & à la Ducheſſe d'Ecfort. Mais il ne put s'empêcher d'ajoûter à ſon rapport un éloge magnifique des vertus d'Adelaïde. La Princeſſe de Galles, à qui cette Dame le lut, admira ſa conſtance : Elle lui ordonna de faire ſçavoir à Adelaïde qu'elle avoit fort agréé ſon ouvrage, & lui envoya ſon portrait enrichi de diamans d'un prix conſidérable.

Une autre preuve de ſa foi fut le ſoin qu'elle prit d'une jeune Turque que la providence amena par un évenement aſſez ſingulier à notre Monaſtère. Elle y fit paroître non-ſeulement le zéle qui faiſoit ſi bien fructifier cette vertu dans ſon ame, mais auſſi le talent qu'elle avoit de la communiquer & de la ſoûtenir dans les autres.

Vous avez ſans doute oui parler du fameux Chevalier Don Fernandez de Gama. Quoiqu'il ſoit mort depuis plus de vingt-ans, on en parlera pluſieurs ſiecles. C'étoit le premier homme de mer que nous euſſions alors en Eſpagne. Il tenoit lui ſeul en échec tous les Corſaires de Barbarie. Il ſe battit avec un Vaiſſeau de 50. Canons ſeulement, contre

quatre des leurs, dont chacun étoit percé de quarante. Il en coula deux à fonds, & s'empara des deux autres, qu'il conduisit à Malaga.

Après cette heureuse expédition qui le fit surnommer le nouveau Cid, comme le célebre Rodrigue, le grand Maître l'appella à Malte pour y monter le principal Vaisseau de la Religion. Tandis qu'il parcouroit sur ce navire les mers du Levant pour insulter aux Infidéles; il rencontra sur sa route deux Sultanes de Constantinople qui conduisoient une femme du grand Seigneur en pelerinage à la Mecque avec son fils âgé de sept ans & sa fille qui n'en avoit que six, & qui portoient au tombeau de Mahomet de magnifiques presens de la part de ce Prince pour la valeur d'un million de piastres.

Quoique ces deux Vaisseaux fussent très-forts & montés par un nombreux Equipage; ils ne purent tenir contre le valeureux Fernandez. Il les attaqua. Il les prit, & les mena en triomphe à Malte, d'où le bruit s'en répandit dans toutes les Cours de l'Europe. Le grand Maître dont la générosité égaloit la noblesse, n'oublia rien pour consoler l'illustre Esclave, que le Chevalier lui presenta, dans la désolation où l'avoit mise sa servitude. Il lui promit même de la faire reconduire à Constantinople, pour l'échanger contre quelques Chevaliers. Mais cela n'empêcha pas qu'on ne la trouvât morte trois jours après dans son lit, tant la tristesse lui avoit serré le cœur.

Sa mort occasionna la vie de l'ame de ses enfans. Le grand Maître se proposa de les faire élever dans la Religion Chrétienne, & partagea entre eux le produit de la vente des deux Sultanes & des presens qu'elles portoient au tombeau du faux Prophête ; ce qui les mit en état de se soûtenir dans le monde d'une maniere approchante de la grandeur de leur naissance. Le garçon fut conduit à Civita Vecchia sur la Galere du Baillif de Rôtencourt François, où l'Ambassadeur de la Religion en Cour de Rome vint le prendre en grand Cortège, pour le présenter au Pape & le mettre à la *Propagande* ; & la fille, à la requête du Chevalier Fernandez, fut amenée par lui-même en Espagne pour être élevée dans ce Couvent. A peine fut-il arrivé à Barcelonne, où il vint prendre terre, que le Gouverneur lui dit que la Reine vouloit tenir sur les sacrés fonts sa petite Turque, car elle n'étoit pas baptisée encore, & qu'il se hâtât de se rendre à l'Escurial. Jamais cérémonie ne se fit avec plus de magnificence. On changea son nom de Fatimé en ceux de Charlotte, Christine, Théreſe, Laurence ; qui étoient les noms de la Reine & des Infantes, & le Roi lui donna le nom de Ste. Foi. Nous l'appellerons désormais Charlotte de Ste. Foi.

Fernandez étoit neveu du Comte de la Verda, fils de sa sœur. Il avoit perdu sa mere, & sçachant ce que la Comtesse sa tante faisoit pour Adelaïde, il pria la Reine de faire tomber sur cette Dame l'honneur de conduire ici la nouvelle baptisée. Tout

étoit ainſi arrêté, mais la Comteſſe tomba malade, & à ſon défaut la Ducheſſe de Camp-Alegro-y-Real nous l'amena avec une ſuite nombreuſe d'Officiers de la Cour pour faire honneur à la condition de la fille autant qu'à la recommandation de Leurs Majeſtez. Cela n'empêcha pas que la Reine ne voulût que la Comteſſe de la Verda eût inſpection ſur l'éducation de la néophite. Elle lui fit dire qu'elle la déclaroit ſa tutrice & que ſon intention étoit qu'elle y donnât autant d'attention qu'à Mademoiſelle de Witsbury.

Quand Adelaïde vit la jeune Charlotte conſidérant la grace que Dieu lui avoit faite de lui ouvrir les portes de l'Egliſe par le ſacrement de la régéneration, elle en conçut une joye extraordinaire, & dans ſon zéle empreſſé elle pria la Mere Gabrielle de la charger de ſon inſtruction. La choſe étoit ſans exemple; cette fonction appartenoit aux Religieuſes & non pas à une Penſionnaire; mais elle plaida ſi bien ſa cauſe qu'on ne put le lui refuſer. " J'ai, dit-elle, un droit ſur elle „ comme je l'aurois ſur ma ſœur, ſi Dieu m'en „ avoit donné une; puiſque Madame la „ Comteſſe de la Verda nous tient lieu de „ mere à l'une & à l'autre. Ce titre eſt déci„ ſif. Il n'eſt aucune raiſon qui le puiſſe dé„ truire. „ Ainſi érigée en maîtreſſe de la jeune Charlotte ſes ſoins ne furent pas bornés à lui apprendre les élemens de la doctrine Chrétienne. Elle les étendit juſqu'à la vouloir rendre parfaite, & comme l'on diſoit dans

le Couvent, jusques à en vouloir faire une autre Witsbury.

Qui peut concevoir combien il lui en coûta de peine ? Son Eleve ne parloit que sa langue turque. Elle ne nous comprenoit point, & nous ne la comprenions pas non plus. Mais la charité d'Adelaïde surmonta cet obstacle, & avant qu'il fut deux mois elles s'entendirent assez l'une & l'autre pour que l'Ecoliere pûsse recevoir instruction. Les premieres paroles qu'elle lui fit prononcer furent les saints noms de Jesus & de Marie, pour lui en inspirer du respect & de l'amour en les imprimant dans son esprit, elle la faisoit mettre à genoux, les mains jointes sur la poitrine, & mettoit sous ses yeux une belle image qui représentoit la très-Ste. Vierge tenant l'Enfant Jesus entre ses bras, qu'elle lui donnoit à baiser plusieurs fois. Ensuite elle lui faisoit prononcer ces sacrés noms à voix haute. Ce qui étoit suivi de mille caresses & d'une recompense capable de la réjoüir beaucoup.

Ce fut par de pareilles industries qu'elle vint à bout de lui faire apprendre toute sa créance, rendant ses leçons également agréables & utiles. Ce qui lui gagna si fort le cœur de cette enfant, qu'elle ne pouvoit plus perdre sa chere Maîtresse de vûë sans en être allarmée, jusques-là qu'elle la suivoit au tems de la priere, & se tenoit toûjours à son côté, la considérant quelquefois attentivement, & formant ensuite sa contenance sur la sienne : Cela nous donna même plusieurs fois occa-

ſion de rire, voyant comment à l'imitation d'Adelaïde elle tenoit ſon corps droit, les yeux baiſſés, les bras croiſés ſur l'eſtomac & copioit toute ſon attitude.

Sa raiſon ſe developpant avec l'âge donna plus d'ouverture à Adelaïde pour la former dans la dévotion. Elle lui en faiſoit faire des pratiques proportionnées à ſa jeuneſſe. Elle lui parloit du Ciel, des amabilités de Jeſus-Chriſt, de la beauté de la très-ſainte Vierge, de la gloire des bienheureux. Elle lui inſpiroit une extrême horreur du péché. Elle lui repréſentoit la vertu avec tous les traits qui la lui pouvoient rendre aimable. Enfin par ſes ſalutaires inſtructions elle faiſoit couler dans ſon jeune cœur le lait d'une piété tendre & affectueuſe.

Il falloit une Adelaïde pour parvenir à y réüſſir comme elle fit. Il falloit ſon zéle, ſa charité, ſa patience, ſa douceur, l'onction de ſes paroles, & cette maniere gracieuſe qui la faiſoit triompher de tous les cœurs; pour former aux vertus chrétiennes une enfant qui ne paroiſſoit pas y avoir de grandes diſpoſitions. Car quoique très-belle d'ailleurs, on remarquoit cependant ſur ſon viſage je ne ſçai quoi de fier & de hautain qui ſentoit ſon origine; outre qu'elle portoit dans ſes veines le ſang des Princes Otthomans, ennemis irreconciliables du nom Chrétien. Mais l'incomparable Adelaide à qui rien ne pouvoit réſiſter l'amena peu à peu à ſon but, & la fit monter, pour ainſi parler, un degré après l'autre, ſans preſque qu'elle s'en ap-

perçût au point de vertu qu'elle avoit en vûë. Elle en fit une autre elle-même.

La Mere Gabrielle qui voyoit tout ceci, admiroit dans le ſecret de ſon cœur ce merveilleux talent qu'Adelaïde montroit ſans le ſçavoir pour l'éducation des jeunes Démoiſelles ; & cette prudence ſupérieure à ſon âge qui lui faiſoit ſi bien choiſir les moyens propres à les former à la piété. Cela lui inſpira un plus grand déſir que jamais de la fixer pour toûjours dans notre Monaſtère. Mais quelque envie qu'elle en eût, elle ſçavoit trop bien que la vocation à la Religion doit être l'ouvrage de Dieu plûtôt que de la créature. Ainſi elle ſe bornoit à la demander au Seigneur avec inſtance ; quoique d'ailleurs avec ſoûmiſſion à ſa divine volonté.

Pour achever l'hiſtoire de la jeune Turque. Elle marcha conſtamment dans la ſuite, ſur les traces d'Adelaïde ; & quand celle-ci fut morte, on peut dire qu'elle la fit revivre parmi nous. Elle avoit pris ſon eſprit, ſes maximes, ſes pratiques, toutes ſes manieres ; la copie approchoit de ſi près ce beau modéle ; qu'on s'y ſeroit aiſément trompé. Dieu lui accorda la précieuſe grace de la vocation à la vie Religieuſe. Nous apprîmes que ſon frere étoit entré à Rome dans l'ordre de St. Dominique : Elle déſira à ſon imitation de prendre le voile chez les Dames du même Ordre ; & la Reine voulut que ce fût à Madrid, pour être à portée de l'y voir. Elle y a vêcû 25. ans dans une piété conſommée.

Cette preuve du zéle qu'Adelaïde avoit pour la foi Chrétienne ne met pas moins en évidence l'ardeur de ſa charité. Mais par combien d'endroits une vertu ſi eſſentielle n'éclata-t'elle pas dans cette admirable fille : Je pourrois vous dire, ſans craindre d'outrer les choſes, qu'elle réſidoit pleinement dans ſa belle ame, & ſe manifeſtoit par ſes œuvres, comme on voit réjaillir d'une vive ſource une fontaine abondante qui en porte les eaux partout. Adelaide n'avoit aucun de ſes défauts dont la charité peut être alterée. Elle avoit toutes les qualités dont le concours la rendent parfaite. On ne put jamais lui reprocher d'avoir agi d'un propos déterminé, ou d'une maniere trop marquée contre ſes régles, & on peut lui rendre ce juſte témoignage qu'elle les accomplit toutes les fois que l'occaſion s'en préſenta.

Elle étoit ſouverainement ennemie de la médiſance. Elle ne pouvoit s'y plaire, ni même l'écouter froidement. A combien plus forte raiſon étoit-elle éloignée de la proferer ? Elle ne ſçavoit pas même mal juger des autres. Tout le monde, à l'entendre, avoit de grands talens, des vertus admirables, des intentions très-pures, tout le monde étoit ſans défaut. Si l'on en relevoit quelqu'un en ſa préſence dans une de ſes Compagnes, elle avoit toûjours des raiſons prêtes pour l'excuſer. Si l'on ouvroit le diſcours au deſavantage d'une autre, elle avoit l'adreſſe de le rompre ou de le détourner ſur un autre ſujet. S'il n'y avoit pas moyen de pallier la faute d'une

autre, elle trouvoit à la compenſer par mille bons endroits qu'elle faiſoit remarquer. " La „ charité, me diſoit-elle, doit tout excuſer „ dans le prochain & rien en nous-même. „ C'eſt le moyen d'avoir la paix au dehors, „ & de ſe corriger de ſes défauts.

„ Il faut toûjours bien penſer d'autrui, me „ diſoit-elle encore. Quel droit avons-nous „ de decider de l'intention qu'il a dans le „ cœur? Il n'y a que Dieu qui en pénetre le „ ſecret. Nous interpretons quelquefois une „ action en mauvaiſe part, tandis qu'elle „ n'a d'autre défaut que celui que lui prête „ la méchanceté de notre eſprit. D'ailleurs „ quand on juge mal du prochain, on s'ac- „ cuſe ſoi-même. On montre qu'on eſt plus „ ſujet au défaut qu'on lui impute, qu'il „ n'en eſt peut-être atteint. Car ſi on n'y „ étoit pas ſujet ſoi-même, on ne penſeroit „ pas à l'en croire coupable. „ Ce beau rai- „ ſonnement d'Adelaïde eſt d'après St. Paul, qui dit en termes exprès: *En condamnant les autres, vous vous condamnez vous-mêmes, puiſque vous faites les mêmes choſes pour leſquelles vous les condamnez.* Rom. 2. v. 1.

J'ai ſouvent fait réflexion qu'elle ſe diſpenſoit autant qu'il lui étoit poſſible de mêler le prochain dans ſes entretiens, de peur qu'en parlant d'autrui cela ne donnât occaſion d'en dire du mal; tant là-deſſus la delicateſſe de ſa conſcience étoit grande. " Ne diſons rien „ de perſonne, me recommandoit-elle quel- „ quefois; il vaut bien mieux ſe taire ſur ſon „ ſujet, que de s'expoſer ou d'expoſer les au-

tres

„ tres à en médire. La médiſance, ajoûtoit-
„ elle, eſt un vice qui nous rend criminelles
„ devant Dieu, & nous fait haïr des créatu-
„ res. Pour ce qui eſt de Dieu; la loi eſt ex-
„ preſſe. Je ne conçois pas comment on oſe
„ l'enfreindre de gayeté de cœur pour ſatis-
„ faire la maligne demangeaiſon de noircir
„ le prochain. Quand aux créatures; elles
„ peuvent bien prendre quelquefois plaiſir à
„ entendre la médiſance, ce qui eſt pourtant
„ très-mal; toutefois elles haïſſent les langues
„ médiſantes, & les regardent comme des
„ viperes, dont on doit craindre la morſure
„ empoiſonnée.

Adelaïde ne parloit pas ainſi, par expérience, puiſqu'ayant été dans le Monaſtère depuis environ l'âge de 6. ans, elle ignoroit ce qu'on penſe dans le monde des perſonnes ſujettes à ce vice, mais elle concevoit en fille de bon ſens que cela ne pouvoit être autrement. D'ailleurs elle avoit ſouvent entendu parler ſur ce ton la Mere Gabrielle dont toute l'attention étoit de nous prémunir contre le mal & de nous inſpirer l'amour des vertus. Certes quand cette bonne Mere nous parloit contre la médiſance, on voyoit ſur ſon viſage l'indignation qu'elle en concevoit dans l'ame. " Comment, penſez-vous, mes
„ cheres enfans, nous diſoit-elle un jour,
„ qu'on regarde dans le monde une perſon-
„ ne qui a le défaut de détracter du pro-
„ chain? On l'écoute quelquefois avec com-
„ plaiſance, parce que la critique a je ne ſçai
„ quoi de flâteur pour notre orgueïl, qui

» tend à s'élever sur la ruïne des autres ;
» mais dans le fond on regarde cette perſon-
» ne, comme une peſte publique & d'un
» commerce très-dangereux; d'autant mieux
» qu'à méſure qu'on entend déchirer la re-
» putation d'autrui, chacun a raiſon de
» croire qu'il n'en ſeroit pas épargné ſi l'oc-
» caſion lui en étoit offerte : & voilà ce qui
» donne aux médiſantes un caractère odieux
» dans l'eſprit du monde, qui les fait déteſ-
» ter par tout, autant que leur langue eſt à
» craindre : & ſur-tout, ce qui mérite qu'on
» le péſe davantage, elles ſe rendent abo-
» minables aux yeux de Dieu par un péché
» qui en occaſionne une infinité d'autres, &
» dont la réparation eſt ſouvent ſi difficile,
» qu'on pourroit preſque l'appeller impoſſi-
» ble. »

Elle nous raconta à cet ſujet une Hiſtoire que je veux vous redire & qui arriva de ſon tems à Valence qui étoit ſon Païs natal. » Une Dame nous diſoit-elle, avoit le dé-
» faut de mal parler de tout le monde ; mais
» elle le faiſoit avec tant d'eſprit, qu'on l'é-
» couta pendant un tems avec empreſſement
» dans les Compagnies, parce qu'on faiſoit
» plus d'attention au ſel dont elle aſſaiſon-
» noit ſes recits, qu'aux vices qu'elle rele-
» voit. Cet applaudiſſement univerſel la ren-
» dant de jour en jour plus hardie, il n'y eut
» perſonne dans Valence qu'elle ne peignit
» des plus noires couleurs. A la fin on ſe ra-
» viſa & chacun s'intéreſſant pour ſa pro-
» pre reputation, comprit qu'en lui applau-

„ diſſant il lui prétoit des armes contre ſoi-
„ même. Un jour qu'elle avoit nombre de
„ Dames chez elle, & qu'elle déployoit,
„ comme à l'ordinaire, ſon cauſtique ta-
„ lent, quelqu'une de la compagnie s'ap-
„ perçut qu'à meſure qu'une Dame ſe reti-
„ roit, elle la mettoit ſur le tapis & lui don-
„ noit un ridicule étrange, ce qu'elle fit ſuc-
„ ceſſivement des autres qui ſortirent. Crai-
„ gnant pour ſoi ce qui leur étoit arrivé, elle
„ s'arrêta la derniere, & feignit de ne vou-
„ loir plus prendre congé. Voilà la nuit bien
„ avancée, lui dit alors la Dame, on vous
„ attendra chez vous. Non, Madame, lui
„ repondit celle-ci, ſi je vous quitte vous
„ direz autant de mal de moi à vos Domeſ-
„ tiques que vous nous en avez dit des Da-
„ mes qui s'en ſont allées; je n'expoſe pas
„ ainſi ma reputation.

„ Il auroit fallû être bête pour ne point
„ ſentir ce reproche; mais la Dame le prit
„ en eſprit fort, & le tourna en badinerie.
„ Cependant l'autre prit congé, mais ce fut
„ pour aller trâmer chez les autres une con-
„ juration pour lui impoſer un éternel ſilen-
„ ce. Elle leur raconta ce qui s'étoit paſſé,
„ & ſur-tout le compliment qu'elle lui avoit
„ fait en ſe retirant; & toutes conclurent
„ qu'à quelque endroit que cette Dame ſe
„ trouveroit en leur compagnie, on la laiſ-
„ ſeroit commencer; mais que quand elle
„ ſeroit bien établie dans ſes médiſances,
„ chacune l'interromproit en ſe levant & s'en
„ allant. Cette eſpêce de ligue ne ſe forma

» qu'entre dix personnes ; mais elles la com-
» muniquerent aux autres qui ne manque-
» rent pas d'y acceder. La résolution prise
» on choisit le jour pour l'exécuter, & tou-
» tes les Dames se disperserent par la Ville
» dans les maisons où on présumoit qu'elle
» se rendroit.

» La premiere confusion qu'on lui fit fut
» à l'Hôtel du Gouverneur ; tout s'exécuta
» de point en point, & on ne pouvoit mieux
» réüssir. Elle en fut d'abord étonnée, & ne
» sçavoit qu'en penser. Mais un second af-
» front qu'elle reçut dans une autre maison
» lui devoila le mistère, & dans le chagrin
» qu'elle en reçut, elle dit avec un air de-
» pité : Comment donc est-ce moi que l'on
» fuit ? Qu'on s'explique, je n'ai pas la peste.

» Vous l'avez à la langue, lui dit un
» vieux Officier rebarbatif, qui n'étoit pas
» d'humeur à la ménager, & chacun craint
» pour ses oreilles. Cette repartie disgra-
» cieuse qui l'asûra d'un complot universel,
» la jetta dans le desespoir. Elle se retira chez
» elle, se mit au lit, & par surcroît d'infor-
» tune, ayant appris qu'on avoit fait par-tout
» de grandes railleries sur cette avanture,
» elle en mourut de dépit. Il n'y eut person-
» ne qui la regretta ; au contraire chacun se
» disoit l'un à l'autre que le public étoit dé-
» livré d'un fardeau bien pésant. Voilà ce
» que lui valurent ses médisances. Elles com-
» mencerent par la joye & finirent par le
» tragique. »

Je crois que si Adelaïde avoit vêcu dans

ce tems-là elle auroit cabalé comme les autres pour faire taire cette médiſante. Car ſon zéle pour l'honneur du prochain étoit auſſi ardent que les critiques ameres le ſont pour le détruire, & ſi elle étoit douce, elle ſçavoit auſſi redreſſer à propos, quand des détours pris avec prudence ne ſuffiſoient pas pour ſoûtenir la charité dans ſes droits. J'avois eû un petit choc avec une de nos Compagnes fille d'un homme de fortune de Lisbonne qui étoit le premier noble de ſa race. Dans la vivacité de mon reſſentiment, car j'étois méchante, il m'échappa de dire; celle-là s'imagine peut-être avec ſes tîtres de deux jours de s'ériger ici en grande Dame. Que ſçait-on s'y elle deſcend des vieux Chrétiens? " Ah „ que dites-vous là, me repondit Adelaïde „ toute émuë, vous faites un grand péché. „ Appaiſez votre colére, & conſultez mieux „ la raiſon & la Religion. Pourquoi lui re„ procher ce qui n'a point dépendu d'elle? „ Eſt-il en notre pouvoir de naître dans une „ maiſon plus ou moins illuſtre, ou de deſ„ cendre des Mores comme des Chrétiens? „ Ce reproche que vous lui faites tombe ſur „ la Providence qui regle notre origine & qui „ vous a fait naître Eſpagnole comme elle „ Portugaiſe & moi en Angleterre. C'eſt ac„ cuſer l'ordre de Dieu d'en prendre occa„ ſion de la rabaiſſer. „

Ceci me fait faire une réflexion qui m'auroit peut-être échappé; c'eſt qu'Adelaïde étoit très modeſte ſur ſa qualité, & n'avoit pas le défaut de certaines gens qui parlent de la

leur en toute rencontre. Cependant nous ſçavions que ſa maiſon étoit des plus anciennes d'Angleterre, & illuſtrée dans tous les tems par les grands emplois que ſes ancêtres avoient eû dans le Royaume. Elle avoit puiſé cette maxime de modeſtie dans les inſtructions de la Mere Gabrielle qui étoit elle-même bien noble. " Ne vous glorifiez pas avec „ trop de complaiſance de votre qualité, „ nous diſoit cette bonne Mere, & ne vous „ donnez jamais la liberté de mépriſer celle „ des autres. Vous combattriez par cette „ ſotte vanité la grandeur d'ame qui con- „ vient à la vraïe nobleſſe, & vous vous dé- „ graderiez autant que vous voudriez dégra- „ der les autres. Ne ſoyez pas non plus de „ celles qui ne ſçavent parler que de leur con- „ dition & de leurs alliances. Elles ne pren- „ nent pas garde qu'en les étalant avec em- „ phaſe elles ſe rendent ridicules, & ſe font „ mépriſer lorſqu'elles croyent de ſe rendre „ reſpectables. Un jour, ajoûtoit-elle, une „ Dame qui avoit le défaut de s'applaudir „ ſans ceſſe ſur ſa qualité, avoit ennuyé un „ Monſieur, à qui depuis plus d'une heure „ elle battoit les oreilles de ſa longue genea- „ logie. Cet homme, vrai Philoſophe, ne „ voyant plus la fin de ſon diſcours, lui dit „ bruſquement: Madame ſi votre Nobleſſe „ eſt ſi ancienne tout le monde doit le ſça- „ voir. „

Adelaide mettoit au même niveau les railleuſes & les médiſantes. " Toutes, diſoit- „ elle, ſont ennemies de la paix & de la cha-

„ rité. Quelquefois même on eſt plus cho-
„ qué d'une raillerie que d'une injure ; parce
„ qu'on peut dire une injure dans un premier
„ mouvement de colére, qui paſſe, & qui
„ ne montre pas qu'on manque d'eſtime
„ pour la perſonne à qui on l'a dite ; mais
„ la raillerie marque ordinairement du mé-
„ pris : & perſonne ne ſouffre patiemment
„ qu'on le mépriſe. Il faut du moins beau-
„ coup de vertu pour le ſoûtenir. Il eſt ſi ra-
„ re, diſoit-elle encore qu'on raille quel-
„ qu'un ſans l'offenſer, que le plus sûr eſt
„ de s'en abſtenir. Souvent on commence par
„ une raillerie qui n'a rien qui choque ; mais
„ bien-tôt on paſſe à d'autres qui déplaiſent,
„ & un entretien qu'on a commencé pour
„ s'égayer, finit par des conteſtations qu'une
„ raillerie pouſſée trop loin à occaſionnées. „

Je veux ajoûter à ces beaux ſentimens d'Adelaïde ce que nous diſoit la Mere Gabrielle pour nous détourner des railleries piquantes : „ Prenez garde, mes cheres enfans, nous di-
„ ſoit-elle, les railleuſes ſont doublement in-
„ juſtes. 1°. En ce qu'elles offenſent les au-
„ tres par leur mépris & ſouvent les couvrent
„ de honte en les tournant en ridicule. 2°. En
„ ce que celles qui ſont plus portées à la rail-
„ lerie ſont ordinairement moins capables de
„ la ſouffrir. Suivez de près une moqueuſe ;
„ rendez lui raillerie pour raillerie ; bien-tôt
„ vous la verrez paſſer de la badinerie au ſe-
„ rieux, du ſérieux à la triſteſſe & de la triſteſſe
„ au dépit, & peut-être que ne ſe poſſedant plus
„ elle vous dira quelque injure groſſiére. „

Ce que disoit cette Mere est très-véritable, & j'en vis une preuve de mes propres yeux.

Nous raillions une fois dans la recréation quelques-unes que nous étions, mais c'étoit précisement par gayeté sans y rien mêler de désobligeant. Il survint dans ce tems-là une de nos Compagnes, grande moqueuse, & qui ne sçavoit guére rire sans piquer. Comme elle nous vit en bon train de badiner, elle voulut faire sa partie, & en attaqua une autre qui avoit autant d'esprit qu'elle, mais qui en montra plus dans cette occasion. Elle la pinça donc un peu vivement. Celle-ci répondit sur le même ton; l'autre répliqua pour ne point ceder; mais la repartie qu'elle s'attira fut tellement supérieure à la sienne, que se trouvant à bout, on la vit d'abord rougir avec un sourire sec & malin qui montroit du dépit, & un peu après les larmes coulerent de ses yeux, malgré les efforts qu'elle fit pour les retenir. Elle fut si honteuse de se voir vaincuë & n'avoir pû cacher sa sensibilité, qu'elle auroit voulu à ce moment être transportée dans quelque Caverne des Montagnes des Asturies pour ne plus voir personne. Sa confusion lui servit d'époque, & depuis ce tems-là elle ne s'avisa plus de nous railler.

Adelaïde détestoit encore souverainement les rapports, comme la source d'une infinité de broüilleries & de divisions. Il ne lui eut jamais échappé de redire à une Pensionnaire ce qu'une autre auroit avancé sur son compte, à moins que ce n'eût été en sa faveur

veur. Si on en avoit parlé en blâme, elle s'imposoit un silence aussi rigide que l'exigeroit un serment. Elle appelloit les rapporteuses des échos du démon. " Car, disoit-elle, le ma-„ lin esprit met dans la bouche des médi-„ santes les paroles qu'elles proférent, & cel-„ les-là les rédisent comme les échos. „ Une Démoiselle de la troisiéme Classe avoit fait quelque raillerie sur sa dévotion. Une autre la lui rapporta en lui témoignant qu'elle avoit pris sa défense, & qu'elle avoit été bien fâchée. " Je vous suis très-obligée, lui répon-„ dit Adelaïde, de la part que vous avez „ voulu prendre à ce qui me regarde; mais „ je vous prie, au cas que la même chose ar-„ rive, de me le laisser ignorer. Si vous me „ le rédisiez, j'en aurois peut-être du ressen-„ timent, & je n'en veux avoir contre per-„ sonne. „

Elle regardoit la rancune comme un sentiment indigne d'un cœur noble & sur-tout „ d'un cœur Chrétien. " Il faut avoir bien peu „ de force d'esprit, disoit-elle, pour se ress-„ sentir d'une parole désobligeante. Et quel „ mal peut nous faire une parole; nous rend-„ t'elle plus mauvaise que nous sommes? Plût-„ à Dieu qu'on m'en dit à tout moment „ si cela pouvoit contribuër à me rendre „ meilleure. La parole passeroit, & le bien „ que j'en aurois recueilli resteroit. Elle disoit „ aussi; quand on nous offense, ou c'est par „ haine, ou c'est par mépris, ou par inad-„ vertance. Si c'est par inadvertance; il n'est „ rien de plus excusable. Si c'est par mépris,

„ il faut ſe rendre eſtimable en pardonnant „ généreuſement; ſi c'eſt par haine, il la faut „ vaincre par la charité. Celle qui fait de „ la peine à une autre eſt plus à plaindre „ qu'elle. Parce qu'en la lui cauſant, elle ſe „ charge d'un péché, & l'autre en la ſouf- „ frant avec douceur, pratique un acte de „ vertu. „

La Mere Gabrielle nous exhortoit beaucoup à n'être point ſenſible. Et ſur-tout à n'écouter point ſes idées de vengeance que l'orgueïl inſpire, ſous prétexte qu'il eſt honteux de ſe laiſſer mépriſer impunement. " Vous „ penſerez peut-être, nous diſoit-elle, qu'il „ y a de la lâcheté à ne point ſe reſſentir d'u- „ ne injure; vous craindrez de paſſer pour „ foible, pour timide, pour ſtupide, ſi vous „ ne la repouſſez par une autre; vous vous „ imaginerez qu'on en prendra occaſion de „ vous mépriſer davantage, & vous croirez „ de vous faire valoir en rendant le mal „ pour le mal. Mais vous vous trompez groſ- „ ſiérement. Ce point d'honneur qu'on met „ dans la vengeance n'eſt qu'un faux préju- „ gé de notre amour propre, qui nous avi- „ lit & nous abaiſſe juſqu'au rang des bêtes „ ſauvages. Au lieu que la clémence nous „ éleve au-deſſus de nous-mêmes, & nous „ rend imitateurs de Dieu. Les Ours, les „ Tigres, les leopards s'irritent & ſe re- „ voltent contre tout ce qui les pique; le „ premier choc excite toute leur fureur. Mais „ ceux qui pardonnent aiſément imitent la „ bonté de Dieu qui fait lever ſon Soleil ſur

„ les méchans qui l'offenſent, comme ſur
„ les bons qui le glorifient, & par cette imi-
„ tation ils s'élevent autant en honneur que
„ les autres ſe dégradent en imitant la ferocité des Lions.

„ Penſez-vous, nous diſoit-elle, dans une
„ autre occaſion, qu'on eſtime beaucoup
„ parmi les gens ſenſés ceux qui ſe vengent
„ pour la moindre offenſe, & qui veulent
„ tirer raiſon de tout? il s'en faut bien. On
„ les regarde comme des eſprits difficiles qui
„ prennent ombrage de tout; qui bâtiſſent
„ un procès ſur un pied de mouche; des
„ gens d'un commerce inſoûtenable, avec
„ leſquels, le Compas à la main, il faut mé-
„ ſurer tout ce qu'on dit, de peur qu'une
„ parole ne les bleſſe; & dont l'approche eſt
„ comme celle des Hériſſons qu'on ne peut
„ toucher qu'ils ne piquent.

„ Mais pour preuve, pourſuivoit cette bon-
„ ne Mere, que parmi les ſages même du
„ monde, la grandeur d'ame ſe trouve dans
„ la facilité à pardonner; voyez l'idée qu'on
„ s'y forme des véritables Héros. Ils ne pa-
„ roiſſent jamais plus dignes de ce nom que
„ quand ils pardonnent généreuſement. Ceux
„ qui ont aſpiré à ce titre emphatique ont
„ toûjours voulu le mériter par cette qualité;
„ ils l'ont même regardée comme la plus
„ éminente. En domptant des nations bar-
„ bares, en ſubjuguant des Peuples ſans nom-
„ bre, en portant leurs conquêtes juſqu'aux
„ extrêmités du monde, ils ſe ſont rendus
„ ſupérieurs au reſte des hommes, mais en

„ uſant de clémence envers leurs Ennemis, ils „ ſe ſont rendus ſupérieurs à eux-mêmes ; ils „ ont, pour ainſi dire, monté plus haut „ que leur héroïſme. „

Pour revenir à Adelaïde, c'étoit la charité qui lui rendoit inſupportables les défauts dont elle eſt bleſſée ; & par la même raiſon elle n'oublioit rien pour entretenir parmi nous cette paix, cette concorde ſi eſtimable qui devoit nous unir enſemble, & qui préciſément par ſes ſoins ne s'altéroit que rarement, & ſe rétabliſſoit preſqu'auſſi-tôt. Dieu lui avoit donné le talent de réconcilier les eſprits aigris, & d'étouffer dans leur naiſſance les petites conteſtations inſéparables de la multitude ; car nous n'étions pas moins de quarante Démoiſelles dans la ſeconde Claſſe. Cependant il eſt inoüi qu'aucune ait porté plainte aux Maîtreſſes contre ſes Compagnes tout le tems qu'Adelaïde y a été. A peine s'élevoit-il quelque diſpute qu'elle ſe preſſoit de la faire ceſſer, & y réüſſiſſoit merveilleuſement.

Cela venoit de la confiance que ſa vertu, & ſur-tout ſa douceur lui avoit acquiſe de la part de toutes. Chacune ſe flâtoit d'en être aimée; nous penſions toutes qu'elle prenoit à cœur nos intérêts comme les ſiens propres, & qu'elle n'avoit ni averſion ni antipathie pour perſonne. Nous la voyions toûjours prête à nous faire plaiſir ; il n'en étoit même aucune à qui elle ne rendît bien ſouvent des ſervices, de ſorte que ſon mérite & notre reconnoiſſance concouroient à nous

donner une entiére confiance en elle, & à la rendre l'arbitre de toutes nos conteſtations.

Je me ſouviens que promenant un jour, toutes deux dans l'allée du jardin qui eſt au Septentrion, nous vîmes venir à nous une de nos Compagnes avec le viſage rouge & effaré. A peine nous eut-elle jointes que nous comprîmes qu'elle étoit extrêmement émûë.

„ Qu'avez-vous donc, lui dit Adelaïde, „ Vous a-t'on dit quelque choſe de déſobli- „ geant? De très diſgracieux, répondit-elle, „ en fondant tout de ſuite en larmes: & je „ vous aſſure que ſi jamais Madémoiſelle N. „ s'aviſe de paroître devant moi, je ne ſçai „ ce qu'il en arrivera. O! mon Dieu, dit „ Adelaïde, voudriez-vous lui rendre la pa- „ reille, ſi elle vous a fait quelque peine! „ le ſentiment de ſe venger entreroit-il dans „ un ſi bon cœur que le vôtre? Non non, „ répliqua-t'elle, qu'elle ne s'attende pas „ que je la lui pardonne; il eſt bon une fois „ pour toutes de lui faire ſentir qu'on n'eſt „ pas des duppes. Je ne veux plus rien avoir „ à démêler avec elle, c'eſt toute la grace „ que je puis faire. Elle n'aura jamais ni „ parole, ni ſalut de moi. Un mauvais eſ- „ prit comme le ſien eſt à éviter; quand on „ ne ſçait parler ſans choquer les gens, on „ mérite d'être abandonné de tout le monde.

„ Appaiſez vous pour l'amour de Dieu, „ lui dit Adelaïde, peut-être que cette Dé- „ moiſelle n'a pas eû intention de vous fâ-

„ cher ; peut-être même que vous n'avez pas
„ bien entendu : enfin je vous accorde qu'elle
„ a tort ; mais Dieu l'a permis pour éprou-
„ ver votre vertu & vous donner occaſion
„ de pratiquer la patience. Si ſa mauvaiſe
„ maniére vous irrite, tournez-vous du côté
„ de Dieu, & ne vous en prenez pas con-
„ tre lui, en l'offenſant par votre reſſenti-
„ ment. Nous vivons toutes dans une étroite
„ union ; voudriez-vous pour la faute de cet-
„ te Démoiſelle, rompre une ſi belle harmo-
„ nie ? Donnez-moi parole que vous lui par-
„ donnerez, ſi je fais enſorte que vous vous
„ abouchiez. Elle lui dit ces derniéres paro-
„ les avec un air & un ton de voix ſi gra-
„ cieux & ſi charmant, que la Démoiſelle
„ toute irritée qu'elle étoit, ne put s'empê-
„ cher de rire, quoique ſes larmes coulâſ-
„ ſent encore ſur ſes jouës. On ne peut, lui
„ dit-elle, vous réſiſter : il faut que vous con-
„ duiſiez toûjours les gens à vos fins : ſi je
„ l'avois ſçû je ne ſerois point venuë. Com-
„ ment point venuë, repliqua Adelaïde ; je
„ ſerois bien fâchée que vous ne l'euſſiez pas
„ fait, donnez-moi carte blanche, & ſi je
„ vous amene Madémoiſelle N. promettez
„ moi de ne point reculer, & de faire bonne
„ mine. Reſteroit-il du fiel dans un cœur
„ comme le vôtre ? Elle lui promit tout &
„ Adelaïde la quitta pour chercher l'occaſion
„ favorable de parler à l'autre.

C'eſt de celle-ci que j'ai appris dans la ſuite cette hiſtoire, lorſqu'après la mort d'Adelaïde nous nous entretenions enſemble de

ſes différentes vertus. " Elle m'aborda, dit-
„ elle, avec ce doux ſourire que vous lui
„ connoiſſiez comme moi, & me dit dans
„ ſon aimable empreſſement : j'ai une grace
„ à vous demander ; ſi vous me la refuſez
„ je m'en tiendrai offenſée, & il faudra en-
„ ſuite pour vous réconcilier avec moi que
„ vous me l'accordiez. Je me pris à rire, &
„ je lui répondis : c'eſt demander le piſtolet
„ à la main ; mais vous pouvez diſpoſer de
„ moi comme de vous-même. „

„ Je tiens bon gage, dit-elle alors ? pour
„ le coup vous ne pouvez pas vous dédire.
„ Je veux rendre un ſervice à Madémoiſel-
„ le N. vous m'y aiderez, s'il vous plaît ;
„ & me prennant ſous le bras, elle me fit
„ marcher. Je vis alors ce que c'étoit, &
„ j'avouë que j'avois tort ; mais feignant de
„ ne le pas comprendre, je lui diſois en
„ riant, où me menez-vous ? Oüi, oüi, me
„ dit-elle, la bonne ame que vous êtes ; vous
„ en ſçavez autant que moi, vous qui avez
„ parlé pour vous trop faire entendre. Sé-
„ rieuſement Madémoiſelle N. eſt fâchée con-
„ tre vous : elle a raiſon ; il faut lui rendre
„ le ſervice de l'obliger à vous redonner ſon
„ amitié. Elle me faiſoit cependant marcher
„ pour m'ôter tout le loiſir de réfléchir, &
„ du plus loin qu'elle vit l'autre Démoiſelle
„ elle lui dit avec cette autorité que lui don-
„ noit l'amour que nous avions toutes pour
„ ſon mérite : approchez-vous de votre côté,
„ Madémoiſelle, & point de rancune. Il
„ ne fut pas queſtion d'éclairciſſement ; elle

„ nous fit embraſſer ſans que nous euſſions
„ le mot à dire, & faire enſuite proteſtation
„ d'amitié, mais d'une amitié qui ne fut
„ jamais violée. „

Outre cela Adelaïde étoit ſi officieuſe qu'elle ſembloit s'oublier pour ſe dévoüer au ſervice des autres. Elle étoit notre commune reſſource, & nous la trouvions toûjours diſpoſée à nous rendre ſes bons offices avec une politeſſe & une douceur charmante. Je la rencontrois quelquefois environnée de quatre ou cinq petites Penſionnaires de la premiere Claſſe dont chacune lui demandoit quelque choſe l'une à lui paſſer ſon fil dans l'éguille; l'autre à lui montrer à coudre & une autre à lui expliquer un article de ſon Catéchiſme; & elle étoit au milieu de ces enfans ſans le moindre mouvement d'impatience, tâchant de les ſatisfaire les unes après les autres avec une gayeté & une affabilité admirable. Je la trouvai un jour ainſi aſſiégée par ſept à huit tout au moins; & je lui dis: quelle patience avez-vous de ſoûtenir les importunités de ces enfans? Elle me répondit: " Dieu „ en a bien davantage avec moi. „

Voici des actes de charité d'une plus grande conſéquence, & que je veux vous rapporter parce qu'ils vous ſerviront tout au moins d'inſtruction pour la ſuite. Adelaïde, comme je vous l'ai raconté dès le commencement, étoit demeurée ſeule en poſſeſſion de tous les biens de ſa maiſon qui étoit très-opulente, puiſqu'outre les lettres de change que ſa Mere avoit ſauvées du naufrage, elle

avoit reçû depuis des remiſes très-conſidérables de Paris, où ſes parens avant que de partir d'Angleterre avoient eû ſoin de les envoyer, pour ne pas expoſer tous leurs tréſors ſur le Vaiſſeau qui les conduiſoit en Eſpagne; de ſorte que tout cela réaliſé lui avoit fait un fonds dont le produit annuel montoit à plus de vingt mille piaſtres, par les ſoins que la Comteſſe de la Verda avoit pris de le placer ou en terre, ou à conſtitution de rente.

Cette Dame donc lui envoyoit toutes les années pour ſix mille piaſtres de penſion, ou davantage quand elle le demandoit, le reſte de ſes revenus ſervant à augmenter le fonds, & Adelaïde contente de la moindre partie pour ſes petits beſoins, employoit le reſte en bonnes œuvres. La Mere Gabrielle étoit la diſpenſatrice de ſes aumônes; elle l'en avoit priée, comme étant plus à portée de les diſtribuër à propos, & lui récommandoit toûjours de ne point épargner ſa bourſe. Sans parler des diſtributions de moindre conſéquence, dont le détail montoit pourtant bien haut, elle plaça pluſieurs filles dans différens Monaſtères, & en dotta d'autres pour le monde. Ajoûtez ces ſecrettes libéralités qu'elle faiſoit couler par des mains ſûres en faveur des pauvres honteux, & qui abſorboient la plus grande partie de ſes penſions.

Je vous dis ceci, non pas comme un exemple que vous puiſſiez imiter, car quelle eſt la Penſionnaire qui ait à diſpoſer à ſon gré

de cinq à ſix mille piaſtres toutes les années ? la choſe arrive ſi rarement qu'Adelaïde peut être regardée en ceci comme ſeule, ſa ſituation dépendant de certaines circonſtances qui ſe rencontrent à peine dans deux ſiécles. Cependant comme la plûpart des Démoiſelles ont ordinairement quelque argent que leurs parens leur donnent pour des menus plaiſirs, on ne ſçauroit trop les loüer quand elles en employent une partie pour le ſoulagement des pauvres. Par cet acte de charité elles méritent beaucoup devant Dieu, & s'accoûtumant de bonne heure à faire l'aumône, elles ſont plus fidéles, quand dans la ſuite elles ſont engagées dans le monde, à remplir ce devoir, dont bien ſouvent ceux qui ſont le plus en état, ſe diſpenſent par une dureté criante & un aveuglement déplorable.

J'ai toûjours admiré un trait de la libéralité d'Adelaïde, qui fait bien voir quelle étoit la bonté & la tendreſſe de ſon cœur ſur les beſoins d'autrui. Ce fut à l'occaſion de trois de nos compagnes qui étoient très-mal équipées, & qu'elle eut le ſecret de pourvoir abondamment de tout ſans qu'elles ayent jamais ſçû que ce fut par ſes ſoins. Ces trois Démoiſelles étoient ſœurs & d'une des plus anciennes Maiſons de Caſtille ; mais ſi pauvres par la mauvaiſe conduite de leurs ancêtres, que leurs parens, chargés outre cela de cinq garçons, n'auroient pas été en état de payer leur penſion, s'il n'y avoit été pourvû par un de leurs oncles, Chanoine de Seville. C'étoient d'ailleurs trois ſujets excel-

lens, tant pour la piété que pour le caractère & les talens. Adelaïde les aimoit beaucoup & en étoit réciproquement aimée. Elle s'apperçût que leur habit violet de Penſionnaire cachoit des hardes très-uſées, & ſe mit dans l'eſprit de leur en fournir de bonnes. Mais pour leur épargner la peine qu'elle craignoit de leur faire en leur offrant ſa bourſe, elle s'ouvrit de ſon deſſein à la Mere Gabrielle. " Madame, lui dit-elle, j'ai bien de „ regret de voir les Démoiſelles de N. ſi mal „ habillées. Voici l'hiver qui approche, com„ ment pourront-elles ſe garantir du froid. „ La Mere en ſçavoit plus qu'elle ſur leurs vrais beſoins, & ne balança pas de profiter de ſon offre. " Laiſſez-moi, lui répondit-elle, „ la liberté de prendre dans votre dépôt tout „ ce qu'il faudra pour cela, & répoſez-vous „ ſur moi du ſecret & de la prudence. „ „ Donnez-leur, ajoûta Adelaïde, au-delà „ même de ce qu'elles ont beſoin; il faut les „ équiper pour pluſieurs années. „ L'exécution répondit pleinement à ſa libéralité. La Mere Gabrielle leur fit à toutes trois un ameublement complet qui pût leur ſervir longtems & pour toutes les ſaiſons; & s'y prit ſi bien pour ne pas faire connoître leur bienfaitrice, qu'elles crurent toûjours en être redevables à leur oncle.

Mais puiſque l'occaſion ſe préſente de vous parler de ces Démoiſelles, l'heureux ſort qu'elles eurent dans la ſuite fait voir qu'il n'appartient qu'à la vertu de rendre les filles eſtimables. Un riche Seigneur de la Cour,

assez jeune encore, plein de Réligion & de probité, & estimé du Prince pour son rare mérite, eut le malheur de perdre sa femme qui mourut sans lui laisser de successeurs. Cette perte le toucha si fort, qu'accablé de tristesse il résolut de faire un voyage pour se dissiper. Il passa sur sa route devant le vieux Château des parens de ces Démoiselles, qui s'y étoient rétirés depuis long-tems, ne pouvant figurer dans la Ville selon leur condition, & en prit occasion de leur demander avec politesse s'ils n'auroient rien à envoyer à leurs filles, car il se proposoit de rester quelques jours à Valladolid. La lettre qu'ils lui confiérent fut un prétexte légitime de leur venir faire une visite. Il trouva en elles tant de bonnes qualités qu'il forma dès-lors le projet d'épouser l'aînée. Et à peine un an s'écoula, que revenant à Madrid il repassa par le Château de ses parens pour la leur demander en mariage. Une proposition si peu attenduë les surprit. " Mais la vertu, leur „ dit ce jeune Seigneur, est une riche dot, „ la Démoiselle que je vous demande est ac- „ complie à mon gré, & quand on la verra „ à la Cour elle aura le suffrage de tout le „ monde. Je ne vous demande que sa person- „ ne ? il ne m'en faut pas davantage pour „ assortir un mariage qui me dédommagera „ de ma perte, & achevera de me rendre „ heureux. „

L'affaire fut bien-tôt concluë, & la Démoiselle parut à la Cour où son mari faisoit grande figure. La Providence le régla sans

doute ainſi pour mettre ſes excellentes qualités dans un grand jour. Elles éclatterent ſi vivement, qu'un autre Seigneur non moins riche & honnête homme que le premier, apprennant que la cadette avoit un mérite égal à ſa ſœur, voulut auſſi l'avoir pour épouſe. Elle ne ſe fit pas moins admirer que ſon aînée, & le bruit qui s'en répandit par-tout fut ſi favorable à la plus jeune qui reſtoit encore, que pluſieurs ſe préſenterent pour l'avoir, juſques-là qu'il y avoit de la brigue ; mais Dieu la deſtinoit pour la Religion ; elle y entra après ſix mois d'épreuve que ſes parens exigerent, foulant aux pieds toutes les eſpérances du ſiécle, dont on ſe preſſoit de la flâter.

La Mere Gabrielle, de qui je tiens ce que je vous rapporte, me fit faire là-deſſus cette belle réflexion. " Voyez, me diſoit-elle, ce „ que c'eſt que la vertu ! Si ces Demoiſelles „ n'en euſſent pas eû autant qu'elles en „ avoient, qui eût penſé à elles, étant ſi „ mal pourvûës des biens de la fortune ; & „ que ſeroient-elles devenuës ? A peine au„ roit-on pû les placer dans un Monaſtère „ où entrant ſans vocation elles auroient „ peut-être vêcu ſans eſprit de leur état ; „ mais leur mérite a fait leur fortune & les „ a établies avec honneur dans le monde. O „ que les filles ont peu de jugement qui „ croyent de ſe faire valoir par la beauté ou „ par la vivacité de l'eſprit, ou peut-être „ encore, par un air trop libre ! Qu'elles „ ſont dignes de compaſſion quand elles veu-

„ lent emprunter de la parure & des ajuſte-
„ mens peu modeſtes, des attraits pour ſe
„ tendre aimables ! En impoſeront-elles ja-
„ mais à un homme ſenſé, qui ne ſçauroit
„ être ſenſible qu'aux charmes de la ſageſſe ?
„ Elles pourront tout au plus enyvrer un jeu-
„ ne fou qui ne conſulte que ſes paſſions. Et
„ avec des hommes de ce caractère que peu-
„ vent-elles eſpérer que de gémir toute leur
„ vie ? „

Pour derniere preuve de la charité d'Adelaïde, je veux vous dire un mot de la compaſſion qu'elle avoit pour les peines des autres. Dès qu'elle voyoit ſouffrir quelqu'un il n'étoit pas à ſon pouvoir de le diſſimuler, cela paroiſſoit d'abord ſur ſon viſage & preſque toûjours par ſes larmes. On fut obligé d'arracher une dent à une de ſes compagnes qui lui cauſoit beaucoup de douleur. Adelaïde preſſée par ſa charité voulut être préſente à l'opération pour lui rendre quelque ſervice ; mais quand elle vit appliquer l'inſtrument dans la bouche de la malade, on vit les larmes couler de ſes yeux, & à meſure que celle-là cria par la douleur qu'on lui fit, elle pouſſa de ſon côté un cris encore plus fort, comme ſi on lui eût arraché la machoire à elle-même.

Il y avoit dans notre Claſſe une petite Biſcayenne d'environ douze ans, d'un naturel ſi vif qu'on ne vit jamais de fille plus étourdie. Je la ſurpris une fois danſant ſeule de toutes ſes forces, dans une ſale au ſon d'une Guitarre dont un pauvre joüoit à la

ruë ; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'elle avoit la bizarre manie de monter ſur les arbres, & le faiſoit auſſi leſtement qu'un écureuil. Cela ne convenoit nullement à une fille, outre qu'elle s'expoſoit à ſe caſſer la tête. La Mere Gabrielle l'en avoit grondée tant & tant de fois, & l'avoit même miſe ſouvent en pénitence ; mais la force de l'inclination l'emportoit preſque toûjours ſur le châtiment.

Un jour elle apperçût un nid de chardonnerets au haut d'un poirier aſſez grand. Cet objet la tenta, & regardant de tous côtés ſans découvrir perſonne qui la pût appercevoir, elle monta leſtement ſur l'arbre pour les dénicher. Par malheur dans ce moment la Mere Gabrielle l'apperçût par une fenêtre qu'elle alloit fermer, & deſcendit pour l'attendre au paſſage. La pauvre petite fut étourdie de ſa rencontre ; elle pâlit & auroit voulu reculer ; mais il n'y avoit pas moyen. " Je „ vous ai vûë, lui dit la Mere, vous ne ſçau„ riez échapper ni déguiſer la faute. Voilà „ qui eſt beau pour une Démoiſelle ; vous en „ payerez la façon : donnez, donnez ces pe„ tits oiſeaux, ils ſerviront d'amuſement aux „ Demoiſelles de la premiere Claſſe ; & vous „ tiendrez les arrêts tout le tems de la re„ création. „ Pour comble de diſgrace la fenêtre de la ſalle où elle la mit, donnoit préciſément vis-à-vis l'endroit du jardin où nous nous divertiſſions fort à notre aiſe ; & je crois que la Mere l'avoit fait expreſſement afin qu'elle ſentît mieux ſa faute.

Adelaïde s'apperçût qu'elle nous regardoit triſtement & plongée dans l'amertume : ſon bon cœur y fut d'abord ſenſible : elle s'approcha de la Mere Gabrielle, & lui dit en la lui montrant : " Ayez pitié, Madame de „ cette Demoiſelle ; voudriez-vous que nous „ nous réjouïſſions, tandis qu'elle eſt dans „ l'accablement ? Peut-être qu'elle aura peur „ de ſe trouver ainſi ſeule. „ " Non, non, „ lui répondit la Mere, vous plaidez pour „ une trop mauvaiſe cauſe : laiſſez-la comme „ elle eſt. „ Adelaïde ne ſe rebutoit point : elle inſiſtoit toûjours, & la Mere de ſon côté perſiſtoit dans ſon refus. " Enfin, lui dit „ Adelaïde, au moins permettez-nous à tou- „ tes les deux (en me déſignant) de lui al- „ ler faire compagnie. „ " Vous êtes bien „ preſſante, lui répondit la mere en ſouriant „ de ſa charitable importunité : allez donc „ conſoler une ſi ſage enfant dans ſa terri- „ ble diſgrace ; elle le mérite beaucoup. „ Elle la prit au mot, & nous courûmes à la priſonniere. " Point de triſteſſe, lui dit Ade- „ laïde en l'abordant : oublions les diſgraces „ & réjoüiſſons-nous ici autant que les autres „ le font au jardin. „ Elle imagina en même tems je ne ſçai quel petit jeu, qui la mit de la plus belle humeur du monde & lui fit oublier tout ce qui lui étoit arrivé.

Du reſte que penſez-vous que devint dans la ſuite cette fille ſi légére ? Elle fut une grande Réligieuſe. Tant il eſt vrai qu'on tire ordinairement meilleur parti de celles qui ont l'eſprit vif, pourvû d'ailleurs qu'elles ne ſoient

ſoient pas rétives à la correction, que de ces naturels ſombres & mélancoliques, à qui tout fait ombrage. La Mere Gabrielle ſçut ſi bien amener celle-là à ſon point, en mêlant une ſéverité diſcrette avec des ſages remontrances, que comme d'ailleurs elle avoit un cœur excellent & ne s'aigriſſoit point quand on la puniſſoit, ſa vivacité, qui ne venoit que d'un grand feu de jeuneſſe, ſe ralentit aſſez quand elle fut à la troiſiéme Claſſe, pour faire place à la gravité & à la prudence. Elle acquit beaucoup de dévotion, & entra enfin dans un Monaſtère à l'âge de 19. ans, ou depuis elle a été pluſieurs fois Supérieure & un des meilleurs ſujets du Couvent tant pour la pieté que pour la capacité dans le gouvernement.

Comprennez encore par cet exemple que la pieté d'Adelaïde bien loin d'être à charge aux autres, comme ſeroit une dévotion triſte & farouche, étoit accompagnée de gayeté, & d'un innocent enjoüement qui rendoit ſa vertu aimable, ſa converſation riante & gracieuſe, & faiſoit rechercher ſa compagnie avec empreſſement. En effet, nos recréations auroient ſouvent langui ſi elle ne s'y fût pas trouvée. Vous la voyiez à la tête de ſes compagnes ſe réjoüir & les exciter quand même elles n'en auroient pas eû grande envie, & inventer mille petits jeux pour les amuſer, ſans que la conſcience en fût jamais bleſſée.

Avec tout cela il ne faut pas croire qu'elle fût careſſante. Elle regardoit les embraſſemens & les baiſers, comme plus propre pour

flâter de petits enfans que pour ſervir de marque d'affection envers une amie. " Que „ cela eſt laid, me diſoit-elle en parlant de „ ces careſſes, n'y a-t'il pas d'autre moyen „ plus régulier de prouver qu'on s'aime ? Je „ trouve dans celui-là je ne ſçai quoi d'im- „ poli, qui tient de la paſſion plûtôt que de „ la véritable amitié. „ C'étoit bien là l'eſprit de la Mere Gabrielle, qui ne pouvoit ſouffrir que les Penſionnaires témoignâſſent entr'elles leur affections par ſes baſſes flâteries. Elle nous diſoit ſouvent : " Je veux, mes „ cheres enfans, que vous ſoyiez unies „ par les liens d'une étroite amitié ; enſorte „ qu'on puiſſe dire de vous, que vous n'avez „ qu'un même eſprit & qu'un même cœur ; „ mais je l'entends d'une amitié fondée „ ſur de bons principes : c'eſt-à-dire ſur „ les vertus. Aimez dans les autres la pru- „ dence, la droiture, la douceur, la cha- „ rité, la modeſtie, la dévotion. Voilà ce qui „ doit vous rendre aimables à vos compa- „ gnes, & vous porter à les aimer. Mais „ donnez-vous de garde de ces amitiés vai- „ nes & ſouvent dangereuſes qui ſont plûtôt „ l'effet de la paſſion que d'une innocente „ affection. Je haïs ſouverainement que des „ Demoiſelles ſe loüent les unes les autres „ ſur la beauté & les autres graces extérieu- „ res ; qu'elles ſe diſent de petits mots paſ- „ ſionnés ; qu'elles ſe faſſent de tendres pro- „ teſtations ; qu'elles s'embraſſent & ſe careſ- „ ſent peu décemment. Je vous avouë que je „ ne ſçaurois ſoûtenir pareilles amitiés, parce

„ qu'elles n'ont rien que de très-opposé à la „ véritable vertu. „

L'aversion qu'avoit Adelaïde pour toutes ces choses naissent de l'innocence & de la pureté de son cœur. Ah, qu'elle lui étoit chere & qu'elle la possedoit dans un haut dégré ! Par les autres vertus elle surpassoit ses compagnes; par la pureté elle se surpassoit elle-même, & s'élevoit à celle des Anges. Il est inouï qu'il lui soit jamais échappé une parole dont l'honnêteté pût être blessée. Elle auroit eû horreur d'en entendre prononcer. L'ombre du mal en ce point étoit pour elle un objet insoûtenable qui l'auroit faite fuïr jusqu'au bout du monde. Un jour que nous nous rejoüissions beaucoup dans le tems de la recréation, une de la compagnie usa d'une expression peu réglée, plûtôt par legereté que pour y entendre malice : car elle étoit fort sage. Je jettai les yeux sur Adelaïde & je vis qu'elle en étoit toute honteuse, & qu'elle avoit passé tout-à-coup du rire au sérieux. Celle qui avoit ainsi parlé s'en apperçût comme moi, & sentit sa faute. Elle la repara sur le champ en nous faisant des excuses. Une autre fois nous parlions quelques-unes de la Communion. Adelaide disoit là-dessus de si belles choses, qu'une de nous vivement pénetrée de son discours, lui sauta au cou par un excès d'admiration, & la baisa au front en lui disant : O bel Ange, que vous êtes saint ! Nous fîmes toutes un éclat de rire qu'on peut entendre de bien loin ; mais Adelaide en rougit, & lui dit d'un ton doulou-

eux : " Dieu vous le pardonne ; vous me „ loüez & vous me baiſez. „ Elle rit enſuite avec nous de la ſaillie ; mais nous comprîmes que ces ſortes de careſſes lui étoient à charge, & perſonne n'oſa plus lui en faire depuis.

Toute ſa conduite étoit marquée au coin de cette vertu. Ses geſtes, ſes regards, ſes paroles, tout étoit modeſte en elle & inſpiroit la pudeur. Il ne falloit que la regarder pour concevoir du reſpect & de l'amour pour cette aimable vertu. On ne la ſurprenoit jamais dans une contenance peu decente, ſoit qu'elle fût ſeule ou en compagnie. Quoique l'habit que vous portez, & qui eſt le même que nous portions dès-lors, ne donne aucune entrée au défaut de modeſtie, il peut arriver qu'en le quittant, ou quand on s'habille, on ne ſoit pas exacte ſur ſoi-même ; mais la retenuë d'Adelaïde ne ſe laiſſoit échapper en rien. Elle ſe défioit autant de ſes propres yeux que de ceux des autres, & ſe comportoit avec le même reſpect que ſi elle eût vû réellement ſon Ange Gardien devant elle, & qu'elle eût craint de bleſſer ſes chaſtes regards.

Dans la maladie dont elle mourut j'étois toûjours à la ruelle de ſon lit, & je remarquai qu'elle s'obſervoit ſi bien ſur la modeſtie, qu'il ſembloit qu'elle oublioit ſon mal, pour tourner toute ſon attention de ce côté-là. Il lui vint un jour une enflure au genoüil, dont je ne ſçaurois vous dire la cauſe. La crainte d'être obligée à la montrer fit qu'elle ne s'en plaignit point de quelque tems ; mais

la Mere Gabrielle qui s'apperçût qu'elle boitoit un peu, en voulut abſolument ſçavoir la raiſon, il ne falut pas moins que ſon autorité pour l'y déterminer ; encore ne ſe rendit-elle qu'après avoir beaucoup pleuré ; & ne voulut point ſouffrir que d'autres perſonnes le viſſent que cette bonne Mere, en qui elle avoit toute ſa confiance. Ainſi Adelaïde ſi docile, ſi ſoûmiſe en toute choſe, ne réſiſta dans cette occaſion qu'en faveur d'une vertu qui doit être le tréſor des filles.

Elle faiſoit ſi peu de cas de ſa beauté que ſi on avoit pû ſonder le fonds de ſon cœur on auroit peut-être reconnu qu'elle lui étoit à charge. Tout au moins elle n'y donnoit aucune attention. Auſſi ne la voyoit-on pas, comme il arrive quelquefois aux filles prévenuës de leur jolie figure, ſe contempler ſans ceſſe avec complaiſance devant une glace. Elle ne ſe preſentoit au miroir que pour voir ſi elle étoit raiſonnablement bien miſe, & il ne lui falloit pour cela que peu de tems. Je m'aviſai de lui dire un jour, en la regardant, qu'elle avoit un tein de lis & de roſe. Elle rejetta cette parole, qui en auroit bien flâté d'autres, comme ſi je lui avois dit des duretés. " Ah, me dit-elle, à quoi faites-
" vous réflexion ? Cela en vaut bien la peine.
" Si la Mere Gabrielle vous entendoit parler
" ainſi, elle en ſeroit mal édifiée, & avec
" raiſon. La vraye beauté eſt celle de l'ame :
" Celle du corps ne mérite pas que nous en
" occupions notre eſprit. "

Ce n'étoit pas ſans ſujet qu'elle citoit la

Mere Gabrielle. Car cette bonne Mere nous avoit ſouvent parlé ſur cet article pour rectifier nos ſentimens. " Souvenez-vous, mes „ cheres enfans, nous diſoit-elle, que l'hon„ neur qui vient de la vertu eſt infiniment „ ſupérieur à celui qu'on tâche de ſe procu„ rer par les qualités naturelles. Une fille „ médiocrement jolie ſera toûjours plus eſti„ mée, ſi elle a beaucoup de vertu, qu'une „ autre qui en auroit moins avec tous les „ charmes du monde. A combien de filles la „ beauté n'a-t'elle pas été nuiſible? Combien „ en a-t'elle decredité? De combien de pé„ chés n'a-t'elle pas été la cauſe & dans cel„ les qui s'en glorifioient & dans les inſen„ ſés qui s'en rendoient les admirateurs? „ Voilà ſouvent ce qui réſulte d'un agrément „ dont on s'ennivre par une ſotte complai„ ſance. Il eſt comme un piege continuelle„ ment tendu pour la perte de l'ame, tant „ dans celles qui le poſſedent, que dans les „ autres qui s'y laiſſent malheureuſement ſur„ prendre. „

Elle nous diſoit encore. „ Quels fonds peut„ on faire ſur une qualité que l'âge efface in„ ſenſiblement, & qu'un mal imprevû peut „ détruire? Telle eſt la beauté du corps dont „ les filles ſont ſi jalouſes. En faut-il davanta„ ge pour en reconnoître la vanité? O qu'elles „ ſont aveugles d'y établir leur gloire par „ préference au mérite qui vient des quali„ tés plus ſolides. Un avantage ſi fragile & „ de ſi peu de durée entreroit-il, dans l'eſprit „ d'une perſonne ſenſée, en paralléle avec la

„ gloire qui revient de la beauté de l'ame,
„ de cette beauté raviſſante formée par l'aſ-
„ ſortiment des vertus & que Dieu couron-
„ nera éternellement. „ Voilà, mes cheres en-
fans, de quelle beauté vous devez plûtôt faire cas, & que vous devez avoir ſoin d'entretenir & d'accroître, ſi vous voulez vous rendre véritablement heureuſes & eſtimables. Celle du corps n'eſt qu'un ornement paſſager ſemblable aux couleurs changeantes, qui ne met de différence entre une femme belle & celle qui ne l'eſt point, que d'un petit nombre d'années qui diſparoiſſent comme un phantôme.

L'indifférence d'Adelaïde s'étendoit ſur la parure autant que ſur la beauté. Ce n'eſt pas qu'elle négligeât de ſe mettre decemment; mais elle regardoit toute recherche trop étudiée, & l'empreſſement pour les folles vanités comme la manie d'un eſprit volage qui n'a ni goût ni ſolidité. " Je ne ſçai, me di-
„ ſoit-elle un jour, comment on peut s'occu-
„ per ſérieuſement de ces bagatelles. Qu'eſt-
„ ce que les rubans ou la friſure ont de ſi
„ enchanté qu'on s'y laiſſe ébloüir? Je croi-
„ rois d'avilir mon cœur ſi j'y donnois mon
„ affection. Ce ſeroit la prodiguer à des
„ choſes trop frivoles. La ſimplicité Chré-
„ tienne eſt une parure qui convient mieux
„ aux filles que tout cet étalage. Si une De-
„ moiſelle, me diſoit-elle dans une autre
„ rencontre, paroiſſoit devant mes yeux avec
„ une parure outrée, je ſerois tentée de croi-
„ re qu'elle eſt l'aide comme la mort. Car ſi

„ la nature lui a donné des graces, qu'a-
„ t'elle beſoin d'en emprunter de l'art ? Et ſi
„ elle ne lui en a point donné, elle eſt donc
„ laide ; voilà qui eſt bien mortifiant pour
„ quelqu'un qui veut faire parade de
„ beauté. „

Je me mis dans l'eſprit de la contredire là-deſſus, quoique je penſaſſe comme elle, & je lui dis : " Vous voulez donc qu'on s'ha-
„ bille comme des chiffons, qu'on paroiſſe
„ mal propre, & qu'on affecte un extérieur
„ groſſier & négligé. „ " Vous outrez les
„ choſes : me repondit-elle, il ne faut ni le
„ trop, ni le trop peu. On doit dans la ma-
„ niére de s'ajuſter garder la bienſéance de
„ l'état ; on ne s'habille pas pour ſe rendre
„ riſible, ni pour choquer les yeux des gens ?
„ Mais on doit rétrancher l'affectation mar-
„ quée. Je trouve autant de ridicule à être
„ paſſionnée pour un bout de ruban & une
„ coëffe, qu'il y en auroit à vouloir renverſer
„ totalement l'uſage diſcret de s'accommoder,
„ établi par les perſonnes de bon goût. „
„ Mais qu'appellez-vous le bon goût, lui
„ repliquai-je ? Tout le monde croit l'a-
„ voir, & ſur-tout les perſonnes qui ſont les
„ plus attachées à ces ornemens que vous mé-
„ priſez. „ J'appelle le bon goût, me répon-
„ dit-elle, celui de la diſcrétion, qui donne
„ à l'état ce qui convient, ſans bleſſer les loix
„ de la ſimplicité & de la modeſtie Chré-
„ tienne : Voilà le bon goût dont je parle.
„ Mais le goût contraire à ces loix eſt capri-
„ cieux : Il eſt dangereux ; je ne ſçaurois que
„ le blâmer. „

Adelaïde n'avoit en ceci qu'un même ſentiment avec la Mere Gabrielle qui nous prévenoit par toute la force de ſa réthorique contre les folles vanités. Elle nous diſoit un jour : " Mes cheres enfans, je ne veux point „ en vous d'ambition pour les vains ornemens du corps & les modes outrées. Les „ habits ſont pour nous couvrir & non pas „ pour nourrir notre orgueïl. Ils ſont pour „ conſerver la modeſtie & non pas pour tendre des pieges au prochain. Mais d'autre „ part, je n'entends point d'autoriſer la „ pareſſe & la négligence ſous prétexte de „ condamner la vanité. Tenez-vous en fidélement à la bienſéance. Ne déclinez ni à „ droit ni à gauche. Ayez plus de ſoin de „ la propreté que de la parure. L'attention à „ celle-là n'eſt point oppoſée à la piété. Au „ contraire je regarde la propreté extérieure, „ comme la preuve de celle de la conſcience. „ Mais la trop grande recherche de l'autre „ eſt ſi ridicule & ſi dangereuſe, que je ne „ vois pas comment on peut l'affecter avec „ paſſion, & vouloir faire croire qu'on a de „ la ſolidité & du bon ſens. „

Comme cette bonne Mere ne tariſſoit point, quand elle avoit entamé cette matiére, je veux encore vous rapporter ce qu'elle nous diſoit dans une autre occaſion. " A préſent que vous êtes dans le Monaſtère, (ce ſont ſes paroles que j'ai bien retenuës, & que je vous prie de bien retenir auſſi,) l'habit „ que vous portez n'a rien qui flâte trop la „ vanité, quoique ce défaut puiſſe également

„ ſe gliſſer ſous une étoffe moins éclatante,
„ indépendamment de l'or & des pierreries.
„ Mais prenez garde dans la ſuite, je parle
„ à celles qui ſe deſtinent pour le monde,
„ de vous écarter jamais dans vos ajuſtemens
„ de cette belle vertu qui fait le plus riche
„ ornement des perſonnes de notre ſexe. Dieu
„ vous préſerve de vous conformer aux mo-
„ des ſcandaleuſes plus propres à détruire la
„ réputation, ou tout au moins à n'en laiſ-
„ ſer qu'une équivoque, qu'à vous faire eſti-
„ mer des gens de probité. Il n'eſt rien dont
„ vous deviez avoir plus d'horreur. Je vous
„ avouë que je ne puis concevoir comment
„ on oſe ſe produire dans le monde avec peu
„ de modeſtie. La pudeur doit inſpirer une
„ telle réſerve aux filles & aux femmes qu'el-
„ les craignent plûtôt de s'attirer un mauvais
„ regard par la maniére toute profane de s'a-
„ juſter, qu'un trait lancé avec force, ou un
„ coup de poignard. Vous trouverez que
„ j'excéde dans la comparaiſon; mais je ne
„ crains pas de le dire. Le mal qu'on com-
„ met & qu'on donne occaſion aux autres de
„ commettre eſt une plaïe profonde qu'on
„ fait dans ſon ame, mille fois plus funeſte
„ que celle que feroit un poignard enfoncé
„ bien avant dans le ſein. „

La propreté dont nous parloit auſſi la Mere Gabrielle étoit du nombre des bonnes qualités d'Adelaïde, & prouvoit en même tems la juſteſſe de ſon eſprit & la droiture de ſon cœur. Car comme diſoit fort bien cette illuſtre Mere: „ Le ſoin qu'a une Dé-

„ moiſelle d'être propre, me fait préſumer „ qu'elle l'étend ſur ſon ame, & ce que je „ vois au dehors eſt comme une montre „ qu'elle me fait de la pureté de ſa conſ- „ cience. „ Tout au moins c'eſt un mérite dont une Démoiſelle doit ſe piquer. Il éclatoit dans Adelaïde, & joint à ſes autres vertus, il nous la rendoit doublement aimable. Il n'y avoit rien en elle d'affecté; rien de trop étudié. Tout étoit ſimple & propre. Et cette noble ſimplicité lui donnoit plus de graces, qu'elle n'en auroit pû recevoir de tous les ſuperbes ornemens qui ont épuiſé les reſſources de l'art pour parer une jeune fille. Je me ſouviens que quand je la voyois avec ce port noble qu'elle avoit, cette retenuë, cette modeſtie, tout cela aſſorti d'un habit toûjours propre, d'un linge blanc, & d'une coëffure bien placée, j'en étois quelquefois ſi frappée, que je la reſpectois autant que je l'aimois.

Cette même propreté elle l'avoit auſſi dans tout ce qui lui appartenoit. On ne voyoit jamais aucun de ſes meubles égaré. Chaque choſe étoit à ſa place, & dans un ordre merveilleux. Je lui dis un jour en entrant dans ſa chambre, (nous étions alors dans la troiſiéme Claſſe.) " Tout eſt ici fort compaſſé. „ Il n'y a rien qui choque la vûë, il paroît „ bien que vous aimez la propreté. " Je vous „ avouë, me dit-elle, que ſi je ne l'aime pas „ tant pour en faire une vertu dans moi, je „ hais au moins la mal-propreté. Je ne ſçau- „ rois demeurer dans une chambre, où mes „ hardes ſeroient entaſſées les unes ſur les

„ autres, ou répanduës par tout : elles m'é-
„ toufferoient. En les arrangeant comme il
„ faut, je me trouve au large, elles ne ſe gê-
„ tent point, la bienſéance s'y trouve, &
„ quand je veux quelque choſe, je l'ai bien-
„ tôt ſous ma main, parce qu'après que je
„ m'en ſuis ſervie, je la remets à ſa place. „

Cette exactitude d'Adelaïde doit vous ſervir d'inſtruction. Je ne ſçaurois eſtimer une Penſionnaire qui manque de ce côté-là. Que dois-je penſer d'elle, ſi, lorſque j'entre dans ſa chambre, je trouve tout dans la confuſion. Si je ne puis m'aſſeoir ſur une chaiſe qu'il n'en faille ôter une coëffe, ou ſi quand elle veut un mouchoir, il faut qu'après l'avoir cherché long-tems, elle ne le trouve enfin que ſous un tas de juppes & de cornettes, mis pêle & mêle dans un coin poudreux? Je n'en ſçaurois dire autre choſe, ſinon qu'elle eſt une négligente, & qu'il ne faudroit que la copier pour faire l'enſeigne de la pareſſe. Je veux rapporter encore ici un mot de la Mere Gabrielle. " Les Démoiſelles, „ nous diſoit-elle, qui ne s'accoûtument pas „ de bonne heure à arranger ce qui leur ap- „ partient, promettent peu de réüſſir dans la „ ſuite : car ſi à préſent que leurs ſoins ſont „ bornés à conſerver leurs petits meubles, „ elles négligent de les tenir en bon ordre, „ que feront-elles, lorſqu'établies dans le „ monde & chargées peut-être d'une nom- „ breuſe famille, il faudra toute leur atten- „ tion à régler les affaires domeſtiques? La „ mauvaiſe habitude qu'elles auront contrac-

„ tées dès leur jeuneſſe, prévaudra ſur le de-
„ voir, & laiſſera tout dans le déſordre &
„ dans la confuſion. Voilà qui feroit un bel
„ honneur à une mere de famille. „

Il eſt tems que j'introduiſe Adelaïde dans la 3me. Claſſe, où j'eus le bonheur de la ſuivre en fidéle Compagne. Mais avant que d'en venir là, je veux vous parler du voyage qu'elle fit à Madrid & de la conduite édifiante qu'elle garda auprès de la Comteſſe qui lui tenoit lieu de mere. Nous travaillions enſemble à des ouvrages de coûture, lorſqu'on vint l'avertir que la Mere Gabrielle avoit à lui parler. Elle ſe rendit auſſitôt à ſon appartement : car ſon obéïſſance étoit prompte. Cette Mere lui remit une Lettre de la Comteſſe qui l'avertiſſoit de ſe tenir prête pour partir dans un mois. Ce délai étoit néceſſaire pour lui donner le tems de faire travailler à des habits propres à paroître à la Cour, parce que la Comteſſe devoit la préſenter à la Reine. La Mere Gabrielle, à qui cette Dame avoit également écrit, ſe chargea du ſoin de pourvoir à tout. Je me ſoûviens que quand on lui eſſaya ſa robe, elle lui dit en badinant : " Vous voilà bien parée !
„ Ne trouvez-vous pas qu'il y a du plaiſir
„ à l'être ainſi ? Quelle différence de cet
„ ajuſtement à celui d'une Penſionnaire ?
„ Qu'en penſez-vous, ma chere Witsbury ? „

Adelaïde ſe prit à rire. " Je me perds,
„ répondit-elle, dans tout cet attirail. Il y
„ en auroit pour équiper trois pauvres filles.
„ Mais puiſqu'il faut ſubir ce joug embarraſ-

„ sant, prenons-le en patience : Car je vous „ avouë que je regarde ceci comme une ſervi- „ tude. „ " Vous avez raiſon, répliqua la bon- „ ne Mere ; mais le monde s'eſt arrogé le „ droit d'aſſervir les gens à des modes gê- „ nantes ; auſſi ne fait-il que des eſclaves ; „ la vraïe liberté eſt pour les enfans de Dieu. „

La Comteſſe arriva au tems marqué, & trouva toutes choſes prêtes par la diligence de la Mere Gabrielle. Je ne vous dis point ce qui ſe paſſa dans la premiere entrevûë. Cette Dame appercevant Adelaïde, qui avoit beaucoup grandi depuis qu'elle ne l'avoit vûë, donna des larmes au ſouvenir de ſa mere dont elle avoit tous les traits, & ne pouvoit plus ſéparer ſa bouche de deſſus ſes joüës, qu'elle arroſoit de ſes pleurs, ſans lui dire mot. Adelaïde ne pleuroit pas moins de ſon côté de reconnoiſſance, de joye, & de tendreſſe. La Mere Gabrielle & moi en étions également touchées. Nous pleurions toutes les deux par ſentiment & par compagnie, mais point par grimace ; car je vous aſſure que j'étois tout-à-fait attendrie.

La veille de leur départ la Mere Gabrielle prit Adelaïde dans ſa chambre. Je m'y trouvai & je voulois me retirer pour les laiſſer parler en liberté : mais elles ne le voulurent pas, & je fus témoin des récommandations que lui fit cette digne Mere. " Vous nous „ quittez donc, ma chere enfant, lui dit- „ elle ; ſera-ce pour toûjours ? Adelaïde fut „ ſurpriſe : elle pâlit. Eſt-ce, ma Mere, lui „ dit-elle, que Madame de la Verda l'en-

„ tend ainſi ? Vous en auroit-elle fait quel-
„ que confidence ? J'ai toûjours compté de
„ retourner au plus tard dans deux mois.
„ Elle ne m'en a rien dit, répartit la Mere,
„ mais que ſçai-je, ſi quand vous verrez le
„ monde de ſi près, vous ne vous dégoûterez
„ pas du Monaſtére. On fait de bonnes réſo-
„ lutions, lorſqu'on en eſt loin ; mais quand
„ on s'y trouve, elles s'évanoüiſſent, & l'en-
„ chantement de ſes vanités faſcine ſi fort,
„ qu'il étouffe tous les bons propos.

„ Il eſt vrai, répondit Adelaïde, que je
„ ſuis plus foible que perſonne. Je ſens pour-
„ tant dans moi, ſi je ne me trompe, beau-
„ coup de détermination à ne point me laiſ-
„ ſer entraîner par l'eſprit du monde. Quel-
„ que amour que j'aïe pour Madame la
„ Comteſſe, à qui j'ai des obligations infi-
„ nies, je vous avouë que je fais ce voyage
„ moins par goût que par déférence à ſa vo-
„ lonté. Je ne ſuis point paſſionnée pour les
„ beautés de la Cour. L'honneur de paroî-
„ tre devant la Reine ne me flâte point. Telle
„ eſt la diſpoſition préſente de mon cœur.
„ J'eſpére que Dieu me fera la grace de m'y
„ ſoûtenir. Je ne ceſſe de la lui demander
„ par l'entrepriſe de la Très-Ste. Vierge, &
„ je me flâte, Madame, que vous m'aiderez
„ par vos ſaintes prieres. „

" Je ſuis contente de vous, ma très-chere
„ enfant, lui dit la bonne Mere en l'embraſ-
„ ſant tendrement ; Dieu ne vous laiſſera
„ pas, puiſque vous avez mis en lui votre
„ confiance ; il envoyera ſon Ange au-devant

» de vos pas, pour vous conſerver dans les
» mêmes ſentimens de piété au milieu de la
» contagion du ſiécle. La maiſon de Madame
» de la Verda eſt une des mieux réglées de
» Madrid. Je ne crains point pour vous tant
» que vous y ſerez, vous n'y trouverez que
» de bons exemples, mais étant obligée de
» paroître à la Cour, cet hommage de votre
» reſpect attirera d'autres devoirs de bien-
» ſéance. C'eſt alors que vous devez être ſur
» vos gardes pour ne pas perdre l'eſprit de
» dévotion que vous avez tâché d'acquerir
» ici.

» Il n'eſt rien que je rédoute tant pour une
» Penſionnaire que la premiére fois qu'elle
» paroît dans le monde pour y reſter toû-
» jours. Vous n'êtes pas encore dans le cas,
» graces à Dieu, puiſque vous devez bien-
» tôt revenir. Mais quand une jeune Démoi-
» ſelle ſans expérience fait ſa premiére entrée
» dans le monde, les objets ſéduiſans ſe pré-
» ſentent ſi fort en foule pour la diſſiper &
» l'enſorceler, ſi j'oſe le dire, que les com-
» parant avec la ſimplicité du Monaſtère,
» c'eſt merveille ſi elle ne s'y laiſſe prendre
» comme les oiſeaux dans les filets. Elle n'au-
» ra point aimé la vanité étant enfermée dans
» le Couvent; elle aura conçu de grands
» ſentimens de piété; elle aura formé de fer-
» mes réſolutions de ſervir Dieu toute ſa vie,
» elle ſe ſera propoſée de grandes régles de
» conduite pour vivre chrétiennement. Voilà
» qui promet beaucoup. Qu'en arrive-t'il?
» Elle paroît dans le monde; elle s'en laiſſe

„ ébloüir ; elle commence à le goûter. Peu à
„ peu ſon cœur devient ſenſible aux applau-
„ diſſemens qu'on lui donne, ſur ſon eſprit,
„ ſur ſa figure, & ſur mille autres qualités
„ frivoles qu'elle a, ou qu'on lui prête par
„ adulation. L'amour propre prend le deſſus.
„ alors les bonnes réſolutions s'évanoüiſſent,
„ les exercices de dévotion ſont négligés ;
„ bien-tôt on les quitte tout-à-fait; mille vains
„ amuſemens de compagnie, de jeu, de Bal,
„ de Comedie, prennent la place de ſaintes
„ pratiques. Voilà cette Demoiſelle ſi ſage,
„ ſi pieuſe, étant Penſionnaire, devenuë
„ tout-à-fait mondaine, comme une infinité
„ d'autres. O que c'eſt un pas bien gliſſant,
„ que cette entrée des filles dans le monde !
„ A combien n'a-t'il pas été funeſte ? Heu-
„ reuſes ſont celles qui ont eû aſſez de fer-
„ meté pour ne pas ſe laiſſer entraîner par le
„ torrent. „

Je vous ai dit tout ceci parce que c'eſt une inſtruction très-eſſentielle, & qui peut vous ſervir utilement dans l'occaſion. Pour derniére leçon que la Mere donna à Adelaïde, elle lui dit : " Je vous récommande d'aller à
„ confeſſe comme vous le faites ici ; ce ſera
„ un frein contre la diſſipation. Ne négligez
„ pas de réciter tous les jours votre Roſaire,
„ de faire une lecture de piété & l'examen de
„ votre conſcience, & ſoûtenez-vous dans la
„ crainte de Dieu. J'ai encore un avis impor-
„ tant à vous donner : défiez-vous de Mon-
„ ſieur l'Ambaſſadeur d'Angleterre. (Il ſem-
„ bloit que cette Mere preſſentoit ce qui de-

„ voit arriver, ainſi que je vous l'ai déja ra-
„ conté.) Il pourroit bien ſe mettre dans l'eſ-
„ prit de vous inſpirer de retourner à votre
„ païs; mais ſouvenez-vous de ce que feuë
„ Madame votre Mere vous dit au lit de la
„ mort. Les paroles des mourans ſont ſacrées:
„ celles d'une mere de ſi grand mérite doi-
„ vent vous ſervir de régle préférablement à
„ tout ce qu'on pourroit vous promettre de
„ flâteur à la Cour d'Angleterre. Embraſſez-
„ moi, ma chere Witsbury; je veux vous
„ dire adieu à préſent: car je ne veux pas
„ vous voir partir demain; j'en ſerois trop
„ attendrie. „

Adelaïde étant arrivée à Madrid ne négligea pas de donner de ſes nouvelles à la Mere Gabrielle. Elle lui écrivit pluſieurs Lettres durant ſon ſéjour, & me fit la grace de m'en envoyer quelques-unes. Sa modeſtie ne lui permit pas de nous rien marquer de tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elle aſſûroit ſeulement la Mere de ſon attention à ſuivre ſes bons avis, tout le reſte étoit de proteſtations de confiance & de tendreſſe; mais la Comteſſe de la Verda nous rendit compte de tout dans les ſiennes. C'eſt d'elle que nous apprîmes les propoſitions de l'Ambaſſadeur Anglois, & la réponſe qu'elle lui fit. Voici enfin ce qu'elle nous dit dans une autre Lettre; ce recit achevera de vous apprendre ſa conduite juſqu'à ſon retour.

„ Nous nous ſommes acquittées des de-
„ voirs de la Cour. C'eſt la Ducheſſe de Me-
„ dina Sidonia qui a préſenté avec moi notre

„ jeune Angloiſe à la Reine. Sa Majeſté l'a
„ reçûë avec toute la bonté que nous nous
„ promettions. Elle étoit déja informée de ce
„ qu'elle avoit répondu à l'Ambaſſadeur,
„ & lui a dit en propres termes : *Je vous ſçai*
„ *bon gré d'avoir préféré l'Eſpagne à l'Angle-*
„ *terre. Les promeſſes qu'on vous a fait pour*
„ *Londres, s'acquitteront à Madrid. J'ai*
„ *bonne volonté, & je ſuis aſſez puiſſante pour*
„ *faire votre fortune autant qu'une autre.* La
„ Ducheſſe de Mendoza m'a auſſi rapporté
„ que la Reine lui dit qu'elle avoit été fort
„ ſatisfaite de Madémoiſelle de Witsbury ;
„ qu'elle faiſoit honneur au Monaſtère de
„ Sainte Eugenie ; & que ſi la jeune Char-
„ lotte de Sainte-Foi réüſſiſſoit de même, ce
„ ſeroit une fille accomplie. Voilà, Mada-
„ me, qui eſt bien conſolant & bien glo-
„ rieux pour vous, puiſque c'eſt votre ou-
„ vrage. Nous l'avons encore préſentée à la
„ Princeſſe des Aſturies & aux Infantes ; &
„ par-tout elle a été reçûë ſi gracieuſement,
„ que les Infantes ont fait entendre qu'elles
„ la verroient volontiers encore une fois
„ avant ſon retour. Enfin, Madame, votre
„ petite éleve s'eſt acquittée de ſes bienſéan-
„ ces avec tant de graces qu'on auroit dit
„ qu'elle avoit un uſage de la Cour. Sa
„ modeſtie, cette ingenuë pudeur qui pa-
„ roiſſoit ſur ſon viſage, cet air doux & gra-
„ ve en même tems, cette figure ſi aimable,
„ cette maniére propre ſans gêne, ſans em-
„ barras, lui ont attiré les regards & conci-
„ lié l'affection de toutes les Dames. Il y a

» eû preſſe à venir m'en faire des complimens.

» Je ne ſçai ce qu'il en ſera de tout ceci » devant Dieu ; mais mon amour propre a » été bien flâté, & j'ai beſoin d'être ſur mes » gardes, pour ne pas me livrer à la vaine » joye. Quand à Adelaïde, il ſemble qu'elle » n'a pas péché en Adam. Son cœur n'a pris » aucune part à tout ce qu'on lui a dit de flâ- » teur. Elle a rempli ſes bienſéances préciſé- » ment par devoir ; & ce que j'ai remarqué, » c'eſt qu'elle ne m'a jamais ouvert le diſ- » cours ſur le bon accuëil qu'on lui a fait par- » tout : vous diriez qu'il ne lui en reſte au- » cune idée.

» A préſent nous voici tout-à-fait chez » nous. La conduite qu'elle garde dans la » maiſon eſt la même que ſi elle étoit dans le » Monaſtère. Toûjours à mon côté, un ou- » vrage à la main, elle me fait compagnie » & ne me quitte que pour vacquer à ſes » exercices de piété. Elle n'y va jamais ſans » m'en demander la permiſſion ; mais avec » une douceur & une maniére ſi honnête & » ſi affable, que ſi je ſuivois les tranſports » de joye que je ſens, je crois que je ferois » quelque folie. L'autre jour qu'elle avoit » pris congé de moi pour aller réciter ſon » Roſaire, je ne ſçai ſi elle m'entendit, mais » je ne pus m'empêcher de m'écrier : Mon » Dieu, quelle aimable enfant ! & quel ſu- » jet de conſolation ſeroit-ce pour ſa mere ſi » elle vivoit ! Ma fille que j'ai élevée ſous » mes yeux dans l'innocence, & qui depuis » quatre ans qu'elle eſt mariée s'eſt toûjours

„ conſervée dans la piété, l'aime à ne pou-
„ voir preſque s'en ſéparer. Elle l'a menée
„ deux ou trois fois à l'aſſemblée des Dames
„ de la Charité & à l'Hôpital ; vous n'euſſiez
„ pas diſtingué laquelle des deux avoit plus
„ d'expérience dans ces ſortes d'œuvres. La
„ petite ſervoit les malades avec une propre-
„ té & une adreſſe qui les conſoloit, & qui
„ lui attiroit mille bénédictions de leur part.
„ Ce petit air dévot dont elle accompagnoit
„ ſes ſervices officieux, la faiſoit paroître
„ comme un Ange dans la maiſon de Dieu.

„ Je lui ai donné une de mes femmes de
„ chambre, grande dévote, pour la ſervir.
„ Avant-hier cette bonne fille vint dans mon
„ appartement, & ſe laiſſant tomber ſur une
„ chaiſe, les mains croiſées ſur ſes genoux,
„ elle me dit en pleurant : O Madame ! Je
„ ſuis perduë. Je fus d'abord effrayée, croyant
„ qu'il lui étoit arrivé quelque tragique ac-
„ cident. Non, Madame, me dit-elle ; mais
„ je perds courage : je vois que je n'ai pas
„ l'ombre de la vertu ; je ne la connois mê-
„ me pas. Vous m'avez donné à ſervir, non
„ pas une jeune Démoiſelle ; mais une gran-
„ de Sainte. Elle m'a parlé de la dévotion
„ d'une maniére ſi admirable, que j'en ſuis
„ hors de moi-même. Comment peut-il ſe
„ faire qu'à un âge ſi tendre on ait acquis
„ tant de piété ? J'ai quarante ans, & je
„ n'approche pas de la vertu d'une perſonne
„ qui en a à peine quinze. Je vous aſſûre que
„ jamais rien ne m'a tant humiliée que cette
„ Démoiſelle. Elle m'a donné un préſervatif

„ contre l'amour propre pour tout le reſte de
„ ma vie. Je ne pus m'empêcher de faire un
„ éclat de rire en la voyant pleurer ſi amére-
„ ment pour un pareil ſujet : & je l'ai ra-
„ conté à Adelaïde, en lui réprochant qu'elle
„ humilioit trop mes filles. Elle en a ri com-
„ me moi, & m'a répondu fort joliment,
„ que puiſque je la lui avois donnée pour
„ domeſtique, il falloit qu'elle remplit ſes
„ devoirs ſpirituels de Maîtreſſe. „

ADELAÏDE DE WITSBURY.

TROISIE'ME PARTIE.

L'Absence d'Adelaide laiſſoit un vuide dans le Couvent auquel nous ne pouvions nous accoûtumer. Tout languiſſoit parmi nous. Nos récréations n'étoient plus que des exercices froids & ſtériles. Nous ſoûpirions chaque jour après ſon arrivée. Nous importunions ſans ceſſe la Mere Gabrielle pour ſçavoir quand elle viendroit. Elle réparut enfin, & notre empreſſement à l'embraſſer répondit à la joye extraordinaire que nous cauſa ſon heureux retour. Il n'y avoit que trois jours qu'elle avoit commencé ſa quinziéme année : on vouloit en conſéquence la faire paſſer à la Troiſiéme Claſſe ; mais elle pria la Mere Ga-

brielle de la laiſſer encore un mois dans la ſeconde, pour ſe dédommager, dit-elle, auprès de ſes compagnes du tems qu'elle avoit été privée de leur aimable ſociété. Telle étoit la bonté de ſon cœur : unie à ces Démoiſelles par les liens d'une innocente & très-étroite amitié, elle ne crut pas devoir s'en ſéparer ſans leur donner encore cette marque de ſon affection & de ſa politeſſe.

Les Penſionnaires de la troiſiéme Claſſe, ne ſont pas aſſujetties aux régles des autres. On ne les traite plus comme de petits enfans dont il faut diriger tous les pas. On ſuppoſe que des filles de quinze ans, qui ont reçû de bons principes d'éducation, doivent avoir aſſez de jugement & de bonne volonté pour les réduire en pratique, indépendamment de la rigoureuſe ſurveillance des Maîtreſſes ; d'autant mieux qu'étant encore dans le Couvent, elles ne ſont pas expoſées aux occaſions dangereuſes du monde. Ainſi le paſſage de la ſeconde à la troiſiéme Claſſe met à la vérité les Démoiſelles un peu plus au large ; mais elles n'en doivent pas abuſer, puiſque d'ailleurs nous veillons aſſez, afin qu'elles ne ſe relâchent pas, & qu'au défaut du châtiment nous employons les rémontrances, nous réſervant pour dernier effort, ſi nos répréſentations ſont inutiles, de rendre les filles à leurs parens.

Leur état tient donc un milieu entre celui de l'enfance où l'on eſt ſous la correction, & celui où l'on quitte le Couvent pour entrer dans le monde. On n'y a point toute la contrainte

trainte du premier, puiſqu'on eſt déja grande fille qu'il ſeroit honteux de punir comme les petites ; & par cet eſſai de liberté, dont on ne doit uſer que pour donner par ſoi-même les derniers traits de perfection à l'éducation qu'on a reçûë, on ſe prépare à faire un excellent uſage de la liberté entiére qu'on acquiert en entrant dans le ſecond.

Ce ne fut point cet affranchiſſement des régles des enfans qui fit plaiſir à Adelaïde. Elle aimoit la dépendance, parce qu'à force de ſe ſoûmettre à la volonté de ſes Maîtreſſes, elle avoit en quelque façon perdu l'uſage de la ſienne. Ce qu'elle trouva de plus à ſon gré fut d'avoir une chambre particuliére, où elle ſeroit plus à elle-même, & pourroit vacquer ſans temoin aux exercices de piété dont elle avoit tracé le plan pendant ſon ſéjour à Madrid.

Je la ſuivois lorſqu'elle entra dans cette nouvelle chambre avec la Mere Gabrielle. La premiére choſe qu'elle fit fut de ſe mettre aûx pieds du Crucifix qui étoit à ſon oratoire, pour lui demander la grace de bénir ſa premiére entrée dans ſa cellule, & celle de l'y ſervir fidélement tout le tems qu'elle l'occuperoit. La bonne Mere Gabrielle étoit dans la joye de ſon cœur de voir ſon éleve commencer ſi bien à faire application par elle-même des bons principes qu'elle lui avoit donné. Elle rioit aux Anges, comme l'on dit : & moi j'en étois édifiée.

Enſuite Adelaïde ſe leva, & dit avec un air content à la bonne Mere : " Madame,

» vous m'avez mise au nombre des grandes
» Démoiselles : vous ne me traiterez donc
» plus comme les petites ? Cela est juste, ré-
» pondit la Mere en souriant ; je ne vous
» obligerai plus de demeurer à genoux au
» milieu de la sale quand vous aurez gâté
» votre ouvrage : je me contenterai de vous
» exhorter à faire mieux. Pardonnez-moi,
» Madame, repartit Adelaïde, je me suis
» mal expliquée ; ce n'est pas ainsi que je
» l'entends : je recevrai toûjours avec une
» égale soûmission les pénitences comme les
» simples remontrances ; je me regarde com-
» me votre fille, puisque vous avez eû pour
» moi jusqu'à présent la tendresse d'une Me-
» re, & dans ce sens vous avez toutes sortes
» de droits sur moi ; mais j'ai voulu dire
» qu'étant dans les autres Classes vous me
» permettiez moins de priéres, de médita-
» tions & d'autres pratiques & que main-
» tenant vous m'en permettiez comme à une
» grande Démoiselle, qui doit croître en
» bonnes œuvres, comme elle a crû en âge
» & peut-être en raison. »

Le cœur de la Mere Gabrielle s'épanoüissoit d'allegresse en l'entendant parler ainsi. Quelle consolation pour une Maîtresse de voir dans son éleve de si heureuses dispositions ? La demande d'Adelaïde étoit trop juste pour n'être pas reçûë ; mais la Mere qui connoissoit l'ardeur de son zéle, craignoit toûjours qu'il ne l'entraînât au-délà des justes bornes : elle lui accorda quelque chose ; mais elle sauva les droits de la discrétion.

„ Comptons enſemble, lui dit-elle ma che-
„ re Witsbury : Mademoiſelle (en parlant
„ de moi) n'eſt pas ſuſpecte ; ſi vous le vou-
„ lez, l'affaire ſe décidera tout maintenant.
„ Je ne me réſerve que l'obéïſſance, répon-
„ dit modeſtement Adelaïde ; mais je vous
„ en conjure, conſultez un peu plus mes be-
„ ſoins que votre bonté : je crains qu'à force
„ d'avoir égard à ma ſanté vous n'en ayez
„ moins pour mon ame. Pardonnez-le moi
„ ma chere Mere, votre intention n'eſt pas
„ d'empêcher que je me ſanctifie ; mais vous
„ êtes ſi bonne, qu'il me ſemble que vous
„ l'êtes trop pour la conſervation de mon
„ corps.

„ Je ſçai, répondit la Mere, que vous
„ n'avez pas une ſanté chancellante ; & vo-
„ tre complexion, quoique délicate, peut
„ compâtir avec des exercices plus conſidé-
„ rables que ceux que vous faiſiez aupara-
„ vant. Il me paroît donc que vous pou-
„ vez vous fixer à réciter tous les jours le
„ petit Office de la très-ſainte Vierge ; à
„ faire une demi heure de méditation ; un
„ quart d'heure d'adoration devant le très-
„ Saint Sacrement ; autant de lecture ſpiri-
„ tuelle, & un jour de rétraite tous les trois
„ mois. Mettez à tous les deux mois, ré-
„ partit Adelaïde, & je n'inſiſterai plus. Je
„ le veux, dit la Mere, voilà qui eſt arrêté.
„ Du moins, répliqua Adelaïde, c'eſt ſans
„ préjudice de la grande rétraite, que je ferai
„ dans l'année, qui ſera de huit à dix jours.
„ Tenons-nous en à notre convention, ajoûta

» la Mere, quand il en ſera tems, nous ſe-
» rons bien-tôt d'accord ſur ce dernier arti-
» cle. Répoſez-vous en ſur le déſir que j'ai
» de vous voir parfaite.

J'écoutois tout ceci attentivement & j'admirois la ferveur de ma fidéle amie. Mais je penſois en moi-même qu'il y avoit là bien des affaires, & qu'elle en ſeroit beaucoup gênée. Je ne voulus pas lui en parler d'abord, je laiſſai couler une ſemaine entiére pour lui donner le loiſir de me répondre, après qu'elle en auroit fait l'épreuve. " A-
» voüez-moi la vérité, lui dis-je pour lors,
» vous devez être à l'étroit avec tant de pra-
» tiques. Tout l'Office de la Ste. Vierge, des
» méditations, des adorations, des lectures,
» des Rétraites? Vous êtes donc toute la jour-
» née en priére; cela doit vous étouffer?

» Point du tout, me répondit-elle; je ſuis
» très-fort à mon aiſe, & ſi j'avois à me
» plaindre, ce ſeroit de faire trop peu. Vous
» penſez peut-être que cela eſt ſi embarraſ-
» ſant, parce que vous nommez ces exercices
» tout de ſuite. Ne diroit-on pas que dans
» l'exécution ils ſe tiennent tous les uns les
» autres, comme quand on les nomme. Cha-
» que choſe a ſon tems, & de l'une à l'au-
» tre il y a des interruptions ſi conſidérables
» qu'elles me laiſſent le loiſir de faire une in-
» finité d'autres choſes. L'ouvrage des mains
» n'en ſouffre point; je ne retranche rien de
» mon répos; le tems de la récréation n'eſt
» pas plus court. Tout ſe fait à l'aiſe parce
» que tout ſe fait dans le tems propre. Il en

„ eſt de ceci comme des hardes qu'on met „ dans une Garde-Robe ; ſi on les y place „ avec ordre, elles occupent peu d'eſpace : „ mais elles en occupent au double ſi on les „ y jette confuſément. Diſons-en de même „ des exercices ; ſi vous vous les repréſentez „ en gros, ſans l'ordre qu'on y doit garder, „ il vous paroîtra qu'ils doivent abſorber „ tout votre tems ; mais en les faiſant aux „ heures fixes, ils laiſſent de grands vuides „ dans le jour & du loiſir pour bien d'autres „ affaires. „

" Vous avez raiſon, lui dis-je, & vous „ m'inſpirez du courage pour eſſayer d'en „ faire autant que vous. J'en excepte la „ Retraite de deux en deux mois ; c'eſt „ bien aſſez de trois jours dans l'année. O, „ me dit-elle, quelle puſillanimité ! Je vois „ bien que vous ne connoiſſez pas vos forces. „ Si vous vouliez ſeulement l'entreprendre, „ vous parleriez ſur un autre ton. Je vous of- „ fre de la faire avec vous, & ſi vous l'agréez „ ce ſera Dimanche prochain. Vous y allez „ bien vîte, lui repondis-je. Je ne m'étonne „ pas que vous marchiez ſi rapidement dans „ la voye de la perfection. A peine formez- „ vous un projet, que vous mettez la main „ à l'œuvre : cela va tout de ſuite, vous ne „ reſpirez pas entre la réſolution & l'exécu- „ tion. Si je voulois vous ſuivre, vous me „ mettriez d'abord hors d'haleine ; toutes ne „ ſont pas de ferventes Adelaïdes. „

Si elle l'avoit oſé, elle auroit mis la main ſur ma bouche pour m'impoſer ſilence, parce

que je la loüois : Elle ſe contenta de me ſoûrire en diſant que j'étois une méchante, & n'inſiſta pas davantage à vouloir me perſuader de faire cette retraite. Pour elle ſa ferveur y trouvoit ſon élement ; ou pour mieux dire, elle ſe nourriſſoit de ces différentes pratiques de piété comme d'une manne delicieuſe. Elle y goûtoit une paix & une conſolation que je ne ſçaurois exprimer.

Que l'on eſt heureux quand on eſt à Dieu de tout ſon cœur comme l'étoit l'incomparable Adelaïde ? Retirée dans ſa chambre, occupée de ſon travail & de ſa dévotion, la conſcience en bon état, le goût de Dieu, ne communiquant aves les autres que par devoir de bienſéances, ou de charité ; rien dans le monde n'étoit comparable au bonheur dont elle joüiſſoit ; mais la voye des juſtes n'eſt pas ſans traverſe. Ils ſeroient trop heureux s'ils n'avoient qu'à la ſuivre ſans obſtacles. Leur vertu même en ſeroit moins affermie. Il faut qu'ils ſoient éprouvés, comme on taille la vigne pour la rendre feconde, ou qu'on épure l'or dans le creuſet.

C'eſt ainſi que ſa vertu fut miſe à quelques petites épreuves ; elles ne ſervirent qu'à la rendre plus éclatante à la faire croître en merite devant Dieu. La premiere qu'elle eut à eſſuyer fut de la part de quelques-unes de ſes nouvelles Compagnes. Adelaïde extrêmement aimée dans la ſeconde Claſſe n'avoit pas eû des liaiſons ſi étroites avec les Demoiſelles de la troiſiéme : On y ſçavoit ſeulement qu'elle faiſoit une profeſſion toute particuliere de

piété, & que ſon exemple avoit animé les autres d'une grande ferveur. Au lieu de ſe féliciter de l'avoir parmi elles, il s'en trouva qui prirent certains petits ombrages, comme ſi en paſſant dans leur Claſſe il y avoit eû à craindre qu'elle ſe mit dans l'eſprit de les réformer.

C'étoit bien peu connoître ſa modeſtie que de lui prêter de pareilles idées. Quoiqu'il en ſoit, j'ai ſçû depuis de l'une d'entr'elles, que quand la Maîtreſſe Major la leur préſenta dans la Sale commune, il y en eût trois qui ſe dirent les unes aux autres : Voici une réformatrice ; mais ſi elle tente de nous régler à ſa façon, il faut lui dire nettement qu'elle tourne ſon zéle ſur elle-même, ſans s'aviſer de nous donner des leçons. En conſéquence de cette prévention les premiers accuëils furent aſſez équivoques. La politeſſe en fit les fraix ſans que le cœur y participât beaucoup.

Mais ces diſpoſitions changerent bien-tôt quand on l'eut mieux connuë. Sa douceur, ſes maniéres prévenantes, cette humeur toûjours gaye & toûjours égale, cette affabilité avec quoi elle ſe prêtoit à leur faire plaiſir dans toutes les rencontres, cette facilité à ceder à toutes, ſans vouloir jamais l'emporter ſur aucune, tout cela déprévint ſi bien les eſprits, qu'il n'en fut point qui ne rendît juſtice à ſon mérite. Ce ne fut pas aſſez de leur amitié ; elles commencerent à la reſpecter & à lui donner pour la plûpart leur confiance. Adelaïde devint la dépoſitaire de leurs ſecrets, elles lui parloient avec autant d'ou-

verture de cœur, qu'on en peut avoir pour une amie.

Cette premiére contradiction qui ne fut pas de longue durée ; ſervit de prélude à une autre plus diſgracieuſe, où il ne falloit pas une moindre vertu que celle d'Adelaïde pour ne pas s'échapper en impatience, & pour éviter de vives conteſtations. Il eſt bon que je vous en faſſe le détail entier : Vous en comprendrez bien-tôt la conſéquence. Vous ſçavez qu'entre nos uſages, un des principaux eſt de ne point recevoir des Demoiſelles qui ayent paſſé l'âge de 12. ans. L'expérience n'apprend que trop combien il eſt dangereux de les introduire parmi d'autres qu'on a tâché d'élever dans l'innocence. S'il arrive qu'on en reçoive qui ayent de bonnes mœurs, on riſque d'en rencontrer qui en ont de mauvaiſes, & comme une brebis galeuſe eſt capable d'infecter tout un troupeau, ainſi un ſujet perverti en pervertit aiſément pluſieurs autres. On vient ſouvent trop tard pour y mettre remède ; le mal a fait du progrès, avant même qu'il ſoit connu.

Le cas nous arriva de mon tems, & nous affermit plus que jamais dans la réſolution que nous avions priſe de conſerver notre uſage.

Il y avoit dans une Province du Royaume que je ne nomme point pour raiſon, une Demoiſelle des premiéres Maiſons de l'Etat, dont la mere étoit fort pieuſe & qui vouloit la faire élever chez nous. Mais ſon mari qui n'avoit que des idées mondaines, ajoûtant foi

foi trop facilement à certaines rélations qu'on lui avoit fait sur l'éducation que nous donnions à nos Pensionnaires, craignit que sa fille n'en prît pas une assez conforme à la grandeur de sa naissance, & voulut la faire élever dans une Abbaïe non réformée, dont sa tante étoit Supérieure. Sa femme, qui en prévit les fâcheuses suites, n'oublia rien pour arrêter le coup; mais n'en étant pas la maîtresse, elle fut contrainte de ceder.

Ce qu'elle appréhendoit n'arriva que trop. La Demoiselle y fut conduite, n'ayant environ que 8. ans. L'Abbesse fort avancée en âge ne put se charger elle-même de son éducation & la confia à une jeune Religieuse qu'elle consideroit beaucoup, mais qui quoique fort honnête Dame, étoit associée avec d'autres de son âge, dont une d'entr'elles n'avoit rien moins que l'esprit de son état: C'étoit une fille d'une vocation de raison qui tâchoit de se dédommager des ennuis de sa clôture forcée par tous les amusemens du dehors qu'elle pouvoit se procurer, & qui ne servoient néanmoins qu'à lui rendre son état plus fâcheux & moins supportable. L'inaction de l'Abbesse & la liaison de la jeune Maîtresse avec cette Religieuse furent la perte de la fille dont je vous parle. Elle communiqua également avec la même Religieuse, & les impressions qu'elle en reçut furent si funestes à son ame, qu'avant qu'elle parvînt à sa douziéme année on pouvoit lui réprocher d'avoir lû une petite bibliothéque de Romans & de n'ignorer aucun des ressorts qui servent à conduire une intrigue.

La bonne Supérieure, que l'amour propre aveugloit plus que ſon grand âge, s'apperçût tard des mauvaiſes inclinations de ſa petite niéce. Quoiqu'elle ne fût pas un grand modéle de régularité, puiſqu'elle en ſouffroit ſi peu dans ſon Monaſtère, il lui reſtoit aſſez de probité & de conſcience pour ne point autoriſer un ſi grand mal : encore n'en avoit-elle pas ſondé toûte la profondeur ; de ſorte que n'y voyant plus de remède, & craignant qu'il ne devînt tout-à-fait incurable, elle écrivit à ſon pere de la retirer inceſſamment.

Ce Seigneur, honteux de n'avoir pas adhéré aux premiers ſentimens de ſon épouſe, tâcha de diminuër ſa confuſion, en lui laiſſant une entiére liberté de réparer ſa faute. Elle s'efforça de le faire de ſon mieux ; mais notre Monaſtère en fit la dépenſe. Comme elle n'ignoroit pas nos coûtumes, elles craignit un refus de notre part, Pour ſe l'épargner elle s'addreſſa à une couſine germaine dont le crédit étoit puiſſant auprès de la Reine, & la conjura de vaincre notre répugnance. La concluſion fut qu'elles écrivirent toutes les deux à nos Meres par le même courrier, afin que leurs raiſons unies enſemble en devinſent plus fortes & fuſſent ſans replique.

Le premier effet qu'elles produiſirent dans l'eſprit de la Mere Abbeſſe & de la Mere Gabrielle fut de les allarmer beaucoup. Elles voyoient toute la conſéquence de cette introduction qui alloit faire brêche à l'Inſtitut & entâmer le fatal ouvrage de ſon relâchement,

ou peut-être de sa ruïne, si on ouvroit une fois cette porte. Dans cette extrêmité l'Abbesse assembla les Religieuses & toutes les Maîtresses des Classes pour prendre leur avis, & le résultat fut, après plusieurs raisonnemens, que la Mere Abbesse prieroit Mgr. l'Evêque de nous aider de ses lumiéres, & qu'on s'en tiendroit à sa décision.

Ce Prélat, homme prudent & éclairé, examina mûrement toutes choses, & voyant qu'il étoit impossible de résister à l'autorité des parens de la Demoiselle, opina qu'il falloit la recevoir pous trois mois, afin d'éprouver sa conduite, aprés quoi, si on ne voyoit pas de moyen de la redresser, on prieroit sa mere de la retirer. " Vous sçavez, dit-il à „ nos Meres, quel est le crédit de Madame „ la D. de N. à la Cour. N'attendez pas qu'un „ ordre supérieur vous force à recevoir la „ Demoiselle. On en viendra là si vous la re„ fusez à présent, & vous n'aurez plus d'es„ poir de la congedier dès que l'autorité ro„ yale vous l'aura confiée. Donnez-vous une „ ressource pour réparer le mal qu'elle pour„ roit vous faire, si vous ne pouvez l'éviter. „ Répondez poliment à ces Dames que leur „ rang les éleve trop au-dessus du commun „ pour ne pas user de distinction en faveur „ de leur fille ; que si vous aviez à craindre „ d'introduire un abus par un exemple, ce „ ne seroit pas lorsqu'il s'agit de Personnes „ aussi distinguées, & qui méritent toûjours „ par la grandeur de leur naissance qu'on les „ excepte des régles ; que vous recevrez leur

„ Demoiſelle pour trois mois, & que ſi dans „ cet eſpace de tems elle donne de bonnes „ eſpérances vous la garderez comme les au- „ tres ; mais que s'il n'y avoit pas moyen de „ la reformer, vous les croyiez trop équita- „ bles pour en exiger davantage. „

Cette réponſe qu'on rendit aux deux Dames fut reçûë de leur part avec une entiére ſatisfaction ; elles s'accorderent à tout, & la Demoiſelle fut amenée. Comme elle primoit par ſa naiſſance, elle attira les regards des autres Penſionnaires de la troiſiéme Claſſe (car quoique plus jeune elle fut miſe au nombre des grandes.) Toutes ſe firent un point d'honneur de la prévenir par leur politeſſe, & lui formerent comme une petite Cour. Ces honnêtetés adoucirent un peu le chagrin qu'elle avoit de n'être pas ſi au large que dans l'Abbaye mitigée ; & n'ayant plus les amuſemens du déhors, elle tâcha de s'en former au-dedans. Mais quels amuſemens ! je les appelle ainſi par diſcrétion : car à les bien définir il faudroit employer de expreſſions trop odieuſes. Il lui fut aiſé de trouver parmi ſes compagnes quelques filles d'un eſprit léger & inconſtant trop ſuſceptibles de ſes impreſſions pernicieuſes. Elle les façonna bien-tôt à ſa mode ; & après les avoir ébauchées ſur ſa conduite, elle rendit les copies auſſi mauvaiſes que l'original.

D'abord ce ne furent que des diſſipations ; enſuite elle leur inſpira de l'amour pour la vanité : après elle les dégoûta de la dévotion à force de leur en donner une idée ridicule. On

ne garda plus la même modeſtie au tems de la priére, ni la même retenuë dans les paroles au tems de la récréation : enfin la lecture ſecrette des Romans & les chanſons d'amour acheverent l'ouvrage & renverſerent totalement la tête de ces pauvres filles. Quelque grande que fût la vigilance des Maîtreſſes, & ſur-tout de la Maîtreſſe Major, pour empêcher le mal, on avoit de ſi bonnes cachettes qu'on le rendoit impénetrable. La Demoiſelle ſur-tout dont je parle, avoit de l'eſprit infiniment ; elle étoit plus féconde en deguiſement & en artifice qu'on n'en auroit jamais pû préſumer de ſon âge. Sa diſſimulation cachoit profondement ſes ménées ſous les marques d'une politeſſe des plus impoſantes. Elle proteſtoit ſouvent à la Mere Gabrielle que quand la conſcience ne l'obligeroit pas à ſuivre le bon exemple des autres, elle regarderoit comme une conduite indigne de ſa naiſſance de troubler l'harmonie d'une Maiſon auſſi reglée que la nôtre. Ainſi elle lui donnoit le change, & l'ébloüiſſant par des paroles, elle entraînoit plus ſûrement les autres Demoiſelles à la ſuite de ſon mauvais panchant.

Cependant la Mere Gabrielle n'en fut pas long-tems la dupe. Elle s'apperçut un matin que quelques Demoiſelles avoient introduit une petite mode dans leur coëffure qui en diminuoit la ſimplicité : cela lui fit ſoupçonner qu'on n'en étoit pas venu là de plein vol, & qu'il y avoit quelque trâme cachée. Elle voulut ſonder le mal ; mais, mon Dieu,

qui pourroit vous exprimer ſa douleur quand elle l'eut tout-à-fait connu ! Si elle n'en mourut pas d'affliction, c'eſt que Dieu voulut nous la conſerver en faveur de notre pieuſe Adelaïde.

Le moyen dont elle ſe ſervit pour découvrir tout le myſtère, fut d'appeller en particulier une des Penſionnaires que le mauvais exemple avoit ſéduite, & qu'elle connut dans une occaſion à l'agitation qui paroiſſoit ſur ſon viſage, être vivement troublée par les reproches de ſa conſcience. Elle la prit ſeule dans ſa chambre : elle lui parla avec toute la douceur d'une bonne Mere : elle la conjura par tout ce qu'elle pouvoit imaginer de plus tendre pour toucher ſon cœur : elle y ajoûta les larmes ; & cette enfant, qui avoit d'ailleurs un bon fonds, ne pouvant plus réſiſter, débonda par un torrent de pleurs, & fit un entier aveu de tout ce que cette Demoiſelle avoit introduit de pernicieux parmi ſes compagnes. Le myſtère mis en évidence laiſſa à la Mere affligée toute la facilité d'arracher le mal. Elle prit à part les autres qu'il lui fut aiſé de convaincre par le détail circonſtancié qu'elle leur fit de leur conduite ſecrette. Enfin on informa les parens de la Demoiſelle de tout ce qui ſe paſſoit, & elle fut rappellée.

Pour revenir à Adelaïde, je ne ſçaurois vous dire tout ce qu'elle eut à ſouffrir de la part de ce mauvais ſujet, & avec quel courage elle ſoûtint tout ſes aſſauts. Celle-ci s'étoit apperçûë dès le premier jour qu'elle étoit entrée chez nous, de l'eſtime que nous avions

pour Adelaïde, & la regarda d'un œil de jalousie comme une concurrente dans la conquête qu'elle vouloit faire de nos cœurs ; ou comme une critique secrette du dessein qu'elle avoit de nous accommoder à ses maximes. Dans cette prévention on ne lui disoit jamais du bien d'Adelaïde qu'elle n'en rabbâtit beaucoup par quelque correctif artificieux : " Elle „ est bien dévote, disoit-elle, & en cela elle „ est trés loüable ; mais la véritable dévotion „ est si rare, qu'on ne sçauroit trop se mé„ fier de celles qui se piquent de prati„ quer. Plus elles en veulent donner des „ marques, moins les preuves en son con„ vaincantes. Souvent ces déhors de piété „ ne sont que des grimaces étudiées. La bi„ goterie n'est qu'un voile qu'on jette sur des „ défauts réels pour en imposer au monde „ & s'attirer son estime, tandis qu'on ne „ mérite que des mépris. Défiez-vous, di„ soit-elle encore, de ces faiseuses de médita„ tations : vous les croyez bien occupées de „ Dieu dans leur oraison, & c'est précise„ ment le tems qu'elles choisissent pour ré„ fléchir sur les défauts des autres : au lieu „ d'y penser à se réformer, elles ne s'occu„ pent qu'à tromper les autres ou à condam„ ner leur conduite : & tirant de leur fonds „ bilieux des résolutions malicieuses, tout le „ monde en éprouve ensuite l'amertume. O „ que je haïs les bigotes, disoit-elle aussi, „ depuis l'exemple que j'en ai vû dans l'Ab„ baye de ma tante ; je ne sçaurois m'y fier „ quand elles transporteroient sous mes yeux

» une montagne d'un lieu à un autre. Nous
» y avions une Dame qui s'étoit avisée d'être
» dévote & qui vouloit qu'on l'en crût sur sa
» parole ; mais sa dévotion n'aboutissoit qu'à
» nous faire enrager du matin au soir. Nous
» ne pouvions aller au parloir sans qu'elle en
» fît la mouë, ni prendre quelque petit dé-
» lassement qu'elle n'y trouvât mille péchés.
» Si je dansois, c'étoit un crime du premier
» ordre. Si je chantois, c'étoit un péché énor-
» me. Si nous veillons quelques-unes dans
» une chambre, vous eussiez dit que nous
» étions dans une assemblée de Sorciers. Un
» jour je laissai tomber par mégarde un pe-
» tit livre amusant qui me réjoüissoit, parce
» qu'il y avoit des jolies histoires, qu'elles
» étoient bien racontées, & qu'il enseignoit
» enfin à vivre avec les gens. Par malheur
» elle marchoit sur mes pas, & au lieu de
» m'en avertir charitablement comme une
» bonne Chrétienne auroit dû faire, elle se
» saisit du livre, qui devint dans ses mains
» un Roman empesté, plus dangereux que
» la boëte de Pandore & capable d'inonder
» l'Univers d'un déluge d'iniquité. Voilà
» quel est l'esprit de ces bigotes ; celle-ci en
» fit tant de vacarme, que dans le désespoir
» où elle me mit, j'aurois voulu lui enfon-
» cer un poignard dans le sein, & me tuër
» du même coup. »

Ces discours insinués avec art & d'un air de confiance, donnerent insensiblement de fâcheux préjugés contre la pauvre Adelaïde. Les Demoiselles qui s'y laisserent surprendre

commencerent à regarder ſa dévotion comme une bigoterie mépriſable. Elles s'en défioient par la crainte qu'elle ne découvrît leur ſecret & n'en informât les Maîtreſſes. Sa préſence les génoit ; ſa perſonne leur déplaiſoit ; ſes maniéres obligeantes n'étoient plus, ſelon leur préjugé, que des tentatives qu'elle faiſoit pour entrer dans leurs myſtères & les trahir en les développant : elles ne la régardoient plus qu'avec dedain & fuyoient même ſa compagnie avec une impoliteſſe affectée.

Adelaïde avoit trop d'eſprit & de bon ſens pour ne pas s'en appercevoir ; mais elle vouloit bien l'ignorer, & ſon bon cœur alloit juſqu'à ne leur pas donner à entendre qu'elle comprît rien dans leurs maniéres diſgracieuſes : elle ne s'en tenoit pas même offenſée ; mais elle en avoit compaſſion, & ne laiſſoit pas, quand l'occaſion s'en préſentoit, de leur rendre les ſervices dont leur procedé les rendoit indignes. Elle ſoûtint avec une égale modération leur chocs plus fâcheux quand ces eſprits légers ſe déclarerent avec moins de ménagemens contre elle, ſa douceur ſe ſoûtint conſtamment malgré leurs grimaces, leurs railleries, leurs Apoſtrophes piquantes, & les petits tours de malice dont elles l'aſſaillirent : elle n'y oppoſa jamais que le ſilence, la politeſſe, la piété. A la vérité elle s'en éloigna doucement, parce qu'il lui parut que ſa préſence leur étoit à charge. Elle ne leur parla qu'en la compagnie des autres, pour leur épargner la contrainte

& l'embarras qui lui causoient ses entretiens particuliers ; mais ce ne fut jamais avec un air chagrin qui montre du depit, ni même avec cette indifférence qui donne à entendre qu'on est piqué dans le fonds du cœur.

Ce que j'admirai davantage, c'est qu'elle ne m'en fit jamais aucune plainte, quoique j'eusse tant de part à sa confiance ; encore moins à la Mere Gabrielle, qui auroit pû y remèdier. Comme je lui en ouvris une fois le discours, elle me répondit en peu de mots : „ Laissons-les faire ; elles méritent plus no- „ tre compassion que toute autre chose. Et à „ mesure que j'insistois, en lui disant que la „ patience devoit avoir de bornes, & que „ de la maniére qu'elle se comportoit il sem- „ bloit qu'elle étoit une statuë de sel. Elle me „ repliqua : Je sens bien leur mauvaise ma- „ niére ; mais quel remède ? Est-ce celui de „ rendre la pareille, ou celui de se modé- „ rer ? Optez entre l'un & l'autre ; je m'en „ rapporte à ce que la prudence, la Reli- „ gion & votre conscience vous dicteront. „ Cette réponse me ferma la bouche, & je compris dès lors qu'Adelaïde avoit fait de grands progrès dans le chemin de la vertu.

Je ne fus pas la seule à m'en appercevoir. La Demoiselle qui lui avoit suscité toutes ces contradictions ne put voir sa patience se soûtenir si long-tems sans en être étonnée. Elle passa de la surprise à l'admiration, & de l'admiration elle en vint jusqu'à prendre sa défense & à faire son éloge : en voici le su-

jet en peu de mots. Adelaïde étoit seule à prier Dieu dans le Chœur ; cette Demoiselle qui se trouva sur son chemin avec sa petite troupe dissipée, lorsqu'elle y étoit allée, voulut l'épier pour voir si elle prieroit aussi dévotement étant sans témoin que quand elle le faisoit en présence des autres. Elle l'observa quelque tems de la porte ; & poussant l'étourderie plus loin, elle entra d'un air dégagé & vint lui dire à l'oreille pour la fâcher plus vivement : " Angloise, je veux que „ tu vienne ce soir avec nous faire une petite „ partie de picquet. „ Adelaïde sans détourner ses yeux de dessus ses heures, lui répondit d'un ton doux, mais ferme en même tems : " Mademoiselle, on ne vient pas „ d'Angleterre ici pour y perdre son tems à „ de petites parties : celle que je fais à pré„ sent mérite plus de respect que je ne dois „ d'attention à ce que vous me dites. „ Après quoi elle continua tranquillement à prier comme si rien n'étoit. La Demoiselle sentit dans cette phlegmatique réponse l'indiscretion dont elle avoit usé : elle en eut de la honte, & revenant joindre ses compagnes : „ Pour le coup, leur dit-elle, Witsbury a „ plus de sens que moi : j'ai été la rechercher „ sans qu'elle me dit rien, & je l'ai trou„ vée : avec son petit air dévot elle a rele„ vé ma badinerie à m'en faire sentir le ri„ dicule sans que je puisse me plaindre. „

Depuis ce moment elle la craignoit comme une fille d'esprit & dont la piété étoit d'autant plus respectable qu'elle sacrifioit sa dé-

fenſe à ſa modeſtie. Et un jour qu'une de ſes compagnes s'aviſa d'ouvrir le diſcours aux dépens d'Adelaïde. Elle lui dit avec une eſpêce de vivacité. " Ne touchons plus là. Elle „ eſt véritablement dévote. J'en ai plus d'u- „ ne preuve ; & ſi elle ne replique pas quand „ on l'attaque ; ce n'eſt point par défaut d'eſ- „ prit, mais par la force de ſa vertu. „

Ces contradictions ceſſerent quand la Démoiſelle fut ſortie du Monaſtère, & ſes amies n'étant plus ſoûtenuës par ſes entretiens, ſe réveillerent de leur diſſipation, comme on revient d'un ſonge. Alors livrées à leurs réflexions, elles ſentirent tout le vuide qui leur reſtoit du paſſé, & en particulier la honte d'en avoir ſi mal uſé envers Adelaïde. Peu à peu elles s'en rapprocherent & plus d'une fois elles lui témoignerent du regret de leur procedé. Cependant Adelaïde les prévint toûjours. Sa douceur admirable reprit les droits d'eſtime & d'amitié qu'elle s'étoit acquiſe ſur leur cœur. La concorde réünit les eſprits & la paix fut faite.

J'ajoûterai ici, pour ne rien vous laiſſer ignorer de cette hiſtoire, ce que fit la Mere Gabrielle quand la Démoiſelle ſe fut retirée. L'état des choſes demandoit qu'elle agît avec force. Il y avoit à craindre que le mal ne ſe ſoûtint encore en l'abſence de celle qui l'avoit cauſé : Cette bonne Mere voulut l'arracher d'un ſeul coup ſans qu'il en reſtât de veſtige. A cet effet elle fit appeller dans ſa chambre toutes les Penſionnaires qui étoient en faute & leur demanda trois choſes 1°. Les Romans

& les autres livres mauvais qu'elles avoient caché. 2°. Les chanſons d'amour dont elles avoient des copies. 3°. Qu'elles déclaraſſent les endroits où elles ſe cachoient pour faire ces lectures en plus grande ſûreté.

Jamais je ne l'ai ouïe parler avec plus de fermeté. " Je ſçai, leur dit-elle, à ne pouvoir „ le diſſimuler, qu'il vous reſte des chanſons „ & des livres d'amour. J'entends que vous „ me les remettiez & que vous m'indiquiez „ les endroits où vous formiez ces funeſtes „ entretiens qui ont porté un ſi grand préju- „ dice à votre ame. Prenez garde à ce que „ je dis. Je veux être obéïe. Si vous réſiſ- „ tez, vos parens en ſeront informés, & „ tout la terre ne ſçauroit gagner ſur moi „ de vous retenir. J'aime mieux avoir moins „ de Penſionnaires à gouverner; mais qui „ ſoient ſages, que d'en garder aucune qui „ renouvellât mon affliction. Ne vous endor- „ mez pas ſur ma bonté. Quand après un an „ je découvrirois que vous avez manqué à ce „ que j'exige à préſent de vous, toute mon „ indignation ſe réveillera avec autant de vi- „ vacité qu'à l'heure que je vous parle. „

„ Plût-à-Dieu que vous euſſiez ignoré tou- „ te votre vie juſqu'au nom des Romans, ces „ malheureuſes productions des auteurs ſans „ Religion & ſans pudeur. Que pouviez-vous „ apprendre dans ces ouvrages empoiſonnés, „ que l'art indigne de vous rendre odieuſes „ aux yeux de Dieu & de vous deshonnorer „ dans le monde? Y a-t'il dans ces livres une „ trace de l'honnêteté qui doit être ſi pré-

» cieuſe aux filles ? L'amour profane en eſt
» le principe ; le tiſſu & la fin. Tout y con-
» duit à un dénoüement, dont la penſée eſt
» inſoûtenable à la vertu, par des reſſorts
» qui la bleſſent. Malheur aux filles qui en
» liſent même le tître ; la curioſité les conduit
» bien-tôt plus loin ; & malgré les remords
» intérieurs, l'eſprit ſaiſi par l'enjoüement
» des faits que l'affectation du ſtile aſſaiſon-
» ne en porte le poiſon au cœur, qui le péné-
» tre, l'infecte & le pervertit totalement. »
Ainſi parloit la Mere Gabrielle, & ſur le ton qu'elle le prit, chaque Demoiſelle craignant pour ſoi ſe ſoûmit à tout ce qu'elle déſiroit.

Adelaïde ne joüit pas long-tems du calme que lui permettoit la réſipiſcence de ſes compagnes. Le démon jaloux de ſes progrès, que cette épreuve n'avoit fait qu'augmenter, lui en ſuſcita un autre beaucoup plus affligeante, parce qu'elle doit l'être à toute Demoiſelle qui a de la ſageſſe & de l'honneur. Elle ſoûtint la premiére par cette invincible patience qui trouvoit ſa force dans ſa piété. Mais par le même principe elle combattit l'autre avec fermeté & s'arma contre elle d'une loüable indignation. Vous comprenez peut-être déja où peut tendre ce prélude. Le recit que j'en tiens de la Mere Gabrielle après la mort d'Adelaïde, vous ſervira de preſervatif contre de ſemblables piéges, en vous inſtruiſant par ſon exemple de la conduite qu'on y doit garder.

Une de nos compagnes qui avoit pris ici

le voile, devant prononcer ſes vœux, les parens s'aſſemblerent dans l'Egliſe au jour aſſigné & il ſe trouva parmi eux un couſin germain de la fille, que l'envie de voir nos Penſionnaires attira plus à la cérémonie que l'eſprit de Religion. Ce jeune homme grand lecteur d'hiſtoires galantes fut à peine entré dans l'Egliſe qu'il perça la foule pour ſe placer à la grille du Chœur & contenter ſa curioſité. La legereté de ſes regards qu'il tournoit de tout côtés fut bien-tôt fixée par la raviſſante modeſtie d'Adelaïde ; il fut pris ſur le champ par ſes yeux & s'en rendit éperduëment amoureux.

L'amour profane eſt une funeſte paſſion qu'il eſt plus aiſé d'exciter que d'arrêter, quand elle eſt allumée. Malheur à ceux qui s'en laiſſent enivrer ? Ce jeune étourdi forma conſéquemment le deſſein romaneſque dans ſon imagination, de choiſir Adelaïde pour Maîtreſſe & pouſſa la hardieſſe juſqu'à vouloir qu'elle le ſçût.

Perſonne n'ignoroit que les abords de nos Parloirs n'étoient pas moins difficiles que ceux des Religieuſes les plus reformées. Les régles qu'on avoit ſagement établis pour cela étoient ſi connuës dans le monde qu'aucun petit maître n'oſa jamais ſe préſenter pour y parler à nos Demoiſelles. Par cette ſalutaire exactitude elles étoient heureuſement garanties des piéges du déhors & offroient aux inſtructions des Maîtreſſes un cœur préparé par l'innocence, que la perverſité du ſiécle n'avoit point alterée. Aima-

ble innocence ! Quel tréſor, ſi on ſçavoit la conſerver juſqu'à la de fin de ſes jours.

La porte étant fermée à ce jeune homme du côté des entretiens, il penſa de s'en ouvrir une par le papier & roula dans ſon eſprit ſur les moyens d'y réüſſir. Mais le même uſage qui l'écartoit de nos Parloirs interdiſoit aux Penſionnaires la reception des Lettres par d'autre canal que celui des Maîtreſſes. Pour franchir la barriere il ne falloit pas moins que gagner la fille qui faiſoit nos commiſſions, & celle que nous avions paroiſſoit ſi fort ſeconder les intentions de la Mere Gabrielle, qu'il n'y avoit pas lieu de craindre qu'elle manquât à ſon devoir. Je me trompe : après s'en être acquittée juſqu'alors d'une maniére irréprochable, elle ſe laiſſa affoiblir, & ſa probité l'abandonna pour céder la place à l'avarice.

A la premiere propoſition que ce Cavalier lui fit de ſe charger de ſa Lettre, elle le relança avec des paroles dures ; mais une poignée de quadruples qu'il fit luire à ſes yeux l'ébloüirent ; elle commença à ſe radoucir, & après une legere répugnance qu'elle affecta pour ſauver les apparences de ſa probité, elle ſe chargea du paquet & lui promit par une indigne lâcheté de le faire gliſſer dans la chambre d'Adelaïde.

Cette méchante créature, poſſedée de l'eſprit du traître Judas, chercha conſéquemment comme ce perfide l'occaſion de trahir de nouveau Jeſus-Chriſt en la perſonne de ſa ſervante. Elle entroit ordinairement dans le

le Couvent & nous rendoit bien de petits ſervices. Il ne lui fut pas nouveau d'en offrir à Adelaïde, ſans qu'elle pût rien ſoupçonner de ſon mauvais deſſein. A peine deux jours furent écoulés que la rencontrant ſur ſes pas, elle lui demanda la clef de ſa chambre pour la ballayer; & choiſit ce moment pour faire couler le paquet dans une grande corbeille où étoit tout l'attirail de ſa coûture.

Adelaïde qui ne demeuroit jamais oiſive dans ſa chambre, y fut à peine rentrée qu'elle s'en apperçût, mais quel fut ſon étonnement lorſqu'ouvrant ce paquet elle y trouva le portrait de ce jeune Cavalier peint en mignature, avec un billet qui exprimoit ſes ſentimens.

Son indignation égala ſa ſurpriſe. Outrée d'une avanture inouïe juſqu'alors dans ce Monaſtère, elle l'étoit doublement d'en être le premier exemple. Si elle avoit conſulté les premiers tranſports de ſon zéle, elle auroit appellé ſur le champ la fille pour lui en faire ſentir toute l'amertume. Mais craignant que la colére n'y eût plus de part que la vertu, elle attendit d'être moins émûë pour lui faire la correction. C'eſt ainſi qu'elle paſſa le reſte de la journée. Le lendemain ſe trouvant plus tranquille, elle appella la coupable dans ſa chambre & fermant la porte après ſoi, elle prit un air d'autorité capable de lui inſpirer de la terreur & lui parla en ces termes :

„ Hier au matin perſonne n'entra que vous „ & moi dans cette chambre. Ce paquet que „ voici n'y étoit pas avant que je vous re-

„ miſſe ma clef. J'y ſuis entrée immédiate-
„ ment après vous. Qui l'a donc mis dans
„ ma corbeille ? Il n'eſt pas queſtion de ter-
„ giverſer. Parlez rondement. Il faut avoüer
„ votre faute, ou j'uſerai du droit qu'une
„ telle action me donne contre vous. „

La commiſſionnaire que ſa conſcience accuſoit déja, ne pouvant pas même ſoûtenir les regards d'Adelaïde, mis ſa reſſource dans l'aveu de ſa faute & ſe jetta toute tremblante à ſes pieds en lui demandant pardon. " Ma-
„ demoiſelle, lui dit-elle, il y a dix ans que
„ je ſuis ici. C'eſt une premiere faute. Je
„ n'en avois jamais commis de pareille en
„ ma vie. Que je ſuis malheureuſe d'avoir
„ rencontré ce Monſieur qui m'y a portée !
„ Je vous conjure de l'oublier. Que vais-je
„ devenir ſi vous l'ébruitez ! On me chaſſera
„ ignominieuſement du Couvent, & me
„ voilà perduë.

„ Je veux bien croire, lui dit Adelaïde,
„ que c'eſt la premiere faute, puiſque vous
„ le dites. Mais qui m'aſſûrera que ce ſera
„ la derniere ? Et dans quel danger ſont tou-
„ tes les Démoiſelles de cette maiſon, ſi on
„ y garde une fille capable de faire ce que
„ vous avez fait ? Tandis que les Maîtreſſes
„ n'oublient rien pour écarter loin de nous
„ les piéges du monde, vous, en qui la
„ Mere Gabrielle avoit tant de confiance,
„ croyant que vous étiez auſſi ſage que vous
„ le paroiſſiez, n'avez pas rougi d'en venir
„ tendre juſque dans ma chambre. Com-
„ ment avez-vous pû vous déterminer à une

„ trahiſon ſi noire ? Sans doute qu'on a mis
„ mon ame à prix entre vos mains ; on vous
„ a préſenté un plein boiſſeau de piaſtres ,
„ on vous a flâtée de faire votre fortune ſi
„ vous veniez à bout d'allumer un amour
„ fatal dans mon cœur. Ainſi vous avez ban-
„ ni de votre eſprit le ſouvenir des jugemens
„ de Dieu ; vous avez étouffé dans vous tout
„ ſentiment d'honneur & de Religion ; &
„ préferant l'or du Perou à votre devoir ,
„ vous vous êtes peu ſouciée de perdre mon
„ ame.

„ Que ferons - nous donc davantage ici
„ de vous , ſi vous avez été capable d'une
„ telle action ? Nous aurons un loup raviſ-
„ ſant parmi des brebis innocentes ; car j'ap-
„ pelle ainſi les autres Penſionnaires ; & ſi
„ par commiſération je garde le ſilence, n'ai-
„ je pas lieu de craindre que vous en per-
„ drez quelqu'une ? Cependant je veux bien
„ uſer de miſéricorde pour ne point me ven-
„ ger d'une offenſe qui me regarde : mais
„ répondez à celui que vous avez ſervi aux
„ dépens de votre conſcience qu'il vous en a
„ failli coûter d'être chaſſée de la maiſon
„ avec infamie ; que j'ai déchiré ſon portrait
„ & ſon fade compliment ; & que s'il re-
„ vient à la charge , je jetterai ſes paquets
„ au feu ſans en rompre les enveloppes.

Adelaïde en lui parlant ainſi , mit en piéce ce qu'elle avoit reçû & en jetta les morceaux dans les flâmes. Enſuite pourſuivant ſa réprimande : " Je vous défends , lui dit-elle , de „ mettre jamais les pieds dans cette chambre.

» vos ſervices ne ſont plus pour moi. Je les
» recevrai des autres filles avec plus de con-
» fiance, parce que je les crois plus ſages.
» Vous m'avez trompée ; mais je ne ſuis pas
» deux fois la duppe d'une même perſonne.
» Prenez garde à la conduite que vous garde-
» rez dans la maiſon. Si je ne publie pas votre
» faute, j'aurai pourtant les yeux aſſez per-
» çans pour veiller ſur vos démarches, &
» découvrir vos trames ; ſi par malheur vous
» en ourdiſſiez encore quelqu'une, la reci-
» dive n'auroit plus de pardon ; vous ſe-
» riez chaſſée ſans eſpérance même de vous
» placer dans la Ville, parce que nous n'at-
» teſterions jamais en votre faveur une bonne
» conduite, dont nous aurions des preuves
» contraires. »

Adelaïde lui parloit ſur ce ton, & tout le tems que dura ſa mercuriale elle laiſſa la coupable à ſes pieds qui n'oſoit pas même lever la tête, tant ſa conſternation & ſa honte étoit grande. " Levez-vous, lui dit-
» elle enfin, & profitez du pardon que je
» vous accorde, ainſi que de la correction. »

Vous ne reconnoiſſez peut-être pas ici cette Adelaïde ſi douce & ſi patiente ; mais dans cette rencontre la ſeverité dont elle uſa fut un effet de ſa ſageſſe & de ſa charité. Il faut de la force contre des maux de cette eſpêce. La douceur & la modération, bien loin de les détruire, ne ſervent qu'à les augmenter. Dès qu'une Démoiſelle mollit en pareilles occurrences, elle ne fait que s'enve-
lopper, pour ainſi dire, dans le filet. Plût-

à-Dieu que toutes imitâſſent la prudente ſeverité d'Adelaïde, & que fermant les oreilles aux diſcours flâteurs des jeunes gens elles ne leur laiſſaſſent aucune eſpérance d'en être écoutés. Le ménagement les rend plus hardis ; au lieu qu'une juſte indignation qui les relance du premier coup, les écarte ſans retour, & rendant les filles inabordables, elle fait leur ſécurité.

Celle qui avoit occaſionné ce cruel chagrin à Adelaïde n'oſoit plus paroître en ſa préſence, tant ſa reprimande l'avoit humiliée ; & craignant toûjours que la Mere Gabrielle n'en fût informée, elle eut l'imprudence de s'en ouvrir à un autre domeſtique dont Adelaïde ſe ſervoit depuis, afin qu'elle la priât de n'en rien dire. Un ſecret qui paſſe par plus d'une bouche ceſſe bien-tôt d'être caché ; la confidente au lieu d'en parler à Adelaïde, alla tout dire à l'oreille de la Mere Gabrielle, laquelle outrée autant que mon amie l'avoit été, fit appeller la coupable & ne la laiſſa pas 24. heures dans le Couvent, quoi qu'Adelaïde put faire pour obtenir ſa grace.

Celle-ci reſpira plus à ſon aiſe après ces épreuves ; mais ce ne fut que pour s'appliquer au ſervice de Dieu avec une ferveur toute nouvelle. Je vous ai dit qu'étant montée au rang des grandes Demoiſelles, elle avoit voulu ajoûter la méditation & la rettaite à ſes premieres pratiques ; elle en faiſoit des eſſais dans les autres Claſſes ; mais dans la troiſiéme elle en fit preſque autant qu'une Religieuſe.

La Mere Gabrielle qui avoit étudié son fonds & son attrait lorsqu'elle étoit plus jeune, lui parloit souvent de l'amour de Dieu, de la gloire des Saints dans le Ciel & des autres vérités du Christianisme ; & les lui proposoit d'une maniere proportionnée à son âge, la formant peu à peu à la réflexion comme on dresse un enfant à marcher, en lui faisant faire un pas après l'autre. Mais quand Adelaïde fut dans la troisiéme Classe, cette bonne Mere qui étoit témoin de ses progrès prématurés, ne la traita plus en jeune disciple; elle se l'associa comme une amie, dont la confiance étoit réciproque, & s'excitoit autant à la ferveur par ses entrétiens de piété, qu'Adelaïde en puisoit dans les siens. J'étois souvent de la compagnie & je ne pouvois me lasser d'admirer tant de beaux sentimens dont cette incomparable amie étoit pénétrée & qu'elle nous developpoit si admirablement dans la conversation.

Je me trouvois si éloignée de sa piété, que j'eusse été tout-à-fait satisfaite de moi-même si j'en avois eû la moindre partie. C'est pour cela que je l'interrogeois souvent, désirant de m'instruire, sans toutefois faire paroître que je voulois qu'elle m'instruisît ; car son humilité en auroit été offensée. Cependant je profitois de ses lumiéres, & je ne sortois jamais d'auprès d'elle sans avoir appris quelque chose de nouveau pour mon édification.

„ Racontez-moi tout ce que vous faites, „ lui dis-je un jour avec une espêce d'im-

„ portunité : n'y a-t'il pas moyen de péne-
„ trer dans vos myſtères ? Elle ſe prit à rire &
„ me dit d'un air enjoüé : Je ne ſçai ce que
„ vous trouvez de ſi extraordinaire dans moi
„ qui excite votre curioſité : je ne fais pas
„ grand choſe. Vous faites, lui répondis-je,
„ des retraites, des préparations à la mort,
„ des adorations au St. Sacrement, des orai-
„ ſons ſublimes. Pour le coup ; interrompit-
„ elle, vous mériteriez que je quitaſſe la par-
„ tie. Où avez-vous imaginé ces oraiſons ſu-
„ blimes ? Ai-je des raviſſemens, moi qui ne
„ vole que terre à terre ? Oüi, lui dis-je,
„ quand vous êtes dans le Chœur, vous
„ reſtez immobile, tandis qu'un petit bruit
„ me diſtrait ; je crois que ſi on y tiroit le
„ canon vous ne remueriez non plus qu'une
„ ſtatuë, & ſi l'on vous laiſſoit faire, vous
„ y demeureriez tout le jour.

„ Vous en dites trop, me répondit-elle, je
„ ne ſuis pas élevée à un ſi haut dégré de
„ vertu ; j'en cherche le premier avec bien
„ de la peine. Quoiqu'il en ſoit, lui dis-je,
„ comment faites vous la méditation ? ayez
„ la complaiſance de me le détailler un peu
„ au long : donnez quelque choſe à notre
„ amitié qui eſt ſi ancienne. Vous me pren-
„ nez au défaut de la cuiraſſe, me répon-
„ dit-elle : comment mon cœur réſiſteroit-il
„ au vôtre, dès que vous employez le crédit
„ de notre amitié. Je cede à tout ce que vous
„ voulez, parce que je ne veux pas vous ce-
„ der en affection : voici donc comment je
„ m'y prends, puiſque vous m'ordonnez de
„ vous le dire.

„ Je commence ordinairement ma méditation par un acte de contrition, afin qu'en „ m'humiliant devant Dieu, j'attire sur mon „ ame les regards de sa miséricorde. Je fais „ ensuite un acte de foi sur sa présence; je „ demande les lumiéres du St. Esprit; j'appelle à mon sécours la Ste. Vierge, mon „ Ange Gardien, St. Joseph & tous les Bienheureux qui joüissent dans le Ciel de la „ gloire éternelle; je m'associe à eux en esprit & je les conjure de m'obtenir la grace „ de faire ma méditation avec fruit. Cela „ fait, je lis le sujet sur quoi je veux méditer „ & je tâche de le lire avec attention & dévotion, afin que mon esprit & mon cœur „ en soient bien pénetrés; ensuite je me représente que je suis devant Dieu, qu'il est „ témoin de mes pensées & de mes sentimens; je lui demande en peu de mots „ son sécours; je me recuëille en lui autant „ que je puis, comme s'il n'y avoit plus que „ lui & moi dans le monde & que ce fut la „ derniere méditation de ma vie; je ferme „ les yeux & je tâche de m'occuper de ce que „ j'ai lû.

„ Mais lui dis-je, cela est bien long: „ avant que vous ayiez recité tous ces actes, „ la moitié du tems de votre oraison doit „ avoir coulé. Point du tout, me répondit-„ elle, il n'est pas nécessaire que ces actes „ soient trop étendus, ni qu'on les prononce „ de bouche; il suffit de les faire intérieurement en peu de mots & avec le plus d'affection qu'on pourra. Et bien, lui dis-je

„ encore,

„ encore, voilà ſeulement la préparation ;
„ comment faites-vous après pour penſer ſi
„ long-tems à la même choſe. Quant à moi
„ toutes les fois que j'ai voulu l'entrepren-
„ dre, mon eſprit ne m'a rien fourni, ou ne
„ m'a fourni que des diſtractions. Mon ima-
„ gination s'égare ; elle court le monde ; je
„ penſe à ma chere mere, à mes freres, à
„ nos compagnes, à nos ouvrages ; des cho-
„ ſes auſquelles je n'avois pas même fait at-
„ tention dans le jour viennent alors m'oc-
„ cuper en foule ; j'en ſuis obſédée & je me
„ trouve à la fin de la demi-heure ſans avoir
„ réfléchi un moment de tems ſur le ſujet.

„ D'ailleurs, quand je ne ſuis pas ſi diſſi-
„ pée & que j'enviſage le ſujet, il me ſem-
„ ble que je l'ai tout parcouru dans un inſ-
„ tant. Par exemple, quand je veux penſer
„ à la Paſſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt,
„ je vois que ce Dieu ſi bon a voulu ſouffrir
„ pour nous la flagellation, le couronne-
„ ment d'épines & la mort ſur la Croix en-
„ tre deux larrons ; mais j'ai penſé à tout
„ cela en un moment. Je dirai bien : ô mon
„ Dieu, que vous êtes bon d'avoir tant ſouf-
„ fert pour mes péchés qui ſont ſi grands !
„ je vous promets de ne plus vous offenſer
„ avec le ſécours de votre ſainte grace ; mais
„ cela dit, je ne ſçais plus rien ajoûter & je
„ reſte à ſec.

Adelaide m'entendant parler de la ſorte dit en ſouriant : „ Pardonnez-moi ſi je vous „ réponds que je ne me fie pas tout-à-fait „ à ce que vous me dites ; vous voulez vous

„ humilier, ou bien vous voulez me ſonder.
„ Non, lui dis-je, je parle ſincérement,
„ mais je vous en prie, continuez à me dé-
„ tailler comment vous vous y prennez. Le
„ voici donc, pourſuivit-elle, & puiſque
„ vous avez apporté pour exemple la paſſion
„ de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, voyez com-
„ ment il me paroît qu'elle peut fournir à une
„ méditation de plus d'une heure : commen-
„ çons par ce qu'il ſouffrit dans le Jardin
„ des Oliviers.

„ Je me le répréſente lorſqu'il ſort de la
„ ſale où il avoit mangé l'Agneau Paſcal
„ avec ſes Apôtres. J'entends qu'il leur dit
„ que ſon ame eſt triſte juſqu'à la mort. Je
„ le vois qu'il les quitte pour prier à l'écart.
„ Alors j'entre avec lui dans des ſentimens
„ de triſteſſe : je conſidére que ce n'eſt pas
„ tant la vûë de la Croix, comme celle des
„ péchés des hommes & des miens en parti-
„ culier qui ſont la cauſe de ſes peines. Je
„ me jette à ſes pieds, je lui en demande
„ pardon ; je déplore mon ingratitude ; je
„ déteſte le péché ; je lui fais une proteſta-
„ tion bien ſincére de l'éviter de toutes mes
„ forces ; de bien profiter pour cela des gra-
„ ces qu'il me va mériter par l'effuſion de
„ ſon précieux ſang, & de commencer une
„ vie toute dévouée à ſon amour & à ſon
„ ſervice. Je continuë à le conſidérer la face
„ proſternée en terre & ſuant des grumeaux
„ de ſang. Je me livre à ce que la vûë d'un
„ objet ſi touchant peut m'inſpirer de com-
„ paſſion & de douleur. Je voudrois pleurer

„ amérement de voir mon Sauveur ſi pro-
„ fondement humilié devant ſon Pere cé-
„ leſte. J'adore en eſprit ce ſang qui coule
„ de ſon ſacré Corps. Je l'applique ſur mon
„ ame pour la purifier de ſes fautes & la gué-
„ rir des playes que le péché lui a faites. Je
„ dis à Jeſus-Chriſt combien je ſuis touchée
„ de ſon accablement ; que je voudrois de
„ tout mon cœur le ſoulager en me char-
„ geant moi-même de ſa peine, puiſque c'eſt
„ moi qui ſuis la coupable.

„ De cette maniére, répartis-je, on feroit
„ une méditation de pluſieurs heures ſur la
„ Paſſion de Notre-Seigneur ? En doutez-
„ vous, me dit Adelaïde ? Ne ſçavez-vous
„ pas que ce Myſtère a occupé les Saints des
„ jours & des nuits entiéres, & qu'ils ne pou-
„ voient ſe laſſer de le contempler. Si vous
„ vous contentez de jetter un coup d'œil en
„ paſſant ſur le ſujet de la méditation, ſans
„ entrer dans le détail des circonſtances qui
„ l'accompagnent, ſans y mêler aucune af-
„ fection, vous l'aurez tout vû dans un mo-
„ ment ; mais ce ſera ſuperficiellement, ſans
„ qu'il faſſe d'impreſſion ſur votre cœur,
„ ſans même qu'il en reſte des traces dans la
„ mémoire : mais il faut ſe répréſenter les
„ myſtères comme ſi vous y étiez préſente &
„ que tout ſe paſſât ſous vos yeux, & ac-
„ compagner vos réfléxions de ſentimens &
„ d'effuſions de cœur, ſelon que ces réflé-
„ xions vous en fourniront la matiére.

„ Mais, continuai-je, je comprens à pré-
„ ſent comment on peut méditer ſur la Paſ-

„ sion de Notre-Seigneur; en est-il de même de
„ la Mort, de l'Enfer, du Jugement, du Pa-
„ radis? Oüi sans doute, dit Adelaïde; est-ce
„ qu'en méditant sur la Mort vous ne sçau-
„ riez vous représenter à vous-même, com-
„ me si réellement vous n'aviez plus que
„ quelques heures à vivre; que le Médecin
„ en eût ainsi décidé & que votre Confesseur
„ vous eût annoncé cette triste nouvelle; &
„ considérer en même tems quelles seroient
„ alors vos pensées & vos sentimens: ce que
„ vous voudriez avoir fait; comment vous
„ voudriez avoir vêcu; combien vous se-
„ riez peut-être effrayée par la vûë de vos pé-
„ chés passés & par celle des Jugemens de
„ Dieu que vous iriez bien-tôt subir. O qu'il
„ y a dans tout cela des réfléxions à faire! Ce
„ n'est pas ici un sujet stérile sur lequel on
„ puisse dire qu'on ne trouve rien à médi-
„ ter. Ce n'est pas le sujet en lui-même qui
„ ne prête point à notre esprit; c'est plûtôt
„ notre esprit trop inconstant, accoûtumé à
„ voltiger, pour ainsi dire, d'objets en ob-
„ jets dissipans, qui ne sçait se fixer à rien
„ de solide, par la mauvaise habitude qu'il
„ a contractée de se répaître sans cesse de
„ mille vaines imaginations.

„ De même, poursuivit-elle, est-ce qu'en
„ méditant sur l'Enfer vous ne sçauriez, par
„ exemple, vous représenter dans l'esprit un
„ grand lac de bitume embrasé, dont les flâ-
„ mes s'élevent prodigieusement, où les dam-
„ nés sont serrés & entassés les uns sur les
„ autres, tout embrasés & pénétrés par ce

„ feu dévorant, comme nous voyons tous
„ les jours des charbons allumés ; criant,
„ hurlant comme des chiens enragés, ſe dé-
„ chirant de déſeſpoir ; proferant avec une
„ affreuſe rage des blaſphêmes horribles con-
„ tre Dieu ; tourmentés ſans ceſſe par les dé-
„ mons, qui exercent impitoyablement ſur
„ eux tout ce que leur malice leur ſuggére de
„ cruel & d'inſultant. Vous ne ſçauriez pen-
„ ſer comment ces miſérables y ſeront ſans
„ eſpérance ? Comment après des millions &
„ des millions de ſiécles ils ſe trouveront en-
„ core à récommencer ? Qu'ils mourront,
„ pour ainſi dire, toûjours ſans mourir, &
„ que leur vie ſera une mort continuelle qui
„ ne les détruira jamais ?

„ Enfin, dit-elle, ne ſçauriez-vous pas
„ vous répréſenter comment à la fin des ſié-
„ cles toute la nature ſera bouleverſée &
„ dans un déſordre horrible ? Que le feu
„ s'élevant aux quatre coins du monde l'em-
„ braſera & le conſumera ? Que les Anges
„ ſonneront de la trompette pour réveiller
„ les morts des tombeaux & les appeller au
„ Jugement univerſel ? Que la Croix paroîtra
„ dans les airs ? Que Jeſus-Chriſt viendra ſur
„ une nuée toute éclatante de gloire, ac-
„ compagné de la Milice céleſte ? Que les
„ Anges ſépareront les bons des méchans ?
„ Que ceux-ci ſeront ſaiſis d'une terreur
„ épouvantable ? Que les rémords de leur
„ conſcience les agiteront horriblement ?
„ Qu'ils ſeront réduits à une ignominie &
„ une confuſion éternelle ? Que la Sentence

» que Jesus-Christ prononcera contre eux sera
» comme un coup de foudre qui les écrasera &
» les précipitera dans le fond des abîmes
» pour y brûler éternellement avec les dé-
» mons, tandis que les Saints élevés en hon-
» neur & en gloire iront joüir dans l'éternité
» des récompenses qu'ils ont méritées par
» leurs bonnes œuvres.

» A présent, lui dis-je, je conçois assez
» ce que vous dites; mais quand vous avez
» réfléchi sur toutes ces choses, comment
» faites-vous pour former ce que vous appel-
» lez affections? Cela coule de source, me
» répondit-elle. Lors, par exemple, que vous
» méditez sur le Jugement dernier & que
» vous vous êtes représentée avec autant
» d'attention que vous avez pû, comme si
» vous étiez actuellement devant le Tribu-
» nal de Dieu; vous sentant alors pénétrée
» d'une salutaire frayeur, formez un entre-
» tien avec vous-même, interrogez-vous;
» dites-vous à vous-même, que voudrois-je
» avoir fait à présent? Comment voudrois-
» je avoir vêcu? Combien de pénitences
» ne souhaiterois-je pas avoir fait? Ne se-
» rois-je pas bien contente de n'avoir rien à
» me réprocher; d'avoir été bien dévote;
» d'avoir pratiqué beaucoup de vertus? En
» conséquence de ces réfléxions vous deman-
» dez pardon à Dieu de vos péchés; vous
» lui faites des protestations de le bien ser-
» vir; & entrant dans le détail de vos dé-
» fauts, ou des vertus dont vous manquez,
» vous vous proposez de corriger ceux-là &

„ d'acquérir celles-ci, & vous formez des ré-
„ ſolutions conformes à ces actes. Enfin vous
„ remerciez le Seigneur de la grace qu'il
„ vous a faite de vous avoir ſoufferte en ſa
„ préſence; lui demandant le ſécours néceſ-
„ ſaire pour accomplir vos réſolutions, & im-
„ plorant la médiation de la très-ſainte Vierge
„ pour l'obtenir. Ainſi finit la méditation.

„ Mais, ajoûtai-je, comment faire quand
„ ces différentes réfléxions dont vous me par-
„ lez ſont traverſées par une foule de pen-
„ ſées inutiles & ſouvent même ridicules,
„ qui préoccupent l'eſprit malgré qu'on en
„ ait? Quel moyen d'avoir alors de bons
„ ſentimens; d'être animée à former des ac-
„ tes? Tout ſe paſſe au contraire en diſſipa-
„ tion & bien loin d'être touchée, on ne
„ ſent rien moins que la dévotion dans le
„ cœur.

„ Nous ſommes à plaindre, dit Adelaïde,
„ d'avoir une imagination volage, qui nous
„ échappe, lors même que nous voulons
„ l'arrêter. Il ne faut pourtant pas perdre
„ courage; ce que nous pouvons faire alors
„ de mieux eſt de revenir à Dieu toutes les
„ fois que nous nous appercevons de notre
„ égarement; de lui demander pardon & de
„ réprendre notre ſujet avec une nouvelle
„ application. Dieu eſt bon; il a égard à
„ notre foibleſſe & voyant notre bonne vo-
„ lonté, il ne laiſſe pas de nous faire de nou-
„ velles graces. Mais ſi au lieu de revenir de
„ nos diſtractions, nous voulions d'un pro-
„ pos déterminé courir après tout ce qui ſe

» préſente à l'eſprit, & nous y entretenir » agréablement, ce ſeroit une grande irré- » verence; mais quand cela arrive contre » notre volonté & malgré nos ſoins, il ne » faut pas nous laiſſer abbattre, ni quitter » l'oraiſon, comme ſi on n'y faiſoit rien.

» L'eſprit s'accoûtume peu à peu à la réflé- » xion; les ſentimens naiſſent dans le cœur » après elle. On parvient inſenſiblement à » goûter les vérités de la Réligion en les con- » ſidérant; & quand après dix ans d'exer- » cice & de combat contre les diſtrac- » tions nous acquererions la facilité de mé- » diter & de goûter ce que nous avons » médité, nous n'aurions pas perdu notre » tems, & nous devrions nous eſtimer trop » heureuſes. Auſſi eſt-ce un défaut dans plu- » ſieurs de craindre de ne réüſſir jamais, » parce qu'elles trouvent dans l'inconſtance » de leur eſprit un obſtacle à l'attention » qu'on doit avoir dans l'oraiſon; comme » ſi quand on commence on devoit être par- » faite. Combien de Saints & de Saintes n'ont » été élevés à une haute oraiſon qu'après » avoir lutté contre leur imagination vaga- » bonde des années & des années? Ont-ils » pour cela perdu courage & tout abandon- » né? Non ſans doute. Ils ont perſeveré » conſtamment & Dieu a récompenſé leur » perſévérance par des bénédictions abon- » dantes. »

J'écoutois attentivement Adelaïde parler ainſi, ſans penſer à lui rien répliquer; tant j'étois charmée de l'entendre. Une Maîtreſſe

Major, n'auroit pas, à mon ſens, mieux diſcouru qu'elle le faiſoit. Mes yeux étoient arrêtés ſur les ſiens qu'elle tenoit baiſſés ſelon ſon uſage, ne s'appercevant pas que je l'enviſageois fixement. Je voyois une petite rougeur s'élever ſur ſes jouës, qui ajoûtoit à ſa beauté naturelle l'éclat d'une fervente dévotion; & je diſois en moi-même : Quel Ange, & qu'il y a dans ſon ame des tréſors de grace & de vertu ? Je n'aurois plus voulu l'interrompre pour lui donner lieu de répandre entiérement ſon cœur dans cet entretien; mais à ce moment la cloche nous appella à un exercice; & elle quittoit tout ordinairement pour s'y rendre la premiére. Telle étoit ſa fidélité; une fervente Religieuſe n'en auroit pas eû davantage.

Je réſervai au lendemain de lui parler de la rétraite, & quand le tems en fut venu je débutai en lui demandant, ſi elle l'avoit faite. " En demeurerez-vous-là, me dit-elle ? „ vous voudrez bien ſçavoir encore com- „ ment il faut la faire. Je me pris à rire, en lui diſant qu'elle ne pouvoit pas blâmer ma curioſité, puiſqu'elle tomboit ſur un ſujet édifiant. " Je la fis, me répondit-elle „ Dimanche paſſé, qui étoit le premier du „ mois. Mais lui dis-je, à quoi ſervent ces „ rétraites ? Elles ſont très-utiles, me dit- „ elle, à qui veut ſe ſoûtenir dans la dévo- „ tion. Nous nous rallentiſſons bien-tôt dans „ nos réſolutions, parce que la nature tend „ toûjours en-bas & que la vertu la gêne; „ ainſi il eſt beſoin de réprendre des forces

» de tems en tems; d'entrer en compte avec
» soi-même dans un plus grand recuëille-
» ment, & de se renouveller dans ses bons
» propos; & c'est ce qu'on fait dans ces ré-
» traites; & puisque la Mere Gabrielle m'a
» permis de m'entretenir avec vous avec ou-
» verture de cœur, je vous dirai tout sim-
» plement ce qui en est.

» Ce n'est pas ici une rétraite dans les
» formes comme celle qu'on fait de huit ou
» dix jours. La Mere Gabrielle m'a dit que
» je pouvois aller à la récréation comme les
» autres, puisque nous ne sommes que quel-
» ques-unes qui la faisons. Comment quel-
» ques-unes, lui dis-je! Y a-t'il d'autres
» Démoiselles qui la font; & moi je n'en suis
» pas? Il n'a dépendu que de vous, dit-elle,
» mais comme vous me montrâtes trop de
» répugnance, je ne voulus pas insister.
» Mais, lui dis-je alors, si vous m'aviez ap-
» pris que vous n'étiez pas seule, je me serois
» piquée d'honneur, & je me serois jointe
» à vous avec les autres. " Oüi, répondit
» Adelaïde en me raillant; vous vous pi-
» quez d'honneur. Vous voulez faire le bien
» pour le point d'honneur. Et si ce principe
» vous fait agir, de qui espérez-vous votre
» récompense? Des créatures apparemment?
» Attendez-en de leur part, vous en serez la
» duppe. Les créatures n'ont ni assez de pou-
» voir pour vous récompenser, ni assez de
» réconnoissance pour le faire, quand même
» elles le pourroient. Agissons pour Dieu &
» soyons assurées qu'il nous en tiendra comp-

„ te ; parce qu'il le peut & qu'il le veut.
„ Mais comment le fera-t'il ? Avec la magni-
„ ficence d'un Dieu. Et c'eſt tout dire. „

„ Vous avez raiſon, lui dis-je ; auſſi veux-
„ je m'aſſocier à celles de nos compagnes
„ qui font la rétraite ; & je veux bien la faire
„ pour Dieu. Tenez-vous en là, me répondit
„ Adelaïde ; quand vous l'aurez mis en exé-
„ cution comme nous, vous trouverez que
„ vous n'aviez eû qu'une terreur panique.
„ C'eſt ainſi que pluſieurs s'effrayent quand
„ on leur propoſe ces ſortes d'exercices, &
„ il en eſt de même de la dévotion en géne-
„ ral. Elles s'en font des idées extrêmes ;
„ vous diriez que pratiquer la vertu & être
„ toûjours plongé dans l'ennui, la triſteſſe,
„ la miſantropie, c'eſt une même choſe. On
„ connoît bien peu la vertu quand on en
„ juge ainſi.

„ Révenons : Voici comment nous faiſons
„ ces rétraites. Il ne s'agit que d'un peu plus
„ de ſilence & de méditation. Nous commu-
„ nions ce jour-là. Après l'action de graces,
„ nous faiſons demi-heure d'oraiſon. Enſuite
„ nous liſons un chapitre d'un livre de piété.
„ Tels ſont les exercices du matin, en y
„ comprenant le petit Office de la Ste. Vier-
„ ge que nous récitons juſqu'à Vêpres. Après
„ le dîné nous allons à la récréation avec
„ nos compagnes pour éviter la ſingularité.
„ Enſuite nous faiſons l'adoration du Très-
„ St. Sacrement & un quart d'heure d'exa-
„ men ſur la conduite que nous avons te-
„ nuë depuis la derniére rétraite. Nous fai-

» ſons encore demi-heure de méditation
» après les Vêpres auxquelles nous aſſiſtons
» comme de coûtume ; nous y ajoûtons la
» lecture ſpirituelle & le chapelet. Enfin le
» ſoir nous allons aux Complies & à l'orai-
» ſon avec les Religieuſes & voilà tout. C'eſt
» ainſi que la Mere Gabrielle nous l'a ré-
» glé. J'aurois bien ſouhaité qu'elle me l'eût
» permis tous les mois ; mais elle m'a dit
» que j'étois encore trop jeune ; & tout ce
» que j'ai pû gagner ſur ſon eſprit a été de
» me le permettre une fois dans deux mois.
» Au reſte l'examen que nous faiſons après
» midi roule ſur trois points. 1°. ſur les
» fautes que nous avons commiſes. 2°. Sur
» les victoires que nous avons remportées
» ſur nos paſſions. 3°. Sur la maniére dont
» nous nous ſommes acquitées de nos exer-
» cices de piété & de nos devoirs de Pen-
» ſionnaire. Là nous conſidérons ſi nous
» avons plus fait de fautes qu'avant la der-
» niére rétraite, ou ſi nous en avons moins
» fait. Si nous avons eû plus de ſoin qu'au-
» paravant de nous vaincre dans les occa-
» ſions, ou s'il nous en coûte toûjours au-
» tant de peine. Si nous n'avons pas négligé
» d'obſerver nos pratiques de piété. Si nous
» ne nous ſommes pas renduës tard aux exer-
» cices par pareſſe. Si nous y avons eû le
» reſpect & la rétenuë que nous devions. Si
» nous en avons profité. Si nous n'avons pas
» manqué aux régles des Penſionnaires. Si
» nous n'avons pas été oiſeuſes, ou ſi nous
» n'avons pas négligé le travail. Si nous

„ avons été soûmises aux Maîtresses ; si nous
„ sommes toûjours dans la volonté de servir
„ Dieu & ainsi du reste. Voilà bien des cho-
„ ses, m'écriai-je ! Je m'y perds en les en-
„ tendant ; que sera-ce s'il en faut venir à
„ l'exécution ? Mais, ajoûta-t'elle, je ne vous
„ ai pas tout dit. Quoi, répartis-je, il y a
„ encore quelque chose de plus ? Oüi, dit-
„ elle, c'est que le soir avant que de nous
„ coucher nous faisons la préparation à la
„ mort. C'est-à-dire qu'alors nous nous ré-
„ présentons comme si nous allions mourir.
„ Nous récitons les priéres de la récomman-
„ dation de l'ame. Nous faisons un acte de
„ contrition sur tous les péchés de notre vie.
„ Nous nous appliquons en esprit le sang de
„ Notre-Seigneur Jesus-Christ sur tous les
„ sens, afin qu'il nous purifie des péchés que
„ nous avons commis par ces organes ; à peu
„ près comme si nous recevions l'extrême-
„ onction, & enfin nous récommandons no-
„ tre ame à Dieu, comme si en nous cou-
„ chant nous allions nous endormir du som-
„ meil de la mort.

„ Mon Dieu ! lui dis-je, dans un trans-
„ port d'admiration dont je fus saisie tout à
„ coup, que vous êtes heureuse de faire de
„ si belles pratiques ! Je ne m'étonne pas si
„ vous vous soûtenez si bien dans la vertu.
„ Je me soûtiens fort mal, me répondit-elle
„ modestement, Dieu me fasse miséricorde.
„ Mais il est vrai de dire que me considé-
„ rant quelquefois comme si j'étois sur le
„ point de mourir ; cela me rend plus sen-

» sible le néant de la vie, la vanité du mon-
» de, le vuide de tout ce qui n'eſt pas Dieu.
» Et de cette maniére je m'encourage da-
» vantage à travailler à mon ſalut.

Je voulus la faire un peu plus étendre là-deſſus, parce que je compris qu'en me parlant ainſi elle étoit touchée ; & je lui dis pour voir plus clairement les belles diſpoſitions de ſon cœur. " Il me ſemble que la penſée de la » mort doit nous rendre triſtes & mélanco-» liques : qu'elle ne peut que nous allarmer. » Car qu'y a-t'il de plus fâcheux que la deſ-» truction de notre corps, & de plus à ré-» douter que les jugemens de Dieu ? Ah ! » me répondit-elle, ma chere Vera-Crux, » ſi nous aimions bien Dieu, la penſée de » la mort feroit nos délices. Elle nous rap-» pelleroit cet heureux paſſage des miſéres » de cette vie qui ſont ſi grandes à la poſſeſ-» ſion éternelle de Dieu. Oüi, lui dis-je, » quand on l'aime comme vous faites, on » peut conſidérer la mort dans ce point » de vûë & s'en faire un ſujet de joïe ; » mais » .... " Ne me loüez pas tant, ré-» partit-elle, je ne ſuis pas ſi avancée que » vous le penſez. Je parle de la mort comme » les Saints l'enviſageoient ; eux qui étoient » ſi dégagés de ce monde & qui ne ſoûpi-» roient qu'après Dieu. Quant à moi je me » ſers de cette penſée pour me bien convain-» cre qu'il n'y a rien ici-bas de permanent ; » qu'il faudra un jour tout quitter ; que » quand nous ſerions élevés au faîte des hon-» neurs, quand nous poſſederions tout l'or

„ qui eſt caché dans les entrailles de la ter-
„ re ; quand nous joüirions de tous les plaiſirs
„ du monde, tout cela ne durera que quel-
„ ques années & enſuite prendra fin ; de ſor-
„ te qu'il n'y a rien de ſtable ſous le Ciel ;
„ & que ſi l'on veut été ſolidement heureux,
„ il faut établir ſon bonheur dans ce qui nous
„ ſuivra après cette vie, qui eſt la pratique
„ de la vertu.

Il ſembloit qu'Adelaïde preſſentoit que ſa vie ne ſeroit pas longue, puiſqu'elle ſe rendoit ſi familiere la penſée de la mort. Elle ſe hâtoit ainſi dans la voïe de la vertu, & mettant ſes jours à profit, elle fourniſſoit par la rapidité de ſa courſe une vaſte carriére ; puiſqu'on doit bien moins eſtimer la longueur de la vie par le nombre des années, que par les bonnes œuvres dont on les remplit. Car comment pourroit-on dire qu'on a beaucoup vêcu, ſi on n'a point vêcu pour Dieu. Tout ce qui n'eſt point employé à ſon ſervice mérite plûtôt d'être appellé la perte de la vie, que d'en méſurer la durée.

Je me rappelle à ce ſujet deux évenemens qui arriverent dans le tems dont je vous parle, & qui forment un contraſte bien propre à fournir de ſalutaires réfléxions. Une de nos compagnes de la ſeconde Claſſe prit ici le voile à l'âge de 14. ans & demi, après avoir été éprouvée pendant ſix mois par ſes parens qui s'y étoient d'abord oppoſés à cauſe de ſa grande jeuneſſe ; de ſorte qu'elle fit dix-huit mois de Noviciat. C'étoit une fille d'une innocence de mœurs admirable, ayant été éle-

vée dans le Couvent depuis l'âge de six ans dans l'ignorance entiére du monde, & ayant parfaitement secondé les soins que la Mere Gabrielle s'étoit donnés pour la former dans la piété. Elle passa son année de probation dans une ferveur incroyable : & enfin elle mourut au grand régret de la Communauté deux ans après sa profession ; mais ses dispositions étoient si merveilleuses, que comme la bonne Mere Gabrielle nous le rapportoit, il parut plûtôt qu'elle expira par un effort d'amour de Dieu, que par l'effet de la maladie.

Le médecin qui en connut le danger avoit de la peine à se résoudre à le lui annoncer, pensant qu'il seroit trop sensible à une jeune personne de quitter la vie, lorsqu'elle commençoit à peine à la goûter. Mais la Mere Gabrielle qui avoit élevé la malade, & connoissoit à fond ses pieux sentimens, lui fit entendre qu'elle avoit vêcu d'une maniére à désirer plûtôt de voir Dieu que de rester encore sur la terre, & qu'il pouvoit s'expliquer librement. En effet quand on lui annonça que sa fin étoit proche, ramassant toutes ses forces pour lever les mains au Ciel, elle s'écria avec un visage où éclatoit l'allegresse : O mon Dieu quelle bonne nouvelle ! Et chanta tout de suite ce premier verset du Pseaume 121. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Je me suis réjoüi dans ce qu'on m'a annoncé ; nous irons donc dans la Maison du Seigneur.

Le même jour qu'elle expira il mourut aussi dans la Ville une Dame âgée de soixante

&

& quinze ans, mais d'une maniére bien différente. Elle avoit passé toute sa vie dans les vains amusemens du monde, jusqu'à se rendre également digne de censure par une conduite peu réservée, & ridicule par son attachement aux parures qu'elle conserva jusqu'à la fin de ses jours; voulant toûjours paroître jeune, & s'ajustant avec autant d'affectation que l'auroit pû faire une Dame de vingt ans. Les infirmités que l'âge amene ne lui permettant plus d'aller dans les compagnies aussi souvent qu'elle le souhaitoit, elle les attira dans son logis, autant pour se distraire de la pensée de la mort, qui venoit quelquefois l'importuner malgré elle, que parce que son cœur ne pouvoit s'arracher aux plaisirs du monde par la longue habitude qu'elle en avoit contractée.

Cependant sa derniérre heure arriva. Qu'on le veüille ou non, le tems nous y amene. Elle tomba sérieusement malade, & en montra tant d'inquiétude, que personne n'osoit lui parler clairement. Ses amies venoient bien en foule la visiter; mais les unes lui faisoient espérer de guérir, les autres ne vouloient pas qu'on lui parlât encore des Sacremens, de peur que la frayeur ne hâtât sa mort: d'autres usoient de détour pour lui faire pressentir qu'il falloit penser à sa conscience; mais c'étoit avec tant de ménagemeut, que la malade toûjours portée à se flâter, ou n'entendoit rien dans leurs discours, ou faisoit semblent de n'y rien comprendre.

Enfin une Dame de piété de la Ville qui

l'avoit beaucoup connuë autrefois, apprenant le danger où étoit ſon ame, vint la trouver ſous prétexte d'une viſite de politeſſe, & l'avertit charitablement. O mon Dieu qu'on a raiſon de dire que le ſouvenir de la mort eſt amer à ceux qui ont mis leur eſpérance en ce monde ! Cette pauvre créature voyant qu'elle étoit condamnée prit la main de ſon ancienne amie ; & l'arroſant d'un torrent de pleurs. " Ah Madame, lui dit-elle, que me „ dites-vous ! Il faut donc ſe réſoudre à quit- „ ter la vie. Eh ! où irai-je, moi qui n'ai rien „ fait pour l'éternité ? Vous y êtes à tems, „ lui dit la Dame, je vais de ce pas envoyer „ chez le Curé afin qu'il vienne vous enten- „ dre à confeſſe. Ne perdons pas le tems de „ peur qu'il ne nous manque. " Le Curé fut exact ; mais ce que je ne ſçaurois vous dire ſans frémir ; la malade expira au moment qu'il entra dans ſon appartement.

Un exemple ſi terrible frappa tellement quelques Dames amies de la morte, & qui avoient été juſqu'alors compagnes de ſes folies, ſi j'oſe parler ainſi, qu'elles rentrerent en elles-mêmes, & ſe préparerent à bien mourir, en donnant à Dieu ce qu'il leur reſtoit de vie.

Pour appliquer cette Hiſtoire à ce que je vous diſois auparavant, Monſieur notre Confeſſeur vint chez nous deux jours après ; il nous appella pluſieurs avec la Mere Gabrielle, & nous parla ainſi : " J'ai une difficulté à vous „ propoſer, celle d'entre vous qui la déve- „ loppera aura un réliquaire pour récom-

„ penſe. Voici de quoi il s'agit : deux per-
„ ſonnes ſont mortes le même jour ; une âgée
„ de ſoixante & quinze ans, l'autre de dix-
„ neuf ſeulement. Laquelle des deux a vêcu
„ davantage ? " Nous nous regardâmes les unes les autres, & nous nous prîmes à rire. Car il étoit naturel de répondre que c'étoit la premiére : mais faiſant attention qu'il nous propoſoit ceci comme une énigme, nous jugeâmes que le ſens qui ſe préſentoit d'abord n'étoit pas celui qu'il falloit ſaiſir.

Adelaïde alla au but : " Monſieur, dit-elle,
„ il me ſemble qu'avant que de répondre à ce
„ que vous avez la bonté de nous propoſer,
„ il faut s'expliquer ſur la maniére de comp-
„ ter la durée des années. Si vous l'entendez
„ comme on le fait communément, il eſt
„ hors de doute que celle qui eſt morte à ſoi-
„ xante & quinze ans a plus vêcu que l'au-
„ tre ; mais ſi vous ne l'entendez que du tems
„ qu'on a employé à la pratique du bien, il
„ peut ſe faire que celle qui eſt morte à dix-
„ neuf ans ait beaucoup plus vêcu que l'au-
„ tre. Vous avez bien pris ma penſée, lui dit
„ le Confeſſeur ; c'eſt dans ce dernier ſens que
„ je l'entends. Le cas eſt arrivé tout récem-
„ ment. Quelle différence d'une vie paſſée
„ dans l'innocence & l'amour de Dieu, &
„ une autre prodiguée au ſervice du monde !
„ C'eſt ainſi que Dieu aura peſé dans ſa ré-
„ doutable balance la vie de la Sœur Loüiſe
„ de Zamora que vous venez de perdre &
„ celle de quelqu'un dont on a beaucoup
„ parlé dans la Ville, qui eſt mort dans un

„ âge fort avancé, ſans qu'il conſte de ſes „ bonnes œuvres. „

Revenons à Adelaïde. Dans un autre entretien que j'eus avec elle, je lui demandai comment elle s'acquittoit de ſes examens, de ſes lectures de piété & des autres exercices ? " Je n'y fais rien de plus, me répondit-„ elle, que ce que la Mere Gabrielle nous a „ appris à vous & à moi. „ A peine avoit-elle achevé ces mots que nous vîmes paſſer une Penſionnaire de la ſeconde Claſſe qui avoit fait ſa premiére Communion aux Pâques de cette année, & dont la dévotion étoit tendre & peu commune. Adelaïde l'aimoit beaucoup à cauſe de ſa piété : dès qu'elle l'apperçût elle lui fit ſigne de nous venir joindre & nous nous avançâmes en même tems vers elle : nous étions toutes les trois d'une humeur fort gaïe ; ſur-tout les autres, à qui le bon témoignage de leur conſcience cauſoit une ſainte allegreſſe ; n'y ayant point de plus parfaite joye que celle qui naît de la paix de l'ame avec Dieu. Adelaïde lui dit d'un ton gracieux quand nous l'eûmes abordée : " Je „ vous félicite, Madémoiſelle, de l'hono-„ rable viſite que vous aurez demain. „ (C'étoit la Fête de l'Aſſomption de la Très-Ste. Vierge, où nous devions toutes communier.) " Oüi, lui répondit la petite, ce ſera un „ grand bonheur pour moi, mais je puis „ vous faire le même compliment à toutes „ les deux, & notre bonheur eſt commun. „ Et que promettez-vous de faire en l'hon-„ neur de la Très-Ste. Vierge, lui demanda

„ Adelaïde, puiſqu'elle vous payera ſi bien „ ſa Fête ? „

La petite, timide à proportion de ſa jeuneſſe, s'arrêta à cette demande, & témoigna par un ſoûrire d'étonnement, qu'elle n'oſoit le dire en ma préſence. Je le compris bien, & je lui dis : " Madémoiſelle, il n'eſt „ pas juſte que je ſçache vos ſecrets ; vous „ pouvez les confier à l'oreille de Madémoi- „ ſelle de Witsbury ; je ne le regarderai pas „ comme une impoliteſſe. „ Elle héſita un peu, mais comme j'inſiſtai, elle s'approcha d'Adelaïde, & lui dit quelques mots que je n'entendis point, après quoi elle ſe retira. Cela fit tomber notre diſcours ſur la Communion. Je ſçûs bon gré à la petite Penſionnaire de m'en avoir fourni l'occaſion. Nous nous avançâmes au fonds du jardin, & nous nous aſſimes ſur le gazon pour parler plus commodément de cette importante matiére. Je ne ſçaurois vous rapporter tout ce qu'elle me dit, mais je me ſouviens qu'elle ſe ſurpaſſa : Car quoique ſa piété fournît toûjours beaucoup quand elle parloit de Dieu ; lorſqu'il s'agiſſoit de la Communion, on voyoit que ſon cœur s'épanchoit avec tant d'onction, & même d'élevation de ſentiment, que le mien en étoit tranſporté de joye & de ferveur.

Il s'en faut bien qu'on pût lui réprocher de ſe préparer froidement, & de recevoir ſans fruit ce pain de vie. La veille du jour qu'elle devoit communier, ſon ame en étoit toute occupée. Le matin, dès qu'elle étoit

éveillée, après avoir remercié Dieu du jour nouveau qu'il lui donnoit, & lui avoir offert son cœur, elle portoit incontinent sa pensée sur le bonheur qu'elle auroit ce jour-là de recevoir Notre-Seigneur Jesus-Christ. Sa méditation rouloit sur le même sujet.. Plus le moment en approchoit, plus aussi son cœur s'embrasoit par des désirs & des sentimens d'amour.

Elle s'avançoit vers la sainte Table avec une gravité, un air de douceur & de modestie qui nous édifioit toutes. J'ai sçû depuis sa mort que quelques Dames de piété étoient venuës expressément pour s'édifier & pour s'animer en la voyant communier. Dès qu'elle avoit reçû Notre-Seigneur, elle se rétiroit à l'écart & fermant doucement les yeux, vous eussiez dit qu'elle n'étoit plus de ce monde. Son esprit & son cœur étoient tous renfermés au dedans d'elle-même pour y adorer, y admirer, y aimer, y remercier Notre-Seigneur Jesus-Christ; mais avec quels transports & quel dévouëment de toutes les puissances de son ame! Et qui auroit pû le dire qu'elle seule qui l'éprouvoit?

Après son action de graces, nous la voyions sortir, les yeux baissés en terre, gardant le silence, & toute pénétrée du précieux gage qu'elle avoit reçû. Le reste du jour elle le passoit dans une rétenuë encore plus grande qu'à l'ordinaire quoiqu'elle en eût toûjours beaucoup. Elle étoit en usage d'offrir à Notre-Seigneur Jesus-Christ dans l'action de graces quelque pratique qu'elle se propo-

ſoit de faire chaque jour juſqu'à la premiére communion ; & cette pratique conſiſtoit dans quelque acte de vertu, ou de victoire ſur ſes imperfections. Elle y renouvelloit auſſi la réſolution de perſévérer plus que jamais dans l'amour & la fidélité qu'elle avoit promiſe à Jeſus-Chriſt.

Telles étoient les merveilleuſes diſpoſitions d'Adelaïde en approchant des ſaints myſtères ; après quoi on ne ſçauroit s'étonner qu'elle y participât avec fruit. Car, croyez-moi, mes cheres Démoiſelles, vous ne pourriez comprendre quel progrès on peut faire dans le bien, & quelle force on reçoit pour s'y ſoûtenir, en recevant la ſainte Communion avec dévotion, & en s'appliquant à bien faire l'action de graces. Si on s'en acquittoit ainſi on ſortiroit de la ſainte Table tout embraſé d'amour, & avec un zéle ſi ardent de ſa ſanctification qu'on nous verroit bien-tôt faire ſenſiblement du progrès & dans l'amendement de nos défauts & dans l'acquiſition des vertus Chrétiennes. Adelaïde ſe ſoûtenoit ainſi d'une Communion à une autre. La premiére la préparoit encore mieux à la ſeconde, & celle-ci à l'autre d'après. On ne la vit donc pas s'arrêter dans la voïe de la vertu ; encore moins s'en écarter. Il n'en étoit pas d'elle comme de certaines perſonnes qui ſont recuëillies aujourdhui & demain extrêmement diſſipées ; qui maintenant veulent être à Dieu & qui s'oublient une heure après ; qui font ſouvent des réſolutions, ſans ſe mettre beaucoup en peine de

les garder ; qui passent leur vie dans des alternatives de ferveur & de rélâchement, où la ferveur n'est souvent qu'une saillie passagere d'humeur, & le rélâchemeut est le fonds rarement interrompu de leur conduite.

La maniére dont elle se confessoit fut encore le sujet d'un autre entretien que nous eûmes ensemble. Ce qu'elle m'y dit pourra vous servir d'instruction, comme il me servit pour lors à moi. On se confesse assez souvent, mais on ne s'amande pas de même. On persévére dans ses fautes avec autant de négligence à s'en corriger, qu'on est assidu à s'en accuser. Cela me fait craindre presque autant les fréquentes confessions dans plusieurs, que celles qu'on fait rarement. Car si d'une part les personnes qui approchent à peine deux ou trois fois dans l'année du sacré Tribunal de la pénitence doivent appréhender que la négligence qu'elles ont habituellement pour leur salut ne les accompagne dans leurs confessions, & ne les rende mauvaises, ou par défaut d'examen, ou par défaut de contrition ; d'autre part celles qui vont souvent à confesse, ont à prendre garde que leur diligence ne dégénere en coûtume & qu'exactes à déclarer leurs fautes, elles ne le soient pas assez à en concevoir une juste douleur.

Je ne prétends pas dire par-là qu'il soit bon de ne pas approcher souvent du sacré Tribunal. Nous tombons fréquemment, il faut aussi récourir fréquemment au remède ; mais je dis que notre assiduité en ce point

ne

ne nous dispense pas de le faire avec exactitude, & de nous exciter toûjours à concevoir autant de regret de nos fautes, que si nous n'y avions recours que très-rarement.

Reprenons Adelaïde. Depuis la premiere fois qu'elle se confessa, elle le fit d'abord tous les mois. Après la premiere communion elle se confessoit tous les quinze jours & approchoit une fois le mois de la sainte Table. Cela dura environ deux ans. Enfin son Confesseur voyant qu'elle profitoit merveilleusement des Sacremens, lui accorda de communier tous les quinze jours, après tous les Dimanches, & en dernier lieu il y ajoûta les Fêtes & les Jeudis de chaque semaine; ce qui dura jusqu'à la mort. On ne trouva point de singularité dans cette conduite d'Adelaïde, quoiqu'elle se distinguât par-là de ses compagnes qui ne communioient pas si souvent qu'elle le faisoit en dernier lieu; parce que nous étions toutes témoins de sa piété, & que nous comprenions assez qu'une vertu qui n'étoit pas commune, méritoit d'être distinguée dans la participation des saints Mystères.

Mais avec quelle preparation approchoit-elle du sacré Tribunal de la Pénitence, & de quelle douleur y accompagnoit-elle l'accusation de ses fautes! Ecoutez, & tâchez d'en profiter.

1°. Elle ne manquoit jamais de faire tous les soirs l'examen de sa conscience. Cette discution journaliere lui rendoit ses fautes présentes; de sorte qu'il lui étoit aisé de les rappeller à son souvenir, lorsqu'elle s'examinoit pour s'en confesser.

2°. Elle n'approchoit du Confessional qu'avec une contenance humble & après avoir demandé à Dieu pendant un tems raisonnable l'esprit de componction, & s'être excitée à la douleur.

3°. Elle s'accusoit simplement & avec une juste précision, ne disant que ce qu'il falloit dire, sans user de long détours, ni raconter des Histoires, qu'on debite souvent, plûtôt pour satisfaire l'amour propre par l'adoucissement de ses fautes que pour se faire mieux entendre du Confesseur.

4°. Après qu'elle avoit dit ses péchés, elle prêtoit une oreille attentive aux avis du Confesseur comme si elle les recevoit immédiatement de la bouche de Jesus-Christ, & entrant de nouveau dans des sentimens de contrition, elle recevoit l'absolution du Prêtre. Enfin elle se retiroit avec la même contenance humble & recuëillie pour remercier le Seigneur du pardon qu'il lui avoit accordé par sa miséricorde, & pour accomplir la pénitence qu'on lui avoit imposé.

Elle me disoit une fois: " On dit qu'il y
" a des gens qui ont de la peine à se confes-
" ser: Je ne conçois pourtant pas ce qu'ils
" y trouvent de si pénible. Il me semble au
" contraire que c'est un grand sujet de con-
" solation. Car avant qu'on se confesse, on
" sent que les péchés dont on est chargé pé-
" sent sur la conscience, & à mesure qu'on
" les dit au Confesseur on se trouve insensi-
" blement soulagé; de sorte qu'on sort du
" sacré Tribunal avec le cœur au large, &

„ je ne ſçai quelle ſecrette joye qui vous fe-
„ roit, pour ainſi dire, aimer Dieu par for-
„ ce, tant ſa miſéricorde ſe fait ſentir amou-
„ reuſement dans la délivrance de nos mi-
„ ſéres. „

Vous penſerez peut-être, quand je vous parle de la maniere dont Adelaïde s'accuſoit de ſes péchés, comment je puis vous le dire avec tant d'aſſûrance, puiſqu'il ne pouvoit y avoir que ſon Confeſſeur qui en fût témoin : Et en effet je me ſerois bien gardée de prêter l'oreille lorſqu'elle s'accuſoit, ç'auroit été un grand péché ; mais voici comment je l'ai ſçû. Notre amitié ſi étroite avoit paſſé juſqu'à une mutuelle confiance des plus ſecrets ſentimens de nos cœurs. Nous avions une telle ouverture, l'une pour l'autre, que nous nous racontions avec autant de ſimplicité que de facilité, tout ce qui ſe paſſoit dans notre ame. Nous convinmes même un jour de nous avertir charitablement quand nous manquerions en quelque choſe, & nous le faiſions ſans façon. Il arriva dans une occaſion que j'avois fait une faute dont elle eut la charité de m'avertir. Lorſque je fis mon examen pour me confeſſer, voulant dire cette faute comme les autres, j'étois embarraſſée de quelle maniere je pourrois m'en accuſer, parce que le prochain y étant intereſſé, je ne ſçavois comment l'expliquer, ſans parler des autres. Je fus trouver Adelaïde à qui je fis connoître mon embarras, & elle me le démêla ſi bien en peu de mots, que je n'aurois ſçû l'expliquer plus clairement &

plus prudemment, quand j'y aurois uſé toute mon induſtrie.

„ Je ne m'étonne pas, lui dis-je alors, ſi „ vous n'êtes pas longue à confeſſe; vous „ avez le talent de vous ſi bien expliquer, „ qu'on ne le ſçauroit mieux, & vous ne di- „ tes rien d'inutile. Ne ſçavez-vous pas, me „ répondit-elle, que le Catéchiſme nous ap- „ prend que la Confeſſion doit être ſimple? „ Quelquefois ſous prétexte de mieux ſe fai- „ re entendre, on cherche plûtôt à diminuër „ la grandeur de ſa faute: & une mauvaiſe „ honte uſe de circonlocution, parce qu'il „ en coûteroit de dire ſon péché rondement. „ A quoi bon, par exemple, quand j'ai eû „ du reſſentiment contre quelqu'un, réciter „ hiſtoriquement ce qu'on m'a fait ou ce qui „ a donné lieu à mon aigreur? Eſt-il néceſ- „ ſaire pour mieux m'expliquer que je ra- „ conte au Confeſſeur la faute de ma com- „ pagne, qui a occaſionné la mienne? Elle „ s'en confeſſera, ſans qu'il ſoit beſoin que „ je la prévienne. Dans le Sacrement de Pé- „ nitence je ſuis mon accuſatrice, & non „ pas celle des autres.

„ Mais lui dis-je alors, ſans trop faire „ de réflexion, comment vous êtes-vous ac- „ cuſée de vos péchés dans votre derniere „ Confeſſion, afin que je ſçache auſſi ſi je „ m'accuſe des miens comme il faut? „ A peine eus-je fait cette demande que je compris qu'elle étoit indiſcrette; & faiſant un éclat de rire: " Pour le coup, ajoûtai-je, „ je ſuis bien bête de vous faire une pareille

„ queſtion. Elle en rit comme moi, & me „ répondit avec ſon aimable naïveté : Ne „ faiſons-nous pas toutes des péchés ? Je di- „ rois auſſi bien les miens devant toutes les „ Demoiſelles ; „ & tout de ſuite elle me re- cita ſa Confeſſion. Je fus charmée de voir comment elle développoit ſa conſcience ; avec quel ordre, quelle clarté, quelle préciſion. Il ne s'agiſſoit pas de grandes choſes, mais elle les exprimoit ſans rien omettre ni parler inutilement.

Je voulus pouſſer plus loin notre entretien pour m'éclaircir ſur une peine qui me vint pour lors à l'eſprit. " Je vous avouë, lui dis- „ je, que ce qui me cauſe ſouvent de l'in- „ quiétude au ſujet de la Confeſſion, c'eſt la „ crainte de n'avoir pas une bonne contri- „ tion ; car ſi nous ſommes véritablement „ repentantes, comment retombons-nous ſi „ facilement dans les mêmes fautes ! Hier, „ par exemple, je m'accuſai de diſtractions „ dans mes priéres, & à celle du ſoir j'en „ eus également. Il me ſemble que quand on „ eſt bien fâché d'avoir commis un péché „ on n'y doit plus retomber. J'ai eû la même „ peine que vous, me répondit Adelaïde, „ & je fus la découvrir à la Mere Gabrielle „ qui me parla ainſi : Mon enfant, la Con- „ feſſion ne nous rend pas impeccables, & „ notre foibleſſe eſt ſi grande, que nous „ manquons à nos réſolutions preſqu'au mo- „ ment que nous les avons faites. Voyez ſi „ quand vous vous préſentez à confeſſe, il y „ a aucune de vos fautes que vous n'ayiez

» de regret d'avoir commis & si vous vou-
» driez y retomber, supposé que l'occasion
» s'en présentât. Dieu m'en préserve, lui dis-
» je; & la Mere m'ajoûta, eh bien donc!
» abandonnez-vous à la miséricorde de
» Dieu & demeurez en paix. Je m'en tiens
» donc à cet avis & je reste tranquille. »

Toutefois ce qu'Adelaïde me dit-là ne doit point servir de prétexte à toute sorte de personnes. Elle avoit une vraye dévotion; Elle s'appliquoit à l'ouvrage de son salut; elle s'exerçoit à la pratique des vertus; & il paroissoit assez clairement que les bons propos qu'elle faisoit à la Confession étoient sinceres. Mais si une Demoiselle s'accusoit toûjours de rire & de badiner sans cesse au tems de la Priére, sans qu'elle fît jamais le moindre effort pour se retenir: si elle s'accusoit de vouloir du mal à quelqu'une de ses compagnes, & qu'au lieu de concevoir des sentimens plus charitables, elle continuoit comme auparavant à lui témoigner de la froideur: si elle se plaisoit à semer la discorde parmi les Pensionnaires, & qu'après s'en être confessée tant de fois elle ne cessoit point de faire de mauvais rapports pour les désunir: si elle s'accusoit d'avoir tenu des discours dans la recréation qui scandalisent, ou d'avoir chanté des chansons mauvaises, & qu'ensuite ses entretiens fussent toûjours scandaleux: quand dis-je, une Pensionnaire s'accuse ainsi & ne s'amande nullement, il est à présumer qu'elle n'a fait son acte de contrition que du bout des lévres, &. que

le cœur n'y a eû aucune part. Or je ne dirois point à cette fille ce que dit la Mere Gabrielle à Adelaïde, *Abandonnez-vous à la miſéricorde de Dieu, & demeurez en paix*; mais je lui dirois plûtôt : N'abuſez pas de la bonté de Dieu & redoutez ſa juſtice ; car s'il eſt bon envers les pécheurs qui reviennent ſincerement à lui, on n'abuſe pas impunément de ſa bonté, ni on ne ſe jouë pas de ſa miſéricorde, en feignant d'être fâché de lui avoir déplû, tandis qu'on n'eſt rien moins que contrit des péchés qui lui déplaiſent.

Je ne dis point ceci pour jetter mal-à-propos le trouble dans vos conſciences & vous cauſer du ſcrupule, ſçachant d'ailleurs que vous n'avez pas de défauts eſſentiels, de quoi je rends tous les jours au Seigneur de très-humbles actions de graces ; mais je ne ſçaurois trop vous exhorter quand vous allez à confeſſe, de traiter cette grande action auſſi ſérieuſement qu'aucune des plus importantes de la vie, de vous en acquitter avec un reſpect, une humilité & une dévotion toute particuliere ; de vous y exciter principalement à la contrition ; d'en ſortir avec une ſincére volonté de vous amander de vos fautes, & de ſervir Dieu fidélement : & quoiqu'il ne s'enſuive pas que vous ne deviez plus retomber dans les mêmes fautes, du moins ne le ferez-vous pas ſi aiſément, & vous en releverez-vous plus promptement.

Pour ne rien vous laiſſer ignorer de la conduite d'Adelaïde, ſur la Confeſſion, je dois ajoûter ici que la Mere Gabrielle lui ayant

permis de faire dans l'année une retraite de huit jours, elle y faiſoit auſſi ſa Confeſſion annuelle, & y rendoit à ſon Confeſſeur un compte fidéle de l'état de ſon ame.

Il ne lui falloit au plus qu'une petite heure pour cela, & hors cette longue ſéance, ſon uſage étoit de ne s'arrêter que pour l'accuſation de ſes fautes & recevoir les inſtructions du Confeſſeur en peu de mots; car il ne falloit pas beaucoup l'exhorter à pratiquer le bien: auſſi les ames de bonne volonté n'en demandent pas davantage. C'étoit ici une leçon qu'elle avoit reçû de la Mere Gabrielle, & dont je vous exhorte vous-même de profiter. " Les Confeſſeurs, diſoit cette bonne Mere, ſont les Miniſtres de Jeſus-Chriſt: ce n'eſt qu'en cette qualité que nous devons recourir à eux: tout ce qui n'eſt pas du reſſort de leur miniſtère, doit être regardé comme de l'homme: & dans cette conſidération qu'aurons-nous à regler avec eux? Employons leur zéle & leur charité pour le ſalut de nos ames; à cela près, tout autre entretien eſt une perte de tems pour eux & pour nous. "

Adelaïde ſe propoſoit deux fins en faiſant ſa Confeſſion annuelle qui en prouvent l'utilité. " Quoiqu'il me ſemble, diſoit-elle, que je ſois bien fâchée d'avoir offenſé Dieu toutes les fois que je vais à confeſſe, il peut ſe faire que la douleur que j'en conçois n'ait pas toutes les conditions requiſes, parce que notre amour propre nous flâte & nous aveugle ſur nos défauts; une

„ revûë de mes Confeſſions dans l'année peut
„ ſervir à les réparer. J'y redouble mes ſoins
„ pour obtenir de Dieu une contrition telle
„ qu'il la faut, & quoiqu'avec cette précau-
„ tion je n'aye pas une certitude d'évidence
„ d'être en état de grace, j'ai la conſolation
„ d'avoir fait ce que j'ai pû pour m'y mettre;
„ après quoi, comme m'a dit la Mere Ga-
„ brielle, je dois demeurer en paix & ſervir
„ Dieu avec confiance & en tranquillité. Ou-
„ tre cela, pourſuivoit-elle, une Confeſſion
„ annuelle me fait encore mieux connoître
„ à mon Confeſſeur. Il voit d'un coup d'œil
„ la conduite que j'ai gardée dans le cours de
„ l'année. Il juge mieux de l'état de mon
„ ame. Il peut plus aiſément me propoſer les
„ remèdes propres pour guérir mes maux ſpi-
„ rituels, & me donner des avis ſalutaires
„ pour mon avancement. J'ajoûte à ces deux
„ motifs qui m'ont porté à faire cette Con-
„ feſſion, que je la regarde comme une re-
„ formation de ma conſcience; j'y ſens une
„ nouvelle ardeur de me donner à Dieu,
„ comme ſi je ne faiſois que d'entrer dans
„ ſon ſervice; car il eſt vrai que je n'ai
„ pas encore bien commencé, & je me
„ dis à moi-même: Combien de fautes n'ai-
„ je pas commis depuis l'année derniere, &
„ où ſont les vertus que j'ai acquiſes? Voilà
„ bien du tems perdu: il faut l'employer de
„ telle ſorte que je répare mes pertes & que
„ je rende au Seigneur ce qu'il attend de ma
„ fidélité. „

Peut-on penſer d'une maniére plus chré-

tienne? Voyez par-là quel soin Adelaïde avoit de conserver sa conscience en bon état, & quelle étoit la pieuse sollicitude qu'elle avoit du salut de son ame. Voilà ce que j'appelle s'aimer soi-même véritablement ? car tout le monde s'aime, mais le grand nombre ne le fait que pour se perdre, & l'amour propre qui fait qu'on se retranche en tout, ne tend qu'à nous séduire & enfin à nous précipiter dans l'abîme, au lieu que l'attention qu'on donne à se sanctifier est le vrai & le solide amour que nous nous devons, parce qu'il opére notre bonheur éternel qui est le plus excellent bien que nous puissions attendre & auquel nous devions aspirer.

Adelaïde étoit parfaitement convaincuë de cette vérité, & régloit sa conduite sur elle. Sa foi vive qui lui rendoit sans cesse présentes les recompenses éternelles, la dégageoit de tout autre soin pour parvenir à s'en rendre digne. Son salut étoit l'objet de toute son application. J'ai connu plusieurs Démoiselles qui ont été élevées dans ce Monastère & dont on peut dire avec justice qu'elles ont travaillé à se rendre saintes. Les unes ont été Réligieuses, & même dans des Ordres fort austères; les autres engagées dans le monde où Dieu les appelloit, s'y sont constamment soûtenuës dans la piété que nous avions tâché de leur inspirer ; mais autant qu'on en peut juger par les apparences, aucune n'a égalé Adelaïde dans l'exercice de cette foi vive, qui dégage de la terre & fait agir pour l'éternité.

Ce qui releve ici son mérite, c'est qu'elle

avoit d'ailleurs tout ce qu'on exige dans le monde pour en procurer les agrémens, Adelaïde étoit riche héritiere, ſa maîtreſſe abſoluë, outre les qualités extérieures de la figure & des belles maniéres, elle avoit de l'eſprit, une douceur charmante, un cœur noble & généreux, capable de ſoûtenir ſans s'ébranler les plus rudes adverſités, & pour comble de mérite, elle avoit tous les talens qu'on peut déſirer dans une jeune Démoiſelle qui a bien profité de ſon éducation.

Que ne devoit-elle pas ſe promettre étant ſi heureuſement partagée des dons de la nature & de la fortune ? Si elle eût pris le parti de la Religion, on l'auroit regardée comme le tréſor d'un Monaſtère ; & ſi elle ſe fût établie dans le monde, elle auroit été adorée pour ainſi dire, d'un mari & déſirée avec empreſſement dans toutes les compagnies. Cependant rien de tout cela ne la touchoit, ou pour parler avec plus de vérité, elle n'y faiſoit pas même attention, pour ſe donner toute entiere au ſoin de ſon ame, comme à l'unique affaire qui méritoit ſes ſoins & ſon application.

Que l'on eſt heureux quand on penſe de cette façon ; & quel bonheur n'eſt-ce pas aujourdhui pour elle d'avoir ſi bien pratiqué la vertu dans le peu de tems qu'a duré ſa vie ! Que lui reſteroit-il à préſent de ſa bonne fortune ſi elle en avoit abuſé, & des avantages du monde ſi elle y avoit établi ſa fin ? Tout cela ſeroit paſſé comme un éclair qui diſparoît au même moment qu'il brille, &

la peine & le déſeſpoir ſeroient les fruits malheureux qu'elle en recueilliroit dans l'éternité.

Vous trouveriez ſans doute dans ce cas qu'elle ſeroit beaucoup à plaindre. Vous ne pourriez vous empêcher de dire qu'elle avoit mal pourvû à ſon bonheur en l'établiſſant dans les vanités du monde, au lieu de travailler à ſe procurer celui des Saints. C'eſt ainſi que penſent ordinairement de ceux qui meurent les perſonnes les plus attachées aux maximes du monde. Elles les louënt s'ils ont ſuivi dans leur vie le parti de la vertu, & déplorent le ſort des autres qui ont tenu malheureuſement une route oppoſée.

Celle où marchoit Adelaide fut courte, mais elle fut droite & elle s'y ſoûtint fidélement. Plût-à-Dieu que nous euſſions pû profiter davantage de ſes bons exemples! s'il étoit permis de former des déſirs contre les diſpoſitions adorables de la Providence, les nôtres auroient été des plus ardens pour lui ſouhaiter de nombreuſes années; mais nous ne méritions pas de la poſſeder plus longtems, & elle avoit déja rempli ſa méſure.

Tandis que nous nous répoſions tranquillement dans la joüiſſance de ce tréſor, qu'Adelaïde paroiſſoit avoir une ſanté parfaite; qu'elle faiſoit nos délices; que nous l'aimions avec une affection incroyable, & que nous ne nous attendions à rien moins qu'au malheur de la perdre, une maladie imprévûë nous l'enleva bruſquement: je ne ſçaurois vous en raconter les circonſtances ſans que ma tendreſſe ſe reveille toute entiere,

mais quelque douleur que ſon ſouvenir me cauſe, je n'en veux rien retrancher, afin que vous apprenniez comment on meurt quand on a bien vêcu, & que vous vous animiez à bien vivre, ſi vous voulez mourir de même.

Un Samedi lorſque nous promenions enſemble en nous entretenant de la dévotion à la très-ſainte Vierge qu'Adelaïde honnoroit & aimoit comme ſa tendre Mere & ſa puiſſante Protectrice, & dont elle m'étaloit les grandeurs avec un zéle & une onction merveilleuſe : elle me dit ces paroles que j'ai toûjours retenuës : " Je ſens dans mon cœur „ un ſi ardent déſir de voir, après Jeſus- „ Chriſt, la très-ſainte Vierge ; en qui j'ai „ mis mon appui & ma confiance, que ſi je „ me livrois à mon empreſſement, j'irois tout „ à l'heure la conjurer de m'obtenir la grace „ de mourir dans peu de jours, afin de pou- „ voir plûtôt lui aller témoigner mon hum- „ ble reconnoiſſance dans le Ciel pour les „ graces que j'ai reçûës par ſon interceſ- „ ſion. „

C'étoit après le ſoûper qu'elle me parloit ainſi : le lendemain je m'apperçûs pendant les Vêpres, qu'elle étoit pâle & abbatuë & je pris garde qu'elle ſe retira d'abord après, contre ſon uſage, qui étoit de demeurer un peu plus de tems que les autres dans le Chœur. J'en donnai avis à la Mere Gabrielle qui l'alla voir ſur le champ dans ſa chambre & la trouva dans un accablement général, ayant la tête lourde & péſante, le tein livide

& un peu de ſuffocation. Sur le ſoir un friſſon la ſaiſit, il fut ſuivi d'une fiévre violente, enfin une douleur fixe & aiguë qu'elle ſentit au côté, accompagnée de la toux, nous annonça une fatale péripneumonie qui fut plus forte que tous les remèdes & nous l'enleva en moins de huit jours.

Durant tout ce tems-là, la Mere Gabrielle ne la perdit pas un moment de vûë, & je ne ſçai comment elle ne mourut pas de fatigue & d'épuiſement. Elle étoit nuit & jour à la ruelle de ſon lit, ne s'en rapportant qu'à ſoi-même pour la ſécourir, & la douleur qu'elle avoit de voir ſa chere Adelaïde dans un ſi grand péril de la vie, l'accabloit autant que ſon empreſſement pour la tirer du danger lui donnoit de force pour la ſervir.

La malade voyoit bien l'excès de ſon affliction à travers la violence qu'elle ſe faiſoit pour retenir ſes larmes; elle tâchoit de la conſoler; mais plus elle lui parloit plus la douceur de ſes paroles pénetroit l'ame de cette bonne Mere, & rendoit profonde la playe de ſon cœur. En effet, qui auroit pû voir ſans regret une fille de 18. ans, d'un ſi grand mérite, perir par un mal ſi bruſque & ſi ſubit.

Quant-à-elle, pleine de confiance en Dieu, elle quittoit la terre avec un dégagement de cœur dont nous étions toutes étonnées. On me permettoit de demeurer auprès d'elle dans le jour, & je crois qu'autant auroit-il voulu m'arracher le cœur, que de m'empêcher de la voir : c'étoit aſſez pour moi d'avoir condeſcendu à n'y pas reſter la nuit.

Elle demanda son Confesseur dès le second jour de sa maladie à qui elle fit sa Confession générale, ensuite elle fit son testament en faveur de la Comtesse de la Verda, parce qu'elle n'avoit plus de parens, & que le nom de sa Maison s'éteignoit avec elle. Comme je ne la quittois presque pas, j'étois témoins de ses sentimens, & je tâchai de ne perdre aucune de ses paroles. Je lui demandai si elle craignoit la mort : " Je ne me soucie guére de vivre, me répondit-elle, mais „ je crains les Jugemens de Dieu. Cependant, quoique je l'aye beaucoup offensé, „ j'espére en sa miséricorde, m'appuyant sur „ les mérites de Jesus-Christ & sur la puissante interceſſion de la très-sainte Vierge „ que j'ai prise pour mon Avocate. „

La Mere Gabrielle lui demanda aussi dans une autre occasion si elle n'avoit pas de peine à quitter la vie : " Pour cette vie, dit-elle, „ qu'y ferois-je ? Rien de ce monde ne me „ touche ; plus on y vit plus on fait de pé„ chés : ainsi qui pourroit m'y attacher ? „ Pour être tranquille je la fuis, & j'ai peur „ de l'être trop : peut-être y a-t'il de la pré„ somption, ayant offensé Dieu autant que „ je l'ai fait ; mais je sens une si grande con„ fiance en son infinie bonté, & un désir si „ empressé de le voir, que mon cœur en est „ dans la joye. „

La bonne Mere l'entendant parler ainsi, se détourna un moment d'auprès d'elle pour pleurer sans qu'elle le vît ; je voulus m'aviser de la consoler, mais les larmes m'é-

chapperent, & nous ne pûmes ni l'une ni l'autre assez étouffer nos sanglots, que la malade ne nous entendît. Elle nous appella & nous dit avec un ton de douceur qui nous rendit encore plus sensibles à sa situation : „ De quoi vous affligez-vous ? est-ce de me „ perdre ? je n'en vaux pas la peine : est-ce „ de ce que je vais voir mon Dieu ? helas ! „ que pouvez-vous me souhaiter de plus „ consolant ! Je vous laisse, ajoûta-t'elle, „ mais c'est pour vous revoir dans quelque „ tems ; car notre foi n'est pas vaine ; nous „ nous réjoindrons dans l'éternité : alors no- „ tre union ne sera plus sujette au tems ; elle „ durera autant que Dieu. „ La Mere Gabrielle l'interrompit pour lui dire si elle n'étoit pas incommodée de trop parler, car nous aurions toûjours voulu l'entendre ; mais nous craignions pour sa poitrine : " Point „ du tout, lui répondit Adelaïde quand „ je parle de Dieu cela me soulage : avec „ vous deux je puis décharger mon cœur & „ m'expliquer sans crainte ; vos entretiens „ m'animent à aimer Dieu. „

Nous usions pourtant, de discrétion & nous ne lui parlions que par intervales ; mais ces courts momens étoient toûjours trop rares pour notre satisfaction, & si nous l'avions osé, nous ne lui aurions point donné de relâche. Souvent nous croyions qu'elle reposoit & nous la laissions tranquille ; mais fermant les yeux au-dehors, au lieu de se livrer à l'assoupissement, elle s'entretenoit amoureusement avec Dieu. Je m'approchois quelquefois

quelquefois fort doucement & j'ouvrois un peu les rideaux de ſon lit pour voir comment elle alloit, & à chaque fois je comprennois qu'elle s'élevoit à Dieu de moment à moment, ſoit par de doux ſoûpirs qu'elle pouſſoit vers lui avec beaucoup de dévotion, ſoit par des actes de regrets de ſes fautes, d'abandon à la miſéricorde de Dieu, de déſir de le poſſeder.

Je le rediſois à la Mere Gabrielle, & comme je voulus une autre fois la ſurprendre dans ces pieuſes diſpoſitions, la bonne Mere s'approcha avec moi, & nous la vîmes les yeux élevés vers le Ciel avec un viſage doux & enflâmé tout enſemble, comme de quelqu'un qui brûle des plus pures flâmes de la charité. " A quoi penſe-tu, ma chere Adelaïde, lui dit la Mere toute trempée dans „ ſes larmes. Je penſe, lui repondit-elle, à „ la grace que Dieu m'a faite de me retirer „ d'Angleterre, où peut-être je me fuſſe perduë, & de me conduire dans ce Monaſtère, où j'ai eû tant de moyen de travailler „ à mon ſalut. Cela reveille toute ma réconnoiſſance; & ſi je me livrois à ce que mon „ cœur reſſent, je crierois de toutes mes forces: quelle bonté de Dieu qu'il m'ait délivrée de tant de dangers pour me conduire „ ici où tout a concouru à ma ſanctification! „ S'il me fait miſéricorde, il me ſemble que „ l'éternité ne ſera pas aſſez longue pour „ chanter le Cantique d'actions de graces „ que je lui dois.

„ Te ſouviendras-tu de moi, ma chere

„ enfant, lui dit la Mere Gabrielle ? & de
„ moi aussi, lui ajoûtai-je ? Je serois bien in-
„ grate, nous répondit-elle, si je vous ou-
„ bliois, après les obligations que je vous ai.

Madame l'Abbesse qui vint alors nous interrompit. Elle lui fit une courte exhortation sur le dégagement de ce monde & le sacrifice qu'elle devoit faire de sa vie, si c'étoit la volonté de Dieu qu'elle mourût ; car on pouvoit lui parler de la mort sans qu'elle s'en effrayât ; on eût plûtôt appréhendé de l'affliger en lui faisant espérer de vivre. Adelaïde l'écouta avec un respect & une humilité qui l'attendrit autant que nous étions attendries ; il n'y avoit jamais que la malade qui montrât de la fermeté.

La Mere Abbesse venoit la voir regulierement trois fois le jour, les Religieuses se succedoient les unes aux autres pour s'édifier auprès d'elle, autant que pour lui faire visite ; car sa vertu lui avoit acquis non-seulement l'estime, mais encore le respect & l'amour de toute la Communauté, & si la Mere Abbesse avoit voulu écouter l'empressement des Religieuses, la chambre de la malade auroit toûjours été pleine de monde.

Elle demanda aussi à voir les Demoiselles. On les fit appeller de toutes les Classes. Elle toucha la main à chacune en particulier, avec un signe de tête si gracieux, qu'il n'y en eût point qui n'en fut vivement pénetrée. La Mere Gabrielle leur avoit défendu de lui parler, parce que cela l'auroit épuisée ; mais Adelaïde n'étant pas satisfaite de leur avoir

témoigné par ſigne ce qu'elle auroit voulu leur dire, elle pria la Mere Gabrielle de les aſſembler toutes, & de leur dire de ſa part que ſi la foibleſſe où ſon mal l'avoit réduite n'avoit pas été un obſtacle à ſes déſirs, elle auroit voulu de tout ſon cœur ſe jetter aux pieds de chacune pour lui demander pardon des mauvais exemples & des occaſions de chagrin qu'elle leur avoit donné.

Quand la bonne Mere s'acquitta de cette commiſſion, toutes les Sales retentirent des cris des Penſionnaires; en ſorte que la Mere Abbeſſe & pluſieurs Religieuſes qui les entendirent, accoururent au bruit, croyant qu'on leur avoit annoncé la mort d'Adelaïde. C'étoit un ſpectacle bien touchant de voir la déſolation où étoient toutes ces filles. Celles qui en avoient mal uſé à ſon égard, lorſque la Démoiſelle dont je vous ai parlé, étoit dans le Monaſtère, ſe le reprochoient publiquement & loüoient ſa patience, autant qu'elles condamnoient leur indiſcrétion. D'autres racontoient tous les ſervices d'amitié qu'elle leur avoit rendus en une infinité de rencontres. D'autres exaltoient ſes vertus & diſoient tout ce qu'elles lui avoient vû faire d'édifiant. Enfin ce n'étoit parmi elles que pleurs, que plaintes, que régrets, qu'éloges, que déſolation.

Mais celle qu'on remarqua principalement, ce fut la petite Charlotte de Sainte-Foi, cette jeune Turque convertie dont je vous ai raconté l'hiſtoire, & pour qui Adelaïde avoit pris tant de ſoin. Véritablement

elle ne crioit, ni ne pleuroit point ; mais c'étoit par l'excès de la douleur qui l'étouffoit ; & en effet elle en fut sérieusement malade. On la voyoit renversée à un coin sur une chaise, dans un accablement qui ne lui donnoit pas même assez de force pour jetter les larmes hors de ses yeux.

Cependant Adelaïde, se sentant affoiblir de plus en plus, pria la Mere Abbesse & la Mere Gabrielle de ne plus laisser entrer personne dans sa chambre que son Confesseur & moi, afin de se disposer avec moins de distraction au redoutable passage du tems à l'éternité. On lui donna le Saint Viatique dès le quatriéme jour de sa maladie ; elle auroit voulu qu'on lui permît de le recevoir au moins à genoux sur son lit, mais sa foiblesse ne secondant pas son courage, elle ne put l'exécuter. Pour y suppléer, sa piété, toûjours feconde en saintes pratiques, lui suggera de prier la Mere Gabrielle de lui apporter une corde, elle se la mit au cou, afin de recevoir ce grand Sacrement en qualité de suppliante, se regardant comme une indigne criminelle qui ne méritoit que les traits vengeurs de la justice de Dieu, & dont toute la ressource étoit dans sa grande miséricorde. C'est ainsi qu'elle s'exprimoit. Elle en fit de même en recevant l'Extreme-Onction, répondant avec beaucoup de présence d'esprit à toutes les priéres.

La Mere Gabrielle, qui, comme je vous ai dit, ne la quittoit point, lui recita la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ selon

Saint Jean, & pendant ce tems-là j'étois à genoux aux pieds de son lit, ayant mes yeux attachés sur les siens, pour tâcher de reconnoître, si je le pouvois, les dispositions de son ame. En effet, autant que je le pus comprendre, il me paroissoit qu'elle étoit toute occupée de la sainte Lecture que la Mere lui faisoit. Le demon qui fait ordinairement ses plus grands efforts dans cette derniere heure, voulut la tenter d'infidélité & de désespoir : elle appella son Confesseur & lui dit : " Mon Pere, je suis tentée contre la „ foi, mais je proteste que je veux mourir „ fille de l'Eglise Romaine, & que je sacri„ fierois mille vies, si j'en étois la maîtresse, „ plûtôt que de revoquer en doute le moin„ dre point de sa créance ; d'ailleurs la mul„ titude de mes péchés & la rigueur des ju„ gemens de Dieu m'effrayent, fortifiez„ moi, je vous en prie, j'en ai grand bé„ soin. „ Ce saint homme, car c'étoit véritablement un saint, la rassûra & la consola. Il lui appliqua l'indulgence pleniere que le Nonce du Pape lui avoit obtenu, comme je vous l'ai raconté dans son tems ; & recita les priéres des Agonizans. Elle vêcut encore environ un petit quart d'heure, se connoissant & nous connoissant parfaitement, & joüissant d'un calme admirable. Mais tout à coup lorsque nous nous y attendions le moins; elle ouvrit de grands yeux qu'elle fixa au pied de son lit, & s'écria, autant que sa foiblesse le lui put permettre : Ah, mon Dieu ! Ah mon Dieu ! Je vois ma chere Mere qui m'appelle. Je

vous avouë que la frayeur me saisit ; les cheveux se dresserent sur ma tête, & je faillis laisser tomber le cierge beni que j'avois à la main, craignant de voir la morte qu'elle voyoit. Elle ajoûta d'un ton plus tranquille, & plein de dévotion : Mon Dieu, je recommande mon ame entre vos mains. Ce furent les dernieres paroles qu'elle prononça ; car ayant porté à la bouche le petit crucifix qu'elle avoit en main & qu'elle baisoit presque à tout moment, ou tenoit serré sur son cœur ; son visage devint pâle ; ses yeux s'éteignirent, elle rendit l'ame avec aussi peu d'effort que si elle n'avoit fait que s'endormir.

Nous nous étions soûtenuës jusqu'alors, la Mere Gabrielle & moi, autant que nous l'avions pû ; mais à ce moment nos forces nous abandonnerent ; nous tombâmes toutes les deux en défaillance, & le Confesseur avec deux Sœurs Converses qui étoient dans la chambre eurent bien de la peine à nous faire revenir.

La Mere Gabrielle avoit envoyé dès le deuziéme jour de la maladie d'Adelaïde un exprès à la Comtesse de la Verda pour lui en donner avis. Par malheur cette Dame étoit attaquée d'une violente colique qui la retenoit dans le lit. Dès qu'elle fut en état de supporter la voiture, elle vint en diligence, & n'arriva néanmoins que le lendemain de sa mort. Elle fut inconsolable de n'avoir pas été à tems à la voir. Elle remplit nos parloirs de cris & de lamentations, & pendant un mois qu'elle resta dans Valladolid,

elle ne ceſſa de joindre ſes regrets aux nôtres, & des larmes intâriſſables à celles que nous répandions tous les jours.

Je ne finirois point ſi je voulois vous raconter tout ce qui ſe paſſa pendant qu'elle fut avec nous : Tout ce que je puis dire pour votre édification, c'eſt que bien qu'Adelaïde l'eût laiſſée héritiere de ſes grandes richeſſes, cette marque de ſon bon cœur ne fit que lui rendre ſa perte plus ſenſible. Rare exemple de déſintéreſſement ! Ce n'eſt pas toûjours le cœur qui s'afflige, quand on arroſe de ſes larmes le cercuëil de ceux dont on recuëille une riche ſucceſſion.

Voilà dont cette pieuſe Adelaïde dont vous étiez ſi empreſſées de ſçavoir la vie. Euſſiez-vous crû de trouver parmi celles qui vous ont dévancées, un ſi beau modéle de vertu ? Le recit que je vous en ai fait ne doit pas être ſtérile. Si vous la trouvez heureuſe d'avoir été ſi ſainte, vous devez, en marchant ſur ſes traces, aſpirer au même bonheur. Ne penſez pas qu'elle ſoit inimitable, parce que je vous l'ai répréſentée ſi parfaite. Vous pouvez le devenir autant qu'elle, avec le ſécours du Seigneur. On n'exige pas que vous l'atteigniez d'abord dans l'état ſublime de ſa piété : il faut du tems & de l'application, ayez du courage & du zéle ; & quoique vous vous trouviez au-deſſous d'elle, bien loin de vous laiſſer abattre, prenez, pour ainſi dire, des forces de votre foibleſſe, & mettez la main à l'œuvre. Dieu bénira vos efforts & votre émulation. La premiére

tentative vous conduira à un heureux progrès, & ce progrès aura des ſuites favorables.

Profitez du loiſir & des moyens que vous avez dans le Couvent pour vous établir ſolidement dans la piété. Faites-en une ample proviſion, afin que vous ſoyez abondamment pourvûës quand vous ſortirez d'ici pour ſuivre l'état où Dieu vous appelle. Que ce ſoit pour la Réligion, ou pour le monde, vous avez beſoin de vous y prendre de bonne heure. Si Dieu vous attire à la vie Réligieuſe, il faut vous rendre digne d'une ſi précieuſe grace en vous rendant fidéle à celles que vous avez à préſent. Quoique dans cet état ſaint, les obſtacles au ſalut ſoient moindres, & les moyens de l'opérer plus puiſſans & plus nombreux, la piété doit vous y préparer comme elle doit vous y conduire.

Mais ſi c'eſt dans le monde que Dieu vous appelle, à combien plus forte raiſon devez-vous prendre des méſures pour ne pas vous y perdre. C'eſt une illuſion dans pluſieurs qui croyent que parce qu'elles doivent s'établir dans le ſiécle, il leur eſt permis d'être moins dévotes, & peut-être encore de ne l'être point. Quelle erreur groſſiére! Où il y a de plus grands dangers, ne doit-on pas ſe prémunir davantage? S'expoſe-t'on au péril ſans précaution, & marche-t'on à l'ennemi ſans armes? Que deviendroit une Démoiſelle ſi elle ſortoit du Monaſtère ſans avoir fait un fonds ſolide de piété? Se ſoûtiendroit-elle

un jour dans le monde ſans ſe laiſſer ébloüir par ſes faux charmes, & ſans donner tête baiſſée dans ſes pernicieuſes maximes ? Bientôt toutes les inſtructions qu'elle auroit reçû dans le Couvent s'évanouiroient de ſon eſprit ; les amuſemens, les plaiſirs, les bagatelles prendroient poſſeſſion de ſon cœur. Plus elle ſe trouveroit au large, plus auſſi elle s'y mettroit. C'eſt ainſi qu'on commence une vie mondaine. On la continuë de même, & on la conſomme enfin par une mort qui n'eſt rien moins que chrétienne.

Quel eſt le ſort de l'ame après cela ? Elle quitte cette vie comme on s'éveille d'un ſommeil, où tout ce qu'elle a goûté de vanité ne paroît plus qu'un ſonge, & n'ayant que ſes œuvres qui la ſuivent, elle n'a point de récompenſe à eſpérer, parce qu'elle n'a rien fait qui la mérite.

Comme je ne vous ai raconté l'hiſtoire d'Adelaïde que pour vous animer à l'imiter. Une Démoiſelle qui voudroit ſe former ſur elle n'auroit qu'à la ſuivre dans les différentes Claſſes, & tâcher de l'exprimer ſur ſoi trait par trait. Nous l'avons vûë ſe ſignaler dans la premiére, par ſa ſincérité, ſa docilité, & ce noble déſir d'apprendre, que j'ai appellé pour cela une loüable curioſité.

Quand on met ces trois vertus pour fondement de ſon éducation, on en peut élever l'ouvrage bien haut, & le conduire heureuſement à ſa perfection. Telle fut Adelaïde dans ſon enfance, la diſſimulation, la ſupercherie, le menſonge lui furent plûtôt in-

connus qu'elle n'eût beſoin de les combattre. Ses lévres étoient toûjours les fidéles interprêtes de ſes penſées, & ſon amour pour la vérité fut ſi conſtant qu'elle auroit eû plus de confuſion d'éviter le châtiment en déguiſant une faute, qu'un eſprit revêche n'auroit eû de dépit de le ſubir.

Sa docilité nous apprend encore à aimer qu'on nous rédreſſe, & à ne jamais nous révolter contre la correction. Une fille qui ne peut ſouffrir d'être répriſe mérite de porter dans la ſuite avec ſes défauts toute la honte de ſon indocilité. Ceux d'Adelaïde n'étoient ni nombreux, ni conſidérables; elle s'en corrigea facilement, parce qu'elle aima d'être corrigée.

Le déſir de s'inſtruire fixa ſon application. On cultiva ſon eſprit par des connoiſſances utiles, & ſon cœur par des maximes ſalutaires: On lui montra tout ce qu'une Démoiſelle de condition doit apprendre; & ſon émulation fondée ſur l'amour du devoir la porta à ſéconder les inſtructions de ſes Maîtreſſes. Son empreſſement égala le leur, & peut-être n'en dirois-je pas trop ſi j'ajoûtois qu'elle le prévint & le ſurpaſſa.

Mais quelle fut cette tendre dévotion que nous admirâmes en elle, & qui nous la fit également aimer & reſpecter. Cette dévotion naiſſante qui la fit briller au milieu de nous preſqu'auſſi-tôt qu'elle y parut, comme une belle aurore. Cette dévotion qui la rendoit ſi modeſte dans la priére, ſi ſage dans les exercices, & qui lui inſpiroit une telle horreur du péché que le moindre allarmoit ſa conſ-

cience timorée. Voilà ſans doute une conduite qui peut bien ſervir de régle aux Penſionnaires de la premiére Claſſe, & dont les autres encore peuvent beaucoup profiter.

Comme une ſource abondante ſe répand & ſe diſtribuë en pluſieurs ruiſſeaux, ainſi la piété d'Adelaïde ſe développa davantage dans la ſeconde Claſſe par les différentes pratiques de vertu dont elle nous donna l'exemple aprés ſa premiére Communion. Il parut bien que ce Sacrement de ſalut avoit produit des fruits de vie dans ſon ame innocente. Ils devinrent bien-tôt ſenſibles par les réſolutions qu'elle prit, & ſur-tout par ſa fidélité à les mettre en pratique; car que ſeroit-ce d'en former & de les oublier enſuite? Non, Adelaïde n'en agit pas ainſi; elle ſe propoſa un ſingulier reſpect dans la priére; & elle la faiſoit à nous en inſpirer à nous-même; elle ſe propoſa l'exacte obſervance des régles des Penſionnaires, & elle s'y aſſujettit avec l'exactitude qu'on pourroit attendre d'une Religieuſe.

Elle ſe propoſa la ſoûmiſſion & l'obéïſſance aux Maîtreſſes, & aucune ne trouva en elle la moindre oppoſition à ſa volonté. Elle ſe propoſa la charité & la politeſſe envers ſes compagnes, & non-ſeulement il n'en fut point qui eût lieu de ſe plaindre d'elle; mais toutes éprouverent de ſa part ce qu'on peut attendre d'un bon cœur, d'un cœur affable, d'un cœur généreux, d'un cœur qui ſemble s'oublier pour ſe dévouër à la conſolation des autres. Enfin elle ſe propoſa la rétenuë,

la modeſtie & tant d'autres vertus dont le détail ſeroit trop long, & tout cela elle le pratiqua fidélement.

Ce ne fut encore là que le préliminaire d'une vertu plus forte & plus élevée. On la vit dans la troiſiéme Claſſe, ſe ſoûtenir par une invincible patience contre les contradictions de quelques eſprits ennemis de ſa piété & s'éloigner avec prudence de leur ſociété contagieuſe, ſans toutefois que la charité s'altérât jamais dans ſon cœur. On la vit par le même principe de réligion changer ſa douceur en ſévérité, & répouſſer vigoureuſement une attaque dangereuſe, dont elle ruïna les efforts du premier coup par la force de ſon zéle.

Ce dernier exemple doit vous être précieux ſur tous les autres, parce qu'il vous prémunit contre un piége dont le monde n'eſt que trop couvert, à la perte d'un grand nombre d'ames. Gravez-le profondément dans vos cœurs; & que le tems qui détruit tout, n'en altére jamais les traces ineffaçables. Adelaïde avoit ſans doute puiſé cette force invincible dans les pieux exercices qu'elle pratiquoit avec tant de ferveur. La méditation, les lectures de piété, les rétraites, elle s'en acquittoit avec une dévotion qui égaloit ſon exactitude; & quand je dis ſon exactitude, vous pouvez aiſément préſumer juſqu'à quel point elle la porta.

Ainſi enrichie de mérite aux yeux de Dieu, elle ſe trouva parfaite dans un âge, où tant d'autres ont mille défauts à ſe réprocher; & Dieu fidéle rémunérateur de la vertu ſe hâta

de couronner la ſienne, à proportion de ſon empreſſement à s'en rendre digne. Elle mourut donc jeune, mais elle vécut beaucoup; parce qu'elle mit le tems à profit. Elle mourut ſainte, parce qu'elle avoit ſaintement vêcû. Elle ne rédouta point la mort, parce que ſes œuvres lui donnoient une juſte confiance en la divine miſéricorde. Heureuſes les filles qui l'imiteront. La voïe qu'elle a ſuivie, eſt la voie droite; on ne ſçauroit s'égarer en marchant ſur ſes pas.

Je finirai ici le récit des vertus de cette incomparable amie dont le ſouvenir durera autant que ma vie, en attendant que Dieu par un excès de ſa bonté, me faſſe la grace de l'aller joindre dans le Ciel. Mais pour donner à cette longue narration les derniers traits d'utilité que vous pouvez attendre, permettez-moi d'y ajoûter un abrégé de la pieuſe conduite de deux de ſes compagnes, dont l'une fut Religieuſe & l'autre s'établit dans le monde; toutes les deux, ſes grandes amies, & qui s'étoient attachées plus particuliérement à l'imiter.

Celle qui embraſſa la vie religieuſe, appartenoit au Marquis d'Almanzar de Seville, & s'appelloit Iſabelle; fille unique & riche héritiére, qui foula généreuſement aux pieds les eſpérances du ſiécle pour ſe conſacrer à Jeſus-Chriſt dans un Monaſtère de ſa Patrie. Elle fut à peine dans la troiſiéme Claſſe qu'elle fit ouverture de ſon deſſein à la Mere Gabrielle, laquelle en Maîtreſſe prudente attendit qu'elle lui en eût parlé pluſieurs fois, avant que de l'y confirmer.

Après ces premiéres épreuves, cette bonne Mere lui inſpira de faire une neuvaine à la Très-Sainte Vierge; une aux Saints Anges, une autre à St. Joſeph, & la voyant toûjours ferme dans ſon pieux projet, elle la fit examiner par un Prêtre expérimenté dans les voyes de Dieu, qui employa une diſcution exacte. Et conclut enfin que ſa vocation étoit bonne.

On devoit s'attendre naturellement à des obſtacles de la part des parens. Quel ſacrifice pour eux de ſe priver pour toûjours d'une fille unique! mais ils avoient la crainte du Seigneur en partage, & après une épreuve raiſonnable qui les raſſûra ſur ſa vocation, ils imiterent la généroſité d'Abraham, & ſe ſoûmirent aux ordres de la Providence.

La premiére démarche que fit Iſabelle, étant entrée en probation, fut un gage de la haute piété où elle parviendroit dans la ſuite. Elle fut trouver ſa Maîtreſſe de Noviciat dans ſa chambre, & ſe jettant à ſes pieds avec une candeur & une humilité d'Ange, elle lui parla en ces termes: " Ma Mere, je ſuis „ devenuë votre enfant. Je viens me démet„ tre de ma volonté pour n'avoir que la vô„ tre. Diſpoſez de moi à votre gré; je me „ décharge entiérement ſur vous du ſoin de „ ma propre conduite. „ La Maîtreſſe qui joignoit une longue expérience à une rare piété fut au comble de ſa joye de trouver ſa Novice dans des diſpoſitions ſi favorables. Elle en profita pour la former aux vertus religieuſes, & la Novice docile ſous ſa direction y fit tant de progrès, qu'avant qu'elle

prononçât ſes vœux, on auroit pû la regarder comme une Profeſſe de pluſieurs années.

Vous en jugerez par ce qu'elle écrivit à la Mere Gabrielle en lui apprenant ſa Profeſſion. „ Enfin, dit-elle, j'ai obtenu par la „ miſéricorde du Seigneur, ce que je déſi„ rois avec tant d'empreſſement & que je „ lui ai demandé avec tant d'inſtance. Me „ voilà conſacrée à Jeſus-Chriſt pour toû„ jours. Je tiens à lui par des liens indiſſo„ lubles; rien n'égale la joïe de mon cœur; „ il triomphe de ſon bonheur. Que me reſte„ t'il à faire ſi ce n'eſt de garder une in„ violable fidélité à celui qui a daigné m'ag„ greger au nombre de ſes épouſes choiſies? „ c'eſt bien là ma réſolution. Le monde que „ j'ai quitté ſera déſormais pour moi comme „ un Païs d'oubli: Dieu ſeul occupera mon „ cœur; je me ſuis dévoüée à lui, comment „ uſerois-je de réſerve?

Dans une ſeconde Lettre, elle lui marque le plan de conduite qu'elle avoit dreſſé de l'avis de ſa Maîtreſſe pour toute ſa vie. Ce plan rouloit ſur cinq Articles principaux, ſçavoir, ſur l'éloignement du parloir, ſur l'eſprit de pauvreté, ſur le dévouëment à l'obéiſſance, ſur la charité commune & ſur la fidélité à garder la régle: & l'on peut dire que la pratique de ces choſes en fit une parfaite Religieuſe, c'eſt-à-dire, un modéle d'obſervance pour les autres, & une fille intérieure, & d'une étroite union avec Dieu.

A l'égard du parloir, elle ſe propoſa de n'y paroître que pour ſes proches parens, de

le faire rarement, & de ne s'y entretenir jamais de ce qui se passe dans le monde. Une de ses cousines germaines, trop imbuë des maximes du siécle, voulut un jour lui faire quelque réproche sur la difficulté qu'elle faisoit de recevoir ses visites trop fréquentes : „ Qu'est-ce que cela signifie, lui disoit-elle ? „ y a-t'il du péché à voir une parente, quand „ elle vous appartient d'aussi près que moi ? „ Vous autres Religieuses, vous portez tout „ à l'excès s'il le faut ainsi pour être dévote, „ je vous remercie de la dévotion ; elle me „ feroit mourir étique en moins de six mois. „ Il paroît bien, lui répondit Isabelle, que „ vous ne connoissez pas les devoirs de l'état „ que j'ai embrassé ; mais puisque vous les „ ignorez, respectez-les du moins comme un „ mystère au-dessus de votre portée. Je ne „ suis plus au monde ni du monde ; & par „ conséquent je ne dois être avec le monde „ que le moins que je pourrai. „

Cette même Dame voulut une autre fois lui faire part de quelques nouvelles qui couroient dans la Ville. " Laissons, dit-elle, „ ma cousine, le monde pour ce qu'il vaut ; „ ce qui s'y passe m'intéresse aussi peu que „ s'il se passoit dans la Lune ; je n'ai ni la „ curiosité de le sçavoir, ni du goût à l'en„ tendre. „ Par cet éloignement du commerce du monde, Isabelle se trouvant toute renfermée dans son Monastère, pouvoit vacquer avec plus de loisir au salut de son ame, sans être traversée par la dissipation, les dégoûts & les inquiétudes que la trop grande com-

munication avec le dehors cauſent ordinairement aux Religieuſes.

On ne peut rien ajoûter à ſon exactitude ſur la pauvreté ; tout ſe reſſentoit en elle de cette vertu. Non-ſeulement elle n'avoit aucun meuble rare ou précieux à ſon uſage ; mais elle s'étoit fixée au néceſſaire & à la plus grande ſimplicité. Il eſt inouï qu'elle ait jamais diſpoſé de quoi que ce ſoit ſans permiſſion. Elle ne faiſoit aucune dépenſe inutile ni conſidérable, diſant qu'une véritable pauvre n'a rien de ſuperflu, ni ne peut dépenſer beaucoup. Une Religieuſe étant entrée dans ſa chambre, la trouva ſi dépourvûë, qu'elle lui dit : " Je crois que ſi l'on ôtoit d'ici une „ épingle, on vous priveroit d'un meuble „ eſſentiel, tant vous avez pris des méſures „ pour n'avoir rien de trop. Il eſt vrai, lui „ répondit Iſabelle d'un air content, que „ tout ce qui eſt ici m'eſt néceſſaire, mais „ combien y a-t'il de pauvres qui n'ont pas „ même ce néceſſaire ? „

Ce dépoüillement extérieur n'étoit que l'apparence de celui de ſon cœur : jamais Religieuſe plus détachée. Je crois que ſi on lui avoit enlevé la couverture de ſon lit pour y en mettre une plus mauvaiſe, elle auroit été trois jours ſans s'en appercevoir. „ Quelle „ petiteſſe, diſoit-elle, de s'attacher à de pe„ tits mauvais meubles dans la Religion, „ après qu'on a fait le ſacrifice des richeſſes „ de la terre. Si on veut prodiguer ſon affec„ tion à ceux-là, il valoit bien mieux la garder „ pour les autres, en reſtant dans le monde. „

Ainſi dépoüillée par la pauvreté évangelique, elle voulut l'être auſſi de ſa volonté par la pratique de l'obéïſſance. Mais quelle pratique, & juſques à quel point de perfection ne la portoit-elle pas ? " Il faut, écrivoit-elle à la Mere Gabrielle, qu'il en » ſoit de moi comme d'un holocauſte, dont » il ne reſte rien, parce que tout y eſt con- » ſumé. Je veux mourir entiérement à tout » afin que ne reſtant rien de moi, en quel- » que maniére, Dieu ſeul regne dans mon » cœur. J'ai rénoncé au monde, & j'ai pris » des méſures pour n'en être pas interrom- » puë par des entretiens inutiles. J'ai rénoncé » aux richeſſes, & je me ſuis réduite à la » ſimplicité autant que je l'ai pû avec diſ- » crétion. Je travaille tous les jours à rénon- » cer à ma volonté. Véritablement c'eſt ce » qui me coûte davantage ; mais j'eſpére que » vous m'aiderez par vos ſaints avis & par » le ſécours de vos priéres à m'en dépoüiller » ſi bien, que je parvienne à n'en avoir plus.

Elle y parvint en effet, & elle ſe rendit ſi fléxible à la voix de l'obéïſſance, qu'on peut dire qu'elle ne ſçavoit plus qu'obéïr. Quelquefois elle ſe diſoit à elle-même : " Sou- » viens-toi, ô mon ame, de la grande inſ- » truction que tu reçûs de la Mere Gabrielle » dans ſon dernier entretien. Elle te diſoit » qu'on n'eſt jamais plus ſûr de faire la vo- » lonté de Dieu que quand on rénonce à la » ſienne propre pour obéïr à la ſupérieure. » Voilà ta régle, que déſire-tu autre choſe, que » de connoître ce que Dieu demande de toi &

„ de t'y conformer; tout eſt trouvé dans la voix
„ de la Supérieure : elle eſt pour toi l'inter-
„ prête ſûr des ordres de Dieu, il n'y a qu'à s'y
„ conformer aveuglement & ſans reſtriction.„

C'eſt par ces réfléxions qu'elle s'animoit à obéïr, & elle ne ſe démentoit point dans la pratique. Auſſi qu'on la laiſſât dans ſa chambre, ou qu'on la ſurchargeât d'occupations; qu'on la mît dans un emploi, ou dans un autre, tout lui étoit indifférent; elle ne penſoit qu'à s'en bien acquiter pour répondre aux intentions de la Supérieure. Celle-ci voulant dans une rencontre éprouver ſa vertu, l'interrompit pendant huit jours de ſuite au milieu de l'oraiſon, pour aller rélever une Religieuſe qui veilloit ſur des Maçons qui travailloient dans le Monaſtère, & toûjours elle obéït avec autant de promptitude & de contentement que ſi on lui avoit commandé quelque choſe qui fût à ſon gré; mais il n'y avoit plus rien au gré de cette Religieuſe que ce qui étoit de l'obéïſſance, depuis qu'elle avoit fait paſſer, pour ainſi dire, ſa volonté dans celle de ſa Supérieure.

Que ſi l'obéïſſance la faiſoit ſi bien mourir à elle-même, on peut dire que la charité la faiſoit vivre pour ſes Sœurs. Elle avoit reçû pour cela trois maximes de la Mere Gabrielle dans le dernier entretien qu'elles eurent enſemble, & qui lui ſervirent de régle tout le tems de ſa vie. La premiére étoit de tout endurer de la part des autres, & de ne donner jamais la moindre occaſion à aucune d'exercer la patience. La ſeconde, de ne

jamais rien réfuſer aux autres à moins que ſa conſcience n'y fût intéreſſée. La troiſiéme, d'aimer toutes les Sœurs ſans aucune prédilection particuliére dont la charité commune pût être altérée. Où ne la conduiſoit pas la pratique de ces excellentes maximes ? Et quel en ſeroit le détail, s'il falloit ici vous les développer?

Sa patience & ſa douceur dans le ſupport des eſprits étoit admirable. On ne put jamais comprendre ſi elle avoit de l'antipathie contre aucune des Sœurs, leur montrant toûjours un viſage ſerein, & témoignant en toute rencontre une cordialité envers elles qui leur faiſoit croire avec juſtice à chacune en particulier qu'elle avoit ſa place dans ſon cœur. Les réfus ne la choquoient point, les importunités ne la laſſoient point. Elle ſupportoit tout comme un Agneau : mais ſi elle avoit la douceur d'un Agneau envers les autres, on peut dire auſſi qu'elle avoit la légéreté d'un Cerf pour courir à leurs beſoins quand ſes ſervices leur étoient néceſſaires.

On lui confia l'emploi d'Infirmiére, & on ne peut concevoir les actes de patience, de charité, de mortification qu'elle y pratiqua. Son zéle pour la conſolation des malades lui donnoit des forces au deſſus de ſon tempérament. Quoiqu'elle fût d'une petite taille & d'une compléxion délicate, elle les ſervoit avec tant d'affection & d'adreſſe que ſa charité & ſa dextérité ſuppléoient à ce qui lui manquoit du côté de la ſanté. „ On m'a deſtiné pour „ l'Infirmerie, écrivoit-elle à la Mere Ga- „ brielle, vous me devez là-deſſus un com-

„ pliment. Quel bonheur pour moi de ſer-
„ vir Jeſus-Chriſt dans ſes Epouſes malades ?
„ Vous vous ſouvenez combien j'étois foi-
„ ble étant Penſionnaire, Dieu a animé ce
„ petit corps comme d'un double eſprit qui
„ lui donne une vigueur extraordinaire. Je
„ ſens dans moi un ſi grand déſir de bien
„ ſervir mes Sœurs, que ce déſir me tient
„ lieu de force & me fait faire au-délà de ce
„ que j'aurois attendu de moi : voyez com-
„ bien Dieu eſt bon ; je dois ces graces à vos
„ priéres, continuez, je vous en conjure, à
„ m'en obtenir de nouvelles. „

Que vous dirai-je enfin de ſon exactitude à obſerver la régle ? On lui a rendu dans ſon Monaſtère le glorieux témoignage après ſa mort, qu'elle n'en avoit tranſgreſſé aucun point ; de ſorte qu'on peut dire que ſa fidélité la rendoit une régle vivante, & qu'on pouvoit autant s'inſtruire par ſa conduite de ce qui étoit preſcrit, que ſi on le liſoit dans le livre qui le contient.

Non-ſeulement elle en obſervoit la lettre, mais elle en pénétroit encore l'eſprit & y conformoit ſes intentions. Ainſi elle n'agiſſoit ni par coûtume, ni ſans réfléxion ; mais elle tâchoit d'animer toutes ſes actions par les motifs que preſcrivent les régles, ce qu'elle avoit appris de la Mere Gabrielle, & ce qui eſt la plus parfaite maniére de les mettre en pratique.

Tout ce que je viens de dire eſt plus que ſuffiſant pour vous préſenter dans cette fervente Epouſe de Jeſus-Chriſt le modéle d'u-

ne ſainte Religieuſe. Que falloit-il en effet pour la rendre telle, que d'oublier le monde, de n'être attachée à rien de la terre, de rénoncer ſans ceſſe à ſa propre volonté d'avoir pour ſes Sœurs une charité ſincére & ſans acception des perſonnes, & de diriger toutes ſes actions par la régle qu'elle avoit embraſſée ? Y a-t'il de voye plus ſûre à une Religieuſe pour arriver à la perfection ? Il n'eſt pas queſtion ici de don d'oraiſon éminente, ni d'aucun de ces états extraordinaires indépendamment deſquels on peut fort bien être ſaint. Je dis même qu'en vain on ſe flâteroit de parvenir à ces états ſublimes & ſi rares, ſi on ne tâchoit de s'exercer fidélement dans la pratique de ces points dont vous venez de voir qu'Iſabelle s'acquittoit d'une maniére ſi parfaite.

Permettez-moi encore d'ajoûter trois réſolutions qu'elle avoit faites, ainſi qu'elle l'écrivit à la Mere Gabrielle, & dont l'exécution la rendit une des Religieuſes les plus intérieures de ſon tems. La premiére fut de veiller ſur ſoi pour ne commettre aucun péché avec vûë, c'eſt-à-dire d'un propos bien déterminé & contre la lumiére de la conſcience. La ſeconde, de n'entretenir jamais volontairement en ſoi l'habitude d'aucune imperfection, haïſſant tout ce qui déplaît à Dieu, quelque petit qu'il paroiſſe. La troiſiéme, d'être toûjours diſpoſée à faire la volonté de Dieu, ſoit qu'elle lui fût manifeſtée par l'inſpiration divine, ou par l'avis de ſon Directeur, ou par les ordres de ſa Supérieu-

re. Ne demandez pas après cela ſi elle fut récueillie, humble, mortifiée, fille d'oraiſon, & ſi Dieu lui fit des graces particuliéres. Quand on eſt fidéle ſur ces trois points, on va bien loin dans la vie ſpirituelle, & Dieu riche en miſéricorde, ne ſe laiſſe pas vaincre en libéralité par une ame qui eſt libérale envers lui.

Il me reſte à parler de l'autre Penſionnaire qui s'établit dans le monde; elle s'appelloit Marie-Chriſtine-Elizabeth d'Arriba, fille du Comte de ce nom, très-riche Seigneur de Madrid. Elle étoit du nombre de celles qui pratiquoient la vertu avec plus d'ardeur dans le Couvent, & par conſéquent une des confidentes d'Adelaïde. Comme elle n'eut jamais d'attrait pour la vie religieuſe, quoiqu'elle l'eſtimât & la reſpectât beaucoup, ſes parens qui l'aimoient tendrement, penſerent à la marier. Elle ſe déchargea ſur eux du choix d'un parti convenable, & ſe retrancha de ſon côté à prier le Seigneur qu'il leur fît connoître celui qu'il lui avoit deſtiné.

Dieu l'écouta favorablement; elle épouſa un jeune Seigneur Colonel d'un Régiment de Cavalerie, appellé Gomez de las Balbadas, d'une piété qui ne cedoit point à la ſienne, & dont les autres qualités faiſoient un Cavalier des plus accomplis de toute la Caſtille. On ne vit guéres de mariage mieux aſſorti; l'âge étoit convenable, la condition égale, les biens ſuffiſans pour ſoûtenir leur rang, & tous les deux penſoient ſi bien ſur la Religion qu'ils étoient très-propres à s'animer

mutuellement dans le ſervice de Dieu.

Quelques jours avant que la Démoiſelle quittât le Monaſtère, la Mere Gabrielle la prit en particulier dans ſa chambre pour lui donner ſes derniers avis. " Vous allez dans le „ monde, lui dit-elle, prenez garde d'en „ ſuivre les pernicieuſes maximes : régardez- „ le comme le théâtre de la guerre, & ſoyez- „ y ſans ceſſe en garde contre les ennemis de „ votre ſalut. Ne préſumez point de vos pro- „ pres forces, & quelque vertu que vous „ ayez acquiſe ici, ſouvenez-vous que nous „ ſommes foibles, & qu'il y a toûjours un „ danger évident de tomber, quand on s'ex- „ poſe témerairement dans les occaſions. Vous „ ne vous ſoûtiendrez bien que par la vigi- „ lance & par la fuite. Si vous manquez en ces „ deux points, j'apprendrai bien-tôt avec dou- „ leur que vous êtes devenuë toute mondai- „ ne. N'allez pas vous mettre dans l'eſprit que „ parce que vous n'êtes pas appellée à la Re- „ ligion, il vous ſoit permis de négliger vo- „ tre ſalut : vous êtes obligée d'y travailler „ dans l'état où Dieu vout met, comme une „ Religieuſe eſt obligée de le faire dans ſon „ Cloître & quoique vous ne contractiez „ pas les mêmes engagemens qu'elle, vous „ avez les devoirs communs des Chrétiens à „ obſerver, dont on n'eſt diſpenſé dans au- „ cun état. „

„ Ces devoirs ſe réduiſent à trois chefs : à „ ce que vous devez à vous-même ; à ce „ que vous devez à votre maiſon ; à ce que „ vous devez à votre condition. Les deux derniers

„ derniers ſont tellement ſubordonnés à l'au-
„ tre, qu'il faut toûjours donner la préféren-
„ ce à celui-ci quand ceux-là y ſeront op-
„ poſés ; car le ſalut de notre ame doit paſ-
„ ſer avant toute choſe. Il ne faut pourtant
„ pas que ſous prétexte de ne penſer qu'à
„ votre ſalut, vous négligiez les affaires do-
„ meſtiques ; elles ſont parties de vos obli-
„ gations, comme la priére ou les autres pieu-
„ ſes pratiques. Une Dame qui employeroit
„ tout ſon tems à demeurer à ſon Oratoire
„ ou dans l'Egliſe, aux dépens de celui
„ qu'elle doit au bon ordre de ſa famille,
„ ſeroit dans l'illuſion, & croyant de rendre
„ gloire à Dieu, elle lui déplairoit par ſa
„ dévotion mal-entenduë.

„ Mais prenez garde auſſi au ſujet des
„ bienſéances de votre condition de les éten-
„ dre au-délà des juſtes bornes. Défiez-vous
„ de l'inclination que nous avons naturelle-
„ ment pour la diſſipation & le rélâche-
„ ment. Il eſt des viſites qu'on ne doit pas
„ omettre, la charité & la politeſſe le ré-
„ glant ainſi dans la ſociété civile ; mais il
„ eſt des compagnies qu'on doit fuïr ſoi-
„ gneuſement, parce qu'on ne s'y trouve
„ jamais ſans que la conſcience n'en ſoit bleſ-
„ ſée. Je mets au rang de celles-ci, & c'eſt
„ ce que je vous récommande très-expreſſe-
„ ment d'éviter, celles où l'on déchire la ré-
„ putation du prochain, où l'on tient des
„ diſcours peu honnêtes, où ſe forment les
„ intrigues, où l'on parle licencieuſement de
„ la Réligion. Vous n'en aurez que trop

„ d'occaſions, ſi vous vous engagez ſans
„ choix dans les aſſemblées, & comme nous
„ nous portons plus aiſément à ce qui eſt mal
„ qu'à la pratique du bien, un libertin, ſi
„ vous avez eû le malheur de l'écouter, por-
„ tera plus de préjudice à votre ame dans
„ un ſeul entretien, que vous n'aurez for-
„ mé de bons ſentimens dans une rétraite de
„ pluſieurs jours. „

Tel fut le commencement des inſtructions que la Mere Gabrielle donna à ſon éléve. Elle l'entretint pendant plus d'une heure ſur les obligations de l'état qu'elle alloit embraſſer. Vous comprendrez ce qu'elle continua à lui dire par le profit que cette Démoiſelle en ſçût faire après qu'elle fut mariée. Devenuë donc la Marquiſe de las Balbadas, elle s'appliqua ſoigneuſement à bien pratiquer tout ce que cette illuſtre Maîtreſſe lui avoit récommandé, & elle en fit ſi bien la régle de ſa conduite, qu'elle ne déclina ni à droit ni à gauche de la voye qu'elle lui avoit tracée.

Peu de jours après ſon mariage, elle ne manqua pas de lui écrire, & lui donna la conſolation d'apprendre que ſes arrangemens étoient pleinement conformes à ſes avis. " Je
„ ſuis enfin débarraſſée de toutes mes viſi-
„ tes, lui diſoit-elle, & me voici chez moi
„ par la grace du Seigneur. Quel cahos que
„ le monde ! je ne l'euſſe jamais crû. Etre
„ aujourdhui chez les autres, les recevoir
„ demain chez ſoi, voilà qui eſt fatiguant.
„ Comment peut-il ſe trouver des gens qui
„ ſe plaiſent dans cette contrainte ? Je ne

„ ſçaurois vous dire combien de fois j'ai ré-
„ greté la douce tranquillité du Monaſtère,
„ tout le tems que ce tracas a duré. J'ai pro-
„ fité des premiers jours où j'ai été renduë à
„ moi-même pour tracer le plan de ma con-
„ duite. La Religion y tient le premier rang,
„ enſuite ma maiſon, après ma condition :
„ ai-je bien pris votre penſée ? J'aſſiſterai
„ tous les jours au ſaint ſacrifice de la Meſſe,
„ je réciterai mon Roſaire, je ferai au moins
„ une demi-heure de méditation & une lec-
„ ture de piété ; tous les Dimanches j'irai à
„ ma Paroiſſe au Sermon ; tous les quinze
„ jours j'irai à confeſſe, en attendant que le
„ Confeſſeur que j'ai choiſi, homme d'expé-
„ rience & d'une piété très-éclairée, trouve
„ bon que je le faſſe plus ſouvent ; car je
„ ſuis réſoluë de vivre de telle ſorte qu'il me
„ permette de communier toutes les ſemaines.

„ Il paroît bien que Monſieur de las Bal-
„ badas eſt celui que Dieu même m'a choiſi
„ pour Epoux dans ſa miſéricorde. Nous
„ vivons dans une union de cœur qui peut
„ ſervir de ſimbole à la concorde qui rend
„ les mariages parfaits. La volonté particu-
„ liére ne réſide point dans nous, parce que
„ nous n'en avons qu'une qui eſt commune
„ à l'un & à l'autre. Nous avons partagé en-
„ ſemble les affaires de notre état ; chacun a
„ ſon reſſort ; il eſt à ce qui concerne ſa
„ charge, & j'ai le gouvernement intérieur
„ de la maiſon ; il m'y aide pourtant par ſes
„ avis, & je profite plûtôt du plaiſir qu'on a
„ dans le bon ordre d'une maiſon, que je

„ n'ai de peine à l'y mettre. Sa piété m'édi-
„ fie & m'anime : nous allons ordinairement
„ enſemble à la Meſſe & ſouvent le ſoir de-
„ vant le Saint Sacrement. Il a la complai-
„ ſance avant ou après le ſouper de nous lire
„ la vie du Saint du jour. C'eſt lui qui récite
„ tout haut la priére que nous faiſons en
„ commun, & à laquelle tous les domeſti-
„ ques aſſiſtent, ſans même en excepter ceux
„ qui ont les derniers emplois dans les bas
„ offices. Les entretiens particuliers de pié-
„ té que nous avons fréquemment enſem-
„ ble, me donnent de la dévotion plus que
„ vous ne ſçauriez croire ; car il a le talent
„ de parler de Dieu avec onction, parce qu'il
„ a ſon amour dans le cœur.

„ Nous exigeons trois qualités dans nos
„ domeſtiques. La premiére, qu'on n'enten-
„ de point parmi eux des paroles qui ſcanda-
„ liſent. La ſeconde, qu'ils n'ayent rien à dé-
„ mêler avec les filles de la maiſon. La troi-
„ ſiéme, qu'ils aillent à confeſſe au moins
„ tous les deux mois. La fripponerie, le
„ blaſphême, l'yvrognerie, le défaut de pu-
„ deur ſont des cas d'expulſion ſans miſéri-
„ corde. Nos filles ont leurs chambres hors de
„ la portée de celles des hommes. Les ſervantes
„ ſont en toute ſûreté dans leur cuiſine. Aucun
„ garçon n'oſeroit leur tenir un mauvais
„ propos ; ſon compte ſeroit arrêté ſur le
„ champ ; & les femmes de chambre ſont
„ dans mon appartement occupées ſous mes
„ yeux. Dieu m'a fait la grace juſqu'à pré-
„ ſent de trouver de tels Domeſtiques que

„ l'iniquité n'entre point par eux dans ma
„ maiſon, de quoi je le bénis ſans ceſſe.
„ Je fais les viſites dont je ne puis me diſ-
„ penſer honnêtement, après quoi je vis
„ dans ma rétraite, ou bien je vais chez la
„ Ducheſſe de Mendoza, cette ſainte Dame
„ qui édifie ici toute la Ville. Nous nous y
„ rencontrons ordinairement pluſieurs Dames
„ ou de mon âge, ou plus âgées, toutes très-
„ réſoluës à perſévérer dans le ſervice du Sei-
„ gneur; & je vous aſſûre que je ne ſors ja-
„ mais de ces entretiens, ſans reſſentir dans
„ mon cœur la joye que cauſe le bonheur
„ d'être à Dieu. „

Ainſi écrivoit la jeune Marquiſe de las Balbadas à la Mere Gabrielle, & par ce récit il paroît qu'elle ne s'étoit point démentie dans ſon nouvel état de la piété qu'elle avoit acquiſe dans le Monaſtère; la ſuite répondit à de ſi heureux commencemens. Je n'ajoûte rien à ce qu'elle marque de ſes exercices de piété, ſinon qu'elle s'en acquittoit avec une ferveur qui lui en faiſoit récuëillir tous les fruits. L'ordre qu'elle avoit mis dans ſa maiſon, en avoit fait l'azile de la vertu pour les filles. Elle n'en choiſiſſoit que d'une probité réconnuë, & ſon exemple leur ſervoit d'inſtruction. Sa charité envers ſes Domeſtiques en général étoit ſelon les régles de l'Evangile. Elle gardoit ſon rang, & ne ſe familiariſoit point avec eux; mais d'ailleurs elle les conſidéroit dans ſon ame comme ſes freres & ſes ſœurs en Jeſus-Chriſt, & prenoit autant de part à ce qui les intéreſſoit, ſoit

pour le ſpirituel, ſoit pour le temporel, que s'ils lui avoient appartenus à tître d'alliance. Ils étoient traités avec douceur; ils étoient payés largement & exactement; ils étoient aſſiſtés dans leurs maladies; ils étoient protegés dans leurs affaires, quand la juſtice n'en étoit point bleſſée; où auroient-ils été plus heureux? Auſſi régardoient-ils moins cette Dame comme leur Maîtreſſe que comme leur Mere, & aucun ne penſa à changer de condition, que quand la mort la leur ravit.

Ce bel ordre qui régnoit dans ſon domeſtique paroiſſoit auſſi dans ſon œconomie. Réglée dans ſa dépenſe ſur ſes révenus, elle n'épargna jamais par avarice, ni ne fut généreuſe avec prodigalité; mais tenant un juſte milieu, elle ſçût s'abſtenir des dépenſes ſuperfluës, & faire avec nobleſſe celles que ſon rang éxigeoit dans les occaſions.

Elle voïoit toutes ſes affaires par ſes propres yeux autant qu'il lui étoit poſſible, & quoique ſon Sur-Intendant fût fidéle, elle crut devoir ſurveiller raiſonnablement pour ne point l'expoſer à la tentation d'agir contre ſon devoir. Jamais aucun ouvrier n'attendit ſon ſalaire, le travail fini, il étoit payé ſans délai. Elle ne vouloit point que ſes Fermiers fuſſent en arrérage par leur faute, de peur qu'en accumulant leurs dettes ils ne ſe miſſent hors d'état de les acquitter; mais elle uſoit auſſi de charité envers eux dans les mauvaiſes récoltes, empêchant par ſa généroſité qu'elles ne leur fuſſent ruïneuſes. Ses habits étoient décens, & ſa parure diſcréte,

La mode n'y empietta jamais ſur les droits de la modeſtie, & ſa beauté naturelle lui ſervit plus d'ornement qu'elle n'en emprunta de l'art. Une de ſes Parentes lui propoſa dans une rencontre d'enluminer ſon viſage : Elle lui répondit en ſoûriant : " Je ne fais pas le „ tort à ma beauté naturelle de croire qu'elle „ ne ſuffit pas pour me rendre aimable : Le „ Maître de ma maiſon en eſt content, & „ je n'ai à plaire qu'à lui. „

C'eſt donc ainſi que ſe conduiſoit la pieuſe Marquiſe. Elle perſévera de même juſqu'à la fin de ſes jours. Mais ſi ſa vertu fut conſtante, elle ne fut pas ſans épreuve. Comment auroit-elle marché par la voye étroite, & porté ſa croix à la ſuite de Jeſus-Chriſt ? Dieu lui donna un garçon & une fille, & ce garçon dont l'éducation lui avoit coûté tant de ſoins mourut à l'âge de 7. ans. Son affliction fut grande ; mais ſa réſignation ne le fut pas moins. Elle donna à cette perte les larmes que la tendreſſe naturelle ne pouvoit réfuſer ; mais elle fit à Dieu le généreux ſacrifice de la ſoûmiſſion de ſon cœur, que ce Souverain Maître attendoit de ſa piété. Elle en fut dédommagée par la naiſſance d'un ſecond fils. Il a été depuis le ſoûtien de ſa maiſon, & n'a pas moins hérité de la piété de ſes Parens, que de leurs biens & de leurs tîtres.

Par ſurcroît la Marquiſe eut des procés avec ſes vaſſaux ; mais par la maniére dont elle les ſoûtint, la charité n'en fut jamais bleſſée. Elle ſe tint même plûtôt ſur la dé-

fenſive qu'elle n'attaqua ; pourſuivant ſeulement ſes droits, parce qu'ils étoient juſtes, & qu'il ne lui étoit pas permis de les céder au préjudice de ſes enfans. Cependant il ne lui échappa jamais la moindre plainte aigre contre les chicanes dont ſes Parties s'efforçoient de colorer leurs frivoles prétentions, & l'occaſion s'étant préſentée de leur rendre ſervice, elle le fit avec toute l'affection qu'on pouvoit attendre d'un cœur noble & chrétien.

Enfin ce qui mit le comble à ſes épreuves, ſon mari fut tué au Siége d'une Ville dans une ſortie que firent les aſſiégés. Il n'avoit que 45. ans, & penſez quel coup ce fut pour la pauvre Marquiſe ? Mais ſa vertu fut au deſſus de ſon infortune : ſi elle avoit éclaté dans les autres tribulations, elle fut portée dans cellé-ci juſques à l'héroïſme ? Et qui pourroit vous dire quelle fut depuis la ſainteté de ſa vie ? Ce que Saint Paul récommande aux Veuves, elle le pratiqua fidélement. Ses priéres furent plus longues, ſa rétraite plus étroite, ſes aumônes plus abondantes, & ſa vie la bonne odeur de J. C.

La Mere Eleonor de la Vera-Crux finit ici l'hiſtoire d'Adelaïde de Witsbury & de ſes deux compagnes. Son prolixe récit bien loin d'ennuyer les Démoiſelles qui l'écoutoient, leur parut auſſi agréable à la fin que quand elle le commença ; & édifiées du détail de leurs vertus, elles s'en entretenoient ſouvent dans leurs converſations, & s'encouragoient les unes les autres à imiter de ſi beaux exemples.

FIN.

RETRAITE
SPIRITUELLE
D'ADELAÏDE
DE
WITSBURY.

*ON n'a pas inſeré dans la vie d'*Adelaïde de Witsbury *ſa Retraite ſpirituelle. Une ſi longue digreſſion auroit trop interrompu le fil de ſon Hiſtoire. On l'a donc placée ici en faveur des Demoiſelles qui ont aſſez de zéle pour faire la Retraite toutes les années. Elles y trouveront un modéle pour ſe conduire dans ce ſaint exercice. Il leur ſera d'autant plus avantageux de le ſuivre, que les ſujets de Réflexion qu'on y propoſe, les inſtruiſent des principales vérités de la Réligion, & de leurs devoirs particuliers.*

RETRAITE SPIRITUELLE D'ADELAÏDE DE WITSBURY.

APrès la mort d'Adelaïde, (c'eſt toûjours la Mere Eleonor de la Vera-Crux qui parle à ſes Penſionnaires) la Mere Gabrielle qui avoit hérité de ſes papiers, me fit preſent de ceux qu'elle jugea me devoir être plus utiles. J'eus entre autres piéces, un cayer où cet Ange avoit écrit ſes diſpoſitions dans la Retraite qu'elle fit un an avant qu'elle mourût. Je ne voulus pas poſſeder ſeule un ſi précieux tréſor; j'en fis part à mes compagnes de la troiſiéme Claſſe, qui en prirent toutes des copies; & la même année, chacune ſe piquant comme à l'envi de ſe conformer à ſon exemple, elles firent la Retraite de huit jours avec une ferveur édifiante, & ne voulurent

point d'autre livre pour se conduire, que le cayer de la pieuse Adelaïde.

Un monument qui peut retracer si sensiblement à vos yeux son insigne piété, mérite bien que je vous le communique à la suite de son histoire. Jusqu'à présent c'est moi qui vous ai parlé de mon incomparable Adelaïde, il est juste que vous l'entendiez parler à son tour. Voici comment elle s'exprime.

RETRAITE

Que j'ai faite à la dix-septiéme année de mon âge,

LA Mere Gabrielle m'a permis de faire la Retraite de huit jours. Elle a fixé mes exercices à deux méditations par jour, à une considération sur la Passion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, à une visite au Très-Saint Sacrement, & à un examen sur les devoirs particuliers de mon état. " Dans „ vos méditations, m'a-t'elle dit, vous con„ sidérerez en premier lieu, Dieu comme „ votre fin; en second lieu, vous réfléchi„ rez sur les motifs qui vous obligent d'être „ à Dieu; ensuite sur les obstacles qui vous „ en détournent, & enfin sur les moyens qui „ vous y conduisent. „ Voilà l'ordre que vous y observerez. Mais avec quel zele dois-je entreprendre cette Retraite & m'appliquer

à la mettre à profit ? Il faut que ce ſoit ici l'époque de ma parfaite converſion. Il faut que j'employe ſi bien ce tems de ſalut, que j'en reſſente les ſalutaires effets tous les jours de ma vie.

PRIERE.

O Pere de miſéricorde, Dieu d'une infinie bonté ! vos induſtries pour nous attirer à vous, ſont merveilleuſes : vos bienfaits ſont ſans nombre : les moyens de ſalut que vous nous fourniſſez ſont ſi abondans, que nous n'avons à regreter que notre infidélité & notre ingratitude.

Malheur à moi ſi je ne profite pas de tant de graces ! mais, Seigneur, je ſuis par votre miſéricorde, dans la ſincére volonté d'en faire un ſaint uſage. Ne permettez pas que je m'arrête à des déſirs ſtériles: faites, mon Dieu & ma force, que j'en vienne à l'exécution, & que je recuëille dans cette Retraite les fruits de vie qu'ont coûtume d'en retirer ces ames bienheureuſes qui s'en acquittent avec une ſainte ferveur & une tendre dévotion.

MEDITATION

Pour la veille de la Retraite.

J'ai considéré deux vérités. 1°. Le besoin que j'ai de faire la Retraite. 2°. Les dispositions que j'y dois apporter.

I. POINT.

Le besoin que j'ai de faire la Retraite.

SI je ne consulte que la legereté de mon esprit & la lâcheté de mon cœur ; si je n'écoute que l'amour propre, voilà qui est fait de la Retraite : ils me feront entendre qu'elle est très-inutile ; que j'en vais prendre la peine à pure perte ; qu'au lieu d'y acquerir de la dévotion, je ne ferai que m'y ennuyer. D'ailleurs, me dira l'amour propre, n'est-ce pas une belle Retraite que d'être enfermée dans un Monastère, où tout se passe en occupations innocentes & en pratiques de piété ? Que ferai-je de plus dans celle que je me propose ?

Ainsi parle la tiédeur ; ainsi s'exprime le dégoût du service de Dieu ; mais je ne me laisserai pas séduire par ces spécieux prétextes. Hélas ! je n'ai qu'à entrer au-dedans de moi-même ; je n'ai qu'à considérer l'état de ma conscience ; les défauts que je nourris habituellement dans mon ame ; les fautes sans nombre que je commets tous les jours,

ma lâcheté dans l'accompliſſement de mes devoirs de Chrétienne & de Penſionnaire : je n'ai, dis-je, qu'à conſidérer toutes ces choſes, & je comprendrai aiſément combien une Retraite m'eſt néceſſaire.

Réflexions & Affections.

O mon ame ! il n'eſt que trop vrai que j'ai beſoin de la Retraite. Plut-à-Dieu que cela fut autrement ! ce ſeroit une preuve que je ne me ſuis point relâchée, & que j'ai marché conſtamment dans la voye de la vertu ; mais puis-je me rendre un ſi favorable témoignage ? Puis-je dire ſans me flâter, que tout va bien pour moi devant Dieu ? Dans l'état preſent de ma conſcience, ne craindrois-je pas de paroître devant ſon redoutable Tribunal ? Je tremblerois, ſans doute, parce que j'ai beaucoup à me reprocher. Il eſt donc vrai que j'ai beſoin de me réformer, & pour cela il faut une Retraite, c'eſt-à-dire, un tems, ou toute occupée à méditer ſur les vérités de la Religion, j'en tire de juſtes conſéquences pour ma réformation : un tems où appliquée toute entiére à connoître mes maux ſpirituels, je cherche auſſi les moyens efficaces de les guérir : un tems, où examinant ſérieuſement les obſtacles qui s'oppoſent à ma ſanctification, je prenne une ferme réſolution de les vaincre, & les meſures convenables pour les ſurmonter.

Oüi, mon Dieu, j'ai beſoin de la Retraite ! quand je voudrois penſer autrement

ma conſcience m'accuſeroit bien-tôt d'erreurs ; & pour me confondre, elle n'auroit qu'à me préſenter moi-même à moi-même. Quel détail de paſſions, de vices, de péchés, d'infidélités ! Après cela pourrois-je me laiſſer ſurprendre par les frivoles raiſons de l'indévotion & de l'amour propre ? Je me tourne donc vers vous, ô mon Dieu, qui êtes la vérité qui ne trompe point. J'obéïs à votre voix qui m'appelle à la Retraite : je me rends à votre bonté qui m'invite à en profiter. Faites, Dieu de miſéricorde, que je m'y ſoûtienne avec ferveur : & que j'y réponde aux deſſeins de ſalut que vous avez ſur mon ame, en me procurant le tems & les moyens de la faire.

II. POINT.

Diſpoſitions que je dois apporter à la Retraite.

Il me paroît que je dois apporter trois diſpoſitions particuliéres à la Retraite, afin d'en recuëillir les fruits que je me propoſe. La premiére eſt de tout oublier, pour n'y travailler qu'à ma réformation. La ſeconde, d'être fidéle à tous les exercices, & de tâcher de les bien faire. La troiſiéme, de regarder cette Retraite comme la derniere de ma vie.

Il faut donc en premier lieu que je me regarde comme ſi j'étois ſeule dans le monde avec Dieu ſeul. Je ne dois plus penſer ni à des affaires temporelles, ni à des amies, ni à des compagnes ; rien de tout cela ne doit

entrer dans mon esprit. Je n'entreprens cette Retraite que pour m'occuper des moyens de faire mon salut ; toute autre réflexion ne serviroit qu'à me distraire.

Il faut en second lieu que je sois fidéle à tous les exercices, & que je m'en acquitte de mon mieux. Je dois donc les faire aux heures qu'on m'a prescrites ; n'en omettre aucun ; m'y porter avec devotion. Ces exercices auront leurs effets dans mon ame, selon que je m'en acquitterai avec fidélité & avec ferveur.

Il faut en troisiéme lieu, que je fasse cette Retraite comme si c'étoit la derniére de ma vie ; & je me dirai à moi-même : voici peut-être le dernier moyen que Dieu me fournit pour me convertir entierement à lui. Que sçai-je si je ne mourrai pas bien-tôt ? Faisons état que cela doit arriver, & agissons en conséquence.

Réflexions & Affections.

Courage donc, ô mon ame ; entrons dans ces salutaires dispositions : abandonnons tout pour ne penser qu'au grand ouvrage de notre sanctification. Faisons pour cela les exercices de la Retraite avec une fidélité qui ne laisse rien échapper, & une dévotion toute nouvelle. Pensons que jusqu'à présent nous n'avons rien fait pour Dieu, ni pour nos solides intérêts ; qu'il est tems de commencer tout de bon ; que, quoique je sois jeune, je puis me tromper aisément, en me flâtant d'une plus longue vie ; que ce sera peut-être

ici ma derniére Retraite, & que je dois ménager avec une ſainte économie les précieux moyens de ſalut que Dieu m'y donne.

Vous avez dit, mon Dieu, qu'il faut profiter du jour pour marcher, de peur que la nuit ne nous ſurprenne, où il ne ſera plus tems. La Retraite eſt comme le midi de ce jour qui nous éclaire; c'eſt à préſent que je dois profiter avec plus d'attention que jamais de cette lumiére favorable. Faites, Seigneur, que je marche ſans m'arrêter à la faveur de votre divine clarté. Faites que je détourne les yeux de mon eſprit de tous les objets périſſables de ce monde, & que ne penſant qu'à m'avancer vers vous, chaque exercice de la Retraite ſoit comme un pas qui me raproche plus de vous. Que la fin principale de cette Retraite ſoit la ceſſation de ma mauvaiſe conduite & le commencement d'une vie ſainte, qui me fixe à vous dans le tems & dans l'éternité.

I. JOUR.

Nous devons être à Dieu.

PREMIERE MEDITATION.

Pourquoi Dieu m'a créée.

J'ai conſidéré deux vérités. 1°. Dieu m'a créée par un pur effet de ſa bonté. 2°. Dieu ne m'a créée que pour lui.

I. POINT.

Dieu m'a créée par un pur effet de ſa bonté.

QU'étois-je avant que Dieu me créât ? Je n'étois rien. Confonduë dans le néant avec une infinité d'êtres purement poſſibles, je pouvois exiſter ſi Dieu le vouloit ; mais j'étois dans une impuiſſance abſoluë de me donner moi-même l'être. Je ne le méritois pas non plus par aucun tître ; en un mot, je n'avois ni pouvoir, ni droit de l'exiger de Dieu. De ſon côté il n'avoit aucun beſoin de moi. Quand je n'euſſe jamais été dans le monde, il n'auroit pas moins été ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, ſouverainement grand, ſouverainement puiſſant, ſouverainement heu-

reux. Sa sainteté, sa beauté, sa bonté, son immensité, tous ses autres attributs infinis n'ont aucune liaison avec mon existence. Il a eû toutes ces perfections avant qu'il m'eût créée ; il auroit continué de les posseder quand il m'auroit laissée dans mon néant. Que me reste-t'il donc à penser de mon existence ? A qui la dois-je, si ce n'est à la bonté infinie de mon Dieu.

Réflexions & Affections.

Voilà donc, ô mon ame, ce que vous êtes, l'ouvrage de la bonté de votre Dieu. Goûtez cette consolante vérité ; approfondissez-la, & sentez en la contemplant ce que vous devez à la miséricorde de votre Créateur. Tout ce qui est de vous ; tout ce que vous êtes, vous prêche son infinie bonté envers vous. Si vous pensez, si vous parlez, si vous avez le mouvement & la vie, vous pouvez dire avec justice : J'ai tout cela parce que Dieu me l'a donné, & il me l'a donné parce qu'il est bon. Mais, ô mon ame ! y aviez-vous jamais bien réfléchi ? Ou plûtôt n'avez-vous pas à vous reprocher d'avoir vêcu jusqu'à présent dans l'oubli de cette aimable vérité ?

Ah Seigneur, souverain auteur de mon être ! il n'est que trop vrai que j'ai vêcu dans ce funeste oubli, tandis que tout ce qui est en moi devoit me rappeller à tout moment ce bienfait si éclatant, & animer mon cœur des sentimens de la plus vive réconnoissance. Je vous dois tout & je n'ai pas pensé à vous

en rendre mes actions de graces. Que mon insensibilité me fait rougir ! Que je suis honteuse de mon ingratitude ! Pardonnez-moi, mon divin Maître, par le même excès de bonté qui vous a porté à me faire ce que je suis.

II. POINT.

Dieu ne m'a créée que pour lui.

Je viens de Dieu, puisqu'il est mon créateur; je dois donc tendre à lui comme à mon principe & à mon unique fin. J'appartiens à Dieu, puisque je suis son ouvrage; je dois donc être à lui comme à mon souverain Maître. Il m'a créée pour le posséder dans le Ciel; je dois donc travailler pendant cette vie à me rendre digne d'un si grand bonheur. Voilà trois vérités essentielles qui doivent me servir de régle de conduite, & m'animer au service de mon Dieu. S'il est mon principe & ma fin, je ne sçaurois m'en détourner sans renverser l'ordre de ma création, sans me rendre infidéle. Si je lui appartiens, je ne sçaurois refuser de le servir, sans injustice, sans ingratitude. Si je dois trouver mon bonheur éternel dans lui, je ne sçaurois me dispenser de travailler à m'en rendre digne sans être ennemie de moi-même. Il faut donc de toute nécessité que je m'attache à Dieu, que je m'applique à le servir, que je travaille à mon bonheur éternel : la justice, la reconnoissance, mon propre intérêt m'y obligent : faire autrement, c'est être rebelle, ingrate; c'est se haïr souverainement.

Réflexions & Affections.

Mais hélas ! me ſuis-je conduite juſqu'à préſent conformement à ces vérités ? Ai-je regardé mon Dieu comme mon unique fin ? Lui ai-je rapporté mes penſées, mes affections, toutes mes œuvres ? Me ſuis-je attachée à le ſervir & à lui plaire comme à mon Souverain & à mon Maître ? Ai-je enfin penſé qu'il m'a créée pour le poſſeder éternellement, & ce puiſſant motif m'a-t'il portée à travailler pour m'en rendre digne ?

O mon Dieu ! que de réproches n'ai-je pas à me faire ſur tous ces points ; Miſérable que je ſuis ! quel renverſement n'y a-t'il pas eû dans moi ? Vous êtes ma fin, Dieu de miſéricorde ! & je l'ai établie dans la créature. Au lieu de vous donner toute mon affection, je me ſuis érigée, pour ainſi dire autant d'idoles qu'il y a eû d'objets dans le monde. J'ai été moi-même mon idole. Ingrate que je ſuis ! j'ai tout rapporté aux créatures, ou à moi. Vous êtes mon maître & mon ſouverain maître, & j'ai ſervi le monde ; je me ſuis ſervie moi-même ; je n'ai eû de l'infidélité que pour vous. Vous voulez me rendre éternellement heureuſe ; & plus oppoſée à mon bonheur que le démon même, je n'ai travaillé qu'à mériter l'enfer. Redreſſez-moi, mon Dieu : tournez entierement mon cœur vers vous : ſoyez le ſeul poſſeſſeur de mon amour. Je renonce à tout ce qui n'eſt pas vous, Dieu de mon ame.

Déſormais je veux vous être inviolablement

fidéle ; aidez-moi par votre grace à garder exactement la ſainte réſolution que j'en prens aujourdhui en votre divine préſence.

SECONDE MEDITATION.

Sur l'unique affaire, qui eſt celle du ſalut.

J'ai conſidéré deux vérités. 1°. Que je ne ſuis ſur la terre que pour travailler à mon ſalut. 2°. Que mon état préſent de Penſionnaire eſt un des plus propres pour travailler à mon ſalut.

I. POINT.

Je ne ſuis ſur la terre que pour travailler à mon ſalut.

EN naiſſant je ſors du néant. En mourant j'entre dans l'éternité. Ce milieu qui eſt entre la naiſſance & la mort ; ce tems de la vie préſente qui coule ſi rapidement, ne m'eſt donné que pour mériter une éternité bienheureuſe à laquelle je ne puis parvenir que par les bonnes œuvres. Tels ſont les deſſeins de Dieu : il m'a créé pour le Ciel ; mais il veut que j'employe le tems de cette vie uniquement à le mériter. Ainſi que je ſois fille de condition, ou non ; que je ſois riche ou pauvre ; que j'aye de l'eſprit, des agrémens, des talens, ou que j'en ſois dépourvûë, cela importe peu : je ne ſuis ſur la terre ni pour y primer, ni pour y joüir des avantages & des aiſes du monde, ni

pour m'attirer des applaudiſſemens : tout cela eſt vain, fragile, paſſager ; je ne ſuis ici que pour opérer mon ſalut.

Réflexions & Affections.

Concevez donc bien ceci, ô mon ame ! comprenez qu'il n'y a que le ſalut qui doive vous intéreſſer. Quand je ſerois en paſſe de la plus brillante fortune ; quand je ſerois parvenuë au faîte des honneurs ; quand il ſeroit à mon pouvoir de joüir de tous les plaiſirs de la terre ; tout cela paſſeroit un jour ; & ſi je n'ai pas travaillé à mon ſalut, me voilà perduë ſans reſſource. Helas ! pourquoi donc ce ſalut ſi intéreſſant eſt la choſe qui m'occupe le moins ? Pourquoi n'ai-je d'empreſſement que pour les vanités du monde ? Pourquoi ne m'amuſai-je qu'à former de vains projets. Pourquoi enfin mon ſalut, cette unique affaire à laquelle je dois vaquer, eſt préciſément ce que je néglige, ou pour mieux dire ce que j'abandonne ?

Ah Seigneur ! je ne ſuis ici qu'en paſſant : vous m'attendez dans l'éternité ; mais tout ce que j'aurai fait dans ce lieu de paſſage, ſi je ne l'ai pas fait pour mon ſalut, ſera perdu pour moi. O que j'ai donc perdu de tems ! puiſque juſqu'à préſent j'ai ſi fort négligé le ſoin de mon ame. Mais, mon Dieu, je ſuis déterminée à changer de conduite : mon ſalut ſera déſormais le grand objet de mon application.

II. POINT.

Mon état preſent de Penſionnaire eſt un des plus propres pour travailler à mon ſalut.

Quel tems plus propre que celui-ci pour entreprendre l'ouvrage de mon ſalut ? Je ſuis jeune ; je ſuis ſéparée du monde ; je ſuis environnée de bons exemples ; j'ai tout le loiſir, tous les moyens de m'exercer dans la piété. Je ſuis jeune ; ainſi les paſſions ne ſont pas encore fortifiées dans moi. Je ſuis ſéparée du monde ; ainſi je ne ſuis pas expoſée aux piéges qui s'y trouvent tendus partout, & auſquels eſt ſi difficile d'échapper. J'ai de bons exemples ſous les yeux, & que me coûte-t'il d'en profiter ? J'ai tout le loiſir de penſer à mon ame, & je ne puis m'excuſer, ni ſur l'accablement des affaires, ni ſur les ſollicitudes qui préocupent les gens du monde. Enfin j'ai des moyens de ſalut en abondance. Combien d'inſtructions, de bonnes lectures, de méditations, de priéres, d'exhortations ! Si avec tant de ſécours je néglige le ſoin de mon ame ; quand eſt-ce donc que je travaillerai à me ſanctifier.

Réflexions & Affections.

O mon ame ! vous promettez-vous un tems plus favorable pour penſer à vous ? Si vous ne le faites pas à préſent, comment vous flâtez-vous de le faire dans la ſuite ? Aurez-vous moins de difficultés à ſurmonter, ou plus de force & de généroſité pour les

vaincre ! Hélas ! il n'arrive que trop ſouvent que ces projets de réforme dont on renvoye l'exécution à l'avenir, ne s'exécutent jamais. Plus on avance, plus les paſſions prennent d'empire, les vices ſe fortifient, les habitudes nous lient, les occaſions nous entraînent; on devient toûjours plus lâche, plus pareſſeux, plus irréſolu. Cependant le tems coule; il nous entraîne avec lui ; la vie ſe paſſe à ne rien faire pour le ſalut, & la mort nous ſurprend ſans que nous ayions commencé de travailler à notre ſanctification. Hélas, mon ame ! prévenons ce malheur : mettons ſérieuſement la main à l'œuvre, puiſque tout nous favoriſe.

Oüi, mon Dieu, c'eſt ce que je veux entreprendre avec le ſecours de votre ſainte grace. Plus d'irréſolution ; plus d'inconſtance ; plus de délai : à préſent même je veux changer de vie, je veux me convertir ; & pour cela je veux mettre à profit tous les moyens que mon état me fournit par votre miſéricorde, & ſur-tout les exercices de la Retraite.

CONSIDERATION

Sur la Paſſion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Jeſus au Jardin des Oliviers.

J'Ai conſidéré que Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt dans les dernieres années de ſa vie avoit ſouvent entretenu ſes Diſciples de ſa Paſſion & de ſa Mort. Son amour pour nous lui rendoit toûjours préſent le calice des ſouffrances qu'il devoit boire. Il en conſidéroit moins les amertumes que notre avantage ; & preſſé du déſir de reconcilier les hommes avec ſon Pere, il n'attendoit que le moment, où par ſa douloureuſe paſſion il donneroit le dernier trait au chef-d'œuvre de ſa miſéricorde & de ſa charité pour nous.

Enfin cette heure, ſi long-tems déſirée, arriva. Après avoir fait la derniere céne, il ſortit de la Ville avec ſes Diſciples & ſe retira au Jardin des Oliviers, où il alloit ſouvent pour prier.

Son empreſſement pour les ſouffrances ne lui permit pas d'attendre qu'il fut entre les mains de ſes bourreaux. Il livra lui-même ſon ſacré cœur aux peines intérieures les plus ameres. Il ſe repréſenta vivement ſa Paſſion dans toutes ſes humiliantes & douloureuſes circonſtances, & abandonnant ſon huma-

nité sainte à la crainte qu'une telle représentation pouvoit lui causer, il tomba dans une agonie mortelle.

Mon ame, dit-il d'abord à ses Apôtres, *est triste jusqu'à la mort*. Cette tristesse n'étoit pourtant pas en lui un défaut de courage, un effet de pusillanimité; elle étoit toute volontaire. Il voulut, outre le supplice qui lui étoit préparé, souffrir dans son cœur ces vives frayeurs que peut causer en nous la vûë des plus cruels tourmens, & étant venu pour remèdier à nos miséres, il se chargea de celles-ci, afin que rien de tout ce qu'on peut endurer d'affligeant ne manquât à sa Passion.

La compagnie de ses Apôtres auroit été pour lui un reste de consolation; mais il voulut encore en être privé, & se séparant d'eux à la distance d'un jet de pierre, il se prosterna la face contre terre pour prier son Pere céleste, nous apprenant par son exemple avec quel respect nous devons prier, & que dans les peines de cette vie nous ne devons attendre notre consolation & notre délivrance que de Dieu.

Dans l'excès de son accablement, livré en même tems au désir de souffrir pour nous & à la crainte de la peine, il demanda à son Pere céleste qu'il fît passer, s'il étoit possible, le Calice de sa Passion loin de lui. Ce n'est pas qu'il refusât de le boire; car il ajoûta en même tems l'acte généreux de sa parfaite soûmission à ses ordres mais il nous montra par cette demande jusqu'à quel ex-

cès étoit montée la frayeur à laquelle il avoit abandonné la partie inférieure de son ame, & que les outrages, les coups qu'il endura, les playes dont on couvrit son Corps au tems de sa Passion, ne furent qu'une moindre portion de peines auſquelles il se livra pour notre salut.

En effet, ayant perseveré trois heures de tems dans sa priére, & sa crainte, quoique soûmise, étant parvenuë à son comble, il tomba dans cette agonie extraordinaire dont on ne vit jamais d'exemple, & qui auroit seule suffi pour lui ôter la vie, si sa divinité n'eût prêté un puissant sécours à son humanité sainte pour l'empêcher de succomber; car au lieu de cette sueur naturelle que les évenemens fâcheux peuvent causer en nous, la sienne fut une sueur de sang, lequel se condansant en grosses goûtes, perça ses vêtemens & empourpra la terre où il étoit prosterné.

Réflexions & Affections.

Mais, mon ame, la vûë des tourmens que votre bon Maître devoit endurer, ne fut que la moindre cause de son agonie. Nos péchés, leur malice, leur énormité, leur nombre, furent le principal objet de son affliction. Il se considéra comme couvert de tous nos crimes sous les yeux de son Pere, en qualité de victime de sa justice, & en butte à tous les traits de sa colére que nous avions mérités. Ainsi accablé sous le poids énorme de tant d'abomination, cet inno-

cent Agneau, qui eſt la ſainteté même, tremble, frémit, ſuccombe preſque. L'excès de ſa peine fait un renverſement ſi étrange dans ſon cœur & le reſſerre par une triſteſſe ſi accablante, qu'il ſemble que le ſang n'y trouvant plus un libre paſſage, ſe forme autant d'iſſuës hors de ſon Corps qu'il y avoit de pores, & coule juſqu'à terre par un épanchement inouï.

Aimable Sauveur, que votre triſteſſe m'accable! mais quand je conſidére que mes péchés en furent la cauſe & que je renouvelle ſi ſouvent ce qui fut le ſujet de votre agonie, mon ame en ſouffre une que je ne puis plus ſoûtenir. Helas! que je ſuis malheureuſe d'avoir ainſi affligé mon divin Maître! Que j'ai de regrets de l'avoir reduit dans un ſi déplorable état! O Dieu de mon cœur! que cette ſueur de ſang qui coula de votre ſacré Corps ſerve à me purifier de mes iniquités; que votre triſteſſe m'en donne un ſincére de mes fautes; que votre crainte me cauſe une ſalutaire frayeur, & que votre agonie me procure une ſainte mort.

VISITE

Au Très-Saint Sacrement.

ACTE DE FOI.

VOus l'avez dit, mon Dieu, que vous changeriez le pain en votre ſacré Corps, & le vin en votre Sang adorable, & votre

parole me ſuffit. Vous êtes la vérité même, devons-nous raiſonner après que vous avez parlé ? Mon Seigneur ; je ſoumets mon eſprit, & je le captive volontiers ſous l'aimable joug de la Foi. Je crois que vous êtes réellement préſent dans ce divin Sacrement, le précieux gage de votre amour & le prodige de votre bonté. Que les Héretiques ſont aveugles de ne pas reconnoître un ſi grand bienfait ! Qu'ils ſont à plaindre de ſe priver par leur obſtination des avantages que nous procure dans nos Egliſes votre divine préſence ! O mon Dieu ! Faites qu'animée d'une vive Foi, j'en profite moi-même. Faites que j'agiſſe conſéquemment à ce que je crois : que je n'entre jamais dans nos ſaints Temples qu'avec un cœur pénétré d'un profond reſpect : que je vous y rende mes adorations avec une ſainte frayeur : que je vous y préſente mes vœux avec une tendre confiance, & que je vous reçoive avec une dévotion fervente & une ardente charité.

EXAMEN

Sur la Priére.

IL faut prier ; c'eſt un devoir indiſpenſable & une néceſſité pour nous. Un devoir par rapport à Dieu qui eſt notre Créateur & notre ſouverain Maître : une néceſſité pour nous à cauſe du beſoin que nous avons

de ſon ſécours. Mais comme il importe de bien prier, j'ai conſidéré comment je m'en acquitte, & je me ſuis examinée ſur les points ſuivans.

1°. Ne me ſuis-je pas trop aiſément diſpenſée des priéres communes, & ne les ai-je pas quittées ſans une raiſon légitime ? 2°. Ne me ſuis-je pas amuſée à rire, à parler, à badiner avec mes compagnes en allant à la priére, au lieu de me recuëillir ? 3°. Ne ſuis-je pas entrée dans le Chœur avec un air égaré, ſans reſpect pour le Très-Saint Sacrement, & n'ai-je pas fait la révérence avec précipitation, & plûtôt par coûtume que pour rendre hommage à Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt ? 4°. N'ai-je pas choiſi dans le Chœur la place la moins propre à me recuëillir, & d'où je puſſe voir plus aiſément ce qui ſe paſſoit dans l'Egliſe ? 5°. Au lieu d'être modeſte pendant la priére & de garder une contenance reſpectueuſe, n'ai-je pas laiſſé égarer ma vûë ? N'ai-je pas tourné la tête au moindre bruit qu'on a fait ? N'ai-je pas régardé mes compagnes pour les porter à rire, ou pour les diſtraire ? 6°. N'ai-je pas laiſſé aller mon eſprit à mille vaines penſées, au lieu de m'occuper de Dieu ? 7°. Ne me ſuis-je pas ennuyée dans la priére quand mon indévotion me la faiſoit paroître trop longue, & n'ai pas déſiré d'en voir bien-tôt la fin ? 8°. N'ai-je pas recité la priére avec précipitation afin de la finir plûtôt ? Enfin n'ai-je pas fait du bruit en ſortant du Chœur par ma diſſipation, au lieu

lieu de me retirer modeſtement & dans le ſilence ? O mon Dieu ! que de fautes dans un exercice ſi ſaint, dont je devrois m'acquitter avec un reſpect qui fît ſentir aux autres la grandeur du Dieu que nous prions, & avec une dévotion proportionnée au béſoin que nous avons que nos priéres ſoient exaucées.

II. JOUR.

Motifs d'être à Dieu.

PREMIERE MEDITATION.

Sur la fragilité & les miſeres de cette vie.

J'ai conſidéré ces deux vérités. 1°, Combien cette vie eſt fragile. 2°. De combien de miſéres elle eſt traverſée.

I. POINT.

Combien cette vie eſt fragile.

QU'eſt-ce que la vie préſente ! la plus longue eſt toûjours bien courte, puiſqu'elle paſſe rapidement. Il eſt très-rare qu'on vive plus d'un ſiécle ; mais quand même cela arriveroit, ce ſiécle étant fini, nous voilà auſſi à la fin de notre courſe ; & il en eſt de nous comme ſi nous n'avions vêcu qu'un jour. Toutes ces années qui ont paſſé ne ſont plus ; & avec elles ont auſſi paſſé les honneurs, les plaiſirs, les vains amuſemens du monde. Ainſi la plus longue vie n'eſt à la fin que comme un ſonge, un phantôme, un éclair qui ſe diſſipe. Elle n'eſt donc que

vanité. Mais qui peut même se flâter de vivre long-tems ? Sommes-nous assûrés d'un seul jour ? à combien d'accidens ne sommes-nous pas exposés ? Ce qui sert à nous entretenir dans la vie est bien souvent ce qui l'abrege. Les alimens que nous prenons, l'air que nous respirons nous causent souvent la mort. D'ailleurs on meurt dans tous les tems, mais principalement dans la jeunesse : ceux qui parviennent à un âge bien avancé, on les compte comme les épics qui restent après la moisson.

Réflexions & affections.

Comptons après cela, ô mon ame, sur la longueur de cette vie fragile ! faisons fonds sur la solidité ; & dans cette fausse persuasion attachons-nous à ce monde ; formons-y de vastes projets ; établissons-y notre félicité. O que notre aveuglement est déplorable ? Que nous sommes insensés d'employer une vie si courte, une vie dont nous n'avons d'assûré que le moment présent, de l'employer, dis-je, à toute autre chose qu'à nous rendre heureux dans l'éternité, puisqu'elle ne nous est donnée que pour cela.

Ah Seigneur ! faites par votre grace que le peu de tems que je vivrai sur la terre je ne l'employe qu'à mon salut. Ouvrez-moi les yeux sur la fragilité de cette vie ; que j'en conçoive bien la courte durée ; que j'en comprenne la vanité ; que je ne me flâte jamais d'en joüir long-tems, comme s'il étoit à mon pouvoir de la conduire aussi loin que je vou-

drois ; mais au contraire que je mette à profit mes jeunes ans, comme si je devois mourir bien-tôt, puisque cela peut m'arriver tous les jours ; & qu'en conséquence je me hâte de travailler à ma sanctification, afin que quand vous m'appellerez je sois prête à vous suivre avec confiance dans l'éternité.

II. POINT.

De combien de misères cette vie est traversée.

Malheur à ceux qui cherchent leur bonheur dans ce monde ; ils ne l'y trouveront jamais. Qu'on se tourne de tous les côtés ; si ce n'est pas vers Dieu, on n'éprouvera que misére, qu'inquiétude, qu'affliction d'esprit. La dissipation étourdit ; les plaisirs fâtiguent, lassent, incommodent ; les honneurs, on s'y accoûtume & sont souvent attachés à des devoirs pénibles & des bienséances ennuyantes ; les vanités exposent à la critique : voilà cependant ce qui fait la félicité de ceux qui ont établi leur bonheur dans ce monde, voilà ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ; ce qu'ils poursuivent avec tant d'empressement. D'ailleurs, qu'on soit riche ou pauvre ; qu'on soit malade ou en santé ; qu'on soit seul ou avec les autres, il y a par-tout des amertumes répanduës, par-tout il y a de mauvais quart d'heure à essuyer. Les richesses causent des sollicitudes inquiétantes ; la pauvreté est une source de peines ; dans la médiocrité on veut parvenir, & on est dévoré par l'ambition. Est-on en

ſanté, on abuſe de ſes forces; eſt-on malade, on gémit & on ſoûpire après la ſanté. Si l'on eſt ſeul, on a à ſouffrir de ſoi-même la triſteſſe & les ennuis. Si l'on eſt avec les autres, on a à ſupporter leur humeur & leurs défauts. Ainſi de quelque côté qu'on enviſage cette vie, elle n'eſt qu'un tiſſu de miſéres & un enchaînement de peines & de chagrins.

Réflexions & affections.

Mais, ô mon ame! ſi je veux échapper à tant de miſéres, ou tout au moins me les rendre ſalutaires, je n'ai qu'à me tourner du côté de Dieu. Ce n'eſt que dans ſon ſervice qu'on trouve la véritable paix; ce n'eſt que dans la piété qu'on ſe dédommage des peines de cette miſérable vie; on ne ſe derobe à tant de ſujets d'inquiétude qu'en ſe ſauvant dans le ſein de Dieu. Il eſt vrai, & on ne ſçauroit le diſſimuler, que la pratique de la vertu eſt laborieuſe: le Royaume du Ciel ſouffre violence; on n'y parvient qu'en combattant: mais le témoignage d'une bonne conſcience; la confiance en Dieu; l'eſpérance des biens à venir, voilà bien des adouciſſemens qui aident à ſupporter le poids de la vie; qui le rendent même doux & conſolant. Ceux qui ſervent le monde peuvent-ils ſe flâter d'être ſi avantageuſement dédommagés des peines qu'ils y ſouffrent?

O mon Dieu! vous ſerez ſeul ma reſſource dans les traverſes de la vie: c'eſt en vous ſeul que je chercherai ma paix & ma

consolation. Quand je voudrois la chercher ailleurs, j'éprouverois bien-tôt l'illusion de mes désirs. Il y a par-tout des amertumes; les Trônes même n'en sont pas exempts. Combien de personnes que nous croyons parfaitement heureuses, à en juger par des apparences ébloüissantes, sont dévorées par les plus noirs chagrins? Ah, Seigneur! je ne veux établir mon bonheur que dans vous. Vous serez désormais l'unique objet de mes désirs & de mes empressemens, parce que vous êtes l'unique félicité de mon ame.

SECONDE MEDITATION.

Sur la Mort.

J'ai considéré ces deux vérités. 1°. Il faut mourir. 2°. Que ne voudrois-je pas avoir fait pour mon salut à l'heure de la mort.

I. POINT.

Il faut mourir.

IL semble que cette vérité, *il faut mourir* n'a pas besoin de réflexion. Elle est si connuë, si triviale! Qui douta jamais de sa certitude? On en est donc persuadé; mais on n'en est pas touché, parce qu'on ne l'approfondit pas; qu'on ne se l'approprie pas; qu'on la regarde plûtôt par rapport aux autres; que par rapport à soi-même; parce qu'aussi l'on craint d'y penser, & qu'on tâche

de la bannir de ſon eſprit. Mais qu'on le veuille, ou qu'on ne le veüille pas ; qu'on y penſe, ou qu'on en détourne ſon eſprit ; qu'on en parle, ou qu'on ait horreur d'en entendre parler, il n'eſt pas moins ſûr que nous mourrons. Oüi nous mourrons : cela n'eſt pas dit pour quelques perſonnes particuliéres ; il eſt décidé pour tous ; & pour moi, comme pour le reſte du genre-humain. Ainſi lorſque j'apprends que quelqu'un eſt mort, je dois penſer qu'il viendra un jour où on le dira également de moi. Lorſque je vois mourir quelqu'un, je dois me dire qu'il ſera un jour où je donnerai à mon tour ce triſte ſpectacle. En un mot, il eſt auſſi aſſûré que je mourai, qu'il eſt ſûr que je vis à préſent.

Réflexions & affections.

Mais ; ô mon ame ! quand je dis qu'il faut mourir, qu'eſt-ce que cela ſignifie, ſinon qu'il faut un jour être ſéparé généralement de toutes les choſes viſibles de ce monde ; qu'il faut que vous vous ſépariez vous-même de votre corps ; que ce corps que je flâte tant aujourdhui deviendra la pâture des vers, & ſera enſuite réduit en pouſſiére ; qu'à peine on l'aura mis dans le tombeau que je ſerai oubliée ; qu'enfin tout ce que j'aurai poſſedé dans ce monde, quand j'y aurois joüi de tous les avantages imaginables, ſera pour moi comme un ſonge & une vaine imagination dont il ne reſte aucun ſouvenir. La mort d'ailleurs nous met tous au même niveau. Les grands & les petits, les riches

& les pauvres ; les génies ſupérieurs & les perſonnes les plus ſimples ; la beauté & la laideur ; ou plûtôt la mort abaiſſe les grandeurs les plus éminentes juſqu'à la pouſſiere du ſépulchre ; elle reduit l'opulence à la pauvreté d'un ſuaire ; elle rend muëttes les langues les plus éloquentes ; elle efface les beautés les plus raviſſantes, & les change en d'horribles difformités? Helas, mon ame ! quelle conſéquence tirerez-vous de ces vérités?

C'eſt avec vous, ô mon Dieu ! que je la veux tirer ; & ce que je vais conclurre eſt de me rendre familiére la penſée de la mort, afin de ne point mettre mon eſpérance en ce monde, afin de ne m'attacher à rien de tout ce qui eſt de ce monde ; afin de me dégager de la vie ; afin de vivre de telle ſorte, que quand la mort viendra, bien loin de la craindre, je m'y ſoûmette ſans peine & je l'enviſage plûtôt avec une pieuſe complaiſance, comme la porte qui me conduira du tems à l'éternité bienheureuſe.

II. POINT.

Que ne voudrois-je pas avoir fait pour mon ſalut à l'heure de la mort.

Quand ma derniere heure ſera venuë ; que les Médecins déſeſpéreront de ma vie ? que mon Confeſſeur m'annoncera qu'il faut aller paroître devant Dieu, alors, ſi je n'ai pas travaillé à mon ſalut, quels regrets, quelle frayeur, quels remords, quelle déſolation ! Je vis aujourdhui dans la ſécurité, parce

que j'enviſage ſa mort comme éloignée, & que je me promets du tems pour me convertir parfaitement, mais à cette heure derniére je n'aurai plus de prétexte pour calmer mes allarmes ; le tems finira pour moi ; je ſerai à la porte de l'éternité ; je me trouverai ſur le point de paroître devant Dieu, & de ſubir ſon jugement. Aujourdhui le péché me paroît peu de choſe ; je m'endors ſur mes mauvaiſes habitudes ? je néglige la pratique des vertus ; mon ſalut ne me touche point. Mais alors ce péché qu'à préſent je crains ſi peu, me paroîtra dans ſa laideur & j'en ſerai effrayée. Alors j'aurai voulu avoir paſſé toute ma vie dans l'exercice de la mortification & de la pénitence ; j'aurai voulu n'avoir jamais ſuivi les maximes du monde, n'avoir même jamais connu le monde, n'avoir vêcu que pour le Ciel.

Réflexions & affections.

Tels ſeront alors mes ſentimens, ô mon ame ! & ſi je n'ai mené qu'une vie mondaine, je ſerai livrée à la frayeur, aux vifs réproches d'une conſcience allarmée, & que ſçai-je, ſi, déconcertée par mes cuiſans remords, je ne tomberai pas dans un funeſte déſeſpoir, Ah, mon ame ! prévenons un ſi grand malheur par la pratique des bonnes œuvres, par une ſincére piété. Faiſons le bien à préſent qu'il en eſt tems : alors ce tems ſi précieux nous manquera : nous voudrions bien qu'il fut prolongé ; nous le demande-

rons pour avoir le loisir de faire pénitence ; mais il nous sera refusé. La mort sera sourde à nos soûpirs, à nos larmes, à nos cris : elle sera impitoyable ; elle avancera ; elle se hâtera ; elle nous donnera le dernier coup.

O mon Dieu ! que je vive à présent comme je voudrois avoir vécu quand l'heure de ma mort arrivera. Que je vive de la vie des Justes, pour mourir de la mort des Justes. Que je vive dans votre amour, afin de mourir de ce même amour. Je l'espére, Seigneur, de votre grace, & je vous la demande dans les sentimens de la plus profonde humilité.

CONSIDERATION

Sur la Passion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Trahison de Judas ; prise de Jesus.

J'Ai considéré que les Disciples de Jesus dormoient, tandis qu'il souffroit une agonie mortelle, mais que le perfide Judas ne dormoit pas. Ce malheureux traître que le Sauveur avoit élevé à l'Apostolat ; qu'il avoit instruit de vive voix & par ses exemples, & qu'il avoit admis à sa table, ce traître, dis-je, bien loin d'être touché de tant de bienfaits, n'y avoit répondu que par une noire

ingratitude ; & infidéle juſqu'au point de vendre la vie de ſon divin Maître pour le prix de trente deniers, il s'avançoit à la tête des miniſtres des Juifs, pour accomplir en le leur livrant, la promeſſe qu'il leur en avoit faite.

Jeſus cependant plus empreſſé de boire le calice de ſa Paſſion, que ne l'étoit Judas de le lui offrir, n'attendit pas qu'il le prévint : il alla au-devant de lui ; il ne refuſa pas un baiſer de ſa bouche infâme, & ſe contentant de lui repréſenter avec douceur l'indignité de ſon procedé, il l'appella ſon ami, comme s'il eût voulu par cette tendre expreſſion, adoucir à ce perfide la peine qu'il devoit ſentir d'un ſi juſte réproche.

Admirable bonté de Jeſus ! horrible attentat & perfidie inſigne de Judas ! lequel des deux doit nous étonner davantage : Judas ſe ſert du ſigne le moins équivoque de la ſincere amitié pour en trahir tous les droits, & Jeſus, qui connoît toute la dépravation & la malice de ſon ame, reçoit ſon baiſer avec une douceur qui auroit dû pénétrer ſon cœur d'un regret ſalutaire, s'il n'avoit pas été plus endurci que les rochers, ou le faire mourir de honte, s'il avoit été capable de rougir. Telles ſont les ſuites funeſtes de la convoitiſe des biens de ce monde : rien ne coûte quand on eſt poſſedé de cette dangereuſe paſſion ; mais lorſqu'on y ajoûte, comme Judas, l'horreur d'une communion ſacrilège, il n'eſt point de péché dont on ne ſoit capable.

Mon ami, lui dit donc Jesus-Christ, *à quelle fin êtes-vous venu ici ? Est-ce ainsi que vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser.* Il appelle son ami celui qui a conjuré sa perte, qui a mis sa tête à vil prix pour contenter son avarice, & qui vient pour le livrer à ses ennemis. Il ne veut pourtant pas se dérober à ses poursuites ; il se livre volontairement entre ses mains ; il ne permet pas à ses Disciples de prendre sa défense ; il reprend saint Pierre de ce qu'il a tiré l'épée, & employe sa puissance pour guérir le soldat que cet Apôtre avoit frappé. Enfin, tandis que d'un seul mot il pouvoit exterminer Judas & sa cohorte, semblable à un innocent Agneau, il leur permet de se saisir de sa personne, de le lier comme un voleur, & de le mener ainsi au Prince des Prêtres.

Réflexions & Affections.

O mon ame ! la trahison de Judas vous fait horreur ; mais n'avez-vous rien à vous reprocher ; qui approche de sa détestable conduite ? Examinez celle que ce divin Maître a tenuë à votre égard, & celle que vous avez gardée envers lui. Combien de graces ne vous a-t'il pas fait ? De combien de faveurs ne vous a-t'il pas comblée ? Et cependant insensible à tant de marques de sa bonté, vous n'avez payé son amour que de continuelles résistances. Ce n'est pas assez ; vous avez en quelque façon, pactisé avec le monde & le démon ses ennemis, non pas, à la vérité,

pour le leur livrer, mais pour leur livrer votre cœur, qui eſt ſa poſſeſſion, qu'il s'eſt acquis par l'effuſion de ſon ſang, n'eſt-ce pas-là imiter l'ingratitude & la trahiſon de Judas?

Ah, Seigneur! je n'oſe plus m'élever contre ce malheureux Apôtre qui vous a ſi lâchement trahi. Je dois plûtôt m'élever contre moi-même qui vous ai ſi ſouvent été infidéle. Combien de fois ai-je abuſé de vos graces? Combien de fois me ſuis-je rangée du côté de vos ennemis? Combien de fois ai-je vendu, pour ainſi dire, votre gloire & vos intérêts au vil prix du reſpect humain, ou de mes vaines ſatisfactions? Mais, mon Sauveur, ſi j'ai eû le malheur d'imiter Judas dans ſon infidélité, je ne veux pas le ſuivre dans ſon déſeſpoir. J'eſpére en vous, j'implore votre miſéricorde, & je veux déſormais vous ſervir avec une inviolable fidélité.

VISITE

Au Très-Saint Sacrement.

ACTE D'ADORATION.

MOn Seigneur & mon adorable Maître, vous vous cachez à moi ſous les eſpêces Euchariſtiques; mais elles ne vous dérobent pas aux yeux de ma Foi. Je réconnois ſous ſes voiles le ſouverain Seigneur

du Ciel & de la terre, & je vous rends mes plus profondes adorations. Je les unis, ô mon Dieu, à celles que tous les Esprits célestes vous rendent dans le Ciel : je vous dis avec eux dans les sentimens les plus respectueux dont je suis capable : Saint, Saint, Saint est le Dieu des Armées, qui remplit les Cieux & la Terre de l'éclat de sa rédoutable & très adorable Majesté. Je m'incline, Seigneur, je m'abaisse, je m'humilie, je m'anéantis devant vous. Je vous fais hommage de tout mon être. Je me réconnois votre créature, votre servante, votre esclave. Je me dévouë à votre service. Je suis & je veux être à vous pour toûjours.

EXAMEN

Sur la Confession.

NOus sommes fragiles : nous ne péchons que trop souvent : quelle grace Dieu ne nous a-t'il pas faite en instituant un Sacrement pour nous purifier de nos fautes & nous réconcilier avec lui ? Mais il importe particuliérement de les recevoir dans de saintes disposition, & c'est sur quoi je me suis aujourdhui examinée.

1°. N'ai-je pas approché du Sacrement de Pénitence plûtôt par coûtume, parce qu'on m'y obligeoit, parce que c'étoit le jour destiné pour cela, que par devoir & par réligion ? 2°. Me suis-je préparée comme il faut

avant que d'y aller, c'eſt-à-dire, ai-je demandé les lumiéres au Saint-Eſprit pour connoître mes fautes ? Me ſuis-je examinée ſérieuſement, & non pas d'une maniére ſuperficielle ? Me ſuis-je bien excitée à la contrition ? 3°. Ai-je approché du ſacré Tribunal avec modeſtie, avec reſpect, avec une humble gravité ? 4°. Ai-je déclaré mes fautes ſans détour, ſans déguiſement, ſans vouloir les excuſer ? M'en ſuis-je accuſée avec une ſainte confuſion d'avoir offenſé mon Dieu ? Ne les ai-je pas plûtôt racontées comme une hiſtoire, avec indifférence & inſenſibilité de cœur ? 5°. Ai-je été attentive aux inſtructions du Confeſſeur ? N'ai-je pas réſiſté à ce qu'il vouloit pour le ſalut de mon ame ? Ne me ſuis-je pas amuſée à lui parler inutilement & de choſes qui n'avoient nul rapport avec ma conſcience ? 6°. Me ſuis-je humiliée devant Dieu, & me ſuis-je excitée au regret de mes fautes quand mon Confeſſeur m'a donné l'abſolution ? Enfin, n'ai-je pas trouvé quelquefois trop longue la pénitence qu'il m'a impoſée ? Ai-je tâché de m'en acquitter au plûtôt avec un cœur contrit & une fervente dévotion ? Voilà bien des articles ſur leſquels j'ai ſujet de craindre d'avoir manqué.

III. JOUR.

Autres motifs d'être à Dieu.

PREMIERE MEDITATION.

Sur le Jugement particulier.

J'ai considéré deux choses, 1°. Que je serai jugée d'abord après ma mort. 2°. Sur quoi serai-je jugée?

I. POINT.

Je serai jugée d'abord après ma mort.

AU même moment que mon ame sera séparée de mon corps, elle sera présentée devant le tribunal de Dieu pour y être jugée; elle s'y trouvera seule avec Dieu seul. J'y serai seule; c'est-à-dire, qu'il n'y aura rien de ce monde que mes œuvres bonnes ou mauvaises qui m'y accompagnent. Je m'y trouverai sans parens, sans amis, sans soûtien, sans protection. On n'y aura égard ni à la naissance, ni aux qualités que le monde estime. Dieu sera mon Juge? c'est-à-dire que j'aurai à faire à un Juge souverainement éclairé, souverainement puissant; à un Juge

Juge incorruptible ; à un Juge dont l'arrêt décidera irrévocablement de mon sort pour toute l'éternité. La lumiére de ce Juge pénétrera dans les plus secrets réplis de ma conscience, sans qu'aucune de mes fautes lui échappe. Il sera inflexible ; les priéres, les larmes ne le toucheront point. Il n'y aura ni crédit, ni autorité qui me soûtienne contre sa puissance. Il n'y aura point de moyen de se dérober à sa justice. Enfin, il faut malgré qu'on en ait, comparoître devant son rédoutable tribunal, & subir la sentence quelle qu'elle soit.

Réflexions & Affections.

Ah, mon ame ! quelle sera donc ma consternation quand je paroîtrai devant ce souverain Juge, si au lieu de mériter la récompense qu'il a promise aux bons, je n'ai travaillé pendant ma vie qu'à irriter sa justice ? Hélas ! quelle sera ma fraïeur, ma désolation ? Que le monde que j'aurai servi sur la terre ; que le monde dont j'aurai suivi les folles maximes ; que ce monde que j'aurai préféré à Dieu avec tant d'ingratitude, me soûtienne alors contre son autorité. Qu'il me défende contre sa puissance ; qu'il change l'arrêt de condamnation qui sera prononcé contre moi ; qu'il en empêche l'exécution. Monde trompeur ; monde impuissant ; monde infidéle ! Insensée que je suis de me fier à présent à ses promesses, & de m'appuyer sur son crédit. Il me promet, il me flâte, il m'étourdit pendant cette vie, & alors il

m'abandonnera. Je tomberai seule entre les mains de Dieu seul, & d'un Dieu contre lequel le monde ne peut rien, & qui me condamnera aux flâmes éternelles.

O mon Dieu ! ne permettez pas qu'oubliant la sévérité de vos Jugemens, je me laisse éblouir par les trompeuses illusions du monde. Frappez mon cœur d'une crainte salutaire, & que jamais les attraits séduisans du monde n'altérent en moi cette sainte fraïeur. Faites que je rédoute à présent votre justice, afin que je mérite votre miséricorde. Faites que rénonçant aujourdhui aux maximes du monde, & que me conformant à celles de votre saint Evangile, quand je paroîtrai devant vous, vous trouviez en moi non pas une ame mondaine, mais une ame véritablement chrétienne ; que vous receviez dans le sein de votre bonté.

II. POINT.

Sur quoi serai-je jugée ?

Dans ce rédoutable moment où la sentence qui doit être prononcée me fixera pour toûjours dans le Ciel ou dans les enfers, dans ce moment, dis-je, je serai examinée sur l'Evangile. C'est sur cette régle que le souverain Juge discutera toute ma conduite : voyons, me dira-t'il, ce que vous avez été, ce que vous avez fait. Vous êtiez Chrétienne : avez-vous rempli les engagemens de votre Baptême ? Avez-vous vêcu conformement à la foi que vous professiez ? Je vous ai

donné pour cela toutes les graces dont vous aviez besoin ; quel usage en avez-vous fait ? Vous avez été élevée dans un Monastère ; comment avez-vous répondu aux soins qu'on y a pris de vous ? Quel profit avez-vous rétiré de tant de moyens de sanctification que vous y aviez ? Voyons encore ce que vous avez aimé : est-ce votre Dieu, ou le monde & vous-même ? est-ce la vertu, ou le péché ? Quelles maximes avez-vous suivies : sont-ce celles de l'Evangile, ou celles du siécle corrompu ? Qu'avez-vous estimé davantage, ou les folles joyes de la terre, ou les saintes joyes du Ciel, Ou les honneurs du monde ? ou la gloire des Bienheureux ? Ou les richesses périssables, ou les trésors de l'éternité ? qu'avez-vous fait pour mon service ? Où sont vos bonnes œuvres ? En avez-vous beaucoup fait ? Les avez-vous bien faites ? Vous priiez ; mais étoit-ce avec attention, avec dévotion ; Vous fréquentiez les Sacremens ; mais le faisiez vous avec les dispositions réquises ? Entrons dans le détail de vos péchés ; de ceux que vous avez commis, de ceux que vous avez été occasion aux autres de commettre, des petits comme des grands, &c.

Réfléxions & Affections.

Ah, mon ame ! mon ame ! si je ne change de conduite ; si je continuë de vivre comme je fais, que vais-je devenir alors dans cette terrible discution de ma conscience ? Un esprit continuellement dissipé ? une mémoire chargée de tant de vaines pensées,

& dans l'oubli de mes devoirs ; une volonté rétive pour le bien, & toûjours portée à ſe ſatisfaire contre l'ordre de Dieu, un corps ennemi de la mortification, & que je flâte ſans ceſſe ; tant de graces dont j'abuſe ; tant de mauvais exemples que je donne ; ſi peu de bien que je fais, & dont encore je m'acquite très-mal ; les péchés que je commets, & qui ſont preſque ſans nombre. Encore une fois, que vais-je devenir, ſi je ne me convertis pas ; ſi je ne répare le paſſé par la pénitence ; lorſque je paroîtrai devant ce Juge ſévére, qui jugera les juſtices, & qui me fera rendre compte d'une parole inutile ?

O mon Dieu ! ne me jugez pas dans toute la rigueur de votre juſtice. Ayez pitié de ma foibleſſe. Voyez combien je ſuis fragile. Inſpirez-moi une ſainte horreur du péché ; un ſincére régret de l'avoir commis ; une volonté ferme de me corriger. Faites-moi entrer dans les diſpoſitions d'une ame véritablement pénitente, afin que quand je paroîtrai devant vous, vous prononciez un arrêt favorable, & que je chante vos miſéricordes.

SECONDE MEDITATION.

Sur le Jugement univerſel.

J'ai conſidéré 1°. Les appareils. 2°. La concluſion du Jugement univerſel.

I. POINT.

Appareils du Jugement univerſel.

LOrſque le jour de colére, ce jour des vengeances du Seigneur approchera, toute la nature dans la confuſion & le déſordre, ſentira ſa ruïne prochaine. Le Soleil & la Lune s'éclipſeront; les Etoiles tomberont du Ciel; l'air formera des tonnerres & des tempêtes épouvantables; la terre ſera ébranlée par d'horribles tremblemens qui enſéveliront les villes & les montagnes dans des abîmes; la mer élevera ſes vagues mutinées juſqu'aux nuës avec un bruit & un fracas qui effraïera tout le monde; elle ſortira de ſes bornes & inondera de vaſtes campagnes, la famine, la guerre, des maladies extrêmes dépeupleront des Royaumes entiers, & ce ne ſeront-là que les préludes du Jugement univerſel. Préludes qui répandront partout la terreur & feront ſécher les hommes d'effroi & d'épouvante. Bien-tôt un feu dévorant embraſera l'Univers, & conſumera tous ces Palais, tous ces ſuperbes édifices que l'orgueïl des hommes avoit élevés pour

immortaliſer leur mémoire. Il anéantira leurs tréſors, leurs richeſſes immenſes ; tout périra, tout ſera réduit en cendres. Alors les Anges du Seigneur, avec les lugubres trompettes, dont le ſon rétentira par-tout ; appelleront les hommes au Jugement. Tous les morts reſſuſciteront & ſe raſſembleront au lieu deſtiné par la Juſtice divine. L'étendart de la Croix paroîtra dans les airs. Jeſus-Chriſt dans le vif éclat de ſa Majeſté, deſcendra du Ciel ſur une nuë ébloüiſſante de clarté, accompagné de toute la Milice céleſte. Les Anges ſépareront les bons des méchans ; ceux-là prendront place à la droite de Jeſus-Chriſt comme ſes bien aimés ; & ceux-ci à ſa gauche comme les objets odieux de ſa vengeance ; & tout étant ainſi ordonné, le livre des conſciences ſera ouvert à la face de tout le monde, & le Jugement commencera.

Réfléxions & Affections.

A ce récit, ô mon ame ! quelles ſont vos penſées ? ou plûtôt quelles ſeront-elles alors & combien différentes de celles qui vous occupent ſi vainement aujourdhui ? Je ne verrai pas à la vérité les préludes du Jugement, puiſque je ne vivrai pas juſqu'à la fin des ſiécles ; mais lorſque, ſortant du ſépulchre au ſon de la rédoutable trompette, je ſerai tout à coup tranſportée à la valée de Joſaphat, où ſe fera le Jugement ; ſi j'ai le malheur d'être du nombre des réprouvés, de quelle horreur ne ſerai-je pas ſaiſie ?

Quelle ſera ma conſternation ? Hélas ! alors la Croix qui paroîtra dans les airs ; la Croix que j'aurai ſi peu aimée pendant cette vie ; la Croix à laquelle j'aurai préféré mes vaines ſatisfactions & les faux plaiſirs du monde ; la Croix, dis-je, me condamnera déja par avance, & me jettera dans la déſolation. Et qu'en ſera-t'il de moi, lorſque je verrai paroître mon Juge armé de foudres contre moi, tout prêt à prononcer un arrêt de mort éternelle & à me précipiter dans les abîmes ? Que vais-je devenir dans cette ſéparation déciſive des bons & des méchans, ſi j'ai le malheur d'être placée parmi ces derniers à la gauche de Jeſus-Chriſt, avec un corps hideux, difforme, horrible à voir comme la marque funeſte de ma réprobation, tandis que je verrai les Saints à ſa droite dans la joye & tout éclatans de gloire, parmi leſquels je reconnoîtrai même des perſonnes que j'avois vûës ſur la terre, des Penſionnaires avec qui j'ai été élevée, des amies à qui j'étois étroitement liée, & qui avoient ſervi Dieu plus fidélement que moi ? Quelle ſera ma confuſion quand toute ma vie ſera miſe en évidence ! Ma terreur, quand Jeſus-Chriſt me fera ſes terribles réproches ! Mon déſeſpoir, quand il me condamnera !

Ah, Seigneur ! ne permettez pas que ce malheur m'arrive. Ayez à préſent pitié de moi, & pardonnez-moi mes crimes. Uſez de votre infinie bonté envers cette indigne pécheresſe. Souvenez-vous de vos travaux, de vos ſouffrances, du Sang que vous avez

répandu pour moi. C'eſt par ce ſang adorable que je vous demande la grace de me pardonner, de reſſuſciter un jour, non pas pour ma condamnation, mais pour être placée à votre droite parmi vos Saints, lorſque vous jugerez les vivans & les morts.

II. POINT.

Concluſion du Jugement univerſel.

Les réprouvés voudroient bien échapper au Jugement dernier. Ils préféreroient d'être anéantis plûtôt que d'y comparoître ; mais ils ſeront forcés de s'y trouver & d'en ſubir toute la rigueur. Ils ſeront expoſés aux yeux des Anges & des Saints, comme d'infames criminels qui attendent leur condamnation & une éternité de ſupplices. Leur orgueïl ſera confondu, tandis qu'ils verront l'humilité des Saints changée en un glorieux triomphe. Leurs plaiſirs paſſés ſe tourneront alors en amertume, tandis qu'ils verront les ames pénitentes comblées de joye. Les hipocrites ; ceux qui avoient voulu paſſer pour bons en ce monde, verront leurs artifices découverts & mourront de confuſion de voir leur mauvaiſe conſcience dévoilée. Ceux qui ont eû honte de ſervir Dieu, Jeſus-Chriſt aura honte à ſon tour de les réconnoître ; & ceux qui ſe moquoient de la dévotion ſeront dans le déſeſpoir de l'avoir perſécutée. Enfin, tout s'élevera contre les méchans ; tout combattra contre eux ; tout ſervira à les accabler, à les terraſſer, à les confondre, à les couvrir

vrir d'infamie, à les jetter dans un éternel déſeſpoir. Ce n'eſt là cependant que ce qu'ils ſouffriront de la part des créatures ; mais quand Jeſus-Chriſt, après avoir rendu à ſes Saints qui ſeront à ſa droite, un jugement favorable qui les comblera de joye & de gloire, ſe tournera à ſa gauche pour prononcer contre les méchans l'épouvantable arrêt de leur éternelle condamnation. Mon Dieu ! puis-je y penſer ſans fremir d'horreur ? O voix formidable du ſouverain Juge ! O terrible ſentence qu'il prononcera ! Voix qui fera trembler les Cieux & inſpirera la terreur à toutes les créatures. Sentence qui ſera comme un coup de foudre qui écraſera les malheureux reprouvés. Armé contre eux de ſa juſte colére & de toute ſon indignation, il leur réprochera tout ce qu'il a fait pour eux ; il leur réprochera tout ce qu'il a ſouffert pour leur ſalut ; il leur réprochera leur ingratitude, leur révolte, leur noire malice, leurs crimes les plus cachés. Il mettra en évidence toute leur méchanceté. Ce qu'ils craignoient de confier à l'oreille d'un Confeſſeur, il le manifeſtera devant tout le monde. Enfin, dans ſon rédoutable & juſte courroux, il les chaſſera de devant ſa face ; il les chargera de ſa malediction ; & ces miſérables conſternés, terraſſés, déſeſperés, jettant des cris & des hurlemens effroyables, ſeront ſaiſis, liés comme en faiſſeaux par les démons, enveloppés par d'horribles tourbillons de feu, & précipités tumultueuſement dans l'abîme des flâmes dévorantes.

Réflexions & Affections

Voilà donc, ô mon ame ! quel ſera le ſort des méchans. Voilà quelle ſera leur fin ; voilà où aboutira la voye de l'iniquité qu'ils auront ſuivie. Mais voulez-vous être du nombre de ces malheureux réprouvés ? Helas ! il n'y a qu'à aimer le monde comme eux ; qu'à ſuivre comme eux ſes pernicieuſes maximes ; qu'à vivre dans l'orgueïl, la ſenſualité, la moleſſe ; c'eſt ce qui vous eſt préparé. Vous aurez vêcu comme eux ; vous ſerez auſſi examinée comme eux ; jugée comme eux ; condamnée comme eux ; précipitée comme eux dans les abîmes. Optez à préſent ſur le parti qne vous avez à prendre entre le bien & le mal ; entre la vertu & le vice ; entre la vérité & le menſonge ; entre la piété & la vanité.

Ah, Seigneur ! y a-t'il à déliberer après des vérités ſi effrayantes ! Malheureuſe que je ſuis d'avoir ſi fort négligé juſqu'à cette heure la pratique de la vertu ! d'avoir vêcu au gré de mes paſſions, & de m'être ainſi préparée un tréſor de colére au grand jour de votre redoutable vengeance. Mais, mon Dieu, mon divin Maître, mon miſéricordieux Sauveur, mon aimable Redempteur, je reviens à vous dans la ſincerité de mon cœur : j'ai un regret infini d'avoir ſi mal vêcu juſqu'à préſent : je vous en fais un humble aveu dans les ſentimens d'une vive douleur : je veux déſormais ; avec le ſécours de votre grace, vous ſuivre fidélement comme

mon Pasteur, afin qu'au jour du Jugement je trouve place parmi vos cheres oüailles, & que j'aye le bonheur de vous suivre avec elles dans le séjour de votre gloire.

CONSIDERATION

Sur la Passion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Jesus devant Anne & Caïphe.

J'Ai considéré qu'il y avoit long-tems que les Princes des Prêtres, les Pharisiens & les Scribes cherchoient à perdre le Sauveur du monde : qu'il ne cessoient de lui tendre des piéges, tantôt par des demandes captieuses, tantôt en tâchant de le décrier auprès du peuple ; mais sa haute sagesse confondit toûjours leur malice, & l'éclat de ses vertus & de ses prodiges dissipa toûjours leurs pernicieux desseins. Ainsi leurs efforts contre lui furent inutiles jusqu'à ce qu'il voulût se livrer lui-même entre leurs mains, se laisser traîner devant leurs tribunaux, & paroître devant les Pontifes, moins lié par des chaînes extérieures que par celle de son amour.

C'est donc dans cet état si humiliant qu'il fut présenté à Anne, beau-pere de Caïphe. Ce Juge inique l'interrogea sur sa doctrine & sur ses disciples ; & comme Jesus-Christ

ne voulut sortir d'aucun tribunal sans y avoir souffert quelque opprobre, un soldat lui donna un soufflet dans celui-ci, parce qu'il avoit cité pour témoins de la sainteté de sa doctrine toutes les personnes qui l'avoient entenduë. Quelle ignominie pour un Homme-Dieu ! Etre frappé sur sa face adorable par un homme de néant, sous les yeux d'un Juge qui n'étoit également qu'un néant par rapport à ce divin Maître, & qui auroit dû plûtôt prendre devant lui la place de criminel & implorer sa miséricorde.

Mais ce n'étoit-là que le prélude des affronts encore plus sanglans auxquels son amour pour nous alloit le livrer. On le conduisit bien-tôt chez Caïphe, où les principaux des Juifs l'attendoient, animés contre lui d'une haine implacable. Là il avoit pour Juges ses ennemis déclarés. La malice & l'envie étouffoient en eux tout sentiment de probité & de droiture. Ils n'avoient d'autres conseils que leur passion aveugle ; & ayant conjuré la perte du Sauveur, ils étoient déterminés, au défaut de preuves, d'employer l'imposture & la calomnie.

On fit paroître de faux témoins dont les dépositions se contredisant, tomboient par elles-mêmes ; mais tout étoit bon, pourvû qu'il fut contre Jesus-Christ. Il n'y opposa cependant qu'un doux silence, jusqu'à ce que le Pontife le conjura par le Dieu vivant de déclarer s'il étoit le Christ. Le respect pour le nom de Dieu son Pere lui fit ouvrir la bouche, & voulant nous appren-

dre par ſon exemple à rendre compte de notre foi, quand la gloire de Dieu le demande, il déclara hautement ſa Miſſion divine.

Il ſçavoit bien qu'au lieu de la reconnoître, ils ſe ſerviroient de ſa réponſe pour le condamner ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne rendît témoignage à la vérité, lui qui eſt la vérité même. En effet, à peine l'eut-il manifeſtée, que Caïphe déchira ſa robe, comme s'il avoit entendu un horrible blaſphéme, & toute l'aſſemblée, agitée de la fureur de ce Pontife, déclara le Sauveur coupable & digne du dernier ſupplice.

Il ne fut plus regardé depuis ce moment que comme un ſcelerat, un blaſphémateur, un impie, l'homme de tous les crimes. On le chargea d'imprécations, de malédictions, d'anathêmes ; & pour comble de méchanceté, ces Juges impitoyables s'étant retirés pour ſe repoſer, l'abandonnerent à l'inſolence des domeſtiques & des ſoldats, qui continuërent le reſte de la nuit à lui faire toute ſorte d'outrages.

Réflexions & Affections.

Voilà donc, ô mon ame ! votre divin Maître traîné ignominieuſement devant les tribunaux, & il s'y laiſſe conduire avec une douceur admirable. On l'accuſe injuſtement & il ne ſe juſtifie point. On le condamne & il n'ouvre pas la bouche. Que cet exemple me confond ! Quelle difference de ſa conduite à la mienne ! moi qui ne puis ſouffrir la correction ſans que je m'irrite, & à

qui on ne peut remontrer la moindre faute, que je ne tente de me juſtifier par toute ſorte de moyens.

Ah miſérable que je ſuis ! Je vois bien, ô mon Dieu ! que je ne mérite pas d'être appellée votre diſciple ; puiſque juſqu'à préſent j'ai ſi peu imité votre patience & votre douceur. Briſez, Seigneur, mon orgueïl, ma vanité, ma ſenſibilité. Donnez-moi un cœur humble & docile ; un cœur ſoûmis, patient, endurant. Vous êtes mon modéle ; faites que je vous imite. Vous êtes mon maître ; faites que je profite de vos inſtructions & de vos exemples. Vous êtes ma lumiere, ma voye, ma régle, mon guide ; faites que je vous ſuive & que je ne m'écarte jamais de vos pas.

VISITE

Au Très-Saint Sacrement.

ACTE DE CONSECRATION.

QUe pouviez-vous faire davantage, ô mon Dieu ! que de vous donner tout entier à nous dans cet adorable Sacrement ? Avez-vous quelque choſe de plus grand, de plus ſaint, de plus excellent, de plus parfait, de plus cher, de plus eſtimable que vous-même ? Mais après une ſi amoureuſe profuſion & une condeſcendance ſi prodigue de votre charité, que dois-je faire de

mon côté pour y répondre selon ma petitesse ? Ah, Seigneur ! c'est de me consacrer à vous sans reserve : c'est de vous faire hommage de tout ce que j'ai, de tout ce que je suis, de tout ce que je tiens de votre liberalité. Que tout mon être, ô mon Dieu ! vous rende gloire : qu'il vous soit entiérement dévoüé : que mon esprit, ma memoire, ma volonté, mon cœur, mes sens, ma vie soient à vous. Agréez, Seigneur, l'humble hommage que je vous en fais ; & accordez-moi la grace de ne les employer qu'à votre service.

EXAMEN

Sur la Sainte Communion.

LA sainte Communion est pour nous une source de vie ; ou pour mieux dire, nous y puisons la vie dans sa source ; mais c'est selon que nous nous y disposons : c'est surquoi je me suis examinée, & j'ai consideré.

1°. Si j'ai eû un grand désir d'y participer. 2°. Si la veille de la Communion j'ai pensé à cette importante action. 3°. Si je l'ai faite par esprit de religion, & non pas par respect humain ou par coûtume. 4°. Si j'ai fait ma préparation avec attention & avec ferveur. 5°. Si j'ai approché de la sainte Table avec modestie, avec gravité, avec un saint respect, avec humilité. 6°. Si au moment que j'ai eû reçû Notre-Seigneur Jesus-Christ, je l'ai profondement adoré. 7°. Si

je me suis retirée de la sainte Table les yeux baissés & toute pénetrée de la présence de Jesus-Christ dans moi. 8°. Si j'ai recité les actes de l'action de grace avec dévotion. 9°. Si j'ai promis bien sincerement à Notre-Seigneur de le servir, & si j'ai été pénétrée de réconnoissance pour la grace qu'il m'a faite. 10°. Si après mon action de graces je ne me suis pas trop dissipée, & si j'ai veillé sur moi le reste du jour, pour ne pas mettre obstacle par mes infidélités aux fruits de ce divin Sacrement. O mon Pere ! que ne pourrois-je pas me réprocher sur tous ces points ?

IV. JOUR.

Autres motifs d'être à Dieu.

PREMIERE MEDITATION.

Sur l'Enfer.

J'ai considéré deux peines principales que souffrent les damnés. 1°. La privation de la vûë de Dieu. 2°. Le tourment du feu.

I. POINT.

La privation de la vûë de Dieu.

L'Enfer est l'assemblage de tous les maux & la privation de tous les biens ; mais entre tous les biens dont on y est privé, Dieu tient le premier rang, ou pour mieux dire, il les renferme tous. Les malheureux réprouvés souffrent un si violent supplice d'en être séparés, que les autres tourmens qu'ils endurent, quand même ils seroient mille fois plus cruels, ne sont presque rien en comparaison de celui-ci. Nous ne concevons pas bien dans cette vie ce que c'est que de perdre Dieu pour toûjours ! parce que l'ame appésantie par le corps, dissipée par les ob-

jets ſenſibles, ne connoît ni les amabilités de Dieu, ni le bonheur qu'il y a de les poſſeder. Mais quand l'ame ſera ſéparée du corps; qu'elle ne s'intereſſera plus pour les choſes d'ici-bas; qu'elle ne ſera frappée que des objets de l'éternité, alors elle ſentira ce qu'elle a perdu en perdant ſon Dieu: & ſon malheur ſera d'autant plus grand, ſa déſolation d'autant plus extrême, qu'elle ſe portera vers Dieu comme vers ſon centre; que ſon inclination pour lui ſera plus vive; qu'elle tendra à lui avec une rapidité, une impétuoſité inconcevable. Oüi, cette ame malheureuſe du damné ſe portera ſans ceſſe vers Dieu; mais elle en ſera toûjours repouſſée. Sans ceſſe Dieu l'attirera comme ſon créateur & ſa fin, & ſans ceſſe il la rejettera avec indignation comme ſon Juge & un Juge inexorable. Sans ceſſe elle fera des efforts pour s'élancer vers Dieu, & ſes efforts ſeront toûjours inutiles. Dans cet état ſe voyant rejettée, elle tombera dans une triſteſſe accablante, une déſolation extrême. Le déſeſpoir, la rage, la fureur, la haine de Dieu, les blaſphémes ſeront ſa reſſource, & cette reſſource bien loin d'adoucir ſa peine, ne ſervira qu'à la rendre plus inſupportable.

Réflexions & Affections.

O mon ame! voulez-vous perdre éternellement votre Dieu? Voulez-vous en être éternellement ſéparée? Ah quel malheur! être privée pour toûjours de la vûë d'un

Dieu si bon, si saint, si beau, si parfait, si aimable : de son Créateur, de son souverain Bienfaiteur, de son tendre Pere. Sentir à jamais la grandeur de cette perte ; en être continuellement occupée, affligée, consternée, désolée, désesperée, sans pouvoir jamais la reparer, sans en pouvoir jamais revenir, encore un coup, quel malheur ! tel est celui des damnés. Mais ne craignez-vous pas que ce ne soit un jour le vôtre, si vous vivez comme vous faites ? Je veux dire, sans vertu, sans piété, sans réligion.

Mais, mon Dieu, je ne veux pas vous perdre dans l'éternité ; je préfererois plûtôt mille fois d'être anéantie, que de vivre dans l'autre vie & de ne point vous posseder. A plus forte raison dois-je préferer de me priver en ce monde du péché, des vaines satisfactions des sens, des folles joyes, des plaisirs mondains, & embrasser l'austerité de la vertu & l'exercice de la pénitence ; car ceux qui auront pleuré dans cette vie, vous éssuyerez leurs larmes en vous faisant voir à eux dans le Ciel ; au lieu que ceux qui n'auront vêcû que dans les délices du siécle, un cahos immense qui sépare le Ciel des enfers les séparera éternellement de vous.

II. POINT.

Le tourment du feu.

Après la privation de Dieu, il n'est point de tourment aussi sensible dans les enfers que celui du feu. Ce feu allumé par le souffle

de la colére d'un Dieu vengeur, ſera ténébreux, & n'éclairera les damnés qu'autant qu'il le faudra pour voir leur déplorable état, & en ſouffrir davantage. Il les pénétrera ſi vivement qu'il n'y aura rien en eux qu'il n'en ſouffre toute la rigoureuſe activité. Il leur fera ſouffrir non-ſeulement ſa chaleur brûlante & dévorante, mais encore tous les maux imaginables c'eſt-à-dire qu'il fera ſouffrir à chaque damné ſelon la meſure de ſes crimes, tout ce que les maladies les plus cruelles, tout ce que les ſupplices les plus terribles peuvent cauſer de douleur. Le feu dont nous uſons ſur la terre n'eſt qu'un foible image de ce feu éternel ; il n'en eſt qu'une legere ébauche; il n'eſt, pour ainſi dire qu'un feu en peinture : & cependant quel tourment n'eſt-ce pas d'être brûlé vif, d'être enfermé tout vivant dans une fournaiſe embraſée. On fremit quand on penſe à un ſupplice ſi rigoureux ; mais cette fournaiſe ſeroit comme un lit de fleurs, un lieu de rafraîchiſſement en comparaiſon de ces braſiers éternels qui tourmentent les damnés. Quel état terrible, quelle épouvantable ſituation ! Etre plongé dans un goufre, dans un abîme de feu, & d'un feu comme celui-là ! En être enveloppé, en être pénetré de toute part ! Ne voir au-deſſus de ſoi, au-deſſous, à droite, à gauche, au-dedans de ſoi, ne voir, dis-je, ne reſpirer, ne ſentir que ce feu.

Réflexions & Affections.

Tel eſt donc, ô mon ame ! le feu de l'en-

fer : encore tout ce que je m'en répréſente-rois, quand j'y penſerois pluſieurs jours, ne m'en donneroit pas une juſte idée, parce que ſon ardeur eſt au-deſſus de ce que je puis concevoir en cette vie. Voyez après cela, mon ame, vous qui craignez la moindre peine ; vous qu'une petite douleur déconcerte ; vous que la penſée de la pénitence effraye, voyez, dis-je, ce qu'il en ſeroit de vous, ſi vous aviez le malheur d'y être précipitée. Ah ! que ne devez-vous pas entreprendre pour éviter d'y tomber ? Avec quelle attention devez-vous éviter le péché ? Avec quel zéle devez-vous travailler à votre reformation ? Avec quel empreſſement devez-vous vous porter à remplir vos devoirs ? Combien devez-vous aimer la mortification & la pénitence ?

Helas, Seigneur ! ſi un malheureux damné pouvoit revenir ſur la terre, compteroit-il pour quelque choſe de ſe priver de tous les plaiſirs & de pratiquer les plus rudes auſtérités ? Ne ſe croiroit-il pas trop heureux d'être délivré du feu de l'enfer, quand en compenſation vous exigeriez de lui une rigoureuſe pénitence de pluſieurs ſiécles ? Etant donc convaincus de l'extrême rigueur de ce feu dévorant, pourquoi craignons-nous ſi peu d'y être précipités ? Pourquoi, bien loin de travailler à l'éviter, commettons-nous ſi aiſément le péché qui nous y précipite ? Ah, Seigneur ! faites-moi la grace que la conſidération de ce feu me garde de vous offenſer, & me porte à un ſincere régret des fautes que j'ai commiſes.

SECONDE MEDITATION.

Sur le méme ſujet.

J'ai encore conſidéré deux peines ſur l'Enfer 1°. Ce que les damnés ſouffriront de la part des démons & les uns des autres 2°. Le remords de leur conſcience & l'éternité de leurs peines.

I. POINT.

Ce que les damnés ſouffriront de la part des démons & des autres damnés.

JE me ſuis répréſentées qu'on veut m'enfermer dans une profonde & ténébreuſe caverne, où ſéparée de tout le monde, privée de tout ſecours, je ſerois livrée à un démon qui exerceroit ſa malice à m'effrayer par d'horribles phantômes, & me ménaceroit de me faire ſouffrir des tourmens inoüis. Si cette ſuppoſition avoit lieu en faudroit-il davantage pour me faire mourir ſur le champ de frayeur au moment que je mettrois le pied dans cette affreuſe demeure ? Et qu'eſt-ce que cela en comparaiſon de l'enfer ? de ce ſejour des ténébres éternelles, où les démons exercent un ſi cruel empire ſur les réprouvés, ſelon que la juſtice divine leur en laiſſe la liberté. Là ces eſprits de malice, en qualité d'exécuteurs des vengeances divines, aſſouviront, autant qu'il leur ſera permis, ſur les malheureux damnés, toute leur méchanceté, toute leur fureur, toute leur haine

implacable. Ils les épouvanteront & le feront ſecher de fraïeur par des ſpectres horribles ; ils leur inſulteront avec une audace & un mépris inſoûtenable ; ils les accableront de honte & de confuſion par les plus ſenſibles reproches ; ils employeront toute leur malicieuſe induſtrie à les géner & à les tourmenter cruellement. Les damnés auſſi ſeront entr'eux dans une guerre continuelle. Il n'y aura plus chez eux d'amitié, plus d'affection, plus de tendreſſe, plus de compaſſion, plus de douceur, plus de patience. Ce ne ſera au contraire que haine, que depit, que rage les uns contre les autres, qu'injures, qu'imprécations, que maledictions. L'ami maudira ſon ami qui a cauſé ſa perte : le pere maudira ſon enfant : la fille maudira ſa mere. Ils ſe maudiront tous ; ils ſe déchireront tous ; ils ſeront tous acharnés ainſi que des bêtes feroces. L'horreur, la haine, la fureur les hurlemens, les blaſphémes, les maledictions continuelles ; voilà ce qui ſera & ce qu'on entendra dans la compagnie des damnés.

Réflexions & Affections.

O mon ame ! nous avons bien de la peine à ſupporter les perſonnes en qui nous trouvons quelque défaut qui nous choque. Nous ſouffrons extrêmement d'avoir à vivre avec des gens pour leſquels nous ſentons une antipatie naturelle. Nous ne ſçaurions nous accommoder de la ſocieté des perſonnes qui ſe plaiſent à nous contredire. Helas ! que ſera-

ce d'être en enfer dans la compagnie des démons & des damnés ? Que ſera-ce d'entendre leurs cris, leurs malédictions, & de ſouffrir leurs fureurs & leurs inſultes ? Séjour de trouble, de tumulte, de confuſion, de déſolation. Séjour de larmes intariſſables, de grincement des dents, de hurlemens horribles, du plus cruel de tous les déſeſpoirs. Puis-je y penſer ſans horreur ? Puis-je me le repréſenter ſans que les cheveux ſe dreſſent à ma tête, ſans que mon cœur ſe glace d'effroi ? Eh ! que ne dois-je pas faire pour l'éviter ? Ah, mon ame ! ce que je dois faire, c'eſt de me détourner de la voye des pécheurs ſi je ne veux pas leur être aſſociée dans cette demeure de lamentations & de larmes éternelles ; c'eſt de ſuivre la voye des Saints, ſi je veux joüir en leur compagnie de la paix raviſſante qui regne dans la céleſte Jeruſalem.

Oüi, mon Dieu ! telle eſt la réſolution que je prens aujourdhui, & pour mieux l'exécuter, je me propoſe en particulier d'éviter ſoigneuſement la compagnie des perſonnes qui pourroient m'être un ſujet de chûte & de ſcandale, & de m'unir plûtôt avec celles dont la liaiſon m'aidera à me ſanctifier.

II. POINT.

Remords de la conſcience des damnés : Eternité de leurs peines.

Ce n'eſt pas ſeulement de la part des démons, & des malheureux compagnons de leurs

leurs tourmens que les damnés ſouffrent de cruels réproches. Un ver rongeur qui ne mourra jamais les tourmente ſans ceſſe dans le fond de leur conſcience. Sans ceſſe ils s'élevent avec fureur contre eux-mêmes, & ſe reprochent d'être la cauſe de leurs malheurs. Ils s'en prendront moins au démon qui les tentoit, aux créatures qui les pervertiſſoient pendant leur vie en ce monde, qu'ils ne s'accuſeront eux-mêmes d'être les auteurs de leur propre ruïne, & de s'être attirés les maux qu'ils endurent. Mais ce qui les irritera davantage, c'eſt qu'ils ſe ſeront damnés pour les choſes de néant; pour un point d'honneur; pour une injure qu'ils n'ont pas voulu pardonner; pour des vanités qu'ils regarderont alors comme des folies; pour un plaiſir paſſager; pour des richeſſes dont la mort les a dépoüillés, tandis qu'en ſe faiſant quelque violence, ils auroient pû éviter les malheurs dont ils ſont accablés & obtenir les couronnes éternelles. O quel ſera leur déſeſpoir, & que ne ſe reprocheront-ils pas quand ils verront d'une part, le Ciel qu'ils ont perdu & qu'ils pouvoient ſi aiſément gagner, & de l'autre cet abîme de tourmens horribles qu'ils ſe ſont creuſés, & où ils ſouffrent au-delà de tout ce qu'on peut concevoir? Mais ſi du moins ils avoient quelque lueur d'eſpérance de voir un jour la fin de leur état, ce ſeroit pour eux quelque adouciſſement. O terrible vérité! il s'en faut bien qu'ils puiſſent s'en flâter. L'éternité meſurera la durée de leurs

ſupplices, & voilà le comble de leur malheur; voilà ce qui les jettera dans le plus cruel déſeſpoir. Oüi, ces infortunées victimes de la Juſtice divine verront couler des ſiécles & des ſiécles, & ne verront jamais la fin de leurs tourmens. Comptez les années par miliers : ajoûtez-en au double : augmentez ce nombre encore mille fois plus : épuiſez toutes les forces de votre imagination à calculer des années & des miliers d'années ; après que les damnés auront ſouffert pendant cet eſpace immenſe de tems, ce ſera pour eux comme s'ils commençoient à ſouffrir. Toûjours ils ſeront privés de Dieu : toûjours ils brûleront : toûjours ils ſeront dans la compagnie des démons : toûjours ils endureront la faim, la ſoif ardente, une ardeur inſupportable, des tortures inoüies, des douleurs affreuſes, des remords cuiſans, une honte déſeſperante, la fureur, le déſeſpoir, & jamais ils ne ſeront plaints ; jamais ils ne ſeront conſolés ; jamais ils ne ſeront ſoulagés ; jamais ils ne ſeront délivrés.

Réflexions & Affections.

O éternité des peines des damnés que tu es terrible ! Voyez, mon ame, ce que c'eſt que de commettre le péché mortel, puiſqu'il n'en faut qu'un pour mériter ces peines ! ce moment, ce funeſte moment, ce fatal moment de plaiſir que vous prennez en commettant le péché, vous procurera des tourmens ſans fin, ſi vous n'avez ſoin de l'expier par la pénitence dans cette vie. C'en

eſt fait, une fois qu'on a eû le malheur de tomber après la mort dans cet abîme, il n'y a plus de retour à eſpérer. Tirons de ceci, ô mon ame, deux ſérieuſes conſéquences, & tâchons de les rendre pratiques. La premiére eſt d'éviter le péché mortel avec plus d'attention que vous n'en auriez d'éviter les plus grands malheurs de ce monde. La ſeconde, de concevoir un vif regret des péchés que vous avez commis, & d'en faire pénitence.

Ah, Seigneur! c'eſt bien-là ma réſolution. Je veux, avec le ſécours de votre grace, éviter non-ſeulement les grands péchés, mais encore les plus petits, qui ſont toûjours funeſtes à l'ame, puiſqu'ils la diſpoſent à tomber dans les grands, par leſquels on tombe en enfer. Je déteſte tous ceux que j'ai commis. Je vous en demande pardon dans toute l'amertume de mon ame. Je déſire de les réparer par la pénitence, & j'accepte volontiers tout ce que vous voudrez que je ſouffre en cette vie pour ſatisfaire à votre juſtice.

CONSIDERATION
Sur la Passion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Jesus devant Pilate & Herodes.

J'Ai consideré que les Princes des Prêtres n'attendirent pas que le jour fût trop avancé pour hâter la perte de Jesus-Christ. Dès le grand matin ils le tirerent de la prison où on l'avoit enfermé pour peu de tems, après qu'il eut souffert une grande partie de la nuit les insultes des soldats & des domestiques, & le chargeant de nouveaux outrages, ils le conduisirent tumultueusement chez Pilate.

On ne sçauroit bien se représenter avec quel bruit, quel fracas il fut traîné par les ruës de Jerusalem jusqu'au Palais de ce Gouverneur. Ce fut une adresse de la malice de ses ennemis de le traduire avec éclat, afin qu'il parût plus aisément coupable. Le peuple qui juge de tout par les apparences, & qui passe facilement de l'amour à la haine, voyant celui qu'il avoit reçû peu de jours auparavant en triomphe, le voyant, dis-je, lié, garroté & conduit avec tant d'infamie par des Pontifes & les principaux Magistrats, changea ses sentimens d'estime & d'admiration, en mépris & en haine, & ne le regardant plus

que comme un ſéducteur, qui l'avoit trompé par des vertus feintes & par des preſtiges, ſe déchaîna contre lui, & le pourſuivit avec de huées, des blaſphêmes & toute ſorte d'imprécations.

Ses accuſateurs n'entrerent pas avec lui dans la maiſon de Pilate. Ils la regardoient comme un lieu profane; & craignant de ſe ſoüiller s'ils y étoient entrés, ils ne craignoient pas, ces hipocrites, de ſoüiller leur ame par l'injuſte condamnation d'un innocent.

Leurs clameurs, leurs impoſtures, tout ce qu'ils mirent en avant pour prévenir contre lui ce Juge Payen, ne firent pas d'abord grande impreſſion ſur ſon eſprit: il ſçavoit déja qu'ils ne le lui livroient que par haine, & par jalouſie. Le ſilence, la modeſtie, la ſerenité, la reſpectable gravité qui éclattoit ſur la face adorable du Sauveur, le confirma encore plus dans la penſée qu'il étoit innocent: il auroit même voulu dès-lors le délivrer des mains de ſes ennemis; mais plus timide qu'il n'étoit équitable, au lieu d'employer ſon autorité à prendre ſa défenſe, il chercha le moyen de s'en debarraſſer, & l'envoya au Roi Herodes qui ſe trouvoit pour lors dans Jeruſalem.

Ce ne fut pas ſans un arrangement marqué dans les deſſeins de Dieu ſon Pere, que le Sauveur fut conduit à ce méchant Roi. Il devoit eſſuyer tous les opprobres; & après avoir été traité de blaſphêmateur, de ſéducteur & de rebelle, il devoit encore être re-

gardé comme un insensé : c'est ce qui lui arriva à la Cour d'Herodes. Ce Prince, qui le vit d'abord avec joye, dans l'espérance qu'il feroit quelque miracle en sa présence pour se délivrer de l'oppression ; lui fit plusieurs questions inutiles ; mais ne recevant aucune réponse, il le regarda comme un imbecile ou un fou. Ses courtisans en firent de même, & l'ayant fait revêtir d'une robe blanche, comme un insensé, il le renvoya à Pilate.

Réflexions & Affections.

C'est ainsi, ô mon ame ! que votre divin Maître est mépriſé & maltraité par-tout. Chez Anne on le frappe au visage : chez Caïphe on le déclare digne de mort : chez Pilate on refuse de proteger son innocence : & chez Herodes, on le traite comme un insensé. Que direz-vous après cet exemple, vous qui redoutez tant l'humiliation ; vous qu'une parole irrite ; vous qui recherchez tant l'amitié & l'estime des créatures & qui ne voudriez jamais recevoir que des applaudissemens ?

O mon Dieu ! que je suis honteuse d'avoir des sentimens si opposés aux vôtres. Partout vous souffrez des opprobres ; par-tout vous vous rassasiez d'humiliations. Si vous entrez dans le Palais de vos Juges, c'est pour y être humilié. Si vous passez par les ruës de Jerusalem, c'est pour y être maltraité. Et moi, superbe néant que je suis, je ne veux me montrer que pour être hono-

rée, estimée, applaudie; & tout ce qui ne flâte mon amour propre, en blesse la délicatesse. O Sauveur de mon ame! changez mon cœur. Faites-moi comprendre l'excellence de l'humilité, & toute la difformité de l'orgueïl. Faites-moi pratiquer l'une & détester l'autre. Faites qu'à votre imitation je souffre l'humiliation avec douceur & patience, & que ce soit pour l'amour de vous, puisque vous l'avez portée pour l'amour de moi.

VISITE

Au Très-Saint Sacrement.

ACTE DE DESIR.

QUand viendra ce moment, ô mon Dieu! où j'aurai le bonheur de vous recevoir? Mon ame est devant vous comme une terre sans eau que l'ardeur de ses désirs a toute desséchée. Elle languit, elle soûpire, elle cherche à se désalterer de vous; elle ne sera satisfaite que quand vous daignerez l'honorer de votre visite, & la consoler par votre présence. Ayez égard, ô le tréſor de mon cœur! ayez égard à ma pauvreté, & venez m'enrichir de vos graces; ayez égard à ma foiblesse extrême, & venez me fortifier. Usez, Dieu de bonté, de votre miséricorde envers votre humble servante. Que mon Médecin vienne me gué-

rir : que mon Sauveur vienne me ſanctifier : que mon Epoux vienne me conſoler : que ma vie vienne m'animer ; que mon Tout vienne à moi, qui ne ſçaurois vivre ſans lui, & à qui tout le reſte n'eſt rien, pourvû que je le poſſede lui ſeul. Hâtez-vous donc, Seigneur, dans votre miſéricorde infinie ; rendez-vous à mes déſirs ; que le moment de votre viſite arrive bien-tôt. Je ſoûpirerai cependant dans mon attente avec patience & avec ſoûmiſſion ; mais accordez-moi la grace de vivre de telle ſorte, que je ſois diſpoſée à participer fréquemment à votre divin Sacrement.

EXAMEN

Sur le reſpect humain.

LE reſpect humain ne régne que trop ſouvent parmi les Penſionnaires : Il en empêche pluſieurs de pratiquer le bien, & en porte d'autres à le faire par oſtentation & par vanité. Je me ſuis examinée aujourdhui là-deſſus pour voir ſi je n'en étois pas coupable.

1°. N'ai-je pas pratiqué le bien pour être vûë & afin de paroître vertueuſe ? 2°. Etant modeſte dans l'Egliſe n'ai-je pas penſé avec complaiſance que les Religieuſes qui me verroient m'en eſtimeroient davantage ? 3°. Quand j'ai été loin des Maîtreſſes, ne me ſuis-je pas donnée plus de liberté que quand j'étois

j'étois ſous leurs yeux ? 4°. N'ai-je pas appréhendé qu'on ſe moquât de moi ſi je paroiſſois trop dévote ? Cela ne m'a-t'il pas empêché de pratiquer le bien en pluſieurs rencontres ? N'ai-je pas même affecté de paroître diſſipée, de peur qu'on me réprochât d'être trop réguliére ? N'ai-je pas craint de parler de bonnes choſes dans la converſation pour la même raiſon ? 5°. N'ai-je pas manqué par reſpect humain de ſoûtenir les droits de la charité, quand on parloit mal du prochain en ſon abſence ? 6°. N'ai-je pas donné dans le ſens des autres, contre mon devoir, pour ne pas m'attirer leurs réproches ? Enfin n'ai-je pas raillé mes compagnes ſur leur dévotion, & ne les en ai-je pas détournées ? Eh, Seigneur ! ſi je ſuis coupable de ces fautes, que deviendrai-je au jour du Jugement, où vous aurez honte de réconnoître devant vos Anges, ceux qui auront rougi de votre Evangile ?

V. JOUR.

Autres motifs d'être à Dieu.

PREMIERE MEDITATION.

Sur le bonheur des Saints dans le Ciel.

J'ai conſidéré 1°. Quelle eſt la raviſſante beauté du Ciel. 2°. De quelle joye les Saints y ſont comblés.

I. POINT.

Quelle eſt la beauté raviſſante du Ciel.

REpréſentons-nous un Souverain qui a fait bâtir un Palais, où les plus habiles maîtres ont épuiſé toutes les beautés de l'art, & dont les embéliſſemens ſont d'une délicateſſe & d'une magnificence inconcevable. Ajoûtons que ce Prince voulant faire éclater la grandeur de ſes richeſſes & de ſa puiſſance, a convoqué dans ce ſuperbe Palais tous les Grands de ſon Royaume, pour leur donner une fête, dont on ne vit jamais de ſemblable depuis que le monde eſt créé. Que pourrions-nous déſirer de plus merveilleux que ce Palais ? de plus auguſte que cette

assemblée ? de plus pompeux que cette fête ? Et cependant ce Palais comparé au Ciel empirée n'est qu'une misérable chaumiére. Cette assemblée, à l'égard de celle des Saints, n'est que comme un concours de pauvres villageois, grossiers, ignorans, & rustiques. Cette fête, ces réjoüissances si extraordinaires, ne sont que comme un deüil, une cérémonie funébre, par rapport à la fête éternelle des Bienheureux. Le Ciel est l'assemblage de tous les biens; mais de tous les biens de Dieu-même. Il l'a créé pour étaler ses richesses infinies en faveur de ses fidéles serviteurs; il est le chef-d'œuvre de sa puissance; il l'a formé pour y récompenser ses amis en Dieu. Dans ce séjour de beautés inéffables & de délices éternelles, Dieu est lui-même le Soleil qui l'éclaire. Sa gloire y brille & le remplit de toute part: gloire immense, infinie: gloire au-dessus de toute gloire. On n'en peut parler que par des transports d'admiration par des extases & des ravissemens. L'humanité sainte de Jesus-Christ est un autre Soleil, auprès duquel celui qui nous éclaire ici-bas, n'est que comme un amas confus d'épaisses ténébres. La divine Marie, ainsi qu'une Lune éclatante, brille sur un trône qui ne céde en magnificence qu'à celui de son adorable Fils. Quelle respectable Majesté dans ce divin Sauveur! Quels charmes ravissans dans cette divine Mere! Jettons aussi les yeux sur les célestes Intelligences: parcourons ces sacrées Hiérarchies; ces Séraphins, ces Chérubins, ces Thrônes, ces Do-

minations, ces Vertus, ces Puiſſances, ces Principautés, ces Archanges, ces Anges. Suivons les différens ordres des Saints, placés ſelon le dégré de leurs mérites, les Patiarches, les Prophêtes, les Apôtres, les Martyrs, les Confeſſeurs, les Vierges. Peut-on imaginer une aſſemblée plus noble, plus auguſte, plus brillante, plus choiſie, où tous ceux qui la compoſent ſont autant de Héros, de Conquérans, de Rois, d'Enfans de Dieu révêtus de ſa gloire, enrichis des précieux ornemens de la ſageſſe & de la juſtice, freres de Jeſus-Chriſt, & les cohéritiers de ſon Royaume. Enfin la fête que Dieu y donne à ſes Saints eſt la participation à ſes biens; elle eſt la joüiſſance de lui-même elle eſt le raſſaſiement parfait de leurs déſirs.

Réfléxions & Affections.

O ſéjour enchanté de la céleſte Jéruſalem! O demeure de gloire, de paix, de juſtice! O ſanctuaire de toutes les vertus: La terre ne me paroît plus qu'un lieu d'exil; je ne puis m'y ſouffrir, lorſque j'enviſage cette céleſte demeure. La vie d'ici-bas m'eſt à charge; je m'y ennuye; je ne puis la ſupporter que par la patience. Mes déſirs, mes affections me portent ſans ceſſe vers ce ſéjour raviſſant de l'éternité. Pourquoi, mon Dieu, le tems de mon exil dure-t'il encore? Pourquoi faut-il que je reſte plus long-tems dans cette valée de larmes? Pourquoi ſuis-je détenuë ici par les liens de ce miſérable corps? Mon

ame consolez-vous, la vie finira un jour; mais ne pensez pas qu'on arrive au Ciel par les seuls désirs, par de simples effusions de cœur : il faut se corriger de ses défauts; renoncer tout de bon au péché; faire des œuvres de justice; marcher sur les traces des Saints.

A ce prix je réconnois, ô mon Dieu! que jusqu'à présent je n'ai pas mérité d'entrer dans ce bienheureux séjour, où il n'y a que la vertu qui soit réçûë : mes péchés m'en ferment la porte que mon Sauveur Jesus-Christ m'avoit ouverte; mais, Seigneur, ce n'est pas seulement l'innocence qu'on a conservée après le Baptême qui nous y donne droit, c'est encore l'innocence que l'on récouvre par la pénitence. Accordez-moi donc, ô mon Dieu, la grace de faire une véritable pénitence. Faites que je rénonce au péché; que j'en conçoive un regret salutaire; que je le punisse en moi par l'exercice de la mortification; & que, réconciliée avec vous & persévérant dans la piété jusqu'à la fin de ma vie, la mort ne soit pour moi qu'un heureux passage de cette terre de miséres à cette terre fortunée des vivans.

II. POINT.

De quelle joye les Saints seront comblés dans le Ciel.

Les Saints verront Dieu face à face, & voilà le comble de leur félicité. Qui peut concevoir l'inéffable beauté de Dieu, ses perfections infinies, ses ravissantes amabili-

tés ? Tout ce que nous admirons ici-bas ; tout ce qui nous y enchante ; tout ce qui fait nos empreſſemens ; ce qui irrite nos déſirs ; ce qui captive nos cœurs, quelque beau qu'il puiſſe être, n'eſt toutefois que l'ouvrage de Dieu, dans lequel il a ſeulement laiſſé comme échapper un trait léger, une foible trace de ſa beauté incomparable ; il n'exprime qu'en énigme, que comme une ombre fugitive la ſuréminente beauté de Dieu ; & cependant ce mince échantillon de ſes divines amabilités, nous le contemplons, nous l'admirons, nous en ſommes épris, nous le récherchons, nous nous y attachons, nous en faiſons l'objet de toutes les affections de notre cœur. Ah ! quand Dieu dévoilera aux yeux de ſes Saints le raviſſant éclat de ſa majeſté, ces charmes de ſa beauté infiniment plus parfaite que toutes les beautés qu'on peut imaginer, quelle ſera leur admiration ? De quel amour ne ſeront-ils pas embraſés ? De quelle joye, de quelle allégreſſe ne ſeront-ils pas remplis en le voyant, en le poſſédant ? Les tranſports d'une mere qui revoit un fils qu'elle croyoit mort depuis long-tems : ceux d'un enfant bien né qui revient dans ſa maiſon après pluſieurs années, embraſſer un pere dont il eſt tendrement aimé & qu'il aime de même : ceux d'un eſclave dont on briſe les chaînes & qu'on rend à ſa patrie, à ſon épouſe & à ſes enfans : ceux d'un pauvre qu'une riche ſucceſſion qu'il n'attendoit pas, fait paſſer tout à coup d'une extrême miſére à l'oppulence : ceux

d'un avare dont on avoit enlevé les tréſors, & qui les retrouve ; foibles images, figures imparfaites, impuiſſantes ſimilitudes, vous ne nous faites rien comprendre de l'inéffable joye des Saints. Quel excès de conſolation en eux de voir Dieu tel qu'il eſt ; de l'aimer autant qu'ils l'aiment ; d'en être auſſi tendrement aimés qu'ils le ſont ; d'être heureux du bonheur même de Dieu ? Plus ils le verront, plus auſſi ils ſeront tranſportés de le voir : plus ils l'aimeront, plus auſſi ils ſeront inſatiables de l'aimer : plus ils le loüeront, plus auſſi ils auront de contentement de chanter ſes loüanges. Ce ſera-là ce cantique toûjours nouveau que l'admiration & l'excès de l'amour mettront ſans ceſſe dans leur bouche ; & ils le chanteront avec une joye, un plaiſir, une conſolation toûjours nouvelle. Qu'auront-ils à déſirer davantage ? Que manquera-t'il à leur bonheur ? Dieu raſſaſiera ſi pleinement leurs déſirs ; leur félicité ſera ſi complette ; qu'on peut dire que la meſure de joye dont ils ſeront divinement enyvrés, ſera pleine, comble, entaſſée. Ils ſeront innondés d'un torrent de délices inéffables : ils ſeront plongés dans la joye de leur Seigneur. Alors plus de péché à craindre, plus de tentation à combattre, plus de chagrin à ſoûtenir, plus de mort à appréhender. Les maux, les peines, les afflictions ſont bannies de cette demeure de délices éternelles, de ce ſéjour de paix & de ſacrés plaiſirs.

Réfléxions & Affections.

Ah, mon ame ! vous voulez être heureuſe ; quel bonheur comparable à celui des Saints ? il vous eſt préparé ? votre place eſt marquée, voudriez-vous la perdre par votre faute ? Serez-vous ſi ennemie de vous-même, que pour vous épargner un peu de peine en ce monde vous rénonciez à de ſi grands biens ? Compterez-vous pour quelque choſe les petits travaux de la piété qui ſont récompenſés ſi magnifiquement ? Courage donc mon ame, animons-nous à la vûë de ſi riches couronnes ; embraſſons la vertu quoiqu'il en coûte ; pratiquons de bon cœur la violence évangélique, & ne nous épargnons pas. La vie n'eſt pas longue ; les difficultés de la vertu ne ſont pas ſi grandes ; Dieu nous aidera par ſa grace ; ſoyons fidéle, après quoi nous voilà ſouverainement & éternellement heureuſe.

Oüi, mon Dieu, quoiqu'il puiſſe m'en coûter, je veux vous être fidéle. Puis-je trop faire pour parvenir à cette heureuſe patrie, où vous comblez vos élûs de vos divines faveurs ? Accordez-moi, Seigneur, la grace dont j'ai beſoin pour m'élever au-deſſus de la foibleſſe de la nature ; pour pratiquer la mortification ; pour m'exercer dans les vertus dont vous nous avez donné l'exemple ; pour marcher par la voye étroite, qui eſt celle que vous nous avez tracée, & que vos Saints ont fidélement ſuivie.

SECONDE MEDITATION.

Sur les avantages de la vertu.

J'ai conſidéré deux choſes, 1°. L'excellence de la vertu. 2°. Les conſolations & les douceurs de la vertu.

I. POINT.

L'excellence de la vertu.

LA vertu eſt ſeule digne d'éloge ; elle mérite ſeule notre amour. Pour être convaincu de ces deux vérités, il en faut juger comme les perſonnes qui penſent ſenſément ; car pour les autres, leurs idées, leur goût, leur ſentiment ſur le beau & ſur le bon ne peut ſervir de régle, à moins qu'on n'aime à ſe tromper. Sur ce principe imaginons une jeune Démoiſelle qui a toutes les qualités ; dont on fait le plus de cas dans le monde, mais qui eſt dépourvûë de vertu ; c'eſt-à-dire de piété & de réligion ; que ſera ſa beauté, qu'un piége tendu continuellement pour la perte des autres & pour ſa propre ruïne ? Que ſera ſon eſprit vif & enjoüé, qu'un brillant ſans ſolidité qu'elle employera à des diſcours frivoles ? Que ſera ſa condition, qu'une élévation d'où ſes défauts paroîtront dans un plus grand jour ? Que ſeront ſes richeſſes, qu'un plus funeſte moyen de ſe perdre, par la facilité qu'elles lui procureront

de satisfaire ses passions ? Mais rélevez ces qualités par la piété, par la réligion ; voilà ce qui la rendra estimable ; voilà ce qui lui conciliera du respect. Plus elle aura de beauté, plus la sageſſe & la rétenuë lui donneront de charmes : Plus elle aura de l'esprit, plus la modestie la rendra sociable & en même tems aimable : plus sa naissance sera distinguée & ses richesses abondantes, plus la sainteté de ses œuvres la feront admirer. Que ne diroit-on pas contre elle, si elle n'avoit point de vertu ? Quelles conséquences odieuses, quels soupçons ne formeroit-on pas sur ses qualités mondaines, si la vertu ne les mettoit à couvert ? Au contraire, a-t'elle une solide piété, la voilà estimable, digne de tous les éloges : on se feroit honte à soime de lui réfuser son respect. Disons encore en faveur de la vertu, qu'elle mérite seule d'être aimée : ceci est bien-tôt décidé : voyons à qui nous donnerons plûtôt notre affection ; est-ce à une personne dédaigneuse, fiére, hautaine, mépriſante, superbe, ou à celle qui est humble & qui ne cherche à l'emporter sur qui que ce soit ? Est-ce à un esprit caustique, vétilleux, aigre, insultant, insociable, ou à un esprit doux, endurant & sans contradiction ? Est-ce à une langue médisante, qui n'épargne personne, qui aime à dévoiler les défauts des autres, ou à celle qui ne se dénouë qu'en faveur de la charité ? Est-ce à la ruse, à l'artifice, au déguisement, au mensonge, ou à la simplicité, à la droiture, à la probité ? Voilà le vice

d'une part & la vertu de l'autre. Placez le vice avec toutes les qualités dont le monde fait cas, ſeront-elles loüables, ainſi infectées? Seront-elles aimables? Qui oſeroit le dire? Qui oſeroit même le penſer? Plaçons au contraire la vertu ſeule ſans ces qualités; qui oſeroit lui réfuſer des ſuffrages? Qui ne lui donnera des applaudiſſemens:

Réfléxions & Affections.

O mon ame! il n'y a donc de reſpectable & d'aimable que la vertu. Mais ſi cela eſt ainſi, pourquoi faiſons-nous plus de cas de ces qualités mondaines, dont il eſt ſi rare qu'on faſſe bon uſage, & que la vertu ſeule peut mettre en honneur? On eſt jaloux de la fragile beauté du corps, & on néglige celle de l'ame. On eſt empreſſé pour de vaines parures, & on ne penſe pas à orner ſon ame. On ſe pique d'eſprit & de gentilleſſe, & on ne craint point de ſe rendre mépriſable par le mauvais exemple. On étale ſes titres & ſon opulence, & on ſe ſoucie peu du glorieux tître de la vertu, ni des tréſors de la piété. Ne ſuis-je pas dans le cas? Ne donnai-je point dans mon cœur la préférence à ces funeſtes qualités, ſi j'oſe les appeler ainſi, plûtôt qu'à la vertu, qui mérite ſeule toute mon eſtime & tout mon amour?

Ah, Seigneur! je ne ſens que trop que je ſuis coupable de cette injuſte préférence. Combien de fois ai-je eſtimé heureuſes celles qui ont des agrémens, des richeſſes? Combien de fois ai-je loüé leur figure,

leur enjouëment, leurs réparties vives & ſpirituelles ; & je n'ai pas fait plus de cas de l'humilité, de la patience & des autres vertus que vous nous récommandez ? Pardonnez, ô mon Dieu ! pardonnez-moi mon aveuglement. Otez-moi l'eſprit du monde : donnez-moi celui de l'Evangile, & je n'eſtimerai, & je n'aimerai que la vertu.

II. POINT.

Les conſolations & les douceurs de la vertu.

Il n'y a que la vertu qui faſſe goûter des plaiſirs purs ; il n'y a qu'elle qui nous dédommage des peines de la vie ; il n'y a qu'elle qui donne la paix & la tranquilité. L'iniquité s'applaudit des plaiſirs des ſens ; plaiſirs qui laſſent, qui fatiguent, qui aviliſſent ; plaiſirs traverſés de mille inquiétudes ; plaiſirs qui abrutiſſent, & dont la fin eſt la perte de l'ame pour toute une éternité. Mais les plaiſirs de la vertu ſont ceux qu'elle réçoit de Dieu, qu'elle goûte dans Dieu : plaiſirs qu'il eſt loüable de réchercher, dont il eſt honorable de joüir, qu'il eſt ſouverainement conſolant de goûter. Ces douceurs tendres & ſuaves que Dieu fait ſentir à l'ame fidéle ſont ſi fort élevées au-deſſus des plaiſirs de la terre, que l'ame qui les éprouve ne pourroit s'abaiſſer à ceux-ci ſans une extrême répugnance : quand on a fait épreuve de la manne du Ciel, toute douceur terreſtre devient fade, inſipide, dégoutante. Ajoûtons qu'il n'y a que la vertu qui nous dé-

dommage des peines de cette miſérable vie. Que le juſte ſouffre tous les maux ; qu'il ſoit contredit, perſécuté ; la vertu lui ſuffit ; il trouve en elle un bouclier, un rempart, un mur de défenſe : & ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que la vertu change les peines en ſujet de joye ; qu'elle trouve ſa conſolation dans les ſouffrances ; qu'elle y établit ſon contentement. L'avantage de ſouffrir pour Dieu ; de porter la croix à la ſuite de Jeſus-Chriſt ; de marcher par la voye des Saints ; de mériter des couronnes éternelles, lui rend les peines douces, agréables, conſolantes ; tandis que l'iniquité dépourvûë de ces motifs, ne ſçauroit rien ſouffrir qu'elle n'en porte tout le poids, & par conſéquent qu'elle ne ſoit abbatuë, attriſtée, déconcertée. Enfin, il n'y a que la vertu qui joüiſſe de la paix : Paix avec Dieu à qui elle eſt agréable ; paix avec les autres pour qui elle n'a que de la charité ; paix avec ſoi-même par le témoignage de la conſcience droite & pure. Le pécheur au contraire s'il enviſage Dieu, il le trouve armé contre lui ; s'il ſe tourne du côté du prochain, il en eſt condamné ; s'il entre au-dedans de ſoi-même, la conſcience crie & l'accable de réproches.

Réfléxions & Affections.

Hélas, mon ame ! après ces conſidérations, préféreriez-vous la voye des pécheurs à celle de la vertu ? Préféreriez-vous les indignes plaiſirs des pécheurs aux chaſtes délices de la piété ? Préféreriez-vous le trou-

ble des pécheurs au calme raviſſant, à l'aimable tranquilité de la vraye dévotion. O quel ſeroit votre aveuglement ! des folles joyes qui diſſipent, qui étourdiſſent, qui laſſent, qui ne contentent jamais pleinement le cœur ; qu'on a droit de ſe réprocher pour peu qu'on entre en compte avec ſoi même, vous paroîtroient plus dignes de vous, plus conſolantes que ces douceurs réſervées par la miſéricorde de Dieu aux ames qui lui ſont fidéles ? Ah, mon ame ! Dieu vous préſerve de jamais penſer ainſi. Mépriſez toutes les vaines ſatisfactions des ſens ; attachez-vous à la mortification ; faites à Dieu le ſacrifice des joyes profanes de la terre, & vous trouverez en lui une manne délicieuſe qui comblera vos déſirs, & qui vous dédommagera pleinement des plaiſirs auſquels vous aurez rénoncé.

Oüi, mon Dieu, je vous fais volontiers le ſacrifice de ces faux plaiſirs que le monde récherche, & qui ne ſervent qu'à perdre les ames, après qu'elles ſe ſont laſſées à en joüir. Je ne vous demande pas même les conſolations ſenſibles que vous accordez ſouvent aux ames ferventes, parce que je n'en ſuis pas digne ; mais faites-moi la grace de vous aimer & de vous ſervir fidélement, & ce ſera pour moi le plus grand ſujet de conſolation que je déſire ; le plus grand honneur auquel j'aſpire ; le plus grand bonheur qui puiſſe m'arriver.

CONSIDERATION

Sur la Paſſion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Barrabas préféré à Jeſus. Jeſus flagellé.

J'Ai conſidéré que la méſure des opprobres de Jeſus-Chriſt n'étoit pas encore à ſon comble. Après qu'on l'eut traité de blaſphémateur, de magicien, d'impoſteur, d'inſenſé, on le mit en parallèle avec un voleur & un homicide, & il fut jugé plus indigne de vivre que ce meurtrier. Pilate touché de l'innocence de Jeſus-Chriſt, & indigné de la fureur de ſes ennemis, cherchoit des moyens de calmer ceux-ci, & de leur faire entendre raiſon ſur l'injuſtice de leur demande; car ils le preſſoient afin qu'il fît mourir le Sauveur. Pour leur ôter donc tout prétexte de réfuſer ſon élargiſſement, il s'aviſa de le mettre en concurrence avec Barrabas, parce que ſelon l'uſage, il devoit tous les ans aux fêtes de Pâques délivrer un priſonnier à leur choix. S'il en eût trouvé de plus criminel dans ſes priſons il l'eût ſans doute mis en parallèle avec le Sauveur pour mieux aſſurer la délivrance de ce divin Maître; mais il n'en avoit point qui dût être plus odieux au peuple que Barrabas, & c'eſt expreſſement pour cette raiſon qu'il le fit concourir avec Jeſus-Chriſt.

Mais quelle clameur s'éleva du milieu de ce peuple perfide ! Preſſé, excité, animé par les Princes des Prêtres, par les Scribes & les Phariſiens qui ſe mêlerent dans la foule afin d'y ſouffler la révolte contre Jeſus-Chriſt : Ce peuple ingrat, qu'il avoit comblé de bien, dont il avoit guéri les malades, reſſuſcité les morts ; qu'il avoit inſtruit d'une doctrine toute céleſte, & qu'il avoit édifié par les plus éclatantes vertus ; ce peuple ingrat, dis-je, donna la vie à Barrabas ; elle lui fut plus chere que celle de l'innocence-même. O Ciel, quelle impiété ! on préfére à un Dieu, je ne dis pas ſa creature, mais un ſcélérat, décrié par ſes crimes, & dont on devoit d'autant plus craindre de prolonger la vie, qu'il n'en avoit uſé que pour commettre les plus noirs attentats.

Pilate voyant donc que la malice du peuple avoit rendu ce moyen inutile, appella, pour ainſi dire, à ſon ſécours l'injuſtice contre l'injuſtice, & par un ſtratageme cruel, il fit battre Jeſus-Chriſt de verges, & voulut qu'on le réduisît à un état ſi pitoyable, que ſes ennemis, touchés enfin de compaſſion, n'en demandaſſent pas davantage.

Dans cette cruelle exécution on ne conſulta ni la loi, ni même l'humanité. La loi fixoit le nombre des coups ; l'humanité ne vouloit pas qu'on paſſât les bornes des régles ordinaires ; mais la perſécution contre Jeſus-Chriſt n'avoit d'autre principe que la malice des hommes ; & une telle malice ne connoiſſoit ni régle ni raiſon. Les bourreaux deſtinés

deſtinés pour cette ſanglante flagellation, répondirent pleinement & aux intentions de Pilate, & à la haine des Juifs, & à leur naturelle cruauté. Ils frapperent impitoyablement ſur la chair innocente du Sauveur : ils n'y firent pas pluſieurs playes, mais une playe univerſelle. La peau enlevée par-tout, & le ſang coulant par ruiſſeaux ne laiſſa voir dans le corps de ce tendre Agneau qu'une chair meurtrie, livide, déchirée, toute enſanglantée. Pilate le voulut ainſi pour appaiſer le peuple : le peuple le déſiroit ainſi pour contenter ſa rage : les bourreaux l'exécuterent ainſi pour ſuivre leur humeur barbare : le Pere céleſte le permit ainſi pour expier en Jeſus-Chriſt innocent les crimes des hommes coupables : & Jeſus-Chriſt le ſouffrit ainſi pour ſatisfaire le déſir extrême qu'il avoit de notre ſalut.

Réflexions & Affections.

O mon ame ! mon ame ! ſi ces deux circonſtances de la Paſſion de votre Sauveur ne vous touchent pas, quelle eſt votre indifference & votre ingratitude ? Le verrez-vous ſi indignement mis en parallèle avec un meurtrier & un voleur, ſans avoir horreur de la préference que les Juifs donnerent à celui-ci ? Le verrez-vous couvert de playes & épuiſé de forces par une cruelle flagellation, ſans être profondement touchée de compaſſion & de douleur ? Mais prenez garde, ô mon ame ! de renouveller ce paralléle & cette préference ſi odieuſe, en don-

nant vous-même dans votre cœur la préférence à vos passions & à l'esprit du monde sur les droits de Jesus-Christ. Prenez-garde de renouveller en quelque maniére la flagellation du Sauveur, en renouvellant journellement vos péchés qui en ont été la cause. Si Jesus-Christ mis en concurrence avec Barrabas, ou frappé par des bourreaux impitoyables, excite votre zéle & votre pitié, faites servir ce zéle contre vous-même, contre vos passions qui voudroient regner en vous & l'emporter sur les droits de Jesus-Christ : faites servir votre pitié à détester les péchés qui ont réduit le Sauveur dans un état si déplorable ; & en pleurant sur ses souffrances, pleurez sur vos crimes qui les lui ont causées.

Ah, Seigneur, les Juifs perfides ont mieux aimé que Barrabas vêcût que vous ? mais, ô la vie de mon ame ! que tout meure en moi & que vous y viviez seul. Oüi, mon Dieu, que tout meure en moi ; l'amour du monde, de la vanité, des plaisirs ? mon ambition, mon orgueïl, ma volonté propre, ce misérable amour de moi-même ? que tout cela périsse ? que vous viviez & que vous regniez seul en moi ? que le péché soit détruit, qu'il soit anéanti, qu'il ne soit plus, ce détestable péché dont la réparation vous a causé des peines si cruelles ; qu'à sa place vos vertus succedent, & qu'elles seules soient l'objet de mon amour & de mon application.

VISITE

Au Très-Saint Sacrement.

ACTE D'ACTION DE GRACES.

COmment, ô mon Dieu ! pouvons-nous reconnoître dignement le bienfait ineſtimable de l'inſtitution de ce Sacrement, par lequel vous voulez habiter parmi nous ? vous offrir tous les jours ſur nos Autels comme une hoſtie de propitiation à votre Pere ; nous attendre à tous les momens du jour pour recevoir nos hommages & nos prieres ; & enfin vous donner à nous comme la nourriture de nos ames ? Comment, mon Dieu, reconnoîtrons-nous jamais un ſi grand bien, ou pour mieux dire, l'aſſemblage de tant de biens, la ſource de tant de biens ? Quand j'épuiſerois mon cœur en action de graces ; quand tous les mouvemens de mon cœur en ſeroient autant d'actes ; quand ces actes ſeroient embraſés d'un plus ardent amour que celui de tous les Seraphins, jamais, Seigneur, jamais ils ne repondroient à l'excès de la bonté que vous nous avez témoignée par l'inſtitution de ce Sacrement de vie, & toûjours nous demeurerions au-deſſous de la grandeur d'un tel bienfait. Mais, mon Dieu, vous le ſçaviez bien que votre créature foible & impuiſſante, ne ſeroit jamais capable de répondre à cet excès de votre amour

d'une maniere qui fût digne de vous. Auſſi, mon ſouverain Bienfaiteur, dans cette impuiſſance où je me trouve de vous remercier autant que vous le méritez, acceptez l'aveu que je vous fais de ma foibleſſe, & ſuppléez-y en vous remerciant vous-même & en acceptant vos propres mérites & vos divines perfections, que je vous offre comme un don que vous avez mis entre mes mains pour vous préſenter, n'ayant rien de moi-même qui égale votre bonté infinie, votre liberalité ſans meſure, votre amour prodigue & ſouverainement bienfaiſant.

EXAMEN

Sur la Vanité.

LA vanité eſt le défaut favori des jeunes perſonnes : ſi elles ſçavent s'en corriger, on peut dire qu'elles ont terraſſé un ennemi capital. Voyons ſi je n'ai pas le malheur d'être infectée de ſon poiſon.

1°. N'ai-je point tiré vanité de ma figure ou de mes talens, s'il eſt vrai que j'en aye quelqu'un ? 2°. Ne m'occupai-je pas de vaines penſées d'être aimée, d'être eſtimée, d'être applaudie, d'être recherchée ? Ne me livrai-je pas à cauſe de cela à des ſpeculations chimeriques, des ſuppoſitions frivoles, dont je me repais avec plaiſir ? 3°. Ne me ſuis-je pas livrée à la joye de mon cœur quand on m'a loüée, & ne m'en ſuis-je pas

entretenuë dans mon esprit, en rappellant ce qu'on m'a dit de flâteur ? 4°. Ne parlai-je jamais de moi, de ma naissance de mes alliances, de ce qui peut me distinguer, ou me faire trop remarquer ? 5°. N'ai-je pas excusé mes fautes par des raisons frivoles, n'en ayant point de bonnes à donner, au lieu que j'aurois dû plûtôt convenir de bonne foi que j'avois manqué ? 6°. Ne me regardai-je pas inutilement au miroir, pour me glorifier en moi-même, pour contenter mon amour propre, pour flâter ma vanité ? 7°. Ne montrai-je jamais mes ouvrages avec complaisance quand j'ai crû avoir réüssi ? N'ai-je pas tâché d'en cacher soigneusement les défauts quand j'ai reconnu qu'il y en avoit ? 8°. N'ai-je pas affecté de montrer de l'esprit dans la conversation, de faire des reparties ingenieuses, de paroître sçavante afin de m'attirer des applaudissemens ? 9°. Ne me suis-je pas occupée des vains ajustemens, des parures ? N'ai-je pas désiré d'être mieux habillée que je ne suis ? N'ai-je pas, quand j'ai vû au parloir quelque personne bien parée, désiré d'être de même ? N'ai-je pas trop mis d'attention à m'ajuster mieux qu'aucune de mes compagnes ? 10°. N'ai-je pas eû enfin de l'affectation dans mes paroles, dans mes maniéres, dans ma démarche, & tout cela par vanité ; O mon Dieu ! que notre amour propre est industrieux à se satisfaire ! qu'il est fecond en ressource quand il faut se contenter !

IV. JOUR.

Ce qui nous empêche d'être à Dieu.

PREMIERE MEDITATION.

Sur le péché mortel.

J'ai considéré 1°. L'injure que le péché mortel fait à Dieu 2°. Le prejudice qu'il porte à l'ame.

I. POINT.

L'injure que le péché mortel fait à Dieu,

LE péché mortel est une revolte contre Dieu, une ingratitude monstrueuse, une horrible infidelité. Sans entrer dans le détail des rapports que Dieu a avec nous comme Créateur, comme Redempteur, &c. rapport qui font sentir l'injure que lui fait le péché mortel; arrêtons-nous à trois qui sont ceux de Souverain, de Pere, & d'Epoux que le péché attaque, & qui prouve toute la malice de l'indigne procedé du pécheur. Représentons-nous donc un Roi, un Pere, un Epoux. Un Roi souverainement puissant,

que le dernier de ſes ſujets oſe mépriſer en ſa préſence ; dont il foule aux pieds les ordonnances, qui forme ouvertement contre lui & dans ſon propre Palais, une conjuration, pour lui ravir, s'il peut, le ſceptre & la couronne, & la donner à ſon ennemi capital, Repréſentons-nous un Pere qui aime tendrement ſon fils ; qui ne ceſſe de lui donner des marques de ſon amour ; qui prend des ſoins inconcevables pour ſon éducation ; qui vient le conduire à une haute fortune, & qui lui prépare un très-riche héritage ; & que ce fils dénaturé, ce fils ſans amour, ſans honneur, ſans ame, pour ainſi dire, bien loin de répondre à la tendreſſe d'un ſi bon Pere, le mépriſe, l'outrage, l'abandonne pour ſuivre la compagnie des libertins ; pour mener avec eux une vie indigne de ſa naiſſance ; pour errer comme un vagabon. Repréſentons-nous un Epoux qui a tiré de l'abjection une fille pour ſe l'aſſocier en qualité d'épouſe cherie : Epoux aimable par excellence, grand, noble, riche, puiſſant, aſſorti de toutes les qualités déſirables, & que cette épouſe, bien loin d'uſer de retour, ne le paye que de mépris ; lui eſt infidéle, attente même ſur ſa vie, pour épouſer enſuite ſon ennemi. Que penſons-nous de la conduite de ce ſujet, de cet enfant, de cette épouſe ; Dirons-nous trop en l'appellant un attentat horrible, une noire perfidie, une injure attroce ? L'application n'eſt pas difficile à faire telle eſt envers Dieu la conduite d'une ame qui l'offenſe mortellement.

Réfléxions & Affections.

Oüi, mon ame, Dieu eſt votre Roi, & en l'offenſant mortellement, c'eſt comme ſi vous lui diſiez : Non, mon Dieu, je ne veux point vous reconnoître pour mon Souverain ; je veux ſecoüer le joug de votre autorité, qui me paroît trop péſant, quelque doux qu'il puiſſe être ; je ne veux point me ſoûmettre à vos ordres ; je me rends à ceux du démon ; je préfere ſa tirannie ; je l'aime mieux, quoiqu'il ne me prépare que des chaînes & que ſa ſervitude ſoit inſupportable. Oüi, mon ame, Dieu eſt votre Pere, & en l'offenſant mortellement, c'eſt autant que ſi vous lui diſiez : Vous êtes mon Pere ? je ſuis heureuſe dans votre maiſon ; j'y vis avec honneur & dans l'opulence ; vous me flâtez d'une ſucceſſion magnifique ; mais rien de tout cela ne me touche ; je me ſoucie peu de vos bienfaits, de votre amour, de vos careſſes : je veux être ingrate, perfide, dure, inſenſible à votre tendreſſe ; je veux vous quitter & vivre loin de vous. Oüi, mon ame, Dieu eſt votre époux, & en l'offenſant mortellement, c'eſt comme ſi vous lui diſiez : Quoique vous ſoyez un Epoux incomparable ; qu'avec vous je ſois ſouverainement heureuſe ; je ne veux plus être votre épouſe ; je renonce à votre alliance ! je vous quitte pour ſuivre votre ennemi.

Ah, Seigneur ! quelle injure vous fait donc le péché mortel. Qui s'étonnera que vous le puniſſiez par les peines de l'Enfer ? Eſt-ce

Eſt-ce même aſſez d'un enfer, ô mon Dieu! pour venger un tel outrage, fait à un Dieu ſi grand, ſi puiſſant, ſi bon, ſi aimable, ſi parfait? Otez-moi la vie à préſent, ô mon Dieu! ſi je dois tomber jamais dans ce péché? je m'abandonne à votre miſéricorde? ou ſi vous voulez que je vive, préſervez-moi juſqu'à la fin d'un ſi grand malheur.

II. POINT.

Le préjudice que le péché mortel porte à l'ame.

Qu'eſt-ce qu'une ame dans le péché mortel? Ne ſortons pas des comparaiſons dont nous avons uſé pour comprendre l'injure qu'elle a fait à Dieu & diſons qu'elle eſt ce ſujet rebelle qu'on retient dans un cachot chargé de chaînes, & qui n'attend que le ſupplice. Diſons qu'elle eſt ce fils ingrat qui a quitté la maiſon de ſon pere où il ne manquoit de rien, & qui ſe trouve par ſa mauvaiſe conduite réduit à une extrême miſere. Diſons qu'elle eſt cette épouſe infidéle, qu'on a chaſſée, répudiée, & qui porte avec ſa répudiation toute la peine & la honte de ſon infidélité. Oüi, cette ame rebelle eſt dans le corps comme dans une priſon: elle y eſt par ſon péché condamnée aux peines éternelles? & ſi elle ne revient pas à Dieu par la pénitence avant que la mort la tire de cette priſon, c'en eſt fait elle n'en ſortira que pour éprouver toute la rigueur de la juſtice divine. Oui, cette ame qui a abandonné Dieu ſon pere, croûpit dans la miſére de ſon iniquité;

elle n'a plus rien à prétendre sur son héritage, & elle en sera éternellement privée, si la pénitence ne la ramene à Dieu. Oui, cette ame non-seulement n'est plus unie à Dieu son époux ; le péché mortel l'en a séparée ; il a mis un mur de-division entre lui & elle ; il a rompu son alliance, & bien loin qu'elle soit cette épouse chérie, tendrement aimée, privilégiée ; elle n'est plus que l'objet de sa haine, de son mépris, de son indignation. Telle est cette ame aux yeux de Dieu, aux yeux des Anges & des Saints. Ah ! si nous la voyions dans l'état où ils la voyent, quelle horreur n'en aurions-nous pas, & quelle horreur n'aurions-nous pas du péché mortel ? Comme on envisage un homme déclaré infame par la Justice ; comme on considére un vil esclave ; comme on regarde un monstre horrible ; comme on ne peut voir ni souffrir sans horreur un cadavre infecté & tout défiguré, ainsi l'ame en péché mortel est devant Dieu & devant ses Saints.

Réflexions & Affections.

Ah, mon ame ! après ces considérations, voudriez-vous commettre un seul péché mortel ? Au contraire, la pensée seule d'un tel mal ne me fait- elle pas dresser les cheveux à la tête ? Ne saisit-elle pas mon cœur d'une fraïeur salutaire & d'une sainte horreur ? Fuyons, mon ame, fuyons ce monstre épouvantable, & qui peut nous causer tant de maux. Evitons de bien loin ses dangereuses atteintes ; prenons garde de nous exposer ja-

mais témerairement aux funeſtes occaſions d'y tomber ; armons-nous pour cela de zéle, de courage, de fermeté ; ſoyons vigilante & exacte dans les moindres pratiques de piété, afin d'attirer ſur nous des ſécours particuliers du Ciel, qui nous conſervent en état de grace, & qui nous fortifient contre la tentation ; ſoyons ſur-tout attentive au tems de la tentation, afin de ne pas ſuccomber ; & pour cela, dès-qu'elle viendra nous attaquer, oppoſons-lui une vive réſiſtance, ſans lui donner le tems de s'inſinuër de l'eſprit au cœur, & d'infecter notre ame par un funeſte conſentement.

Oüi, mon Dieu, c'eſt ce que je veux pratiquer avec le ſécours de votre grace. Plus le péché mortel eſt un grand mal, plus il eſt à craindre ; & plus il eſt à craindre, plus nous devons prendre de meſures pour n'y pas tomber. Mais que ferois-je, ô mon Dieu, ſi vous ne m'aidiez ? Conſervez-moi, Seigneur, dans votre grace ; je ne le puis moi-même ſi vous ne me ſoûtenez ; auſſi ai-je mis en vous toute ma confiance : vous êtes mon appui, mon ſoûtien, ma reſſource, ma force ; j'ai recours à vous, je m'attache à vous, j'eſpére en vous ; faites que je ne ſois pas fruſtrée dans mon attente, & que rien ne ſoit capable de me ſéparer de vous.

SECONDE MEDITATION.

Sur le Péché veniel.

J'ai conſidéré 1°. Combien le péché véniel eſt odieux. 2°. Combien il eſt dangereux.

I. POINT.

Combien le péché véniel eſt odieux.

NOus nous flâtons ſur le péché véniel ſous prétexte qu'il ne damne pas ; mais quand nous nous flâtons ainſi, nous en jugeons comme des aveugles, & nous en jugerons bien autrement, lorſqu'après la mort nous le verrons dans toute ſa laideur. Le péché véniel eſt un très grand mal, & quoiqu'il ne nous détourne pas entiérement de Dieu comme de notre fin ; quoiqu'il ne détruiſe pas en nous la charité ; quoiqu'il ne rompe pas notre alliance avec Dieu ; quoiqu'il ne nous damne pas, il eſt une injure faite à Dieu ; il eſt une offenſe de Dieu ; il eſt le mal de Dieu. Il eſt un ſi grand mal que Jeſus-Chriſt a répandu juſqu'à la derniere goutte de ſon Sang pour le réparer. Il eſt un ſi grand mal, que les peines du Purgatoire, où il doit être expié, ſi on n'a pas ſoin de s'en purifier en ce monde, ſont plus terribles que toutes les macerations des plus auſtères pénitens, que les tourmens que les Martirs ont enduré, que tous les maux qu'on

peut souffrir en cette vie. Il est un si grand mal, que dans l'enfer, & se trouvant uni au péché mortel, il y sera éternellement puni. Il est un si grand mal, que quand, en faisant un leger mensonge, on pourroit délivrer toutes les ames du Purgatoire, on pourroit délivrer tous les démons & tous les damnés de l'enfer & en faire autant de Saints, il ne seroit pas permis de dire ce leger mensonge. Ajoûtons le tort que le péché véniel fait à l'ame, & combien c'est être ennemi de soi-même que de le commettre si aisément que l'on fait. Quoique l'ame ne soit pas par-là souverainement odieuse aux yeux de Dieu, c'est cependant une tâche, une difformité, un défaut qu'il hait en elle, & qui la met dans un état d'opposition à sa souveraine sainteté : ainsi quand par une supposition impossible, une ame entreroit dans le Ciel avec un péché véniel, elle ne pourroit y être heureuse, ne pouvant y être unie à Dieu comme les autres Saints, à cause que la sainteté de Dieu exclut tout péché dans l'union beatifique, & cette ame se précipiteroit d'elle-même dans le Purgatoire pour achever de s'y purifier.

Réflexions & Affections.

O mon ame ! eussiez-vous jamais pensé que le péché véniel fût un si grand mal, tandis que vous le commettiez si facilement ; que vous en faisiez si peu de cas ; que vous y tombiez sans presque vous le reprocher ? Ah ! changez à présent de langage ; changez

de ſentiment, changez de conduite : ne dites point, c'eſt peu de choſe qu'une raillerie, qu'une pétite médiſance, qu'une négligence dans la priere, qu'une legere impatience : c'eſt un péché, & cela doit vous ſuffire pour le déteſter, pour en avoir horreur, pour tâcher de l'éviter de toutes vos forces.

Oüi, mon Dieu, j'en fais une ferme réſolution. Je veux plus que jamais veiller ſur moi ; je ne dirai plus : il n'y a pas grand mal à commettre un péché veniel, puiſqu'il ne nous damne point ; mais je dirai : il n'y a que trop de mal de le commettre, puiſqu'il offenſe mon Dieu. Soûtenez-moi, Seigneur ! dans ce bon propos, & faites-moi la grace de craindre plus de vous déplaire que de tomber dans les enfers ; car l'enfer quelque horrible qu'il ſoit, eſt un moindre mal que le péché.

II. POINT.

Combien le péché véniel eſt dangereux.

Deux vérités doivent nous faire craindre le péché veniel & nous en inſpirer une ſainte horreur. La premiere eſt, qu'il eſt difficile de connoître quel dégré de difformité le péché doit avoir pour n'être que véniel. La ſeconde eſt, que, quoique pluſieurs péchés veniels ne faſſent pas un péché mortel, ils y diſpoſent inſenſiblement, & à force d'en commettre, on parvient enfin à tomber dans l'abîme du péché mortel. On ne ſe flâte que trop ſur la griéveté du péché : l'amour pro-

pre, le désir de se satisfaire, l'habitude de ne pas faire cas des petites choses, la passion, tout cela nous trompe, nous fait prendre le change; nous fait imaginer que la faute que nous commettons n'est ni considérable, ni d'aucune conséquence, & cependant elle est souvent plus griéve qu'on ne pense; elle cause dans l'ame une playe profonde qui lui donne la mort. Combien y en a-t'il qui en médisant du prochain n'ont pas crû faire un grand mal, & qui lui ont pourtant nuit considérablement? Est-ce là une legere offense? Elles en ont jugé ainsi; mais Dieu en a bien jugé différemment. Mais quand on pourroit discerner toûjours & sans risquer de se tromper, ce qui n'est que péché veniel d'avec ce qui est péché mortel, on passe si aisément de l'un à l'autre, que pour ne pas tomber dans ce dernier, le meilleur moyen est de se prémunir contre le premier. Jesus-Christ l'a dit: celui qui sera fidéle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes, au lieu que si l'on manque dans celles-là, on ne tardera pas de manquer dans celles-ci. On contracte, par exemple, l'habitude de faire de petites railleries du prochain; on se les permet sans grand scrupule; qu'on prenne garde à soi, bien-tôt le panchant entraînera plus loin; on ira jusqu'à des railleries trés offensantes, qui occasionneront des coléres, des haines; des contestations: appellera-t'on cela de petites fautes?

Réflexions & Affections.

C'eſt ainſi, ô mon ame ! qu'inſenſiblement on tombe dans les plus grands péchés ? ceux qui ſont devenus mauvais, ne le ſont pas devenus tout-à-coup. Au commencement ils ſe ſont relâchés ſur peu de choſe ; ce petit relâchement les a conduit un peu plus avant ; de-là ils ont paſſé à quelque choſe de plus ; ils s'en ſont enſuite permis davantage ; & enfin à force de faux pas & de chûtes, ils en ont fait de mortelles, & ont meſuré toute la profondeur de l'abîme de l'injuſtice. Malheur à vous, mon ame, ſi vous vous relachez ; ſi vous vous donnez trop de liberté ; ſi vous craignez peu les petites fautes.

Ah, mon Dieu ! préſervez-moi de me familiariſer jamais avec le péché veniel ; je n'en demeurerois pas-là ; bien-tôt j'avallerois l'iniquité comme l'eau, & après m'être endurcie ſur les petites fautes, je commettrois les grandes ſans remords & ſans ſcrupule. O que l'état d'une ame qui en eſt venuë juſques-là eſt déplorable ! qu'il lui eſt difficile d'en revenir ! Mon Dieu, vous ſeul pouvez me garantir d'un tel malheur. Je vous en conjure, Seigneur, & je vous en prie par le Sang adorable de votre Fils, & par tout ce qu'il a voulu endurer pour nous délivrer du péché & de la mort éternelle.

CONSIDERATION

Sur la Paſſion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Jeſus couronné d'épines & condamné à la mort.

J'Ai conſideré que la ſanglante flagellation que Jeſus-Chriſt avoit ſoufferte l'avoit réduit à un état capable de déſarmer toute autre fureur que celle de ſes ennemis ; mais toutes les ſources de la compaſſion étant taries dans leur cœur, & ces barbares n'ayant épargné juſqu'alors que ſon ſacré chef, ils imaginerent un nouveau genre de ſupplice également ignominieux & cruel, pour exercer leur cruauté.

Jeſus-Chriſt avoit dit qu'il étoit Roi ; & en effet ſa royauté l'éleve au-deſſus de tous les Monarques du monde. Ce fut préciſément cette vérité ſi reſpectable qui ſervit de prétexte à ſes ennemis de le jouër cruellement. Comme ſi ſa principauté n'eût été qu'un tître chimérique, ils jetterent ſur ſes épaules un vieux manteau d'écarlate ; ils enfoncerent dans ſa tête une couronne d'épines ; ils lui mirent un roſeau à la main en guiſe de ſceptre, & dans cet humiliant équipage, ils le placerent en butte à tous les traits de leur inſolence. Que ne ſouffrit-il pas dans cette pitoyable ſituation ? Les ſoldats formant

un grand cercle autour de lui, se détacherent successivement pour lui insulter, sans lui donner aucun moment de relâche. Ils fléchissoient le genou devant lui par dérision, comme devant un Roi imaginaire, ils lui enlevoient le roseau des mains & le frappoient sur la tête pour y enfoncer les épines; ils lui donnoient des soufflets; ils lui arrachoient la barbe; ils lui crachoient au visage; ajoûtez leurs huées, leurs ris injurieux, leurs gestes indécens, les paroles outrageantes: les coups & les insultes se suivoient de si près, que ce tourment fut cruel & plus humiliant pour Jesus-Christ que tout ce qu'il avoit souffert jusqu'alors.

Il soûtint ces opprobres dans le silence, avec une douceur, une patience, une serenité inalterable, jusqu'à ce que Pilate le retira des mains de ces loups ravissans pour le donner en spectacle au peuple. Il en auroit bien dû être touché, ce peuple perfide; un corps ensanglanté, un visage couvert de contusions & de crachats auroit dû exciter toute sa compassion; mais aveuglé par sa malice il n'avoit des yeux que pour voir dans cet innocent agneau l'objet de sa haine; & comme si son sang qu'on avoit commencé de répandre, n'avoit fait qu'irriter sa soif, il demanda sa mort avec plus de fureur que jamais. Pilate ne se rendit pourtant pas d'abord; il insista en faveur de Jesus-Christ, & s'efforça de faire comprendre à ce peuple ingrat, qu'il y avoit de l'injustice à faire perir un homme qu'il ne voyoit coupable d'au-

cun crime ; mais ce foible Juge changea bientôt de langage, quand le peuple, qui craignoit qu'il ne le délivrât d'autorité, le battit lui-même du côté de sa fortune, en lui disant que le Sauveur se faisoit Roi, & que ce titre attaquant les droits de l'Empereur, il se déclaroit lui-même ennemi de César s'il osoit lui sauver la vie. Voilà ce qui abbatit le courage de ce Gouverneur, plus esclave de ses intérêts temporels, que fidéle à son devoir, qui l'obligeoit à proteger l'innocence opprimée.

En vain protesta-t'il qu'il n'étoit point coupable de son sang : en vain lava-t'il ses mains devant tout le peuple, pour lui faire voir qu'elles étoient pures du Sang de ce Juste ; sa lâcheté & sa foiblesse le rendirent criminel ; & en abandonnant Jesus-Christ aux Juifs pour être crucifié, il devint complice de leur déïcide.

Réflexions & affections.

Contemplez, ô mon ame ! votre divin Sauveur au milieu des soldats, le corps tout déchiré, les épaules couvertes d'un vieux manteau, la tête cruellement percée par un diadême de douleur qui fait ruisseler son Sang sur sa face adorable : contemplez-le ainsi exposé aux coups & aux outrages les plus sanglans. Voilà où son amour pour vous l'a reduit ; voilà où l'ont reduit vos péchés ; mais considérez avec quelle paix, quelle serenité, quelle patience, quelle modestie il essuye tant d'opprobres, & apprenez, ame

trop ſenſible, ame ſuperbe, ame ſans vertu ; apprenez à ſouffrir paiſiblement. Contemplez encore votre Sauveur expoſé, dans un état ſi déplorable, à la vûë d'une populace, qui bien loin d'être touchée de compaſſion, demande avec fureur qu'on lui ôte la vie, & apprenez encore à ſouffrir avec ſoûmiſſion quand on vous accuſe, quand on vous condamne, quand on ſe recrie contre vos défauts. Vous êtes coupable, & Jeſus-Chriſt étoit innocent : il écoute ſans ſe plaindre les cris d'un peuple ingrat qui veut qu'on le crucifie, & vous ne ſçauriez ſupporter ſans émotion qu'on vous déſoblige ou qu'on vous cauſe la moindre peine.

Ah, Seigneur ! que deviendrai-je quand vous me jugerez ſur les exemples de douceur, de patience & d'humilité que vous nous avez donnés ? Que j'aurai de honte d'en avoir ſi mal profité ! que mon orgueïl ſera confondu ! Rendez-moi ſemblable à vous, mon divin modéle ; & puiſque vous êtes mon chef, mais un chef couronné d'épînes, expoſé à tant d'opprobres, condamné à la mort avec tant d'injuſtice ; faites que par les vertus que vous pratiquez dans cet état de douleur & d'anéantiſſement, mon ame, qui juſqu'à aujourdhui vous a été ſi oppoſée, ſoit enfin digne d'un tel chef.

VISITE

Au Très-Saint Sacrement.

ACTE DE DEMANDE.

VOus êtes ici, ô mon Dieu, comme notre Roi, comme notre Pere, comme notre reſſource; & en cette qualité vous êtes prêt à toute heure à recevoir nos requêtes à écouter nos prieres, à nous ſécourir dans nos beſoins. Ah, Seigneur! que les miens ſont grands, & combien me faudroit-il de tems pour les détailler? Mais vous les voyez vous-même, ô mon Dieu! vous voyez mes péchés, vous voyez mes vices, mes mauvaiſes habitudes; rien n'eſt caché à vos divins yeux; vous pénétrez dans les plus ſecrets replis de ma conſcience, & vous en connoiſſez le déplorable état. O combien de demandes aurois-je à vous faire! de combien de défauts aurois-je à vous prier de me guérir! combien de vertus aurois-je à vous demander, moi qui n'en ai aucune, & qui ſuis pleine d'iniquités! Delivrez-moi, mon ſouverain Libérateur, délivrez-moi de ces iniquités. Accordez-moi, Dieu riche en miſéricordes, accordez-moi toutes les graces dont j'ai beſoin, & toutes les vertus d'une ame véritablement chrétienne. Vous êtes mon Roi; c'eſt un ſujet infidéle qui vous en prie, mais qui veut vous ſervir avec une inviola-

ble fidélité. Vous êtes mon Pere, c'eſt un enfant ingrat qui vous en conjure; mais il veut déſormais vous aimer tendrement. Vous êtes ma reſſource, c'eſt une miſérable qui a cauſé elle même ſa miſére; mais qui veut enfin mieux profiter de vos précieux dons.

EXAMEN

Sur le Travail.

LE travail eſt une excellente œuvre : outre qu'il empêche que nous ne commettions bien des péchés, dont l'oiſiveté eſt la mere, nous pouvons beaucoup mériter devant Dieu en nous en acquittant chrétiennement : c'eſt ſur quoi je me ſuis examinée aujourdhui.

1°. Ai-je aimé le travail ? 2°. N'ai-je pas travaillé plûtôt parce qu'on m'y obligeoit, que pour remplir mon devoir ? 3°. Y ai-je employé tout le tems preſcrit par les régles des Penſionnaires ? 4°. N'ai-je pas reſté des heures entiéres ſans rien faire ? 5°. N'ai-je jamais détourné les autres de travailler ? Ne leur ai-je pas fait perdre le tems lorſque je travaillois en leur compagnie, ſoit en diſcourant inutilement, ſoit en les interrompant pour des bagatelles. & empêchant qu'elles ne s'y appliquâſſent ? 6°. Ne les ai-je pas même interrompuës afin qu'elles ne réüſſiſſent pas auſſi bien que moi dans leurs ouvrages ; & cela par jalouſie, ou pour avoir le

malin plaisir de les faire gronder par les Maîtresses ? 7°. Ai-je offert mon travail à Dieu avant que de le commencer, & ai-je eû soin d'élever de tems en tems mon cœur à Dieu en travaillant ? 8°. Me suis-je appliquée de mon mieux dans mes ouvrages ? 9°. Ne les ai-je pas trainé long-tems par dégoût, par nonchalance, par fénéantise ? 10°. N'ai-je pas manqué de patience quand l'ouvrage me paroissoit trop long, trop difficile, ou que je n'y réussissois pas à mon gré.

VII. JOUR.

Moyens d'être à Dieu.

PREMIERE MEDITATION.

De la Dévotion.

J'ai considéré 1°. La fausse Dévotion qu'il faut éviter. 2°. La véritable Dévotion qu'il faut s'efforcer d'acquerir.

I. POINT.

De la fausse Dévotion.

IL y a bien des gens qui se trompent au sujet de la dévotion. Ils se flâtent d'avoir la véritable, tandis qu'ils n'en ont que le phantôme. Pour ne pas s'y méprendre, il me semble qu'il y a trois sortes de fausses dévotions dont il se faut donner de garde : celle qui est toute naturelle & qui n'est qu'un effet de l'humeur ; celle qui est déplacée, & qui vient de l'ignorance ; celle qui n'a point de solidité, & qui naît du caprice. La dévotion qui vient de l'humeur prend ses défauts pour des vertus & canonise ses passions : par exemple, un naturel brusque, cole-

re,

re, emporté, prendra ſon impétuoſité pour un bon zéle; zéle outré que la charité déſavouë, parce qu'il n'en a ni la douceur, ni la compaſſion. Un naturel remuant, ardent, empreſſé, prend ſon activité pour un acte de charité envers le prochain; charité diſſipante qui s'épanche toute au-dehors, ſans penſer à ſoi-même, ſans ſe recuëillir jamais. Un naturel tendre & affectif ne veut goûter que des conſolations & des douceurs ſpirituelles, & s'il n'en trouve point dans ſes exercices, il ſe décourage, il ſe dépite, il les abandonne. Un naturel froid, languiſſant, phlegmatique, fuit le travail, redoute l'action, ne ſe prête à rien: ſa vertu conſiſte à ne rien faire: il ſe croit en ſûreté pourvû qu'il goûte le repos. 2°. La dévotion déplacée, eſt celle qui fait conſiſter la pieté en des choſes extraordinaires, ou qui croit qu'on ne ſert Dieu, qu'autant qu'on eſt tout le jour dans l'Egliſe, tandis que le devoir appelle ailleurs: ou qui reduit tout ſon culte à des pratiques extérieures; qui ſe reforme au-dehors ſans jamais reformer ſon intérieur; qui attaque une paſſion & en ſatisfait une autre; qui fait des auſterités par ſon propre choix, quoiqu'on le lui défende; qui ne ſuit que ſon inclination aux dépens des devoirs de ſon état. Enfin la dévotion, qui manque de ſolidité, pratique, pour ainſi dire, la vertu par bonds & par ſauts: elle la pratique ſelon qu'elle en eſt d'humeur: ce matin pleine d'exactitude, à midi toute derangée; aujourdhui recuëillie, demain dans une

étrange dissipation ; quelquefois s'élevant par des enthousiasmes de ferveur, & ensuite tombant du haut de l'essor qu'elle a pris ; plus indévote alors que ceux qui n'ont jamais connu ce que c'est que la dévotion.

Réflexions & Affections.

O mon ame ! ne me reconnois-je pas dans ces caractères de la fausse piété ? Combien de fois en reprenant les autres ai-je suivi ma vivacité & ma passion, sous prétexte de zéle ! Combien de fois en rendant service à mes compagnes, ai-je agi par une affection, une inclination toute naturelle : sous prétexte de charité ? Ah ! si j'entrois dans le détail de toutes mes actions, que d'illusions, que d'amour propre, que de recherche de moi-même ! à peine en trouverois-je une qui fût sans défaut. D'ailleurs, n'ai-je jamais omis mes devoirs de Pensionnaire, sous prétexte de quelque pratique particuliére de dévotion? N'ai-je jamais suivi mon propre esprit dans ces pratiques plûtôt que celui de l'obéïssance. N'ai-je pas reduit toute ma prétenduë pieté à un extérieur composé ? tandis que mon esprit étoit absolument dissipé & mon cœur livré à mille passions que je ne voulois pas me donner la peine de combattre ? Ai-je enfin été solide dans l'exercice de la vertu ? au contraire n'ai-je pas fait autre chose que bâtir & démolir, élever & détruire, pour ainsi dire ; tantôt étant fidéle à tout, & ensuite quittant tout avec la même facilité ; tantôt voulant être à Dieu de tout mon cœur, & ensuite aban-

donnant ſon ſervice, comme ſi je ne l'avois jamais connu.

Ah Seigneur ! que de miſeres dans moi, & que deviendrai-je ſi vous me jugez dans la rigueur de votre juſtice ? Je fais peu de bonnes œuvres, & encore ſont-elles pleines de défauts ? je prends preſque toûjours le change dans la pieté ; & aveuglée par mon amour propre, je la fais conſiſter à ne ſuivre que ma propre volonté. Je n'ai point de ſolidité ; mais je n'agis que ſelon mon caprice. Mon Dieu, vous voyez combien je ſuis miſérable ; redreſſez-moi par votre miſéricorde ; préſervez-moi de l'illuſion, & faites-moi marcher dans la vérité.

II. POINT.

De la vraye Dévotion.

La vraye & ſolide pieté conſiſte dans deux choſes, 1°. à remplir les devoirs géneraux de Chrétien, 2°. à remplir ceux de l'état particulier. Sur ce principe, voici en quoi il me paroît que doit conſiſter la dévotion d'une Penſionnaire. Se propoſer ſincerement de plaire à Dieu préferablement à toutes les créatures : faire ce qui concerne ſon ſervice avec exactitude, avec reſpect & dans un eſprit de religion, c'eſt-à-dire, ſe rendre ponctuellement à la priére, à la lecture, & aux autres exercices communs ; s'y tenir dans le reſpect & la retenuë ; accompagner cette modeſtie extérieure du recuëillement de l'eſprit & de l'affection du cœur ; fréquenter les Sa-

cremens dans les mêmes dispositions ; s'attacher à bien observer toutes les régles des Pensionnaires ; être docile envers les Maîtresses, les respecter & profiter de leurs instructions ; aimer le travail ; le sanctifier en le faisant pour Dieu, en le lui offrant, en s'y appliquant du mieux que l'on peut, ne pas s'amuser à courir, à faire du bruit dans le Monastère ; à perdre le tems & à le faire perdre aux autres ; être toûjours mise modestement ; veiller à la garde de ses sens ; travailler à vaincre ses passions à reprimer la colére, à moderer la vivacité, à dompter l'orgueïl & l'amour propre ; ne point se laisser prévenir par les fausses maximes du monde ; ne point rechercher les vaines parures ; éviter les occasions du péché, & sur-tout les fréquens entretiens au parloir ; déteſter la médisance & le murmure ; être ferme contre le respect humain ; avoir de la douceur, de la politesse, de la condescendance, de la charité pour le prochain ; excuser tout dans les autres, & ne rien excuser dans soi-même. Ah ! qu'une Demoiselle qui seroit telle auroit une solide pieté ! qu'elle seroit agréable à Dieu ! qu'elle seroit d'un grand exemple parmi ses compagnes ! qu'elle seroit heureuse & qu'elle porteroit bien haut l'édifice de son salut !

Réflexions & Affections

O mon ame ! que je suis éloignée d'avoir toutes ces vertus, & qu'il m'en faut acquerir pour me reconnoître dans ce portrait ! mais

je ne veux pas me décourager ; je veux entreprendre tout de bon d'imiter un ſi excellent modéle ; Dieu m'aidera, & avec le ſecours de ſa grace, j'eſpére d'y réüſſir parfaitement ; je ne dois pas m'étonner des difficultés ; je ne dois écouter ni le reſpect humain, ni les murmures de la nature ; je dois attendre tout de Dieu & mettre en lui toute ma confiance.

Oüi, Seigneur, je me jette entre les bras de votre miſéricorde ; ſoyez ma force & mon ſoûtien. Vous voyez combien je ſuis éloignée de la véritable pieté ; combien je ſuis dépourvûë de vertus ; vous voyez les difficultés qui m'arrêtent, les ennemis que j'ai à combattre, & vous voyez en même tems quelle eſt ma foibleſſe & ma puſillanimité. Venez, mon Dieu, à mon ſecours ; combattez pour moi, & renverſez les ennemis de mon ſalut. Levez-vous pour m'aſſiſter ; faites-moi remporter ſur le démon, ſur le monde, ſur moi-même une victoire complette : c'eſt de votre bonté que je l'attends : ce ſera auſſi à vous que j'en rendrai toute la gloire.

SECONDE MEDITATION.

Sur l'Imitation de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

J'ai considéré, 1°. Que nous devons être soûmis à Jesus-Christ comme à notre chef. 2°. Que nous devons l'imiter comme notre modéle.

I. POINT.

Nous devons être soûmis à Jesus-Christ comme à notre Chef.

JEsus-Christ a sur nous un droit incontestable de souveraineté. Nous lui appartenons par toutes sortes de tîtres & il nous a particuliérement acquis par l'éfusion de son Sang. Mais quel Souverain, quel Maître, quel Chef! En fut-il jamais de si grand, de si puissant, de si aimable, de si génereux, de si équitable, de si bon, de si fidéle dans ses promesses, de si parfait en tout sens. Cependant le monde & le démon osent lui disputer l'empire sur nous; ils tâchent de nous débaucher, de nous faire déserter son service, de nous attirer au leur. Ainsi il y a comme deux étendarts levés, l'un de Jesus-Christ & l'autre du démon & du monde; mais lequel des deux dois-je suivre, & quel parti est plus juste & plus avantageux? Y a-t'il plus de gloire à marcher sous les enseignes du démon & du monde, qu'à sui-

vre celles de Jesus-Christ ? Y a-t'il plus de sûreté, y a-t'il plus à espérer ? Y a-t'il plus de consolation & de douceur ? Ah quelle différence ! Le démon est un séducteur ; il est le pere du mensonge, l'ange des ténébres ; il ne veut que notre perte éternelle ; il ne nous recherche que pour nous faire perdre le Ciel & nous associer à ses malheurs. Le monde est injuste, infidéle, impuissant ; il promet beaucoup & ne donne rien ; il exige plus que nous ne pouvons ; il nous tient dans la gêne, dans la contrainte ; il ne nous offre que des vanités qui passent, que des plaisirs qui fatiguent le corps, & qui infectent l'ame & tourmentent la conscience ; & à la mort il nous abandonne, & nous tombons entre les mains d'un Dieu qui se vengera dans toute la rigueur de sa justice, de la préférence que nous aurons donnée sur lui à ce misérable monde. Il n'en est pas ainsi de Jesus-Christ ; Qu'exige-t'il de nous, que ce que nous devons ? Qu'exige-t'il, que notre propre avantage ? Qu'exige-t'il, qu'il ne nous donne les moyens de le pratiquer ? Qu'exige-t'il, qu'il n'ait pratiqué lui-même ? qu'exige-t'il enfin, qu'il ne nous y invite par les plus magnifiques récompenses ?

Réfléxions & Affections.

O aveuglement, ô ingratitude de notre cœur ! He quoi ! y a-t'il à balancer sur le choix qu'il faut faire, sur le parti auquel il faut donner la préference ? Helas, mon ame ! aimerois-je mieux la tirannie du démon que

le doux empire de mon Seigneur Jesus-Christ? Aimerois-je mieux la servitude du monde, que le précieux avantage d'être servante de Jesus-Christ? Et qu'ont donc fait le démon & le monde avec moi, pour leur donner la préférence sur ce divin Maître, à qui je dois tout, qui ne cesse de me combler de ses graces, & qui me promet de me rendre souverainement & éternellement heureuse? Non, mon ame, non, ne nous laissons pas séduire aux illusions du malin esprit & du siécle corrompu; soyons toute à Jesus-Christ, à qui nous appartenons, & en qui nous trouverons tous les biens désirables.

Oüi, mon Dieu, je me rends à vous; je me range sous votre glorieux étendart; je veux vivre, marcher, combattre sous vos enseignes. Vous êtes mon Souverain, mon Roi, mon Maître pour toûjours. Je n'en veux point d'autre que vous. Je renonce à Satan & à ses œuvres; je renonce au monde & à ses vanités; je renonce à moi-même; je veux être à vous sans reserve & sans retour.

II. POINT.

Nous devons imiter Jesus-Christ comme notre modéle.

Toute notre application dans cette vie doit être à connoître Jesus-Christ & à l'imiter: telle doit être notre étude, le grand objet de nos soins & de notre émulation. Nous nous piquons de sçavoir ce qui est de notre état & de notre condition. Une Demoiselle veut s'instruire de ce que doit sçavoir une fille qui

a de la naiſſance ; elle auroit honte de l'ignorer. N'y a-t'il donc que le tître glorieux de Chrétienne qu'on néglige, & auquel on ſe ſoucie peu de répondre ? N'y a-t'il que la céleſte condition de diſciple de Jeſus-Chriſt qu'on ne ſe pique pas de remplir ? Or c'eſt en méditant ſur la vie de Jeſus-Chriſt, c'eſt en étudiant ce divin modéle qu'on apprend à être véritablement Chrétienne, & qu'on devient la diſciple de ce grand Maître. Mais ce n'eſt pas aſſez que d'étudier, pour ainſi dire, Jeſus-Chriſt, comme on étudie la plûpart du tems les ſciences profanes, en s'arrêtant à de ſimples ſpeculations ; il faut paſſer de la connoiſſance à la pratique. Ce divin Sauveur n'a pas dit que celui qui veut être ſon diſciple ſe contente de ſçavoir ce qu'il a fait ; il a dit qu'il vouloit qu'il le ſuivît, qu'il marchât ſur ſes traces, qu'il prît ſes ſentimens, qu'il imitât ſes vertus. Il veut, ce céleſte modéle qui eſt deſcendu du Ciel en terre pour nous former dans la ſainteté ; ce modéle de toute perfection que le Pere de miſéricorde nous a donné, il veut dis-je, ſe retracer, ſe reconnoître, ſe retrouver en nous comme dans ſes fidéles copies. Ainſi tout le Chriſtianiſme conſiſte à connoître & à imiter Jeſus-Chriſt ; & une ame chrétienne ſe glorifieroit en vain au jour du Jugement d'avoir crû en lui ; d'avoir été baptiſée en ſon nom ; d'avoir fait profeſſion de ſa foi, ſi elle n'a pas répondu à ce titre par ſes actions : ſi ſes œuvres n'ont pas exprimé en elle les ſacrés caractères de Jeſus-

Christ, elle n'en sera que plus condamnée.

Réfléxions & Affections.

Sur ce principe, ne puis-je pas me demander, ô mon ame! si je suis une véritable Chrétienne; c'est-à-dire, si je le suis autant par mes œuvres que par ma créance? autant par l'imitation des vertus de Jesus-Christ que par la profession de la foi? Voyons si je pense comme Jesus-Christ; si les dispositions de mon cœur sont comme celles de Jesus-Christ; si j'agis, si je me conduis comme Jesus-Christ. Mépriſai-je ce qu'il a mépriſé, & estimai-je ce qu'il a estimé; Ai-je en horreur ce qu'il a detesté, aimai-je ce qu'il a aimé? il a mépriſé le faste, le luxe, la pompe, l'éclat, les grandeurs du siécle; il leur a préferé la pauvreté, l'abjection, l'humiliation. Il a condamné la sensualité, les plaisirs, les folles joyes du monde; il a embrassé la mortification, le travail, les fatigues, la croix. Comment est-il né? Comment a-t'il vêcû? Comment est-il mort? Vous le sçavez sans que j'en fasse ici le détail. Quelle conformité trouvai-je donc dans mes sentimens & dans mes actions avec lui sur toutes ces choses.

O mon adorable Sauveur! si je dois être jugée sur vos exemples; si pour être sainte il faut que vous trouviez en moi, l'image, la copie les expressions de vos vertus, me voilà perduë. Je suis si éloignée de vous avoir imité, que je ne trouve en moi qu'une opposition à toute votre conduite. Je ne vois dans vous qu'une perfection consommée, & dans moi qu'un abîme de péché. Ah! mon

divin Redempteur, ayez pitié de moi ! Redreſſez-moi, reformez-moi, convertiſſez-moi, donnez-moi un eſprit & un cœur nouveau, une vie nouvelle ; faites de moi une nouvelle créature, qui ſoit toute autre que ce que je ſuis & qui vous exprime trait pour trait.

CONSIDERATION

Sur la Paſſion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Jeſus portant ſa Croix.

J'Ai conſidéré que Jeſus-Chriſt étant condamné à la mort par la malice de ſon peuple & la foibleſſe de Pilate, la Croix fut bien-tôt prête, & on ſe hâta de la porter ſur la place. Il ſembloit que ces perfides craignoient que l'innocent Agneau ne leur échapât, & que Pilate ne revoquât la Sentence de mort que ſa lâcheté lui avoit fait prononcer, contre toutes les régles de la juſtice. Jeſus ſortit donc du Prétoire & fut livré aux exécuteurs du ſupplice auquel il étoit deſtiné ; mais quelles furent les diſpoſitions de ſon ame, quand il vit devant ſes yeux la Croix qu'on lui avoit préparée ? Ne ſe fit-il pas alors, pour ainſi dire, une alliance entre lui & elle ? Alliance par laquelle il la choiſit comme l'objet de ſes plus tendres affections : car il avoit ſoûpiré toute ſa vie après le moment où il devoit y conſommer

son sacrifice. La gloire de son Pere lézée par nos péchés, & qu'il réparoit par son immolation sur ce bois sacré ; la reconciliation des pécheurs avec son Pere, que sa mort devoit opérer, lui firent envisager la Croix avec une complaisance amoureuse, qu'on pouvoit mésurer sur l'ardeur de son zéle pour les intérêts de la divinité offensée & sur sa compassion & son amour pour les pécheurs.

Ses ennemis n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit rendre son exécution plus infamante & plus tragique, soit pour faire paroître le Sauveur plus odieux en augmentant son ignominie, soit afin d'augmenter sa peine par un appareil qui n'avoit rien que d'effraïant & de terrible. Un crieur annonçoit de loin ses prétendus crimes & sa condamnation. Les Gardes formoient une haye redoutable pour empêcher que personne ne prît sa défense. Les Pontifes, les Pharisiens, les Scribes, les Magistrats marchoient à la suite, pour confirmer par leur présence les griefs d'accusation intentés contre lui, & s'assurer par eux-mêmes de sa mort. Tout Jerusalem assemblé formoit un concours tumultueux dont les huées, les cris, le bruit confus inspiroient de l'horreur, & au milieu de cette populace innombrable, de ces soldats barbares, de ces bourreaux impitoyables, Jesus, l'innocent Jesus, le doux, l'humble Jesus marchoit, suant sous le pésant fardeau de la Croix, qu'on avoit mis sur ses épaules, la couronne d'épînes sur la tête, le visage défiguré, le corps couvert de playes,

formant ſur ſon paſſage une trace de ſang qui couloit de ſes membres ſacrés.

Il eſt vrai que ſuccombant ſous le poids accablant de ſa Croix, ils l'en déchargerent hors de la Ville, & obligerent un paſſant de la porter pour lui juſqu'au Calvaire ; mais ce ſoulagement ne fut qu'un effet de la mauvaiſe volonté de ſes perſécuteurs, qui craignirent qu'il ne mourût en chemin, & qu'ils ne fuſſent privés par-là de la cruelle ſatisfaction de le voir mourir dans les douleurs exceſſives de ſon ſupplice.

Réflexions & affections.

Conſidérez ici, mon ame, deux traits merveilleux de la charité & de la patience de votre divin Maître. Voyez avec quelle complaiſance il enviſage la Croix & s'en charge pour l'amour de vous ; voyez avec quelle douceur & avec quelle patience il la porte, quelque lourde, quelque péſante qu'elle ſoit. Non, il ne la regarde pas comme l'inſtrument de ſes douleurs, mais comme le ſoulagement de ce zéle pour la gloire de ſon Pere dont il étoit dévoré, & de cette ardente ſoif dont il brûloit pour notre ſalut. O bonté, ô miſéricorde, ô prodige de charité ! mais vous, mon ame, de quel œil regardez-vous la Croix ? Y reconnoiſſez-vous un moyen de rendre à Jeſus-Chriſt amour pour amour ? Ah ! que vous avez des ſentimens bien differens, vous qui redoutez la moindre peine, que l'idée de la Croix effraïe, & qui ne pouvez porter la plus legere que votre ſenſibilité ne vous faſſe manquer de réſignation &

éclatter en impatience & en murmure.

Divin Jesus, faites moi connoître tout le prix, tout l'avantage, toute la gloire, toute l'excellence de la Croix. Vous avez dit que celui qui la refuse n'est pas digne de vous. Faites que bien loin de la secoüer, ou de la traîner avec chagrin, avec dépît, avec inquiétude, je l'accepte comme vous l'avez acceptée, je m'en charge comme vous vous en êtes chargé, je la porte avec soûmission & action de graces en reconnoissance de cet excès de charité qui vous a déterminé à la choisir & à la porter pour ma rédemption.

VISITE

Au Très-Saint Sacrement.

Acte d'Adoration & de Loüange.

O Conseil inéfable de la sagesse de mon Dieu ! O prodige de sa Charité ! O excès de son infinie bonté ! Toutes les fois, Seigneur que je considére ce divin Sacrement dans lequel votre misericorde toute puissante éclatte avec tant de magnificence, je ne puis retenir les transports de mon cœur. Je voudrois, ô la vie de mon ame ! Je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de rassembler ici toutes les Créatures qui sont sur la terre pour admirer avec moi cette industrie de votre amour, & vous en loüer de toutes leurs forces : car, Seigneur, qui ne seroit dans l'étonnement, de voir qu'un Dieu aussi grand

que vous l'êtes, daigne, pour des néans tels que nous ſommes, ſe renfermer dans une hoſtie? Qu'un Dieu, qui eſt la pureté & la ſainteté même, vienne à nous, qui ne ſommes qu'ordure & que péché? Jamais, Seigneur, Dieu riche en miſéricorde, Dieu infiniment liberal, jamais je ne pourrois loüer dignement ce gage précieux de votre amour. Mais, mon Dieu, ſoyez glorifié par tous les eſprits celeſtes; ſoyez-le par tous les Saints qui ont le bonheur de vous contempler à découvert dans le ſéjour de votre gloire; ſoyez-le par votre divine Mere: cette Mere de la belle dilection. Que toute la Cour céleſte vous en rende hommage, & vous donne d'éternelles loüanges. Pour moi, mon Dieu, je ne ſuis qu'une miſérable péchereſſe; je ne ſuis pas même digne de paroître devant vous; mais je conjure cette troupe de Bienheureux qui joüiſſent de votre divine face, & qui vous aiment par un amour ſi pur & ſi embraſé, de prier pour moi & de m'obtenir de votre miſéricorde la grace de recevoir ce divin Sacrement dans les diſpoſitions que je dois avoir, & d'en recuëillir les effets que vous communiquez aux ames bien préparées.

EXAMEN

Sur l'Obéïſſance.

L'Obéïſſance eſt une vertu d'autant plus néceſſaire, & ſur-tout aux jeunes perſonnes, qu'il eſt impoſſible, ſi elles ſont in-

dociles, qu'elles profitent jamais de la bonne éducation qu'on tâche de leur donner. Je me ſuis donc examinée aujourdhui ſur les points ſuivans.

1° Ai-je aimé. ai-je reſpecté les Maîtreſſes ? 2°. En ai-je auſſi toûjours parlé avec reſpect, ou plûtôt n'en ai-je pas murmuré avec les autres, ou dans mon cœur ? 3°. Ai-je reçû les avis avec docilité & avec reconnoiſſance ? Ne leur ai-je pas au contraire témoigné mon indocilité par un air chagrin, par ma mutinerie, par des excuſes fauſſes ou frivoles ? 4°. Ne les ai-je pas forcées par mon peu de ſoûmiſſion : & d'exactitude à uſer de ſéverité, & ne leur ai-je pas imputé des intentions peu charitables, quand elles m'ont corrigée ? 5°. Ai-je été exacte à faire ce qu'elles me preſcrivoient ? Ne l'ai-je pas fait avec lenteur, avec répugnance, & plûtôt par contrainte que par devoir ? 6°. N'ai-je pas d'autre fois obéï aux Maîtreſſes par une inclination naturelle pour elles, & plûtôt parce que je les aime, que par un principe de piété ? O mon Dieu, comment en pratiquant une vertu auſſi excellente que celle de l'obéïſſance, en perdons-nous tout le mérite par la maniére dont nous nous en acquittons ? Que j'ai là-deſſus bien des choſes à me réprocher !

VIII. JOUR.

Autres moyens d'être à Dieu.

PREMIERE MEDITATION.

Sur la dévotion à la très-Sainte Vierge.

J'ai considéré. 1°. Combien nous devons respecter & honorer la très-sainte Vierge. 2°. Combien nous devons avoir d'amour & de confiance en elle.

I. POINT.

Combien nous devons respecter & honorer la très-sainte Vierge.

APrès l'humanité sainte de Jesus-Christ, la sainte Vierge est le plus parfait ouvrage qui soit sorti de la main de Dieu. Conçûë sans tâche originelle ; enrichie des plus précieux dons de la grace ; assortie dans un dégré éminent de toutes les vertus ; élevée à la sublime dignité de Mere de Dieu ? couronnée Reine des Anges & des hommes ; établie la dispensatrice des faveurs du Très-Haut, que pouvons-nous concevoir de plus excellent & de plus digne de nos hommages ! C'est pour

cela que le culte que nous lui rendons, ne cede qu'à celui que nous rendons à ſon divin Fils, & eſt ſupérieur à celui que nous rendons à toute la troupe des Bienheureux, qui joüiſſent de la gloire éternelle. En effet ſi nous cherchons la dignité, les Anges ſont les exécuteurs des ordres du Seigneur; les Saints ſont les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt; mais Marie en eſt la Mere, Mere ſouverainement cherie, diſtinguée, favoriſée, privilègiée. Si nous cherchons les graces, les Anges & les Saints en ont reçû par méſure, mais Marie en a reçû la plenitude: la miſéricorde du Seigneur les a répanduës ſur elle comme par torrens. Si nous cherchons les vertus, les Saints les ont pratiquées merveilleuſement; mais Marie les a toutes poſſedées dans un dégré bien plus ſublime. Les Saints éclattent par leurs mérites dans la céleſte patrie comme autant d'étoiles brillantes; mais la divine Marie y paroît comme une Lune ébloüiſſante, dont la ſplendeur n'eſt inférieure qu'à celle du Soleil de Juſtice, qui eſt Jeſus-Chriſt ſon adorable Fils. Conſidérons donc la très-ſainte Vierge dans ce qu'elle a été ſur la terre par ſes vertus & par ſes mérites. Elle a excellé dans la foi plus que les Patriarches; elle a été éclairée plus que les Prophêtes; elle a brûlé d'un zéle plus ardent que celui des Apôtres; elle a ſouffert aux pieds de la Croix par le glaive de douleur dont ſon ame fut percée; elle a, dis-je, ſouffert plus que les Martyrs; elle a ſurpaſſé en fidélité tous les Confeſſeurs; elle a été par

ſa pureté la Vierge des Vierges. Montons en eſprit au Ciel, elle y eſt élevée au-deſſus de toutes les intelligences céleſtes ; elle eſt leur Maîtreſſe, leur Reine, leur Souveraine ; elle approche plus qu'aucun des Bienheureux du Trône de la Divinité.

Réflexions & affections.

Sont ce-là, ô mon ame ! des tîtres ſuffiſans de grandeur & d'excellence ? Penſez-vous que la très-ſainte Vierge mérite vos hommages les plus profonds ? Helas ! quel tître plus glorieux que celui de la Mere d'un Dieu ? Qui fut plus digne, après Jeſus-Chriſt, de nos reſpects, que ſa divine Mere ? Conſidérez-vous auprès d'elle, & voyez d'une part ſon élevation, & de l'autre votre baſſeſſe ; d'une part ſes qualités auguſtes, & de l'autre votre pauvreté ; d'une part ſes vertus éminentes, & de l'autre vos défauts ſans nombre. Voyez en elle la Souveraine du Ciel empirée, & dans vous un vil néant qui rampe ſur la terre. Voyez en elle la ſainteté la plus parfaite, & dans vous un amas odieux de péchés. Ah, quel contraſte ! mais d'où vient donc que cette divine Mere méritant vos reſpects les plus profonds, vous penſez ſi peu à les lui rendre ? vous vous acquittez de vos devoirs envers elle avec tant de négligence & d'indévotion.

Vierge ſainte, auguſte Reine, ſouveraine des Anges & des hommes, abîme de ſainteté océan de vertus, que j'ai peu réfléchi juſqu'à préſent ſur vos grandeurs ! que j'en ai

peu été touchée ! Vous êtes la gloire de la Jeruſalem céleſte ; tous les eſprits bienheureux vous regardent comme leur Maîtreſſe, & moi je vous ai ſi peu honorée. Toute l'Egliſe militante vous conſidére comme l'objet de ſa confiance, de ſa joye, de ſon culte, de ſon reſpect, & moi je ne vous prie jamais qu'avec une indévotion ſcandaleuſe. Pardonnez-moi, ô Vierge Mere de miſéricorde ! obtenez-moi de votre adorable Fils, la précieuſe grace de reciter avec les ſentimens de reſpect que je vous dois toutes les priéres que je vous adreſſerai, afin que je mérite par-là que vous m'écoutiez favorablement.

II. POINT.

Combien nous devons aimer la très-ſainte Vierge, & avoir de confiance en elle.

Il n'en eſt pas de la Reine de Cieux comme de celles de la terre, dont le trône eſt de difficile accès, & inſpire ſouvent plus de crainte que de confiance. Quoiqu'élevée audeſſus des Anges & des Saints, elle ne ſemble occuper ce haut rang que pour ſe diſtinguer davantage par la tendreſſe de ſa charité envers nous ; & comme elle a été la coopératrice de notre rédemption ; qu'elle eſt entrée plus que perſonne dans les deſſeins de ſalut que ſon adorable Fils a eû pour nous ; qu'elle eſt la diſpenſatrice des tréſors de ſa miſéricorde, & qu'en qualité de Mere, elle a plus d'accès & de crédit auprès de lui ; ainſi ſa protection eſt plus puiſſante ; les biens

qu'elle peut nous procurer ſont plus abondans ſa charité eſt plus tendre & plus liberale, & en conſéquence elle mérite plus particuliérement notre confiance & notre amour. Auſſi n'y a-t'il pas de Saint qui n'ait eû pour elle une dévotion tendre & affectueuſe ; tous l'ont regardée comme leur Protectrice, comme leur Refuge, comme leur Mere ; tous ſe ſont piqués, comme à l'envi, de lui donner des marques de leur reſpect & de leur amour ; tous ont employé leur induſtrieuſe piété à inventer des ſaintes pratiques en ſon honneur. Ils ont tous ſignalé leur zéle à publier ſes vertus, à étendre ſon culte, à lui attirer des hommages, à lui gagner des cœurs, & Dieu a confirmé par des prodiges ſans nombre les pieuſes inventions de leur zéle & de leur dévotion. Combien de miracles ont été opérés par la recitation du ſaint Roſaire & par le ſaint Scapulaire ? Combien de graces particuliéres cette divine Mere a-t'elle procuré aux ames juſtes ? A combien de pécheurs l'invocation de cette Mere de miſéricorde a t'elle été favorable ? Voilà dont le fondément de notre confiance & de notre amour pour elle, ſon crédit auprès de Dieu, ſa tendreſſe maternelle envers nous : c'eſt dans ce ſens que l'Egliſe l'appelle tantôt le ſalut des infirmes, tantôt l'azile & le refuge des pécheurs, tantôt la conſolatrice des affligés, tantôt le ſécours des Chrétiens, & qu'enfin toutes les perſonnes animées d'un véritable eſprit de piété ſe ſont ſignalées principalement, après ce qu'elles devoient à Dieu, par leur tendre affection envers la très-ſainte Vierge.

Réflexions & Affections.

O mon ame ! approchons-nous donc ſouvent du trône de cette divine Reine, en lui offrant nos priéres & nos vœux. Approchons-en ſans crainte, avec une reſpectueuſe & amoureuſe confiance, puiſqu'elle eſt la Mere de miſéricorde, qu'elle eſt notre avocate, notre médiatrice, notre reſſource, & qu'elle eſt toûjours prête à ſe charger de notre cauſe auprès de ſon adorable Fils, quand nous l'en prierons dans les diſpoſitions d'une ſolide piété. Ah, mon ame ! comment n'aimerons-nous pas une ſi puiſſante protectrice, une ſi liberale bienfaitrice, une mere ſi tendre, & qui peut nous procurer tant de biens ? Ne laiſſons donc jamais paſſer un ſeul jour ſans lui donner quelques marques de notre reſpect & de notre amour. Recitons avec une dévotion tendre & affective ſon Roſaire, ſa Couronne, ſon petit Office : faiſons ſouvent de pratiques en ſon honneur : célebrons ſes fêtes avec un recuëillement & une allegreſſe toute ſainte : chantons ſes loüanges : publions ſes grandeurs & ſes vertus : étendons ſon culte dans toutes les occaſions que nous en aurons : reconnoiſſons-nous & déclarons-nous hautement ſon humble ſervante : prions-la qu'elle nous tienne lieu de mere, & qu'elle daigne nous regarder comme ſa fille ; mais ſur-tout étudions ſes vertus & efforçons-nous de les imiter.

O divine Mere de mon Sauveur & de mon Dieu ! mon cœur eſt pénétré de reſ-

pect & de confiance pour vous ; mais vous ne voulez pas seulement des sentimens, vous voulez des œuvres ; & ces œuvres sont principalement l'imitation de vos vertus ; c'est sur-tout en cela que vous voulez reconnoître la sincerité de notre amour. Si je vous prie de me servir de mere, vous exigez qu'en vous imitant je me rende digne d'être votre fille. Obtenez-moi donc cette grace de votre adorable Fils. Je me jette pour cela à vos pieds, & je vous en conjure dans les sentimens du plus profond respect dont je suis capable ; & comme vous avez excellé principalement en humilité, en amour de Dieu & en pureté, faites par votre intercession, Vierge très-pure & très-sainte, que je pratique ces trois vertus dans toute la perfection que votre adorable Fils demande de moi.

SECONDE MEDITATION.

Sur l'amour de Dieu.

J'ai considéré, 1°. Combien nous sommes obligés d'aimer Dieu. 2°. Comment nous devons l'aimer.

I. POINT.

Combien nous sommes obligés d'aimer Dieu.

NOus avons un cœur capable d'aimer ; comment donc sommes-nous si ingrats que de le refuser à Dieu, & de donner la préférence aux créatures ? Quand Dieu ne

nous auroit pas fait un commandement exprès de l'aimer, ce qu'il a fait pour nous ne nous y oblige-t'il pas ? Nous ſommes ſenſibles aux moindres ſervices qu'on nous rend, nous ne voulons pas nous laiſſer vaincre en généroſité ; nous rougirions de honte de manquer de reconnoiſſance : c'eſt ainſi que nous en uſons envers tout le monde ; n'y auroit-il que Dieu qui fût excepté de cette loi que notre cœur nous impoſe ? Quelle tendreſſe n'a-t'on pas pour les parens, parce que c'eſt d'eux qu'on a reçû la vie ! Quelle affection pour les maîtreſſes, parce qu'elles ont pris ſoin de notre éducation ! Quelle amitié pour les compagnes, parce qu'on a été élevée avec elles ! Quelle inclination pour les amies, parce qu'elles nous ſont attachées ! Et Dieu ne nous eſt-il pas plus que ces perſonnes ? N'avons-nous pas reçû de lui de plus grandes marques d'amour, de tendreſſe, d'affection que de ces perſonnes ? Ah ! ſi nous entrons dans le détail des bienfaits de Dieu, pourrons-nous en ſoûtenir le recit & voir en même tems notre inſenſibilité ſans mourir de confuſion ? Eſt-ce peu de choſe que de nous avoir donné l'être & de nous avoir deſtiné au bonheur éternel ? Eſt-ce peu de choſe que de nous conſerver la vie par une création continuelle ? Eſt-ce peu de choſe que d'avoir créé ce vaſte univers pour notre ſervice ? Eſt-ce peu de choſe que d'avoir donné ſon propre Fils pour notre ſalut ? Et quel ſeroit encore le détail de ce que Dieu fait homme a fait & a ſouffert pour nous ! Quel ſeroit le

détail

détail de cette ſuite de graces qu'il m'a faites en particulier ! Une méditation de pluſieurs jours ſuffiroit-elle pour me les repréſenter ? Ajoûtez les biens ineſtimables qui me ſont préparés dans le Ciel, ſi j'ai ſoin de m'en rendre digne par ma fidélité. Cela ſeul ne devroit-il pas ſuffire pour exciter dans mon cœur un embraſement d'amour.

Réfléxions & Affections.

O mon ame ! ſi tant de bienfaits ne vous touchent pas, ou vous avez la dureté des rochers, ou vous êtes un monſtre d'ingratitude. Qu'exigez-vous davantage de votre Dieu pour vous porter à l'aimer ; vous qui, par un choix le plus mal entendu, un goût le plus dépravé, aimez la créature, toute défectueuſe qu'elle eſt, & dont vous ne ſçauriez vous promettre qu'inconſtance, qu'infidélité, qu'ingratitude ? Etes-vous redevable à la créature de quelque choſe de plus précieux que votre être ? Et cet être c'eſt Dieu qui vous l'a donné. Fut-il bienfait comparable à celui de la Redemption ? La créature pouvoit-elle vous faire une grace ſi ſignalée ? Et c'eſt Dieu qui vous a racheté. Y a-t'il recompenſe plus magnifique que celle du Ciel ? La créature peut-elle vous la donner après la mort ? Et c'eſt Dieu qui vous l'a préparée. O ame ingrate ! qui, après tant de marques de miſéricorde & de bonté de la part de Dieu, avez de la peine à l'aimer, & tant de panchant à aimer la créature.

Ah Seigneur ! que j'ai de regret de vous avoir ſi peu aimé juſqu'à préſent, vous qui m'avez aimée ſi tendrement; qui m'avez prévenuë par tant de graces ; qui avez uſé envers moi d'une bonté toute paternelle : que j'ai de regret d'avoir donné ſur vous une indigne préference à la créature. Pardonnez-moi, mon Dieu ! oubliez mon ingratitude & mon infidélité. Tournez mon cœur entierement vers vous ; ouvrez-le, dilatez-le, embraſez-le de vos ſaintes ardeurs. Qu'il repare par les plus brûlantes affections ſa froideur, ſon inſenſibilité paſſée. Faites qu'il ne vive que pour vous ; qu'il ſoûpire ſans ceſſe après vous ; qu'il mette tout ſon bonheur, ſa joye, ſa paix, ſa félicité en vous, & qu'il ſe conſume devant vous comme une victime de votre ſaint amour.

II. POINT.

Comment nous devons aimer Dieu.

Il y a deux ſortes d'amour, l'affectif, qui conſiſte dans l'inclination du cœur, & l'effectif, qui conſiſte dans la pratique des œuvres. On ſe flâte ſouvent d'avoir le premier ; mais quand il n'eſt pas joint au ſecond il paroît aſſez qu'on s'en flâte vainement, & qu'au lieu d'aimer Dieu ſincerement, on n'a qu'un amour en idée. Le véritable amour ne conſiſte pas dans des paroles, dans des ſimples déſirs, dans des tendreſſes qui ne ſont ſouvent que l'effet de l'humeur ; il eſt pratique, il paſſe juſqu'aux œuvres. Quel fond

ferois-je ſur les proteſtations d'amitié que me donneroit une de mes compagnes, qui d'ailleurs ne voudroit m'obliger en rien, qui ne me feroit aucun plaiſir, ou qui ne me rendroit aucun bon office ſans en témoigner de la peine, du dégoût, de la répugnance ? d'une compagne qui préfereroit une ſervante à moi ; qui même me préfereroit tout le monde ; qui me donneroit le matin quelque marque d'affection, & après le dîné me regarderoit comme une inconnuë ; qui me ſouriroit à préſent, & une heure après me feroit la mouë ; qui ſe ſoucieroit peu de me plaire, & qui ne ſe feroit aucune peine de me fâcher ? Comment appellerois-je cette compagne ? La regarderois-je comme une amie ? Ne l'appellerois-je pas un eſprit leger, inconſtant, capricieux ; un mauvais cœur, qui ne connoît ni les régles, ni les droits de la vraïe amitié ? Mais tandis que de Penſionnaire à Penſionnaire, d'égale à égale nous ne nous contentons pas de compliment pour prouver notre amitié, & que nous exigeons des effets réels, voulons-nous que Dieu ſe contente d'un amour qui n'eſt qu'en paroles ? O que le véritable amour de Dieu eſt rare ! parce qu'il eſt peu de gens qui le prouvent par des œuvres. Dieu veut que nous l'aimions de tout notre eſprit ; c'eſt-à-dire, qu'il veut toutes nos penſées, nos projets, notre application, nos intentions. Il veut que nous l'aimions de tout notre cœur ; c'eſt à-dire, qu'il en veut les mouvemens affectueux, les complaiſances, les empreſſemens,

les ardeurs. Il veut que nous l'aimions de toute notre ame ; c'eſt-à-dire, que nous en employions les puiſſances à ſon ſervice & que nous lui ſacrifiions toutes nos paſſions. Il veut que nous l'aimions de toutes nos forces ? c'eſt-à-dire, que nous ſouffrions avec ſoûmiſſion & pour ſon amour ce qu'il nous envoyera de fâcheux ; que nous lui rapportions toutes nos actions. D'ailleurs, l'amour de Dieu ne veut point partager la poſſeſſion de notre cœur avec le démon ni avec le monde. L'amour de Dieu doit être généreux ; il ne dit pas : je veux aimer Dieu s'il ne faut rien ſouffrir ; mais il eſt prêt au ſacrifice. L'amour de Dieu doit être fidéle, il ne ſe rebute pas dans les difficultés, il ne ſe dément point dans les tentations, il ne ſe déconcerte point dans les tribulations. Enfin, l'amour de Dieu ne ſe contente pas de connoître que Dieu eſt aimable ; ce ne ſeroit qu'un amour ſpéculatif ; il ne lui ſuffit pas de dire qu'il l'aime, ce ſeroit un amour en paroles, mais il tend à lui, il ſe porte vers lui, & il agit pour lui. Il eſt ſoûmis à ſes volontés ; il fait volontiers ce qui concerne ſon ſervice ; il eſt prêt à tout ſouffrir pour lui, à lui ſacrifier tout ; il eſt tout à lui & toûjours diſpoſé à obéïr à ſes ordres.

Réfléxions & Affections.

Si je vous demande après cela, ô mon ame ! ſi vous aimez Dieu, que me répondrez-vous ? L'aimez-vous de tout votre eſprit, vous qui penſez ſi peu à lui, qui vous

ennuyez à la méditation, & que l'attention à la priere fatigue & dégoûte ; Ah ! quand on aime bien une amie, on s'occupe d'elle ſi ſouvent, on n'a pas de plus grande ſatisfaction que de rappeller ſon ſouvenir. Aimez-vous Dieu de tout votre cœur, vous qui n'avez pour lui que de la froideur & de l'indifférence ; qui ne ſentez pour lui aucune affection ? quand on aime bien une amie on en parle avec plaiſir, on la voit avec joye, on voudroit l'avoir toûjours auprès de ſoi, on n'eſt bien qu'en ſa compagnie. Aimez-vous Dieu de toute votre ame ? quel empreſſement avez-vous pour lui ? Quel zéle pour ſa gloire ? Quelle ardeur pour ſon ſervice ? Quelle paſſion lui avez-vous ſacrifiée ? Quand on aime bien une amie, on ſe porte avec promptitude à lui faire plaiſir ; on prend ſes intérêts à cœur ; on quitte tout pour elle ; on condeſcend à tout ce qu'elle veut. Aimez-vous Dieu de toutes vos forces ; Que faites-vous pour lui ? Qu'avez-vous ſouffert pour lui ? Quand on aime bien une amie rien ne coûte dès qu'il s'agit de lui faire plaiſir : on entreprend tout pour elle ; on ſe gêne, on ſe contraint, on ſouffre la peine avec joye, pourvû qu'on lui plaiſe. C'eſt donc ainſi qu'on croit devoir aimer une amie : y a-t'il une autre loi d'amitié dès qu'il s'agit de Dieu ?

O Seigneur ! que je me trompois quand je croyois vous aimer ! que j'en ſuis très-éloignée ! j'ai bien plus de raiſon de dire que je ne vous aime point du tout. Mais, mon

Dieu, changez mon cœur ; changez ma tiedeur en amour ardent, ma négligence en amour fidéle, ma lâcheté en conſtance, mes reſerves en généroſité, & je vous aimerai, non plus en paroles, mais par des effets & dans la vérité.

CONSIDERATION

Sur la Paſſion de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Jeſus crucifié & expirant ſur la Croix.

J'Ai conſidéré que Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt étant enfin arrivé ſur le Calvaire, on ſe hâta, ſans preſque lui laiſſer prendre haleine, de le dépoüiller de ſes habits & de l'étendre ſur la Croix. Ce fut-là que ſe réünirent en lui toutes les douleurs qu'on peut ſouffrir en cette vie ; & ſi les tourmens que les Martyrs ont enduré nous paroiſſent horribles ; ceux de cet innocent Agneau furent encore plus douloureux. 1°. On ne pût lui ôter ſes habits ſans r'ouvrir toutes ſes playes. Le ſang qui avoit coulé de tout ſon corps dans la flagellation étant figé & ayant collé ſes habits contre la chair, il fallut les en arracher avec force, & l'écorcher de toute part. Ses bourreaux ſe ſouciant peu de l'épargner, n'uſerent dans cette cruelle exécution d'aucun ménagement. Comment des

hommes auſſi impitoyables qu'ils l'étoient, portés par eux-mêmes à le faire ſouffrir, & excités encore par la malice de ſes ennemis, euſſent uſé de compaſſion ? 2°. Ils le coucherent ſur la Croix qui étoit étenduë à terre; & dans cet état ils enfoncerent, à coups redoublés, de grand clouds dans ſes mains & dans ſes pieds ; mais ce qui rendoit ce tourment encore plus inſupportable, c'eſt qu'ils les enfoncerent préciſement dans les nerfs, afin qu'ils puſſent plus aiſément ſoûtenir le poids du corps. 3°. Jeſus étant cloué ſur ce lit de douleur, ils leverent la Croix pour la planter en terre, & la laiſſerent tomber lourdement par le bas dans le trou qu'ils avoient creuſé, ce qui ne pût que donner de violentes ſecouſſes au corps du Sauveur ſuſpendu par les clouds, & lui ébranler tous les membres à diverſes repriſes, par les divers balancemens de la Croix, avant qu'elle fût ſolidement arrêtée. 4°. Tout le tems que Jeſus-Chriſt demeura attaché à la Croix, qui fut depuis midi juſqu'à trois heures, ſes douleurs furent inconcevables & ſans le moindre ſoulagement. La lenteur de ſa mort dans ſon corps déja épuiſé, étoit un tourment ; l'impuiſſance de prendre une ſituation tant ſoit peu moins douloureuſe, en étoit un autre. Son ſang qui ne couloit que peu à peu de ſes playes, l'entretenoit dans les accès d'une défaillance & d'une agonie continuelle. Il ne pouvoit appuyer la tête contre la Croix que les épînes de ſa couronne ne s'enfonçaſſent dans ſon crane. Il ne pouvoit

s'appuyer sur ses pieds & sur ses mains que les clouds enfoncés dans les nerfs ne déchiraſſent la chair, n'ouvriſſent davantage ſes playes, & ne lui cauſaſſent des douleurs extrêmes. Il ne pouvoit ſe ſoûtenir comme ſuſpendu ſans appui, que ſes os ne ſe déboîtaſſent & qu'il ne fût d'abord épuiſé de forces. 5°. Ce qu'il ſouffrit de honte & d'opprobres égale l'excés de ſes douleurs. Il étoit crucifié entre deux voleurs, comme s'il avoit été plus inſigne ſcelerat qu'eux, & l'un d'eux oſa ouvrir la bouche contre lui & le charger d'imprécations. Les Prêtres, les Phariſiens, les Scribes inſultoient à ſes maux, ſe repaiſſoient de ſon ſupplice, le railloient ſur ſa puiſſance, tournoient en dériſion ſa doctrine toute ſainte. Les paſſans branloient la tête contre lui en ſe moquant, & blaſphémoient contre ſa ſacrée perſonne. Les ſoldats n'avoient pas plus de compaſſion de ſes douleurs que les autres; & quand il dit qu'il avoit ſoif, un d'entr'eux, par une cruelle dériſion, lui préſenta au bout d'un roſeau une éponge trempée dans du vinaigre. 6°. Son ſacré cœur ſouffrit par ſon zéle & par ſa tendreſſe: par ſon zéle pour le ſalut des hommes, en voyant le déſeſpoir du perfide Judas, qui ſe pendit; l'impénitence du mauvais larron, la barbarie de ſes bourreaux, la malice & la perfidie des Juifs, le peu de profit que tant de pécheurs feroient de ſa Paſſion. Son cœur ſouffrit par ſa tendreſſe & ſa compaſſion pour ſa divine Mere, de cette Mere qu'il aimoit ſi tendrement, & dont il

étoit plus aimé que par tous les esprits bienheureux, & par tous les Saints qui ont été & qui seront jusqu'à la fin des siécles ; de cette Mere qu'il voyoit au pied de sa Croix plongée dans un océan d'amertume, & blessée d'autant de glaives de douleur qu'il avoit enduré de coups, qu'il avoit reçû de playes, & qu'il essuyoit d'opprobres. Par sa tendresse encore envers son Disciple bien aimé qu'il voyoit dans une si grande affliction, & à qui il confia le soin de sa très-sainte Mere. 7°. Enfin il souffrit de son Pere céleste qui le rendit la victime de tous les péchés du monde, & l'immola à la rigueur de sa justice, l'abandonnant pour cela à toute la malice des Juifs & à toute la fureur de ses ennemis.

Tel étoit donc Notre Seigneur Jesus-Christ sur la Croix, élevé entre le Ciel & la terre pour reconcilier l'un avec l'autre, ayant les bras étendus sur son peuple perfide qui ne payoit son amour que de haine, d'insultes & de cruauté. Mais écoutons les oracles de douceur & de charité qu'il prononce sur ce bois sacré. 1°. Il prie son Pere de pardonner à ses ennemis. 2°. Il promet le Paradis au bon larron. 3°. Il recommande sa Mere à saint Jean, & il veut aussi qu'elle regarde ce Disciple favori, & nous en sa personne, comme son enfant. 4°. Il se plaint amoureusement à son Pere de ce qu'il l'a abandonné non par impatience, mais pour nous faire, connoître l'excés de son amour dans l'excès de ses souffrances. 5°. Il témoigne qu'il a

ſoif, c'eſt-à-dire, du ſalut du genre-humain. 6°. Il déclare que tout eſt conſommé, ayant mis fin aux ſacrifices de la Loi ancienne par le ſien, & accompli tout ce qui avoit été prédit de lui. 7°. Enfin, maître de ſa vie & de ſa mort, & triomphant de la mort, même en expirant, il recommande ſon ame à ſon Pere avec une voix forte, & qui n'étoit nullement celle d'un homme qui rend le dernier ſoûpir par la force du mal ou de la douleur, mais d'un Homme-Dieu qui le rend parce qu'il veut le rendre; & inclinant doucement la tête, il expire pour l'amour de nous.

Réflexions, & Affections.

O mon ame, mon ame! pouvez-vous ſoûtenir la vûë de votre Sauveur ainſi attaché à la Croix, livré aux plus vives douleurs, expoſé aux plus ſanglantes contradictions, & expirant enfin dans l'humiliation & dans l'opprobre; pouvez-vous, dis-je, ſoûtenir cette vûë ſans en être profondement touchée, pénétrée, & toute changée? Donnons, mon ame, des larmes à ce divin Maître qui a ſouffert un ſi rigoureux ſupplice pour notre ſalut; pleurons de compaſſion ſur l'excès de ſes ſouffrances; pleurons de tendreſſe ſur l'excès de ſa charité; pleurons de regret ſur l'excès de nos offenſes qui lui ont cauſé la mort; pleurons de reconnoiſſance ſur l'excès de ſa bonté qui l'a porté à nous délivrer de l'empire du démon, à ſatisfaire pour nos péchés, à nous ouvrir la porte du Ciel, à nous

procurer la gloire éternelle. Que le ſouvenir de ſa Paſſion demeure gravé dans ma memoire en caractères ineffaçables ; qu'il excite dans mon cœur tous les ſentimens de componction, de tendreſſe, d'amour, de reconnoiſſance que je lui dois, après un ſi grand témoignage de ſa charité. Répondons, ô mon ame ! à cette charité ſans meſure par un amour ſans partage & ſans reſerve ; & ſi le monde ou le démon oſent attenter ſur mon cœur, répondons-leur que nous ne ſçaurions le ravir à un Dieu qui ſe l'eſt acquis par ſon ſang précieux.

Divin Sauveur, qui vous êtes rendu un homme de douleur pour l'amour de moi, faites paſſer bien avant dans mon ame les impreſſions que la conſidération de vos ſouffrances y doit faire. Rendez-moi ſenſible à vos douleurs, & que j'éprouve au-dedans de moi en les contemplant, les ſentimens dont les Saints ont été pénétrés. Que votre Croix ſoit pour moi une chaire d'où vous me donniez des leçons conformes à votre état douloureux & humiliant. Que j'apprenne de votre ſacré chef couronné d'épînes à n'élever jamais ma tête avec orgueïl ; de votre bouche abreuvée de fiel & de vinaigre, à mortifier ma langue & mon goût ; de vos oreilles frappées par tant d'injures & de blaſphêmes, à ne point ſatisfaire ma curioſité ; de vos yeux éteints & mourans, à regler les miens par la ſainte modeſtie ; de votre corps déchiré & tout ſanglant, à embraſſer la pénitence ; de vos mains percées de clouds, à

ne point fuïr le travail & à faire des œuvres de juſtice ; de vos pieds également percés, à marcher par la voye étroite de l'Evangile, & que la playe de votre ſacré côté me ſerve de porte pour entrer dans votre ſacré cœur, où je ſois à couvert de la colére de votre Pere, où je puiſe des affections amoureuſes dans ce torrent de la ſainte dilection dont il eſt la ſource abondante, où enfin je me repoſe comme dans le centre de la paix & de la félicité de mon ame.

VISITE

Au Très-Saint Sacrement.

ACTE D'AMOUR.

JE parlerai encore à mon Sauveur, quoique je ne ſois que cendre & que pouſſiere, & ſa bonté infinie qui éclatte ſi merveilleuſement dans ce divin Sacrement, me donnera de nouveau la confiance de lui adreſſer la parole, & de lui préſenter mon cœur Oüi, Dieu de miſéricorde, puiſque votre charité m'y invite, j'oſe vous préſenter ce cœur, & je le mets devant votre tabernacle, comme expoſé à vos traits, afin que de ce Sacrement, le précieux gage de votre amour & la ſource même de l'amour, vous en décochiez, pour ainſi dire, autant de traits que votre bonté voudra pour votre gloire & pour mon ſalut. Percez donc, ô l'objet de toutes mes affections ! percez ce cœur de

mille traits brûlans ; portez-y avec eux vos divines ardeurs, allumez-y un incendie, cauſez-y un embraſement qui le dévore & qui le conſume. Dilatez, étendez, élargiſſez ce cœur, afin qu'il puiſſe recevoir avec plus d'abondance les vives impreſſions de votre charité, & que plus ardent, plus embraſé dans ſes affections, il vous rende mieux à ſon gré amour pour amour. Formons, ô la vie de mon ame ; formons, ô divin amant, pour qui ſeul je reſpire ; formons ; mais oſérai-je le dire, & ne ſerai-je pas trop téméraire ? formons enſemble un combat d'amour, un combat par lequel vous portiez des coups ſûrs au cœur que je vous offre, & que pour vous rendre la pareille ce cœur vous renvoye les affections brûlantes & les tranſports amoureux qu'il reçoit de vous. Percez, adorable amour, percez-moi de vos dards : bien loin de m'épargner, faites dans mon cœur de larges & profondes bleſſures ; des bleſſures que rien ne guériſſe, qui me faſſent gémir, ſoûpirer, languir, défaillir & mourir à vos pieds, comme la conquête, la victime & le triomphe de votre amour. Divin Amant, que je vous aime plus que tout ce que le monde offre à mes yeux ; que je vous aime plus que moi-même ; que je n'aime autre choſe que vous, & que je vous aime de toute l'affection dont je ſuis capable. Vous êtes grand, vous êtes ſaint, vous êtes puiſſant, vous êtes riche, vous êtes juſte, vous êtes véritable, vous êtes bon, vous êtes beau, vous êtes raviſſant. Vos charmes ſont

incomparables ; ils ont enlevé mon cœur ; je n'en puis retenir les transports ; il tressaille, il bondit, il se pâme, il s'élance vers vous. Qu'il s'unisse donc à vous ; qu'il s'y abîme ; qu'il s'y perde & qu'il y demeure dans le tems & dans l'éternité.

EXAMEN

Sur la charité envers le prochain.

LA charité envers le prochain est une vertu délicate qu'on blesse plus aisément qu'on ne pense, & sur laquelle on ne se flâte que trop souvent. Il y en auroit pour s'examiner plusieurs jours de suite ? car en combien de manieres ne péche-t'on pas contre cette vertu, dont pourtant Jesus-Christ nous a si fort recommandé la pratique ; j'ai donc examiné aujourdhui.

1°. Quels sentimens j'ai pour mon prochain. Le respectai-je, l'aimai-je sincerement ? Ne suis-je pas au contraire susceptible d'aversion contre lui, de ressentiment, d'antipathie ? 2°. Comment pensai-je ordinairement du prochain ? En ai-je toûjours jugé favorablement ? Ne me suis-je pas au contraire donné la liberté de décider de ses intentions & de ses actions d'une maniere peu charitable ? Bien loin de l'excuser, ne l'ai-je pas plûtôt condamné sur de vaines conjectures & de foibles apparences ? 3°. Comment parlai-je du prochain ? A-ce toûjours été en bonne part, & en des termes

d'eſtime ; ne l'ai-je pas au contraire blâmé par caprice ? N'ai-je pas revelé ſes défauts, divulgué ſes fautes, évanté ſes ſecrets, par imprudence, par legereté, ou par malice ? Ne lui ai-je point donné un ridicule, & n'en ai-je pas fait des railleries offenſantes ? Ne me ſuis-je pas tuë par jalouſie lorſqu'on lui applaudiſſoit, ou n'ai-je pas rabatu des loüanges qu'on lui donnoit, par quelque malin correctif ? 4°. Comment ai-je agi envers mon prochain ? N'ai-je pas eû à ſon égard des manieres hautes, fieres, mépriſantes, dédaigneuſes ? N'ai-je pas fait des geſtes, des grimaces pour le contrefaire, pour le choquer, pour marquer le peu de cas que j'en faiſois ? Ne lui ai-je pas donné des ſobriquets qui l'ont fâché ? N'ai-je pas fait des rapports qui ont cauſé de la diviſion, ou occaſionné des conteſtations, des haines, des diſputes entre les Penſionnaires ? N'ai-je pas été bien aiſe de ce qui faiſoit de la peine aux autres ? N'en ai-je pas témoigné ma joye pour les fâcher davantage ? N'ai-je pas eû de la jalouſie quand on me préferoit mes compagnes, & ne l'ai-je pas témoigné par mes dépits, mes paroles piquantes, ma mauvaiſe humeur ? Enfin n'ai-je pas manqué de douceur, de bonté, d'amitié envers mes compagnes ? Et n'ai-je pas refuſé de leur faire plaiſir quand je le pouvois ſans bleſſer ma conſcience ? O qu'il y auroit encore bien d'autres demandes à me faire à moi-même, & combien de fautes que j'ai commiſes, que je reconnoîtrois, ſi je m'examinois plus rigoureuſement !

MEDITATION.

Pour le lendemain matin d'après la Retraite.

J'ai conſidéré que pour rendre durables les fruits de la Retraite, il faut former un bon propos & le garder avec fidélité.

I. POINT.

Du bon propos.

VOilà donc la Retraite finie, & voici à preſent le tems d'en recuëillir les fruits. De quoi me ſerviroit-il d'avoir médité ſur les principales vérités de la Religion ? de m'être examinée ſur les devoirs d'une bonne Chrétienne, d'avoir fait chaque jour une viſite au très-ſaint Sacrement, d'avoir gardé le ſilence, d'avoir paſſé huit jours dans le recuëillement, ſi je me contentois de ces exercices ſans former une ferme réſolution pour l'avenir ? On ne fait pas la Retraite pour la Retraite-même : on la fait pour y réfléchir ſur les vérités du ſalut, pour former en méditant ces grandes vérités, des ſentimens qui leur répondent ; pour s'animer à travailler ſérieuſement à ſa réformation & à l'acquiſition des vertus ; en un mot, pour ſe mettre en état de commencer tout de bon le grand ouvrage de ſa ſanctification. J'ai d'abord conſidéré que je dois être à Dieu & qu'il ne m'a

m'a créée que pour lui. Pour me déterminer à être véritablement à lui, j'ai refléchi ſur les principaux motifs qui m'y engagent ; la fragilité de la vie, la certitude de la mort, le compte redoutable que nous rendrons au Jugement, les horribles tourmens de l'enfer, l'incomparable beauté du Ciel : voilà bien des motifs pour me déterminer à être à Dieu. De plus j'ai conſidéré les obſtacles qui nous empêchent d'être à Dieu, & les moyens principaux que nous avons pour le ſervir ; ainſi j'ai connu mon obligation d'aller à Dieu les ſentiers qui m'en détournent, & les voyes qui m'y conduiſent. Que reſte-t'il à faire ? C'eſt la grande & importante réſolution de me dévoüer tout de bon à ſon ſervice : réſolution qui doit partir d'un cœur véritablement décidé pour la pieté, autant qu'il a dû être pénétré des vérités que j'ai méditées. Ainſi me voilà engagée avec Dieu : je ſuis ſûre qu'en le ſervant, il ſera fidéle dans ſes promeſſes ; je n'ai donc qu'à garder celle que je fais de le ſervir fidélement. Mais il ne ſuffit pas d'une réſolution auſſi vague & auſſi génerale que celle-ci ; il faut entrer dans le détail. Pour ſervir Dieu véritablement, il faut que je travaille à détruire en moi l'eſprit du monde, que je combatte mes paſſions, que je rompe mes inclinations vicieuſes, que j'attaque ſouvent mon vice dominant, & qu'enfin je m'exerce dans la pratique des vertus chrétiennes & de celles qui conviennent à mon état. Voilà le plan que je me propoſe & le réſultat de ma Retraite.

Réflexions & Affections.

Oüi, mon ame, il faut que je me propoſe à préſent de ceſſer d'être ce que j'ai été, pour commencer d'être une nouvelle créature en Jeſus-Chriſt. Il faut, qu'auparavant enſevelie, pour ainſi dire, dans le tombeau de mes vices & de mes paſſions, je reſſuſcite aujourdhui toute glorieuſe & toute brillante de l'éclat des vertus. J'aimois le monde, je m'aimois moi-même; je ne dois plus aimer que Dieu. J'étois indévote, je n'avois aucun goût pour la priere, les bonnes lectures, les exercices de piété; je dois être dévote, je dois aimer tout ce qui concerne la piété. J'étois diſſipée, évaporée; je dois être modeſte, retenuë, recuëillie; il faut qu'on reconnoiſſe que je ſuis déterminée tout de bon à ſervir Dieu. Je ne voulois jamais me gêner en rien ni me faire aucune violence; je n'étois ni docile, ni ſoûmiſe, ni charitable; enfin je ne pratiquois aucune vertu, il faut que je me rende un modéle des vertus chrétiennes.

O Seigneur! voilà bien de bonnes réſolutions; mais ce ſera vous qui me ferez la grace de les exécuter. Vous ſçavez, mon Dieu, quelle eſt ma foibleſſe: ſi vous ne m'aidez, bien loin d'en accomplir aucune, bien loin d'être à vous, je reviendrai à mon premier vomiſſement, & je ferai même pire qu'auparavant.

II. POINT.

De la fidélité.

Ma réſolution eſt donc priſe. Je me ſuis propoſée d'embraſſer le parti de la vertu ; il faut à préſent mettre la main à l'œuvre ; il faut que je commence ce grand ouvrage de ma ſanctification. Ce n'eſt pas aſſez, il faut que je me ſoûtienne ; qu'après l'avoir commencé, je pourſuive, & que je continuë ſans me relâcher juſqu'à ce que je l'acheve entiérement. Je ne dois pas faire comme ces perſonnes dont la ferveur ne dure que quelques jours après la Retraite, & qui bien-tôt entraînées par leur lâcheté, par leur pareſſe naturelle, ou rebutées par les difficultés, ſe négligent, ſe relâchent inſenſiblement, & reviennent enfin dans leur premier état de péché & d'imperfection, en ſorte qu'on ne connoît plus en elles qu'elles ont fait la Retraite; en ſorte même qu'elles oublient preſque de l'avoir faite. O que c'eſt-là ſe rendre l'objet de l'indignation de Dieu & de ſes Anges ! que c'eſt-là ſe rendre l'objet des railleries & des inſultes du démon ! Le Dieu que j'ai voulu ſervir pendant la Retraite, que j'ai redouté en penſant à ſes jugemens & à l'enfer, que j'ai aimé en penſant aux recompenſes qu'il me prépare dans le Ciel, eſt le même aujourdhui, & ſera toûjours le même qu'il a été quand je méditois ſes vérités. Egalement rédoutable dans ſa juſtice & aimable dans ſes miſéricordes ; il faut donc

que je le craigne toûjours & que je l'aime toûjours ; il faut qu'après avoir commencé de le ſervir, je continuë avec la même exactitude, que je ne néglige rien que je ſurmonte pour cela toutes les tentations, toutes les difficultés, tous les obſtacles, & que je perſevere fidélement juſqu'à la fin.

Réflexions & affections.

Courage donc, mon ame, entrons généreuſement dans cette ſainte voye de la vertu ; ne nous laiſſons point affoiblir ; ne nous arrêtons point ; ne nous laſſons point de courir ; la couronne eſt à la fin de la carriere. Si nous avons quelque peine, ſouvenons-nous que Jeſus-Chriſt a le premier marché dans cette pénible voye, qu'il nous attend à la fin pour nous dédommager de nos travaux par des recompenſes magnifiques ; qu'il nous ſoûtiendra puiſſamment, & qu'il ſera notre force & notre appui.

Divin Sauveur, achevez par votre bonté infinie, achevez en moi l'ouvrage de votre miſéricorde que vous avez heureuſement commencé dans cette ſainte Retraite. Je vous remercie très-humblement de la grace que vous m'avez faite de m'y ſoûtenir juſqu'à la fin ; faites, mon Dieu, que les fruits en ſubſiſtent juſqu'à la fin de ma vie. Ainſi ſoit-il.

FIN.

MISC-5

6743884
18AG17